Sagesse et bon coeur, ou Science du bien, par Mme Achille Comte



SAGESSE

ET

BON CŒUR.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

LES TROIS SOEURS,

OU

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

4e édit. — 2 vol. in-12.

JEUNE ET VIEILLE.

2e édit. — 2 vol. in-8o.

ÉLOGE DE Mme DE SÉVIGNÉ,

Ouvrage qui a remporté, à l'Académie française, la mention honorable du concours d'éloquence de 1840.

JULIEN.

2e édition. — 2 volumes in-8o.

HISTOIRE NATURELLE

A L'USAGE DES FEMMES ET DES JEUNES PERSONNES.

Ouvrage adopté par l'Université.

3e édition. — 1 volume in-18, avec 150 vignettes.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.

SAGESSE

ET

BON COEUR,

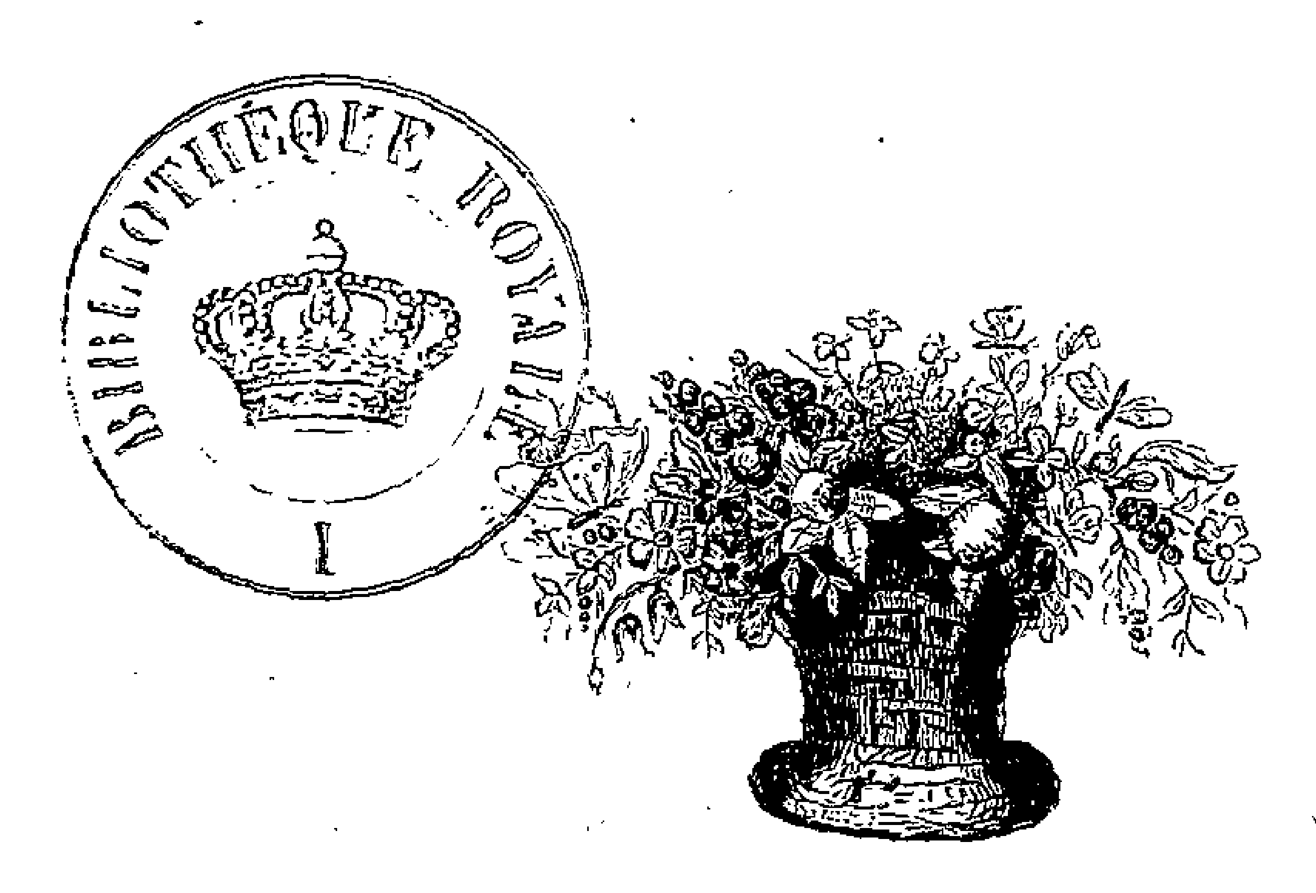
OU

SCIENCE DU BIEN,

PAR MME ACHILLE COMTE.

DESSINS

DE MM. ALOPHE ET LOUIS LASSALLE.



PARIS.

CHEZ AUBERT ET CIE, ÉDITEURS

de la MORALE EN IMAGES, du MUSÉE DES ENFANTS, du GRAND MAGASIN D'IMAGES, etc.,

PLACE DE LA BOURSE, 29.

1846

LA MÈRE AVEUGLE.

Sur le penchant d'une colline on voit encore les débris d'une petite cabane attenante au village de Luzarches, à dix kilomètres de la jolie petite ville de Chantilly. Cette cabane s'appelle la Maison de l'Aveugle. Elle est célèbre par la conduite d'une jeune fille, et visitée aujourd'hui par les voyageurs avec autant d'intérêt que le beau château de Chantilly, riche de ses trente-six fenêtres de face, ses décors Corinthiens, ses meubles somptueux, sa terrasse élevée à grands frais, ses temples, ses hameaux semés dans le parc, ses kiosques bâtis sur des rochers, son beau canal, ses îles charmantes, ses allées de jasmins et de roses, son écurie consacrée à trois cents chevaux, et qui servit un jour de salle à manger à un roi... Toutes ces merveilles donnent l'idée de grandes richesses, mais ne prouvent rien en faveur des vertus de ceux qui les possédaient. Cependant le dernier Prince qui y termina sa longue carrière donna de touchants exemples de bonté et d'humanité; quoique âgé de près de quatre-vingts ans, le Prince de Condé aimait à s'égarer seul dans son parc, et souvent ses gens le cherchaient long-temps avant de le trouver dans ses excursions solitaires. Le Prince aimait à visiter les constructions répandues de toutes parts sous les ombrages de son domaine. Un jour il était allé au petit *Manoir de la Loge*, reste d'une chapelle où saint Louis et sa noble mère, Blanche de Castille, venaient en pèlerinage. C'était aussi pour prier, sans doute, car le Prince de Condé était pieux, et l'aïeul du Duc

d'Enghien avait de douloureux souvenirs à calmer dans son cœur.

En sortant de la chapelle, le Prince aperçut de loin une femme vieille et flétrie qui tenait par la main une petite fille rose et fraîche; l'enfant semblait diriger la pauvre femme qui se laissait conduire avec hésitation. Le premier mouvement du Prince fut de fouiller dans sa poche pour y prendre une pièce de monnaie et la donner à cette bonne femme, qui, sans avoir l'air d'une mendiante, ne paraissait pas bien riche. D'ailleurs, ce que l'on reçoit de celui que la naissance a fait le seigneur d'un pays ne peut jamais humilier un habitant de la campagne. Mais, au moment où la femme passait devant lui, le Prince resta ému de compassion devant cette pauvre aveugle conduite par un enfant. La figure de la mère était sereine et douce; celle de la petite fille belle de santé et d'enjouement.

« Voyons, dit le Prince en lui-même, avant de leur donner, je veux les entendre, je veux juger par moi-même de ce que peut un enfant pour un vieillard. Voici une petite fille qui sert de guide à une vieille femme. Comment s'y prend-elle? » Et, disparaissant, il suivit sans être vu la mère aveugle et sa petite fille. Pendant quelque temps l'enfant ne fit rien que chanter une vive chansonnette, qui finissait par ces mots : *Et le bon Dieu pour tous.* Et de temps en temps l'enfant se baissait pour ôter des pierres ou des morceaux de bois qui se trouvaient sous les pas de sa mère. Puis elles arrivèrent enfin à un endroit où il fallut redoubler d'attention. Et le Prince entendit ce dialogue entre l'aveugle et l'enfant :

— Grand'maman, nous allons passer sur le petit pont du Cerf; prenez bien garde; allez bien doucement et appuyez-vous sur moi.

— Oui, chère petite, dit la bonne femme avec douceur; et, plaçant la main sur l'épaule de sa petite-fille, elle s'appuya de l'autre sur le bâton qu'elle tenait et se mit à marcher très-doucement.

— Allez, grand'maman, dit la petite Marie, ne craignez rien; je fais bien attention, et de ce côté-ci le pont est solide; mais ne vous avancez pas de l'autre, car il n'y a pas de balustrade, et, si vous tombiez dans la petite rivière, j'aurais beau m'y jeter, je ne serais pas assez forte pour vous retirer.

— Quelle imprudence! dit le Prince en lui-même; mes intendants pensent à jeter de l'or sur mes bosquets pour y apporter des statues de marbre, des vases d'albâtre; et dans ces chaumières rustiques ils placent des meubles dorés; ils dépensent pour ces futilités mondaines des sommes immenses, tandis qu'ils négligent de réparer un pont vulgaire, parce qu'il n'est destiné qu'au passage du pauvre. Oh! pourquoi ne puis-je voir tout ce qui se fait chez moi! que d'abus j'aurais à réprimer!...

— N'entends-tu pas marcher près de nous, Marie? Est-ce un homme ou un cheval? dit la mère.

— C'est un homme, dit Marie en tournant la tête; vous entendez bien mieux que moi, grand'maman, car il est assez loin de nous.

— Oui, dit la bonne femme, les aveugles entendent... mais ils aimeraient mieux voir! — Et la bonne femme soupira... Le Prince suivait toujours.

— Ne vous affligez pas, ma bonne mère, dit Marie en la regardant avec tendresse, sans songer que son regard serait perdu; moi, j'y vois pour vous...

— C'est vrai, dit la bonne femme en souriant et tournant ses yeux éteints vers sa petite-fille : oui, tu y vois pour nous

deux, et quand je suis assise auprès de toi, quand j'entends ta jolie voix de rossignol, quand tu viens m'embrasser surtout, j'oublie le malheur qui m'est arrivé il y a dix ans.

— Il y a dix ans que vous êtes aveugle, grand'maman? alors j'étais bien petite.

— Tu avais un an et je me rappelle encore tes grands yeux noirs.

— Je les ai encore, dit Marie naïvement. Mais, grand'maman, je veux que vous vous reposiez, et tenez voilà là-bas de belles fraises que je vais cueillir, tandis que vous allez vous asseoir au pied d'un arbre. Dame! il y a long-temps que nous marchons.

— A quelle heure sommes-nous parties de Luzarches, Marie? dit la bonne femme en s'asseyant sur une pierre recouverte de mousse.

— A neuf heures, dit Marie en aidant sa grand'mère à trouver son siége.

— Il doit être près de midi à présent; alors, il y a dix ans à la même heure, je passais dans cette forêt avec ta pauvre mère, et c'est ce jour-là qu'un coup de feu m'atteignit et que je perdis la vue, » dit la bonne femme avec tristesse.

A ce mot, le Prince s'approcha, et son attention redoubla.

« Ah! dit la petite, en retroussant sa jupe pour se mettre en devoir de faire sa récolte. C'est dans la forêt de Chantilly, bonne mère, que vous avez été blessée?

— Oui, mon enfant.

— Oh! le méchant qui vous a blessée, dit Marie; Dieu l'a puni, sans doute.

— Il ne l'a pas fait exprès, dit la bonne femme, et j'espère que Dieu lui a pardonné.

— Racontez-moi donc ce qui vous est arrivé, grand'ma-

man, dit Marie, tandis que je cueillerai mes fraises, ça vous empêchera de vous endormir. Oh! c'est que vous ne seriez pas bien sur cette pierre pour dormir, et j'aime mieux vous entendre.

— Eh bien, je vais te dire cela, ma petite, tandis que tu travailleras; mais ne t'éloigne pas trop et parle-moi quelquefois, afin que je puisse être sûre que tu es là.

— Oui, grand'maman, dit Marie, je chanterai ma petite chanson tout bas, et ça ne m'empêchera pas de vous entendre. Ainsi vous serez tranquille sur moi. »

La bonne femme croisa ses deux bras sur son bâton et commença ainsi, tandis que Marie fredonnait sa petite chansonnette et son doux refrain : *Et le bon Dieu pour tous*. Mais avant elle était venue embrasser sa grand'mère et mettre un paquet de feuillage sous ses pieds.

« Oui, mon enfant, dit la vieille, il y a dix ans, c'était la fête de notre village; nous voilà tous levés de grand matin; nous faisons belle toilette, et nous partons de Luzarches avec tous nos voisins pour bien nous divertir. On devait dîner dans la forêt et danser jusqu'au soir. Ta mère, ta pauvre mère te tenait dans ses bras, et chacun te prenait à son tour : tu étais si gentille!... Moi, je suivais avec les autres, admirant nos jeunes gens qui s'amusaient. Nous étions tous bien gais, bien heureux!... Il faisait le plus beau temps du monde.

— Comme aujourd'hui, grand'maman.

— Et la forêt était toute en feuilles.

— Comme aujourd'hui.

— Oui; mais elle n'était pas silencieuse comme elle l'est aujourd'hui... Tiens, dit la vieille, en s'arrêtant, qu'est-ce donc qui remue dans les arbres? Petite, viens ici; vois-tu quelque

chose? » Le Prince s'était rapproché et caché de nouveau. La petite répondit, sans se déranger :

« C'est moi, bonne mère, qui fais du bruit en cherchant mes fraises; j'en ai déjà beaucoup. Mais, reprit-elle, qu'est-ce donc qui faisait du bruit dans la forêt ce jour-là?

— Ah! ma fille, c'est qu'il y avait une grande chasse à Mortefontaine, et l'on poursuivait le cerf jusqu'ici.

— Qu'est-ce que c'est qu'une grande chasse, bonne mère? dit Marie.

— C'est un jeu où l'on tue les animaux, ma petite.

— Tuer des animaux pour s'amuser, grand'maman... Oh! ça n'est pas joli!...

— Ah! que veux-tu, petiotte, il faut bien que les riches s'amusent à quelque chose.

— Mais ils pourraient s'amuser à les nourrir. Moi, je suis si contente lorsque je donne à manger à mes deux poules et à mes lapins; si je les tuais, ils ne m'amuseraient plus.

— Mais, Marie, tu ne sais donc pas que, lorsque le maire du village vient nous acheter un lapin, c'est pour le tuer.

— Ah! dit Marie toute chagrine; et puis, réfléchissant un instant, elle ajouta : — Oui; mais il le tue pour le manger et non pour s'amuser.

— Elle a raison, dit le Prince, qui écoutait toujours, il y a à cela une différence.

— Ainsi, continua l'enfant, ce jour-là le seigneur de Mortefontaine s'amusait à tuer un cerf... pauvre cerf!...

— Oui, dit la bonne mère, et il y avait bien du monde qui l'aidait, va! C'était une foule de voitures avec de belles dames, qui avaient des plumes sur la tête et des belles robes; c'étaient des cavaliers couverts de beaux habits. Les laquais étaient plus brillants que les maîtres, et les chevaux cou-

verts de housses dorées. Tout cela brillait au soleil comme la châsse du Saint-Esprit le jour de la Fête-Dieu. Le cortége était précédé par une musique de cors de chasse qui se mêlait au bruit des voitures et des chevaux. C'était un tapage à ne savoir ce qu'on faisait. Moi, craignant la foule pour ta mère et pour toi, je vous entraînai dans un buisson, loin du tumulte; et ayant trouvé une petite cabane je dis à ta mère d'y entrer, tandis que j'observais le moment où nous pourrions rejoindre nos amis. Mais à peine avais-je fait quelques pas hors de la cabane où étaient ta mère et toi, je me sentis atteinte aux yeux par une affreuse douleur, et... je n'y voyais plus. Mes cris firent sortir ta mère de sa retraite: elle se mit à crier à son tour;... on ne l'entendit pas; les chasseurs poursuivaient leur course. J'étais tombée à terre sans connaissance; je ne sais ce qui se passa, mais le lendemain on me dit que deux grains de plomb avaient atteint mes yeux et que j'étais aveugle pour toujours.

— Ah! grand'maman, c'est un jour de fête que vous avez reçu ce coup de fusil, dont ma mère parlait si souvent?

— Un jour de fête, répéta le Prince avec douleur, et dans ce bois... ici!...

— Oui, dit la mère en répondant à sa petite-fille, un maladroit piqueur a lâché son coup sans me voir.

— Ces malheurs-là peuvent arriver souvent, pensa le Prince. Oh! que l'on peut être coupable sans le savoir.

— Sans vous voir, grand'maman; cependant vous n'êtes pas petite. Oh! mon Dieu, il pouvait vous tuer pourtant, ce vilain-là; mais heureusement que non.

— Chère petite, tu m'aimes donc malgré la peine que je te donne.

— Si je vous aime!... Ma mère, en mourant, ne m'a-t-elle pas dit de vous soigner, de vous chérir.

— Chère petite, et tu remplis bien l'ordre de ta mère. Mais tu as tant de mal pour me nourrir !

— Ne parlons pas de cela, grand'maman, je ne sens pas ma fatigue, et Dieu me donne la force de vous servir, c'est tout ce qu'il faut. Dieu fait pousser des fraises, que je vends à M. le maire l'été, et des châtaignes dans l'hiver. Puis la mère Pichon me donne du beurre et du lard pour garder Jeannette, sa jolie petite chèvre. Je vais faire du bois pour vous chauffer; et filer afin d'avoir un peu d'argent pour vous acheter un capuchon pour vous garantir du froid; et puis, quand je serai plus grande, ma sœur de lait, mademoiselle de Solange, me prendra pour sa petite servante: alors, grand'-maman, dit la petite, en joignant ses mains en signe de joie, vous serez dans une belle petite chambre près du château de madame de Solange, vous aurez un bon lit et du bon bouillon, et de bons sabots fourrés, et... allons, embrassez votre petite-fille et retournons chez nous, car j'ai rempli mon panier. Voilà de belles fraises bien fraîches, et M. le maire m'en donnera au moins dix sous. »

La bonne mère aveugle se leva, embrassa son enfant; et, s'appuyant sur la petite, toutes deux reprirent le chemin de Luzarches. Mais un léger bruit se fit entendre, et le Prince parut.

« Que portez-vous là, mon enfant? dit-il avec bonté, en s'adressant à Marie.

— Des fraises, à votre service, mon bon monsieur, dit l'enfant sans s'émouvoir, croyant sans doute parler à un maire de village.

— Combien tout cela? dit le Prince en souriant.

— Ce que monsieur voudra, dit la grand'mère, qui avait cru distinguer la voix d'une personne comme il faut, dans celui qui parlait.

— Tiens, petite, dit le Prince en présentant un bel écu de cinq francs à Marie, donne-moi tes fraises et dis-moi ta demeure, je te rapporterai ton panier demain.

— Oh! dit l'enfant, en regardant l'argent qui brillait dans sa main, ce n'est pas la peine de vous déranger, mon bon monsieur; avec tout ça j'en acheterai un neuf, et il nous restera encore de quoi faire bien des provisions!...

— Avec cinq francs? dit le Prince en souriant... et quelles sont donc les provisions que tu veux faire?

— Avec ça, dit la petite, les yeux fixés amoureusement sur son trésor, j'achèterai un sac de pommes de terre pour l'hiver, des mottes à brûler pour la chaufferette de grand'mère, des sabots neufs pour elle aussi et puis.....

— Comment, dit le Prince, tu n'en auras pas fini avec la pièce de cinq livres en achetant des *pommes de terre*, des *sabots* et des *mottes à brûler*?

— Oh! j'espère bien qu'il nous en restera, dit la petite, avec l'air d'une ménagère qui a fait ses comptes. Dame! nous n'en avons pas souvent dans notre poche de ces écus-là! Je n'en gagne pas tant en quinze jours, moi!... »

Le Prince était ému. La petite continua, en allant chercher de belles feuilles pour couvrir sa récolte, tandis que le Prince contemplait la pauvre femme qui ne le voyait pas.

« En voilà un monsieur qui est plus généreux que le maire de Luzarches, dit Marie, lui qui ne me donne jamais plus de dix sous pour mon panier de fraises! et encore qu'il n'en trouve jamais assez... » Et voulant se rendre raison de la différence, de la générosité de celui-ci et de la lésinerie de l'autre, elle se

brouilla si bien dans son addition, qu'elle crut avoir vendu en un jour pour toute une saison.

« Tenez, mon bon monsieur, dit-elle, quand vous en voudrez, c'est à votre service; je suis la petite Marie à la mère aveugle de Luzarches. Oh! tout le monde nous connaît dans ce pays.

— Merci, mon enfant, dit le Prince en prenant le panier, je n'oublierai pas d'aller te voir. »

Il jeta un regard de compassion sur la vieille femme et l'enfant, en se demandant comment il y avait des gens assez malheureux pour se trouver riches avec cinq francs. Il les quitta; mais, s'étant retourné pour les regarder encore, il fut ému jusqu'aux larmes en voyant la petite sauter de joie en embrassant sa grand'mère; et celle-ci, portant son mouchoir à ses yeux, qu'elle élevait au ciel, où elle ne voyait que Dieu!... On devine quelle fut l'entretien de la grand'mère et de la petite fille, durant le trajet de deux heures qu'elles avaient à faire pour arriver à Luzarches.

« Dis-moi, petiotte, comment il était mis ce beau monsieur?

— Grand'mère, il n'était pas si beau que monsieur le maire les jours de fêtes. Mais il était plus gentil que lui.

— De quel couleur était son habit?

— Grand'mère, il n'avait pas d'habit.

— Comment?...

— Il avait une grande veste qui tombait jusqu'en bas, et qui cachait ses jambes, comme une couverture qu'on lui aurait mise sur les épaules.

— C'était donc comme le manteau du père Pichon, quand il va faire sa tournée?

— Pas comme ça, grand'maman.

— Comme la veste du petit Pierre, quand il va à la ville?

— C'est pas ça non plus, grand'mère.

— Alors, je ne sais plus que te dire, moi : et sur sa tête?

— Il avait des cheveux blancs.

— Pas de chapeau?

— Il le tenait à sa main.

— A sa main?...

— Oui, grand'mère, tout le temps qu'il nous a parlé; mais, quand il a pris mon panier, et qu'il m'a dit: *Adieu*, *petite*, il l'a mis sur sa tête.

— Bien. Comment est-il, son chapeau?

— Dame. Je n'en vois pas comme ça à d'autres. Il est en paille, je crois; mais pas du tout comme le mien ni comme ceux des moissonneurs. Ah! tenez, grand'mère, il n'y a qu'une chose qui ressemble à ce que vous connaissez: c'est un petit ruban rouge, avec quelque chose au bout, comme sur l'habit de M. de Solange, le père de ma sœur de lait.

— Ah! ah! dit la bonne mère avec un ton convaincu, alors c'est un grand seigneur qui nous a parlé, ma fille. Un très-grand seigneur peut-être!... Vois-tu, mon enfant, il parle si doucement et avec de si belles paroles, que ça n'est pas un homme comme tout le monde celui-là.

— Je crois bien! sans compter que tout le monde ne donne pas des pièces d'argent pour un panier de fraises. Cependant, bonne mère, si c'était un grand, il ne viendrait pas nous voir.....

— Tu crois ça, petiotte? ça ne serait pas la première fois qu'un grand entrerait chez nous. Écoute, il y a bien longtemps, j'avais ton âge, et.....

— Grand'maman, nous voilà arrivées, et j'ai bien envie de

dormir : couchons-nous, dit Marie qui n'avait pas envie d'entendre ce récit.....

— Oui, ma fille. Mais avant, dit la mère aveugle, faisons notre prière, et n'oublions pas de remercier Dieu du bienfait qu'il lui a plu de nous envoyer..... »

Marie s'agenouilla près de sa grand'mère, et toutes deux firent le signe de la croix.

Le lendemain, Marie éveillée de meilleure heure, comme il arrive presque toujours lorsqu'on s'est endormi sur une idée de joie ou de tristesse, sauta de son lit et se mit en devoir de commencer sa journée : d'abord elle demanda à Dieu la *grâce d'être bien sage*, grâce qu'elle implorait tous les jours, et que Dieu lui accordait avec une grande bonté; puis, comme elle était la petite ménagère, elle se hâta de faire sa provision. Dame! quand on est riche on craint les voleurs!

Or donc, elle sortit et courut chez la mère du petit Pierre pour acheter un sac de pommes de terre et des mottes à brûler; elle trouva chez elle aussi des sabots, et le tout avait coûté *trois francs!*... Puis elle entra chez la mère Pichon, et, ma foi! ce jour-là Marie se mit en dépense! Elle doubla la dose de lait : au lieu de deux liards qu'elle donnait tous les jours pour le déjeuner de sa grand'mère, elle s'en permit pour un sou! On n'aurait pas compris au village ce changement dans les dépenses de la mère aveugle, si Marie n'avait raconté à tout le monde la générosité du *Monsieur* trouvé dans le parc de Chantilly. La mère du petit Pierre, qui connaissait tous les gens des châteaux de façon à dire la couleur de leurs yeux et la longueur de leur nez, ne vit dans le Monsieur aux *cheveux blancs* que le Prince à nommer.

« Oui, dit la mère Bernard, oui, mon enfant, c'est le Prince qui t'a donné ces cinq francs. Il n'y a qu'un Prince

qui puisse acheter des mauvaises fraises de bois un prix aussi fou que celui-là...

— Mes fraises sont très-bonnes, madame Bernard, dit la petite un peu piquée, et même, ajouta-t-elle avec une sorte de fierté, ce monsieur en a goûté, et il m'a dit qu'il m'en rachèterait...

— C'est par bonté, dit la mère de Pierre; monseigneur en a dans ses potagers qui sont grosses comme des œufs de pigeon : ainsi les tiennes ne peuvent lui sembler belles!...

— Qu'est-ce que ça fait, s'il les trouve bonnes!... dit la petite les larmes aux yeux.

— En effet, notre mère, dit Pierre, en chargeant sur ses épaules le sac de pommes de terre, mademoiselle Marie les choisit bonnes et belles, et les fraises de bois ont meilleur goût que les autres. Pourquoi lui dire de ces choses qui lui font de la peine, à cette petite? fit-il en s'en allant. Venez, mademoiselle Marie, et moi je suis bien content que monseigneur vous ait donné de l'argent. » Les deux enfants sortirent.

Pierre avait quinze ans, et il protégeait la petite-fille de l'aveugle dans toutes les circonstances, parce qu'il la trouvait bonne et gentille.

Marie déposa ses grosses provisions dans le petit cellier et se mit en devoir de nettoyer le ménage. Le mobilier n'était pas de luxe, mais pourtant il n'avait pas l'aspect révoltant de la misère. La mère aveugle avait son lit, sa petite-fille avait le sien, tous deux étaient ornés d'une couverture piquée, espèce de *mosaïque en toile* composée des générosités de chacun. Les meubles qui garnissaient la chambre se composaient d'un grand buffet, d'un fauteuil, de quatre chaises et d'une table; sur les murs étaient accrochés des tableaux

de saints et le portrait du duc de Bourbon, père de celui qui était à Chantilly. Le buffet était couvert de vaisselle d'étain et de tasses de faïence; la plus scrupuleuse propreté régnait dans cette petite maison couverte de chaume à l'extérieur et de sable doré à l'intérieur; elle était entourée d'un treillage où des plantes grimpaient de tous côtés; un grand arbre protégeait l'entrée contre l'ardeur du soleil, et la mère aveugle trouvait sous son ombrage un réduit où elle pouvait respirer l'air sans craindre aucun accident.

On était charmé et étonné à la fois de l'ordre qu'un enfant apportait dans ce petit ménage. Mais Marie avait été élevée jusqu'à dix ans par une mère intelligente, et elle savait à douze tout ce qu'une fille de seize ans peut savoir en petits travaux d'intérieur. Elle était forte et belle autant que bonne et dévouée, et elle avait un soin si parfait de sa pauvre mère! Elle était si gentille de caractère, enfin, que tous les voisins aimaient à lui porter aide et secours. Les bonnes villageoises aimaient aussi à la parer, l'une lui donnait un beau mouchoir pour mettre sur sa tête, l'autre un joli tablier, celle-ci une cotte de laine et, pour le dimanche, un corsage de petit drap de jolie couleur. On l'appelait la bonne petite fille et l'on s'empressait à lui faire du bien : aussi Marie était heureuse, dès que sa grand'mère ne manquait de rien.

On conçoit la félicité de Marie de voir sur un sable frais les belles pommes de terre qu'elle *possédait en toute propriété* et le petit tas de mottes à brûler, et cette belle pièce d'un franc en argent, toute neuve, qui lui restait avec beaucoup de petits sous. Tout cela donnait des vertiges à notre petite fille.

Sa grand'mère disait son chapelet pendant que Marie lui préparait son déjeuner; l'enfant s'écria tout à coup :

« Grand'maman, viendra-t-il dans notre maison?

— Qui? le Saint-Esprit? dit la bonne femme, toute pénétrée du *Credo* qu'elle récitait à voix basse.

— Oh! non, dit l'enfant; pas le Saint-Esprit, lui ne quitte pas le ciel;... ce bon monsieur d'hier.

— Es-tu folle, petiotte! Pourquoi viendrait-il ici? Ne t'a-t-il pas assez donné pour tes fraises?...

— Mais, grand'maman, puisqu'il a dit qu'il me rapporterait mon panier.

— Il te l'a bien payé ma fille.

— Oh! certainement. Mais s'il veut venir, nous ne pouvons pas l'en empêcher; il est le maître.

— Oh! oui, je le crois le maître en effet... puisqu'il a un ruban rouge à son habit.

— Ah! dit la petite en coupant le pain dans le lait de sa grand'mère, vous ne savez pas, bonne mère, ce que m'a dit madame Bernard?

— Non, de quoi t'a-t-elle parlé?

— Eh bien! grand'mère, du monsieur qui m'a donné cinq francs.

— Ah! elle le connaît?...

— Elle dit que c'est le maître du château.

— Le Prince? dit la vieille.

— Le Prince lui-même, grand'maman.

— Comment suppose-t-elle ça?

— Parce qu'elle dit qu'il n'y a qu'un Prince qui puisse donner cinq francs pour de mauvaises fraises de bois... De mauvaises fraises!... elle est bien difficile, madame Bernard! N'est-ce pas, grand'maman, que mes fraises sont bonnes?

— Je n'en mange jamais, mon enfant, je ne puis pas te le dire.

— Ni moi non plus, je n'en mange pas. Mais enfin elles doivent être bonnes; et la petite se mit à servir la soupe au lait à sa grand'mère et à manger le peu qu'elle avait gardé pour elle.

— Il me semble, dit la vieille, que ma tasse est plus pleine que de coutume, petiotte.

— Oui, grand'maman, j'ai pris pour deux liards de lait en plus, et aussi j'en ai un peu pour moi.

— Oh! que je voudrais que tu pusses en acheter tous les jours!...

— Oui, pour vous en donner tous les jours davantage, bonne mère.

— Ainsi, madame Bernard t'a dit que c'était le Prince qui t'avait donné ces cinq francs? dit la bonne femme, en commençant à manger.

— Elle me l'a assuré, grand'maman. Oh! que c'est bon du lait chaud.

— Tiens, je pense à une chose, quand tu auras déjeuné, tu décrocheras le portrait qui est placé à la droite de la cheminée, celui qui est encadré avec une petite baguette de bois.

— Celui que maman a gagné à la foire, grand'mère, le portrait de monseigneur?

— Oui, petiotte, dis-moi si ce bon monsieur ressemble à ce portrait-là? »

La petite monta sur une chaise, et ayant décroché le cadre, elle s'écria joyeuse et étonnée :

« Oui, oui, grand'maman, ça lui ressemble à croire que c'est lui... Seulement, il y a une différence.

— Laquelle?

— Celui-ci est à cheval, et le bon monsieur était à pied; et puis il a un chapeau pointu, le bon monsieur était nu-tête.

Celui-ci a un habit avec des broderies, et le bon monsieur n'en avait pas; enfin il a à côté de lui *quatre hommes*, et le bon monsieur était tout seul.

— De quelle couleur sont leurs habits, petite?

— Comme les abricots de la mère Bernard, avec du rouge tout autour.

— Tous quatre de même?

— Oui, grand'mère.

— C'étaient les domestiques du Prince, en livrée, dit la mère.

— Tiens, ils sont plus beaux que le Prince.

— Tu veux dire mieux habillés, ma fille; c'était comme ça autrefois.

— Ah!

— Eh bien! regarde la figure et dis-moi si tu reconnais celui qui t'a acheté tes fraises? »

La petite, après un moment d'attention, replaça le tableau en disant:

« Grand'mère, je ne sais pas, parce qu'ils ne sont pas habillés de même. Et puis un Prince n'aurait pas acheté mes fraises, il ne les aurait pas emportées lui-même surtout. Allons donc, M. le maire envoie toujours sa servante les chercher.

— Ce n'est pas une raison, petiotte; un Prince quelquefois n'est pas si fier qu'un riche, et les seigneurs de Chantilly ont toujours aimé les pauvres. Va, mon enfant, je suis de l'avis de madame Bernard, et je crois que c'est le Prince qui...

— Ah! mon Dieu, grand'maman, j'entends le bruit d'une voiture qui s'arrête... Si c'était... oh! mon Dieu, mon Dieu!... si c'était le bon monsieur... le Prince notre seigneur. Oh! grand'maman, attendez que je regarde. »

Et la petite courut à la porte. Elle vit descendre d'une voiture, aux armoiries de la maison de Bourbon, un vieillard res-

pectable que, cette fois, elle reconnut pour le bon monsieur quoiqu'il ne fût pas habillé comme la veille. Deux hommes le suivaient, et elle reconnut aussi qu'ils étaient absolument semblables à ceux du petit tableau. L'un d'eux donnait le bras au Prince et tenait un objet à la main que Marie reconnut pour être son petit panier.

« Grand'maman, grand'maman, dit la petite, en accourant de toutes ses forces, le voilà ! le voilà ! C'est le Prince, le bon monsieur, les hommes du tableau, la belle voiture que nous avons vue dans la cour de Chantilly. Oh ! c'est le Prince lui-même qui me rapporte mon panier, est-il bon !...

— Tu vois bien, mon enfant, que les Princes ne sont pas fiers et qu'ils viennent visiter les pauvres.

— C'est comme le bon Dieu, dit la petite, qui est toujours avec eux.

— Oui, un bon Prince sur la terre est aussi une Providence. »

La porte était ouverte, le Prince entra seul; les laquais étaient restés en dehors du petit treillage qui servait de rempart à la maison de l'aveugle.

« Le voilà ! le voilà ! dit la petite un peu tremblante, en saisissant la main de son aïeule. Venez, venez... grand'maman, j'ai peur. »

La pauvre mère aveugle s'était levée et, s'avançant au hasard, elle s'inclina et laissa tomber des larmes de ses yeux éteints...

« Oh ! monseigneur, dit-elle. Oh ! mon Prince, est-il vrai, c'est vous qui êtes là ?...

— Oui, oui, ma bonne Madeleine, dit le Prince, je vous connais aujourd'hui, je sais qui vous êtes ; je me suis fait raconter votre histoire, je sais que c'est sous votre toit que je

trouvai, dans un temps de désastre, asile et protection.

— Eh! quoi, mon Prince, vous vous rappelez?...

— Oui, je n'ai jamais oublié que le mari de Madeleine, l'un de mes fermiers, me donna ses vêtements et me sauva la vie, à une époque où le peuple risquait la sienne en protégeant les nobles dans leur fuite.

— Monseigneur, nous n'avons fait que notre devoir, dit Madeleine avec simplicité.

— Et moi, je n'ai pas rempli le mien en vous laissant misérable, dit le Prince; et, sans le hasard... sans cette enfant... j'aurais pu mourir, avant de réparer ma faute involontaire!... heureusement que Dieu ne l'a pas permis. »

Pendant cette scène, Marie écoutait les yeux fixés sur le Prince, étonnée et ne comprenant pas bien ce qu'il disait. Mais pourtant elle devina que sa grand'mère avait fait quelque bonne action pour lui... « Elle lui aura peut-être aussi donné une belle pièce de cinq francs, dit-elle;... grand'maman est bonne, tant mieux! car, il paraît bien bon aussi ce Prince-là.... »

Après quelques mots dits à l'un des laquais, qui s'était avancé sur un signe du Prince, il s'adressa à Marie, et, la prenant par la main, il lui dit:

« Ma chère petite, je t'ai suivie long-temps dans le bois; j'ai vu tes soins pour ta bonne mère aveugle; j'ai entendu les douces paroles que tu lui adressais; j'ai été témoin de ta tendresse pour elle, de ton respect, et c'est pour cela que j'ai acheté tes fraises.

— Merci, mon bon mons....; et, sur un signe de sa grand'mère, elle ajoute : monsieur le Prince...

— Je veux toujours être le *bon monsieur* pour toi, dit le Prince, et je vais t'en donner la preuve. Hier tu as paru dé-

sirer pour ta bonne mère une jolie chambre, un bon lit, de bons habits, du bon bouillon : eh bien, tu vas avoir tout cela, et de plus tu seras ma petite fermière.

— Moi, mon bon monsieur !... moi !...

— Oui, oui, reprend le Prince. Ton bon monsieur, c'est le nom que je veux que tu me donnes... »

Mais la bonne Madeleine n'était pas contente de la familiarité de sa petite-fille.

« Ainsi tu veux donc bien être ma petite fermière? continua le Prince.

— Je suis bien petite! dit l'enfant.

— Oui, tu es bien jeune! mais tu es sage, et puis tu écouteras les conseils de ta bonne maman qui se rappellera bien, elle, les travaux de son ancien état, et qui ne sera pas comme une étrangère chez elle, je pense. Car, ma bonne femme, dit le Prince, en s'adressant à Madeleine, c'est votre ancienne maison, votre ancienne ferme que je vous rends, et cette fois pour vous en laisser les revenus.

— Comment, monseigneur... comment... vous me faites à moi, pauvre aveugle, un tel cadeau!...

— Cette petite ferme attenante à mon domaine de Chantilly m'est revenue saine et sauve ; il est bien naturel que je la redonne à ceux qui l'avaient autrefois.

— C'est juste, » dit Marie en elle-même.

Et le Prince continua, ayant jeté un regard sur l'enfant :

« N'est-ce pas, ma petite, que tu es de mon avis? »

La petite rougit et sourit en prononçant bien bas un Oui ! que sa mère n'entendit pas...

« Ainsi, dit le Prince, François, mon bon et loyal serviteur, va vous conduire toutes deux dans votre nouvelle habitation. Et toi, petite, dit-il en donnant de sa noble main

un léger soufflet sur la joue rose et fraîche de Marie, je veux, pour toute redevance de la ferme, que tu m'apportes, tous les dimanches, des fraises dans ce panier.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur, dit la petite, qui, plus elle regardait le Prince, plus elle s'habituait à lui donner son titre ; je n'y manquerai jamais.

— Et moi, dit la mère aveugle, je n'oublierai pas de prier Dieu pour vous, monseigneur.

— Et moi donc, grand'maman, je le prierai tous les jours.

— Adieu... mes enfants... adieu, dit le Prince ému jusqu'aux larmes. »

La pauvre Madeleine avançait sa main comme pour saisir quelque chose. Le Prince la devina, et, lui donnant l'une des siennes, tandis que la petite saisissait l'autre, il y reçut l'empreinte de leur reconnaissance. Les valets se rangèrent pour laisser passer le petit-fils du grand Condé, et il remonta en voiture emportant l'impression d'un bonheur qui jeta dans son âme un rayon de joie.

Marie et sa grand'mère, accompagnées du bon serviteur, se dirigèrent le jour même vers la ferme que Madeleine avait habitée dans sa jeunesse.

« Tu verras, petiotte, disait-elle à sa petite-fille, comme la campagne est belle par là, comme le jardin est riche en fruits et en fleurs, comme la terre est bonne... Tu verras comme la chambre d'en bas est saine, et celle du haut commode.

A côté de mon lit, il y a un petit cabinet où couchait ta mère, tu y coucheras, et puis un beau grenier pour étendre le linge le jour de la lessive, et puis un fruitier pour les pommes, et puis...

— Ah çà ! mais vous y voyez donc, ma bonne femme? dit

le domestique du Prince; car c'est bien comme cela que la maison est faite.

— J'y vois avec mes souvenirs, dit Madeleine.

— Eh bien! vous avez une fameuse mémoire; je l'ai vue hier pour la première fois, j'y suis resté toute la journée, et je ne me la rappelle pas aussi bien que vous.

— Vous y êtes resté, monsieur, dit la petite, pour vous amuser.

— Pas tout à fait, ma petite, dit le bon serviteur, quoique je sois toujours content de faire plaisir à monseigneur. Mais j'étais un peu fatigué le soir. Dame! nous nous sommes tant dépêchés pour que ça soit prêt aujourd'hui.

— Ah! et qu'est-ce donc que vous avez fait?

— Nous l'avons meublée et nettoyée. On a mis du papier, des rideaux, des lits, des chaises, des fauteuils, du linge dans les armoires, du vin dans la cave, des assiettes dans le buffet; dans la cour, du bois pour l'hiver. Enfin tout ce qu'il faut pour un ménage, et c'est toujours beaucoup quand on veut qu'il ne manque rien... »

La mère aveugle et sa petite-fille s'étaient arrêtées... toutes stupéfaites.

« Comment, dit Madeleine, monseigneur a fait porter tout cela à la ferme pour nous?...

— Comment, dit Marie, des rideaux, des fauteuils, et du bon vin pour vous, grand'maman!... quel bonheur!...

— Oh! oui... C'en est un grand... un si grand que je crois rêver, ma fille!...

— Vous ne rêvez pas du tout, ma bonne femme, dit le bon François, vous allez trouver tout cela, et bien en ordre encore, je vous en réponds; car c'est moi qui ai présidé à tout...

Mais, tenez, il est deux heures... C'est le moment où je déjeune. Puisque je ne serai pas au château à la cloche, arrêtons-nous ici. Nous mangerons un morceau chez ce cabaretier. »

Madeleine s'assied sur une chaise que lui apporte Marie, et François commanda une bonne omelette, une bouteille de Mâcon, qu'il but à la santé du Prince, avec ses compagnons de voyage.

On arriva après une heure de marche.

« Où sommes-nous? dit l'aveugle, au moment où l'on tournait dans une route qui menait à la porte principale.

— Dans un sentier, grand'maman, où je vais cueillir des petites roses.

— Ah! le sentier des épines, dit Madeleine, je le connais, tu dois voir la porte d'ici.

— Je l'aperçois, grand'maman. Ah! la voilà qui se découvre tout à fait.

— Eh bien! petiotte, comment trouves-tu tout cela? dit la pauvre aveugle en regardant dans l'espace et dirigeant son regard vers un point qui était l'entrée de la ferme.

— Oh! que c'est joli, grand'maman! que c'est beau!... Trois jolies fenêtres au rez de-chaussée.

— Oui... trois...

— Et puis trois en haut.

— Oui... trois... Et puis, écoute, il doit y avoir ici une petite fontaine qui va toujours. »

En effet, l'on prêta l'oreille et l'on entendit le bruit insaisissable d'une eau qui tombe goutte à goutte sur un rocher.

Enfin, on franchit la première porte, puis on ouvrit celle de la maison.

Oh! comment peindre la joie de cette pauvre femme qui se

retrouvait dans la maison qui l'avait vue naître. Elle se promenait autour des murailles, touchant tous les meubles, cherchant à les reconnaître.

« Oui, disait-elle, c'est là qu'était la table où nous nous mettions en famille, là le fauteuil où je me plaçais, là où se mettait ta mère... Ma petite Marie, tiens, mets-toi là près de moi. » Puis, elle alla au premier étage retrouver en souvenir son lit à la même place, celui de son enfant bien aimé. Elle témoignait une joie si vive, si pure, que le bon domestique crût pouvoir laisser la mère et l'enfant dans la maison; car il n'avait rien à apprendre à celle qui en avait été la maîtresse. Sa mémoire lui montrait tout le passé qui se trouvait être le présent.

Du reste, le Prince avait compris qu'il fallait donner une aide à la petite fille de la mère aveugle, et une bonne femme du village de Luzarches, qui les aimait toutes deux, avait été attachée à leur service.

La ferme prospéra sous les conseils de la bonne Madeleine et l'activité de sa petite-fille aidée de la servante. Pendant trois ans Marie n'oublia jamais, durant la saison, de porter, tous les dimanches, son petit panier de fraises au Prince de Condé, qui se le faisait servir de préférence à tous les beaux fruits de ses jardins. Mais, lorsque Dieu eut rappelé à lui le meilleur des hommes, Marie, plaçant dans le petit panier le bouquet de fleurs d'oranger, ornement du corsage de sa mère, le jour de son mariage, elle les mit tous deux sous un globe de verre et les conserva comme un précieux souvenir de respect et de reconnaissance.

LES

DEMOISELLES DU CHATEAU.



Mathilde, orpheline en naissant, était à quatre ans d'une beauté remarquable. Son oncle paternel, le colonel de Florence, l'adopta et l'aima avec la même tendresse qu'il eût portée à son enfant. Le colonel était jeune encore de caractère, quoique vieux par ses services dans les camps.

Dès ses plus tendres années il s'était livré au noble métier des armes, et, à soixante ans, le repos lui était devenu nécessaire, mais, pour charmer sa vie inoccupée, il pensait avec bonheur à l'arrivée de sa chère petite nièce.

« Mon vieux, disait-il à son domestique, qui l'avait servi soldat; c'est aujourd'hui que nous allons avoir ici ma nièce... Je suis sûr qu'elle est bien jolie!

— Ça doit être, mon colonel, dit Joseph, si elle ressemble...

— A ma pauvre sœur! oh! oui, elle doit être belle!

— Et bonne, dit le vieux soldat.

— Ça m'amusera d'avoir cet enfant avec moi; nous jouerons toute la journée. Ah çà! as-tu acheté beaucoup de joujoux?

— Oui, mon colonel; un tambour et une trompette.

— Es-tu fou; pour une fille?

— Ah! je n'ai pas pensé au sexe, dit Joseph. Mais, on sonne, mon colonel...

— Oh ! bonheur ! dit le brave homme ; va la chercher, et amène-la-moi bien vite, si c'est elle. »

Mathilde arrive... Son oncle l'embrasse; Joseph la contemple.

« Oui, dit-il, c'est tout le portrait de sa pauvre mère, mon Dieu !... »

Dès ce jour, les domestiques eurent l'ordre d'obéir aux moindres caprices de Mathilde, et, plein de ce nouveau bonheur, M. de Florence ne savait qu'imaginer pour satisfaire le goût de sa chère petite nièce.

Comme elle promettait d'être fort belle, ce fut une raison pour la parer.

Une femme de chambre habile fut chargée de présider à sa toilette.

Quelle recherche dans la mise de Mathilde ! A peine les apprêts de sa parure étaient-ils achevés que, placée devant une glace, elle savourait les doux éloges que l'on donnait à sa figure, à la vivacité de ses yeux, à l'élégance de sa taille, à l'éclat de sa toilette. Arrivait-il une visite chez son oncle, Mathilde était présentée, et chacun (peut-être un peu pour plaire au colonel) s'extasiait sur les grâces de sa nièce. Disait-elle un mot, ce mot était recueilli et on le répétait de bouche en bouche... Quel esprit ! quelle gentillesse !...

Mathilde distinguait très-bien la jolie robe qui lui attirait les regards et les louanges de celle qui ne lui ménageait pas ces petits triomphes.

Elle en conçut l'idée qu'on a plus de mérite quand on est paré. Le bon colonel laissait sa petite nièce se coucher tard, manger trop et faire toutes ses volontés.

Mathilde bientôt perdit peu à peu de sa fraîcheur, et elle tomba malade.

Son oncle, dans la plus grande anxiété, établit alors deux femmes auprès d'elle, après leur avoir toutefois bien signifié l'ordre de ne la contrarier en rien. L'enfant, se voyant toujours obéie, résolut de résister aux ordonnances des médecins. La maladie devint grave. Le bon colonel commença pourtant à s'inquiéter, et ses alarmes augmentèrent.

— Tenez, mon colonel, disait le bon vieux soldat, je crois que, sous votre respect, mademoiselle Mathilde serait mieux en pension que sous vos ordres.

— Comment, sous mes ordres, dit le colonel; mais c'est moi qui fais toutes ses volontés.

— C'est pour ça que ça ne va pas bien, dit Joseph; vous rappelez-vous, mon colonel, qu'à l'armée, les enfants que vous aviez sous votre commandement, car nous étions tous vos enfants, mon colonel (dit Joseph en portant la main à sa casquette), et bien, vos enfants vous obéissaient.

— Où vas-tu comparer une petite fille à un régiment, dit M. de Florence.

— Ah çà, dit Joseph, une petite demoiselle ne ressemble pas tout à fait à un soldat, c'est vrai, mon colonel, mais n'importe, on peut tout de même lui donner une discipline, et je connais une maison où elles sont tenues comme des petits anges de voltigeurs, quoi! C'est si gentil à voir, quand elles sont en rang et qu'elles marchent toutes du même pas; ça ressemble à une promenade militaire, à la différence qu'elles ont des petits chapeaux de paille et des petits sacs à la main, au lieu de shako et de sabre au côté.

— Tu veux que je mette Mathilde en pension... je vois cela.

— Je crois que ça vaudrait mieux, mon colonel, si c'est la volonté de mon commandant, dit-il encore en portant sa main à sa casquette.

— Allons, tu veux encore me contrarier.

— Non, mon colonel, je ne veux pas vous faire de la peine... parole de caporal! Mais je ne veux pas, moi, que vous ayez du chagrin et que vous passiez des nuits blanches. Elle serait si bien sur la butte Montmartre; j'irai voir tous les jours si elle a bien dormi.

— En effet, moi, j'irai le dimanche, dit M. de Florence en réfléchissant.

— Et le jeudi aussi, reprend vivement le bon domestique.

— Eh bien, Joseph, avant de nous décider, allons voir la maison dont tu parles. »

Le colonel, après examen, fixa son choix sur le beau pensionnat de madame ***.

Mathilde entrait dans sa huitième année lorsque son oncle se sépara d'elle. Mais le colonel de Florence agissait sagement en prenant ce parti.

Après avoir calmé sa nièce par ses embrassements, il prit congé de l'institutrice, et recommanda à son indulgence cette enfant qui ne l'avait jamais quitté, et qui allait passer si brusquement dans un monde tout nouveau pour elle.

Mathilde, le cœur gros de larmes, suivait encore du regard son excellent oncle, lorsqu'on l'engagea à entrer dans la cour, où l'heure de la récréation réunissait toutes les pensionnaires; elle obéit, elle entend tout à coup les éclats d'une joie bruyante, à laquelle se livrent cent petites filles.

On l'invite à se mêler aux jeux; elle cède d'abord avec peine; mais les petites filles l'entourent.

On admire sa jolie robe, ses beaux cheveux, ses yeux rendus plus touchants par les pleurs qu'ils venaient de répandre; enfin, toute sa personne est soumise à un examen qui n'est qu'un nouveau tribut d'hommages offert par ses jeunes compagnes.

Si les compliments ne sont pas nouveaux pour elle, ils n'en sont pas moins agréables; et elle s'abandonne volontiers aux jeux dans lesquels vingt petites pensionnaires s'empressent à la seconder. Mais l'heure de la retraite sonne à son tour.

Mathilde suit ses compagnes dans une salle immense, où elle trouve une grande table couverte d'assiettes pressées qui s'allongent sur deux files.

Mathilde se croit d'abord à un festin, et elle s'apprête à satisfaire sa friandise. Hélas! un énorme plat rempli d'un ragoût simple et bon, voilà tous les apprêts de ce festin que les convives ont bientôt dévoré avec appétit.

Mathilde aurait bien voulu quelque chose qui pût mieux flatter son goût; mais, au signal donné, les serviettes se plient, et notre pensionnaire fut entraînée au dortoir, et se trouva dans son lit. Le sommeil vint bientôt lui faire oublier son repas un peu trop frugal.

Le lendemain la cloche matinale fait entendre ses sons peu harmonieux. Les enfants se lèvent, et Mathilde se trouve fort scandalisée d'être réveillée avec si peu de cérémonie.

Sans rien dire pourtant, elle se lève aussi, suit ses compagnes et arrive dans cette même salle où la veille elle a attendu en vain quelques petits fours ou bien des tartes à la crème.

Elle espère au déjeuner réparer le mécompte du souper.

Une bonne servante apporte une énorme jatte de soupe bien nourrissante et du lait chaud; de plus une grande corbeille remplie de pain. On sert aux petites filles une assiette de cette bonne soupe; les grandes demoiselles se distinguent en prenant un morceau de ce pain, meilleur que tous les pains du monde; et, au bout de quelques minutes, le repas est terminé.

Mais Mathilde goûte de la soupe et dit naïvement qu'elle ne la trouve pas bonne.

« Elle est bien difficile! disent les enfants...

— Mange donc, ajouta une petite fille, mange donc; elle est excellente... »

Mathilde hésita encore; mais enfin convaincue qu'elle n'a rien à attendre de plus, et pressée par la faim, elle se décide à manger, heureuse encore de finir à temps, car l'heure sonne et il lui faut suivre les petites filles, sans savoir ce qui allait lui arriver de nouveau.

Elle entre avec ses compagnes dans une grande chambre noircie de mille taches d'encre et d'un tableau sans cadre ni peinture.

Une longue table et des bancs de bois composent tout l'ameublement de ce séjour des études.

Que tout cela paraît déplaisant à la petite Mathilde! elle se rappelle le joli salon de son oncle, où elle passait son temps à jouer avec ses belles poupées, à faire la petite *dame* sur un élégant sofa, et surtout à se faire obéir de ses petites amies, si complaisantes dans ses jeux toujours variés et renaissants.

O ciel! que va-t-elle faire? A quoi va-t-elle passer sa journée?

Elle voit ses nouvelles amies prendre chacune un livre; et lire, et relire à voix basse la même page avec un air fort occupé.

Une demoiselle s'approche de la nouvelle pensionnaire et lui demande ce qu'elle sait : la petite ouvre de grands yeux et garde le silence.

« Vous savez lire sans doute? lui dit la maîtresse avec douceur.

— Non, madame, répond l'enfant naïvement.

— Quelle honte, dit une petite fille méchante, de ne pas savoir lire encore ! ! ! »

Le rouge monte au visage de la jeune Mathilde; la sous-maîtresse adresse des reproches à la jeune élève qui venait ainsi ajouter à l'embarras de sa compagne; et tandis que des sanglots s'échappent de la poitrine de la nièce du colonel de Florence, elle la calme par de douces paroles et se dispose à lui donner avec bonté sa première leçon.

Malgré les larmes qui inondent son visage, Mathilde voit et comprend ce que l'institutrice lui montre et lui enseigne.

Le dépit lui ouvre l'intelligence; les difficultés s'aplanissent devant les moqueries de sa compagne; et trois mois se sont à peine écoulés, que déjà le bruit court dans le pensionnat que mademoiselle de Florence sait parfaitement lire et qu'elle apprend à écrire.

Comment peindre la joie du bon colonel, lorsqu'il apprend que sa chère Mathilde, que son adorée nièce vient, à la fin de la première année de ses études, de mériter deux couronnes !

— Deux couronnes, Joseph ! deux couronnes !... Mon ami, tu me feras faire un cadre, disait-il à son vieux soldat, pour les suspendre au pied de mon lit.

— Oui, mon colonel, si vous me promettez que cela ne vous empêchera pas de dormir... répondit le bon soldat.

Mathilde devint une élève d'élite; seulement un peu d'orgueil gâtait ses bonnes qualités. Mathilde avait une amie intime, car en pension il faut toujours une amie intime pour rire ou pleurer avec elle, échanger sa joie ou ses consolations, recevoir des confidences ou en faire.

Mademoiselle Claire de Melval, l'amie de Mathilde, était née comtesse; elle n'avait pas pris dans son berceau l'amour de

l'étude ; et, bien qu'on eût voulu la corriger et qu'on la grondât souvent, lorsqu'elle s'acquittait mal de ses devoirs, ces petites réprimandes ne la changeaient pas.

Elle s'était donc attachée à mademoiselle de Florence qui, par amitié, et peut-être un peu par orgueil, faisait une grande partie de son travail.

Mathilde s'étonnait de voir son amie tenir si peu aux succès de l'esprit : c'est ainsi qu'elle nommait les siens ; mais elle n'était pas fâchée de sa supériorité à cet égard.

« Elle est riche en châteaux, se disait-elle ; moi en science. De cette façon, il y a entre nous égalité ; et puis Mathilde avait encore un autre avantage : elle était plus jolie que son amie.

Mais Claire, qui ne voyait de bonheur que dans des équipages, des dentelles et des diamants, trouvait Mathilde trop malheureuse, dans sa médiocre fortune, pour qu'elle songeât à lui envier la moindre chose.

Du reste, comme elle profitait de ses talents, elle n'eut jamais l'idée d'en être jalouse.

Madame la comtesse de Melval ayant trouvé l'amie de sa fille une charmante personne, parut satisfaite de leur liaison.

Elle invita donc plusieurs fois Mathilde à venir passer les vacances à sa terre, faveur que celle-ci obtenait facilement de son oncle pour qui les désirs de sa nièce étaient des ordres.

De cette grande liaison il arriva que Mathilde jouissait, aussi bien que Claire, des plaisirs que procure une grande fortune, et qu'elle prit, ainsi que son amie, le goût du grand monde et d'un ton que sa position modeste devait lui interdire.

L'exemple que Mathilde avait sous les yeux faisait naître en elle l'amour du luxe et de la dépense.

Mathilde ravie, pourtant, du bonheur qu'elle goûtait chez la comtesse, faisait partager sa joie au bon colonel.

Les succès de sa nièce dans la société de madame la comtesse de Melval jetaient, à son sens, un certain lustre sur ses vieux ans. Il l'invitait donc, dans ses lettres, à se rendre de plus en plus digne de la bienveillance de la comtesse.

Mais les vacances ne pouvaient toujours durer. Alors il fallait retourner dans la maison de retraite (comme la nommaient les jeunes filles). Que de larmes coulaient sur les beaux gazons foulés tant de fois, aux sons des instruments de musique! Que de touchants adieux on allait faire à tous les objets aimés, au cygne surtout, si beau, si blanc, si gracieux qui, tous les matins, venait de son bec rose chercher les miettes de pain blanc que lui apportaient les DEMOISELLES DU CHATEAU.

Ce n'était pas sans un grand serrement de cœur que l'on quittait le séjour des amusements pour se rendre dans le séjour des études.

Cependant, rentrées à la triste pension, pour se dédommager des plaisirs qu'on n'aurait plus, on racontait les plaisirs passés; on redisait cent et cent fois les bals, les fêtes, les comédies, les promenades et les feux d'artifice auxquels on avait assisté, le rôle qu'on avait joué, la robe qu'on avait mise!

Alors, toutes les petites pensionnaires écoutaient silencieuses, et plusieurs avec un sentiment d'envie, le récit merveilleux des deux jeunes amies.

Quel crève-cœur pour celles qui n'avaient connu, durant les vacances, que quelques rares distractions! Celles-là se demandaient pourquoi leur père ou leur mère n'avait pas imaginé pour elles ces divertissements dont avaient joui leurs compagnes; car enfin, disait l'une, je sais danser aussi, moi; je sais jouer la comédie, et je n'ai rien fait de tout cela : c'est une injustice.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi pour mademoiselle de Florence, partagée entre les plaisirs que lui procurait la maison de la comtesse et ses études, que chaque année couronnait par des succès brillants.

La nature, prodigue envers elle, développait ses grâces extérieures dans la même proportion que les charmes de son esprit.

Elle excellait dans la danse et dans le chant; sa voix était pure, flexible et sonore: enfin, Mathilde passait pour une jeune personne accomplie.

La comtesse ne tarissait pas sur son éloge, et la donnait toujours pour exemple à sa fille.

Leur amitié était si bien reconnue qu'on les nommait les *inséparables.*

Cependant Mathilde allait éprouver un petit chagrin qu'une jeune pensionnaire sent toujours vivement. Son amie de cœur, mademoiselle de Melval, allait lui être ravie.

La comtesse, retirant sa fille de pension, parce qu'un brillant établissement se présentait pour elle, se détermina à venir la chercher; elle touchait alors à sa seizième année.

On conçoit le chagrin des deux jeunes personnes à la nouvelle de leur séparation.

A qui maintenant confier ses peines secrètes? A qui dire ces riens si importants qui font toute la conversation des pensionnaires et leur occupation la plus grave?

Mathilde a sans doute beaucoup d'autres compagnes, mais elle n'a qu'une amie de cœur.

Mathilde, après le départ de mademoiselle de Melval, voulut aussi sortir de son pensionnat; et, l'ayant demandé à son oncle, le colonel eut avec son vieux caporal un entretien sévère.

« Joseph, tu ne sais pas, dit-il avec préparation, ma nièce m'a écrit ce matin.

— Mon colonel veut-il du papier à lettre et de l'encre?

— Pourquoi faire? dit le colonel.

— Pour répondre à mademoiselle... car mon colonel répond ordinairement tout de suite...

— Oh! non... non... ce n'est pas la peine.

Ah! mon Dieu! mon commandant a l'air triste.... est-ce que?...

— Non... non... mais vois-tu, Joseph!... elle m'a écrit...

— Eh bien! tant mieux, mon colonel, si ça vous fait plaisir.

— Plaisir, oui... mais elle me demande quelque chose...

— Eh bien, tant mieux, mon commandant, si....

— Tant mieux! tant mieux!... tu ne sais dire que cela!...

— Dam, ça sera tant pis si vous voulez, mon colonel.

— Qu'est-ce qui te dit que c'est tant pis?... Non, je suis content, au contraire; mais c'est égal, je ne sais pas comment tu vas prendre ça, toi, vieux grognard.

— Moi, je le prendrai comme vous voudrez, mon colonel, dit Joseph en portant sa main comme d'habitude à sa casquette, et cette fois avec un air piqué.

— Je sais bien que tu l'aimes, cette chère enfant.

— Si je l'aime! dit Joseph en lançant un mot énergique, si je l'aime!... je voudrais me battre avec un lion pour la sauver de ses griffes.

— Merci, dit M. de Florence. Mon vieux, je ne désire pas que tu lui donnes cette preuve de dévouement; car je ne suis pas sûr que tu te battrais aussi bien avec un lion qu'avec les cosaques. »

Ce mot avait fait sourire le vieux soldat.

« Ah! c'est égal, dit Joseph, je voudrais... je voudrais..

— Moi, je veux que tu te taises et que tu m'écoutes, dit M. de Florence avec impatience.

— A votre service, mon commandant, reprend froidement Joseph.

— Ainsi donc, reprend M. de Florence, Mathilde... Mathilde veut... veut quitter son pensionnat... »

Joseph se redressa et réprima une exclamation qui lui était venue tout à coup sur les lèvres. Mais il ne put s'empêcher de pousser un gros soupir.

« Ah! j'en étais sûr, dit le colonel, ça ne te convient pas. Voilà... j'en étais sûr...

— Moi, mon colonel... mais... mais... je ne dis pas... au contraire...

— Tais-toi, dit M. de Florence. Mathilde veut revenir avec moi... et elle m'a écrit une lettre... que c'est à fendre le cœur... Tiens, écoute... Pauvre petite! »

Le caporal avança d'un pas, et le point sur la hanche, le coup tendu, il prêta une oreille attentive à la lecture de l'épître de Mathilde.

A mesure que le colonel lisait, les soupirs de Joseph se succédaient avec une rapidité effrayante; et lorsqu'il vit que son maître était attendri, et lorsqu'il entendit ces mots écrits de la main de Mathilde:

« Dites à mon bon Joseph, mon cher oncle, que je serais bien heureuse de le voir, et que je lui ai brodé une casquette... »

Le caporal ne put y tenir, et ses soupirs se changèrent en sanglots étourdissants, auxquels son colonel mêla des larmes d'attendrissement et de joie. Alors le jour fut fixé, et Joseph alla lui même annoncer à Mathilde cette heureuse nouvelle.

Une fois chez elle (car Mathilde disait chez moi), son temps

fut consacré aux plaisirs. Le matin mademoiselle de Melval la venait chercher en calèche; le soir Mathilde l'accompagnait au spectacle ou au bal. Elle se couchait tard, se levait tard, et ne faisait rien, en s'écriant radieuse :

« Me voilà donc libre!... Oh! que je suis heureuse! »

En effet, Mathilde était libre et pouvait se passer de travailler; mais elle perdait chaque jour de l'instruction que son oncle lui avait fait donner, et pourtant ne pouvait-elle avoir besoin de se servir de ses talents un jour? Mais, insoucieuse de l'avenir, elle négligeait la seule fortune qui devait lui rester.

Après trois ans passés dans des plaisirs qui coûtaient au bon colonel des sommes que sa modeste pension de retraite ne devait pas combler, et surtout dans le désordre d'un ménage tenu par une jeune fille sans expérience, qui croyait bien faire en imitant, même de loin, les allures de son amie, le colonel devint triste; et un jour, entrant dans la chambre de sa nièce, il s'assit près d'elle, et lui prenant la main avec tendresse, il lui dit :

« Ma bonne petite, je viens te parler raison.

— A moi, mon oncle? dit la petite effrayée.

— Oui, reprend le colonel presque interdit; mais n'aie pas peur; je ne veux pas te gronder.

— Oh! je ne pense pas, mon bon oncle, dit Mathilde en cajolant le colonel, que j'aie mérité qu'on me gronde.

— Non sans doute, ma petite. Mais, vois-tu, il y a longtemps déjà que je veux te dire cela, et je crains toujours de te faire de la peine...

— Parlez, mon cher oncle, parlez, dit Mathilde. Vous me trouverez toujours soumise à vos volontés.

— Ah! tu me rassures, dit M. de Florence. Eh bien, mon enfant, je viens te dire qu'il faut diminuer nos dépenses.

— Tiens! dit Mathilde, et pourquoi?

— Parce que je ne puis pas y subvenir. Ainsi je t'avais promis une robe de velours et une berthe de guipure; je t'avais promis aussi une robe de bal nouvelle, pour la soirée de madame de Melval. Il faut renoncer à tout cela. »

Mathilde devint pâle.

« Comment, mon oncle, dit-elle, je n'aurai pas de belles toilettes pour finir mon hiver, et... comment ferai-je pour aller au bal chez la comtesse de Melval, dans quinze jours?...

— Tu n'iras pas chez la comtesse, dit le colonel, s'il faut dépenser; d'ailleurs je suis vieux et ma santé ne me permet plus de veiller des nuits entières. Cela me fatigue beaucoup trop!...

— Mais, mon oncle, que ferai-je donc alors, si je ne vais pas au bal?

— Tu t'amuseras à me jouer des contredanses, ici, dit le bon colonel en souriant.

— Ça n'est pas la même chose, dit la petite fille en faisant la moue et venant embrasser le colonel.

— Eh bien, dit le colonel, qui était le meilleur et le plus faible des oncles; écoute... je veux bien encore te mener à cette soirée; mais ça sera la dernière.

— De cette année? dit l'enfant gâtée.

— L'année prochaine y serai-je? dit le vieillard.

— Oh! mon bon oncle, ne dites pas cela, répond vivement Mathilde, en l'embrassant encore.

— Je serais bien fâché de mourir, va! pauvre petite, et surtout avant de te voir mariée. Mais, justement, c'est pour t'amasser une dot qu'il faut nous ranger... »

Mathilde ne comprenait pas qu'on pût se ranger davantage, car enfin elle n'avait qu'une femme de chambre, tandis que

Claire en avait deux et de plus une gouvernante. Elle avait pour elle seule un appartement plus complet que celui de M. de Florence pour lui et sa nièce. Les meubles ici étaient plus que modestes; ceux de Claire étaient de soie de Damas, tout or et toute broderie; et les toilettes de mademoiselle de Melval les plus simples ne pouvaient être comparées aux toilettes les plus riches de Mathilde. Ainsi cette réflexion du colonel fut considérée par la jeune fille comme une contrariété qu'il voulait lui donner, à laquelle elle ne devait faire aucune attention.

Le jour du bal arriva.

Mathilde avait commandé une robe délicieuse chez la meilleure couturière de Paris, celle qui travaillait pour son amie.

Elle parut donc devant son oncle radieuse et coquette, lorsqu'elle eut fini sa toilette.

Le bon colonel trouva sa nièce charmante, et lui dit avec gracieuseté :

« Oh ! mon enfant, que te voilà belle! que tu es bien mise ! »

Le colonel n'avait pas fait attention à la nouveauté de la robe, mais seulement à l'ensemble de la toilette.

« Je savais bien, dit Mathilde en elle-même, que la recommandation d'économie était pour la forme! car mon oncle a bien vu que j'avais une robe neuve, et il n'a pas grondé. »

On part, on arrive, on s'empresse autour de la nièce du colonel, on l'invite pour la danse, les walses, les polkas. Elle se promet autant de plaisir pour elle seule que la soirée doit en donner à tous; et, tandis que le colonel s'est retiré dans un salon où quelques vieux généraux s'entretiennent de leurs victoires passées, Mathilde s'abandonne à la joie.

Le bal touchait à sa fin; la jeune fille tenait le bras d'un walseur. Le premier accord s'était fait entendre, on part...

La comtesse paraît pâle et terrifiée.

« Un médecin, un médecin, crie-t-elle à haute voix dans le grand salon; un médecin, de grâce!... Ah! dit-elle en passant près de la jeune Mathilde, M. de Florence!... »

Mathilde fait un cri, disparaît et arrive auprès du colonel.

Mais, hélas! celui qu'elle aimait comme un père, le colonel venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie!...

« C'est la chaleur des salons, » dit un docteur qui lui prodiguait ses soins.

La fête est interrompue. La foule s'écoule, et dans le cœur de la jeune fille une grande douleur prend la place de la joie. Pauvre Mathilde! son père adoptif est peut-être perdu pour elle! pour elle, pauvre orpheline!... et avec lui elle perdait tout!!... »

On fait avancer une voiture, on y transporte le colonel évanoui; un médecin habile se place à ses côtés. Mathilde, au désespoir, soutient la tête de son malheureux oncle; mais la voiture est partie, et bientôt elle roule sous le vestibule de la maison habitée par M. de Florence.

Au premier bruit qu'a entendu Joseph, il s'est réveillé, il est au bas de l'escalier une bougie à la main. La portière s'ouvre, un inconnu descend de la voiture; puis Mathilde tout en pleurs. Joseph ouvre des yeux étonnés...

« Mon colonel... mon colonel... dit-il avec effroi, où est-il?

— Aidez-moi à descendre M. de Florence, dit le docteur.

— Comment... comment... s'écrie le bon Joseph en s'élançant dans la voiture avec effroi; oh!... mon colonel, dit-il; qu'avez-vous? Parlez-moi.... un mot.... à votre vieux...

Mais M. de Florence, qui avait recouvré ses sens, lui dit d'une voix éteinte :

« J oseph... je voudrais...

— Oui, mon colonel... vous avez raison... » Et, sans en savoir davantage, Joseph l'enleva de la voiture et l'apporta tout d'une haleine sur son lit... Là, contemplant son maître, il s'écria en tremblant de tous ses membres:

« Qui a blessé mon colonel? Où est-il, celui qui lui a fait du mal, que je le...

— C'est moi! Joseph, dit Mathilde en sanglotant; oh! oui, c'est moi!!!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!! » dit le bon domestique en serrant ses poings et retenant bien des mots qui voulaient sortir de sa poitrine...

Mais le docteur imposa silence à son ressentiment, en lui demandant une cuvette pour recevoir le sang d'une saignée qu'il voulait faire.

« Ah! mon Dieu! mon Dieu! » disait le pauvre vieux soldat, en courant et en renversant tout sur son passage, pour trouver ce qu'on lui demandait, tandis que Mathilde, appuyée sur un dossier du canapé où était étendu son oncle, versait des larmes amères sur la toilette que quelques heures avant elle avait saluée de sa joie... En aidant à passer un oreiller sous la tête de son oncle, la pauvre enfant passa devant la glace qui était posée sur le sofa; sa couronne de rose frappa ses yeux; elle l'arracha de sa tête avec désespoir, et la jeta loin d'elle en s'écriant: « Oh! maudit bal! maudit bal!! » Et des sanglots l'étouffèrent.

« Calmez-vous, mademoiselle, dit le médecin, calmez-vous.

— Oh! dit Joseph, n'est-ce pas que vous le sauverez, monsieur le chirurgien? Oh! ça sera, n'est-ce pas?...

— Oui, mon brave... oui; mais il faut du silence... Ainsi, si vous veillez votre maître...

— Si je le veillerai!... dit Joseph avec une voix de tonnerre.

— Oui, oui, nous le veillerons, mon bon Joseph, reprend Mathilde en lui faisant signe de se taire. Et vous reviendrez demain, monsieur... dit-elle au médecin, de bonne heure?

— Oui, demain, mademoiselle, dit le docteur. »

Le malade allait mieux. Le docteur partit. Joseph s'établit au pied du lit, les yeux fixés sans bouger sur son maître, épiant ses moindres mouvements, retenant sa respiration, et répétant bien bas : « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Mathilde, à la tête du lit, les yeux baissés et réfléchissant sur cet événement qu'elle se reprochait, en disant aussi : « O mon Dieu !... »

Tous deux s'interrogeaient quelquefois du regard en se répétant le mot du docteur : « Nous le sauverons!... »

En effet, le colonel fut sauvé; mais il resta paralysé. Mathilde renonça au bal et aux plaisirs du monde; elle entoura son oncle des soins de la fille la plus tendre; elle reprit ses études, pour charmer sa vie et celle de M. de Florence par ses talents; elle comprit alors qu'il faut avoir les vertus de sa position et s'éloigner des exemples dangereux pour une modeste fortune; qu'elle impose des sacrifices, mais qu'elle donne aussi des jouissances réelles pour l'âme et le cœur, et qu'elle assure souvent un bonheur que rien ne peut détruire. Enfin Mathilde, après avoir été une brillante jeune fille que la vanité égarait, devint par un malheur une jeune personne modeste et studieuse.

PRIÈRE DU MATIN.

Oh! que c'est une douce chose que de trouver tous les matins, à son réveil, la pensée de Dieu dans son cœur! Combien la prière donne de force et de courage contre les peines de la journée et les sacrifices imposés durant la vie!... Dans ce moment où l'âme s'élève vers Dieu, elle semble quitter la terre pour aller puiser à la source de la grâce; et, lorsque la prière est terminée, l'espérance est descendue dans le cœur.

Cette jeune fille que nous voyons à genoux, un rosaire à la main, les yeux levés vers le ciel, au maintien modeste, aux regards purs comme les anges qu'elle implore, ne doit-elle pas attendre beaucoup de la clémence de Dieu, si tous les jours elle lui offre avec ferveur ses vœux et ses sacrifices! Oui, elle devait attendre de Dieu un regard bienveillant, car cette jeune fille que vous voyez au pied de la croix sainte, c'est Marthe, la fille d'un brave soldat, douce, pieuse et studieuse enfant, qui fut élevée sous la protection de la Légion-d'Honneur.

Marthe demandait chaque jour à Dieu la grâce de lui donner les vertus des dames qui l'avaient élevée, et de permettre qu'elle pût un jour les aider dans la noble mission d'institutrice. Elle avait exprimé ses sentiments à la directrice, femme de haute distinction et de parfaite bonté: elle avait obtenu son consentement; et, lorsque Marthe eut observé toutes les formalités pour arriver au titre de dame de Saint-Denis, on plaça sur sa poitrine le cordon de la Légion-d'Honneur, et

elle prit place dans les rangs des institutrices. Marthe était adorée de ses élèves ; elle savait jeter dans ses leçons une variété d'enseignement qui les empêchait de se fatiguer jamais. Elle cherchait toujours à attacher à ses entretiens un trait de morale, car Marthe ne voulait pas seulement meubler la tête de ses élèves, mais surtout former leur caractère et leur cœur. Elle aimait à les intéresser, même à les attendrir.

Dans les promenades sous les belles allées du parc consacré aux élèves, Marthe leur faisait remarquer les oiseaux portant à manger à leurs petits, puis leur sollicitude, leur tendresse et surtout la prévoyance de Dieu qui a placé partout la subsistance de chaque être vivant, et qui a donné à l'homme l'intelligence de tout comprendre et, dans son cœur, l'amour de la Divinité.

Lorsqu'elle les entretenait d'histoire, Marthe cherchait des exemples propres à former leur caractère. Elle leur parlait des rois, en remontant à leur enfance, afin de tirer des conséquences sur les bons ou les mauvais rois, d'après le caractère qu'ils avaient eu étant enfants.

Un jour il fut permis aux élèves de Saint-Denis qui s'étaient distinguées dans leur classe, sous le rapport de la conduite et du travail, d'aller visiter les tombeaux de l'église qui venaient d'être restaurés.

Marthe y conduisit la division des élèves confiées à ses soins.

Une des petites filles s'étant arrêtée devant le monument placé à l'entrée de l'église, Marthe lui dit que c'était le tombeau de Dagobert, premier fondateur de l'église de Saint-Denis. Toutes les petites filles s'approchèrent pour entendre le récit de cette fondation ; mais leur institutrice leur fit observer qu'elle ne pouvait leur raconter cette histoire dans

l'église même, mais qu'elle leur promettait ce récit le soir à l'heure de la récréation, d'autant plus facilement que la récréation devait être d'une heure plus longue ce jour-là.

Les enfants, charmées par cette espérance, continuaient leur visite dans les souterrains avec d'autant plus d'intérêt qu'elles devaient bientôt savoir pourquoi tout cela existait.

De retour à la Maison Royale, lorsque le moment de la récréation fut venu, Marthe fut entourée de son petit troupeau de jeunes filles. Toutes prirent place à côté de leur maîtresse, qui commença ainsi l'histoire de l'origine de Saint-Denis :

« Mes enfants, un des rois de la première race, Clotaire II, avait deux fils.

» L'aîné était Dagobert, et le plus jeune Aribert. Le roi avait pour Dagobert une tendresse bien grande, et il souffrait des défauts de caractère de son fils.

» Le jeune prince était insolent avec ses valets, indocile envers ses précepteurs, il n'écoutait ni la raison ni la clémence. Il faisait souffrir tout auprès de lui; et, sous le prétexte qu'il devait régner un jour, il se croyait le droit de désobéir à ceux qui prenaient soin de l'instruire.

— Oh! dirent les petites filles, que c'est mal!!

» — Le roi avait choisi pour son fils un bon religieux bien instruit, et surtout d'une douceur angélique. Il faisait à son royal élève de douces remontrances, lorsqu'il grondait à tort ses gens ou qu'il se mettait en colère; mais aucune prière ne pouvait le changer. Le roi prit alors le parti d'adjoindre à ce premier précepteur un autre religieux plus sévère, et lui donna tout pouvoir pour faire entendre raison à ce jeune insubordonné.

» Lorsque Dagobert se vit en présence d'un homme de soixante ans, à la figure grave et sérieuse, il se sentit saisi

d'une crainte si profonde, qu'il dissimula son caractère au point que le bon religieux crut avoir fait un miracle, par sa seule apparition.

— C'est qu'il avait peur de lui, dit une enfant... Ce n'est pas comme nous avec notre maîtresse...

— Au bout d'une semaine de sagesse, reprit Marthe, le maître, tout en conservant sa grave dignité, crut pouvoir céder un peu de sa rigueur envers son élève.

— Il était bien bon! dit une petite fille.

— Le jour de sainte Geneviève, fête de la patronne de Paris, que dans ce temps-là l'on célébrait à Saint-Denis avec pompe, le maître du prince voulut reconnaître la sagesse de son élève par une récréation: il improvisa pour lui une réunion d'enfants de son âge, choisis dans les meilleures familles de la ville de Saint-Denis, où logeait le roi de France avec son fils et sa cour.

» Le religieux conduisit le prince dans un salon où l'attendait une vingtaine de petits garçons, tous en habits de fête; car les parents de ces enfants-là avaient voulu les rendre dignes de l'honneur que le prince royal leur faisait de jouer avec eux.

» Lorsque la porte du salon s'ouvrit, Dagobert se trouva entouré de la jeune troupe radieuse, disposée à obéir aux moindres gestes de celui qu'elle considérait déjà comme son souverain.

» A son entrée, le prince fut salué d'un: Vive Dagobert! à faire retentir les murailles; et au même instant tous les enfants, d'un mouvement spontané, s'agenouillèrent, et le second précepteur, auquel on avait confié la garde du prince, se découvrit.

» Le prince jeta un regard hautain sur ces enfants qui le recevaient avec enthousiasme ; et, les contemplant à genoux, il leur dit avec insolence :

— C'est ainsi que je veux voir un jour tous mes sujets.

— Levez-vous ! dit le précepteur, que ce mot avait blessé, dans un moment où le prince eût dû étouffer tout sentiment d'orgueil, et n'éprouver que le bonheur de se voir aimé.

— C'est bien vrai, dirent les enfants.

— Mais Dagobert, rouge de colère, et regardant son ancien précepteur avec un regard courroucé :

— Vous ordonnez ici, monsieur, lui dit-il avec aigreur, tandis que c'est à moi seul qu'appartient ce droit.

— Votre altesse, dit le religieux, n'a pas fait venir ces enfants, monseigneur, pour les tenir à genoux, je pense.

— J'aimais à les y voir, dit le prince avec humeur, et je vous en veux de m'avoir privé de ce plaisir.

— Vous allez en goûter un autre, dit le bonhomme avec douceur, en ouvrant la porte à deux battants pour laisser passer une longue table où l'on avait servi différentes friandises, et placé autant de couverts qu'il devait y avoir de convives au goûter du prince.

— Que c'était gentil ! dit une petite fille.

— On avait cependant observé l'étiquette, qui voulait alors que les princes eussent leur couvert seul d'un côté, et les autres sur l'autre revers de la table ; mais au moment où Dagobert vit les enfants se disposer à prendre place devant lui, il se leva et dit :

— Je vous défends de vous asseoir et de rien manger devant moi ; j'ordonne que vous vous placiez tous derrière mon fauteuil... Allons, servez votre seigneur et maître, dit-il avec arrogance.

— Les enfants, qui s'étaient promis de s'amuser, se regardèrent avec étonnement; mais on était alors si accoutumé à obéir aux princes, qu'ils obéirent à l'ordre de Dagobert. Seulement l'un d'eux s'éloigna de la table et ne vint pas s'unir aux autres.

— Eh bien! dit le prince en regardant l'enfant, m'obéit-on?

— L'enfant garda le silence et ne bougea pas. Le prince devint furieux; et, saisissant le lourd gobelet d'argent aux armes de la couronne que l'on avait placé devant lui, il le lança à la tête de l'enfant. Celui-ci fut atteint; il jeta un cri, les autres enfants se précipitèrent sur leur camarade pour le secourir. Ce fut alors des cris, des gémissements auxquels se mêlaient les vociférations de Dagobert et les exhortations du pauvre religieux; mais les convives effrayés emportèrent leur camarade blessé et s'enfuirent en masse.

— Ah! le méchant prince, dirent les petites.

— Ah! ce n'est rien encore, mes enfants, dit Marthe avec un accent pénétré.

» Le prince, à la vue de la désertion de tous les enfants, perdit complétement la tête.

» Le gouverneur lui faisait de justes reproches, et ces reproches l'exaspérèrent au point de ne pouvoir plus se calmer. Il voulait, disait-il, se venger sur quelqu'un de l'affront qu'il venait de recevoir; il parcourait la chambre comme un jeune possédé, et, trouvant sous sa main des ciseaux, il s'en saisit, tomba en furieux sur son précepteur et lui coupa sa longue barbe afin de faire au religieux le plus grand affront que pouvait recevoir un vieillard, en ce temps-là *.

» Mais le malheureux prince n'avait pas calculé le coup

* Historique.

qu'il portait au menton de son précepteur, et il enleva un morceau de chair avec la barbe *.

— Oh, mon Dieu! dirent toutes les petites; voilà où mène la colère!...

— Oui, mes enfants, c'est le plus affreux péché qu'on puisse commettre.

» Le vieillard tomba évanoui en jetant un grand cri.

» A la vue du sang qui coulait, le prince crut avoir tué son précepteur; et, effrayé du crime qu'il avait commis, il s'enfuit du palais du roi *, en se cachant sous un manteau qu'un enfant avait laissé.

» Quelques heures après cet événement, le premier gouverneur du prince se rendit dans le salon du banquet, pour y présider au coucher du fils du roi; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit une table mise où rien n'avait été touché, quoiqu'il y régnât une sorte de désordre! Quel fut son effroi, lorsque ses pieds heurtèrent le corps du gouverneur auquel il avait confié la garde du prince royal! Le malheureux, étendu à terre et baigné dans son sang, ne donnait aucun signe de vie.

» Les cris du premier gouverneur attirèrent tous les gens du palais, et le roi lui-même les entendit.

» Le roi demanda au religieux compte de la disparition de son fils et il voulait punir l'assassin de son serviteur *. Le malheureux père ignorait la main qui l'avait frappé, et, dans son délire, il pensait à punir d'abord celui qui devait veiller toujours sur la personne de Dagobert. Le religieux s'inclina et dit à son roi :

— Sire, ma vie est à vous; vous me ferez périr pour expier le crime que j'ai commis de laisser un instant le prince loin de

* Historique.

moi. Mais donnez-moi jusqu'à demain la vie, pour chercher le prince Dagobert. Non! Dieu ne permettra pas qu'il soit perdu!... Sire, laissez-moi vivre quelques heures pour retrouver mon maître!...

» Le roi réfléchit, et la voix émue, les yeux fixés à terre, il dit au religieux :

« Retrouvez mon fils, et je vous pardonne. Mais, continua-t-il avec sévérité, je ne vous pardonne qu'à ce prix.

— Je ne vivrais pas après un tel malheur, dit le religieux. »

» Le roi se retira dans son oratoire et défendit à tous de l'approcher, tant sa douleur était grande *. »

Les petites filles étaient toutes près de pleurer.

« Vous concevez, mes enfants, dit Marthe, que le bon religieux, avant de se mettre en route, remonta dans sa chambre et fit sa prière.

« O mon Dieu! dit-il, conduisez votre pauvre pécheur vers cet enfant sacré que mon roi m'avait confié. Vous, mon Dieu! qui êtes le maître et le roi de l'univers, vous qui dissipez les ténèbres, qui guérissez les malades, et ressuscitez les morts, montrez-moi la route de mon salut ici-bas. Guérissez celui qui peut parler, et ressuscitez l'enfant de mon roi, si un assassin l'a touché!... »

» Le saint homme fit le signe de la croix trois fois, dit son chapelet, puis descendit pour assembler dans la grande cour du palais tous les hommes d'armes et d'épée... Il ordonna d'allumer quatre torches ardentes, et, portant à la main la croix du Sauveur, il dirigea avec une sainte ferveur le cortége, tandis que le beffroi retentissait dans les airs. »

* Historique.

— Oh ! que je voudrais savoir comment il a retrouvé Dagobert, dit une petite fille; car, puisque Dagobert a été roi, il faut bien qu'on l'ait retrouvé.

— Je vais vous le dire tout à l'heure, dit Marthe; mais avant, nous allons nous promener un peu.

— Pas trop long-temps, répondirent les enfants, nous aimons si bien à vous entendre !... »

Après dix minutes de repos, Marthe continua son récit.

« La nuit était venue; elle était sombre et triste; la ville dans ce temps n'était point éclairée; heureusement que les torches allumées jetaient leur éclat dans les rues que le cortége parcourait. À l'apparition de ces hommes d'armes et de ces flambeaux, la ville s'émeut : les portes s'ouvrent, les fenêtres se garnissent de têtes coiffées de bonnets de nuit, et les figures prennent une expression de curiosité inquiète.

» Déjà les caquets s'établissent de maison à maison.

— Notre bon roi serait-il malade?

— C'est possible. On sonne le beffroi.

— Madame la reine a-t-elle donné une princesse à la France?

— On ne réveillerait pas la ville pour cela, dit un vieux soldat.

— C'est peut-être le maire du palais qui va mourir.

— Il n'y aurait pas grand malheur, dit un bourgeois qu'il avait évincé d'une charge.

» Mais, à mesure que le cortége avançait, on distinguait le beau crucifix porté par le religieux. Alors toutes les têtes se découvrirent et le peuple se mit à genoux pour entendre la nouvelle que le héraut d'armes proclamait.

— Par ordre du roi, dit-il, nous cherchons en toute la ville notre bien-aimé prince royal Dagobert que le démon a fait

sortir du palais; et promettons à celui qui le trouvera ou le fera découvrir la grande récompense de 4 écus d'argent.

» Tous ceux qui étaient à genoux se relevèrent; on referma les portes et les fenêtres, et chacun murmurait tout bas :

— Dieu l'a puni de sa méchanceté.

» Le cortége poursuivait sa route... Mais bientôt on apprit que le bon gouverneur devait mourir s'il ne retrouvait pas le prince; alors tous désirèrent son salut; puis on pensa au roi, si malheureux de la perte de son fils; à la reine, qui en serait inconsolable... Et puis le peuple avait alors tant de confiance en Dieu, qu'il espérait que Dieu ne voudrait pas donner à la France un roi méchant, et qu'il permettrait que Dagobert se corrigeât. Alors tous les habitants de Saint-Denis se mirent en prière.

» Mais on avait trois fois parcouru la ville, dans tous les sens, et visité scrupuleusement toutes les habitations, et le prince ne se retrouvait pas.

— Je parie, dit une petite fille, qu'il s'était caché dans un arbre.

— Ou sur un toit, dit une autre.

— Taisez-vous donc, mesdemoiselles, dit une troisième qui ne voulait pas être dérangée dans son attention.

— Non, mes enfants, reprend Marthe, le prince n'était ni dans un arbre ni sur un toit. Écoutez....

» Le bon religieux n'avait plus qu'une espérance, c'était d'implorer l'assistance des saints martyrs qui reposaient dans le petit monument.

— Dont sainte Geneviève avait posé la première pierre? dit une enfant.

— Justement, dit Marthe.

» La porte de la chapelle, qui presque toujours était fer-

mée, se trouvait ouverte, et le gardien des saintes reliques absent. On ne prit pas garde d'abord à cette circonstance, quoiqu'elle fût inusitée, et le bon religieux voulut pénétrer dans la chapelle : il avança à la tête de son cortége.

» Mais, au premier pas qu'il fit, il se sentit fixé au sol *, et les gens qui le suivaient restèrent de même sans bouger. D'abord le saint homme crut à un obstacle matériel qui l'empêchait d'avancer, et chercha à le découvrir. Mais le terrain était uni comme un marbre, les marches solides, la porte grande ouverte, et l'intérieur de la chapelle calme et silencieux. Il voulut s'avancer de nouveau et fut de nouveau repoussé. Alors, voyant une volonté céleste dans cet empêchement inexplicable d'approcher des saintes reliques, le religieux ne s'obstina pas; il fit ranger autour du monument les personnes qui l'accompagnaient, et, se prosternant avec elles, il éleva sa voix pour implorer l'assistance des martyrs, afin d'obtenir miséricorde et grâce en faveur de la recherche qu'il faisait du prince royal. La prière dura jusqu'au jour, et le saint homme, résigné dans son malheur, retourna vers son roi.

» Le gouverneur était pâle et portait sur son visage l'expression d'une douleur profonde; et, du plus loin qu'il aperçut son maître, il se mit à genoux et lui dit :

— J'ai mérité la mort, Sire, et je viens la chercher.

— Allez en paix, allez, mon père, dit le roi en souriant; nous n'avons pas à vous punir : notre fils bien-aimé n'a jamais été perdu... Regardez...

» Et le roi tira un rideau de damas de laine filée qui cachait un sofa où le prince reposait dans un profond sommeil.

* Historique.

Les traits de l'enfant étaient devenus plus nobles, sa physionomie douce et tendre exprimait des sentiments bienveillants; ses yeux à moitié ouverts semblaient contempler un objet sacré; sa main était placée sur son cœur, et ses lèvres demi-closes paraissaient sourire et proférer un doux serment.

— Voyez, dit le roi, voyez quel noble front, et que la couronne y aura d'éclat. J'espère ajouter à notre bon royaume de France d'autres royaumes encore.

— En effet, dit une petite fille, le roi Clotaire II ajouta au royaume de France l'Austrasie et la Germanie, en faveur de son fils aîné.

— Ce qui n'était pas juste, dit une autre élève; car les fils partageaient les royaumes entre eux dans ce temps-là.

— C'est vrai, mes enfants, dit Marthe; mais alors le bon plaisir du roi était bien souvent mis à la place de l'équité; ce n'est pas comme aujourd'hui.

» Le bon gouverneur ne songea qu'au bonheur d'avoir retrouvé son élève, et, le roi ayant à se rendre à Paris pour présider une assemblée où il devait être question du renvoi d'un maire du palais qui gênait son autorité, il laissa son fils avec le religieux, et déposa un baiser sur le front de Dagobert.

» Le gouverneur établit à la porte du salon deux gardes pour se rendre vers son collègue, afin de savoir s'il était vrai qu'il eût été blessé, et apprendre au juste l'aventure de la veille, car le bon religieux ne savait plus que penser, et il était arrivé à douter de tout, excepté pourtant de la bonté de Dieu, qui avait fait retrouver le fils du roi.

— Oh! que je voudrais savoir comment le prince s'est trouvé couché sur le sofa, dit une petite fille, après s'être enfui hors du palais avec une si grande peur!

— Sa terreur était bien légitime, dit Marthe, mes enfants, et sa fuite motivée, quoique pourtant elle le rendait plus coupable encore, puisqu'elle plongeait son père et sa mère dans une affreuse inquiétude... Mais un méchant enfant ne s'arrête pas, parce qu'il ne connaît pas le repentir, et le prince Dagobert, jusqu'au jour où il commit la grande faute que je viens de vous raconter, ne s'était jamais repenti.

» Mais Dieu qui veille sur les peuples, et qui voulait accorder à Dagobert un règne de dix ans, ne permit pas plus long-temps au démon d'habiter son esprit.

— Ah ! tant mieux ! dit une petite fille...

— Pour corriger son caractère et adoucir son âme, reprit Marthe, Dieu se servit du saint martyr, de saint Denis lui-même.

» Lorsque le prince qui s'enfuyait du palais passa devant la petite chapelle, la porte s'ouvrit, et Dieu, le poussant du doigt, le fit tomber sur le tombeau des martyrs, et l'endormit.

» Alors le saint, revêtu de sa robe céleste, lui apparut et lui dit * :

— Fils de roi chrétien, écoute mes paroles ; et, tandis que tu dors, que le Saint-Esprit t'anime et te rende, au réveil, digne de tes ancêtres et de ton aïeule maternelle, qui a versé dans l'âme de Clovis, son royal époux, les lumières du christianisme. Je viens d'écarter les gens du roi qui te cherchaient, et j'adoucirai la sévérité de ton père, si tu promets de faire élever, dès que le bandeau royal aura ceint ton front, une noble église en l'honneur des martyrs qui t'ont protégé.

» L'enfant, encore endormi, fit le serment que saint Denis

* Historique.

lui demandait, et le saint, disparaissant à travers un nuage, lui dit du haut des cieux ces mots :

— Adieu, prince, et que Dieu protége le roi.

» Le prince alors s'éveilla sur le beau sofa du roi ; un miracle l'y avait transporté.

» En ouvrant les yeux, Dagobert eut peine à rappeler ses souvenirs ; mais bientôt ils lui revinrent en foule. Il se rappela la scène de la veille, sa colère, la barbe arrachée du menton de son vieux précepteur, le coup de ciseaux fatal et sa fuite. Son rêve enfin lui revint vivant à l'esprit ; il voyait encore saint Denis couvert de pourpre et d'or. Il entendait sa voix, et il sentait sortir de son cœur la promesse qu'il avait faite de bâtir une église en l'honneur de la chapelle des martyrs.

» Le prince, pénétré de reconnaissance pour la puissante main qui l'avait sauvé, sentit une douleur intime qui lui était inconnue : des larmes inondèrent son visage ; et, levant les yeux au ciel et ses mains suppliantes, il demanda à Dieu la grâce de se corriger, et fit le serment d'accomplir sa promesse. Alors Dagobert crut voir saint Denis lui sourire, et, à cette vision céleste, le prince tomba à genoux...

— Oh! le voilà devenu bon, dirent les petites filles ; ce que c'est que de se repentir!!... Après... après...

— La porte s'ouvrit, et le roi parut ; il était avec les deux gouverneurs ; et le père, voyant son fils à genoux, se sentit tellement attendri, qu'il lui ouvrit les bras ; mais le prince, avant de s'y précipiter, se tourna vers le roi, sans changer de posture.

— Sire, lui dit-il, je suis coupable. Hier, dans un accès de colère, j'ai blessé mon gouverneur, punissez-moi.

— La blessure est guérie, monseigneur, dit le bon reli-

gieux, et je demande à mon roi d'être clément envers son fils et mon maître...

— Ah! dit le prince, rendons grâces à Dieu de votre guérison, mon cher gouverneur; mais que le roi fasse justice sur moi, et qu'il punisse son fils...

— Vous repentez-vous, mon fils? dit le roi, dont le cœur était attendri par l'accent pénétré de Dagobert.

» L'enfant ne put prononcer une parole; ses sanglots étaient sa réponse.

» Le roi lui présenta sa main royale.

» Dagobert la saisit avec respect et amour; et, la couvrant de baisers et de larmes, il promit à son père d'être, à l'avenir, aussi doux et aussi soumis qu'il avait été insolent et indompté. Alors le roi, voulant rendre grâces à Dieu du changement heureux du caractère de son fils bien-aimé, ordonna que tous, grands et petits, assistassent à la messe solennelle dite dans la chapelle des martyrs, où Dagobert se prosterna. Au milieu des prières et des chants, il renouvela le serment d'élever à la place où il était à genoux une magnifique église, en reconnaissance de la protection que la chapelle lui avait accordée, et cela dès qu'il serait assis sur le trône de France.

» Demain, mes enfants, dit Marthe, nous reprendrons notre récit. La cloche nous appelle, allons au travail, et rappelez-vous que, pour se corriger de ses défauts, il faut surtout se repentir... »

Le lendemain, à l'heure de la récréation, les petites filles entourent de nouveau leur jeune maîtresse en la priant de leur apprendre comment Dagobert avait réalisé sa promesse.

« Seize ans après, dit Marthe, le jour où il l'avait faite, il monta sur le trône de France. Alors il ordonna de construire l'église de Saint-Denis.

» A peine achevée, le roi y jeta l'or, l'argent, les pierreries à profusion; il dépouilla même plusieurs églises de France pour orner celle-ci : il voulut en faire un monument unique de richesse et de luxe, et le jour fixé pour sa consécration fut signalé par un événement qui était encore un miracle.

— Ah! que c'était amusant, dit une petite fille, ce temps des miracles!

— Il était décidé, dit Marthe, que ceux qui voulaient se cacher trouveraient asile près des chapelles de Saint-Denis, car le jour dont je parle la belle église avait été le refuge de quelqu'un encore.

— De qui donc? dirent les enfants.

— Oh! celui-là était bien différent du prince Dagobert, si jeune, si beau, si riche, le jour où il fuyait le palais de son père!

» Cet autre était un homme déjà vieux, inspirant la terreur et le dégoût, hideux de plaies, couvert de haillons, chassé de partout, et n'obtenant du pain que par charité. Celui-là était un misérable lépreux!!

— Oh! firent les petites en se serrant, comme ayant peur du nom seul.

— Vous voyez, mes enfants, vous le fuiriez aussi, vous, et le laisseriez mourir de faim!...

— Oh! non; nous lui jetterions, de bien loin, à manger.

— Eh bien, reprend Marthe, la maison de Dieu lui fut ouverte, et lorsqu'il y entra, saint Denis parut sur un nuage de feu. Le lépreux s'approcha du saint : à l'instant sa peau gangrenée disparut, et il se revêtit d'une peau nouvelle *.

* Historique.

» Le lépreux, comme vous le pensez bien, fut dans une grande joie, mes enfants.

— Oh! je crois bien, dit la petite qui avait eu peur plus que les autres.

» Alors le lépreux vint au roi et lui dit le miracle. Le roi trouva cette cérémonie la plus belle qu'on pouvait faire pour la consécration de son église.

» Bientôt un monastère s'éleva près d'elle. Le roi dota magnifiquement les religieux, leur accorda des biens immenses avec les priviléges les plus étendus. Enfin le roi voulut, qu'en souvenir des miracles qui s'étaient opérés, la justice ne pût poursuivre le coupable qui trouverait asile dans l'église de Saint-Denis, et ce fut dans son enceinte que Dagobert Ier fit déposer la couronne royale et l'oriflamme, étendard qu'on regardait comme un talisman qui faisait gagner des batailles!...

» Dix ans après la fondation de l'église, son fondateur mourut, et Dagobert Ier fut le premier roi de France qui eut son tombeau à Saint-Denis.

» Mais la fortune de l'abbaye de Saint-Denis alla toujours croissant de siècle en siècle; les rois et le clergé y engouffraient des trésors.

» Sugger, ministre et régent du royaume sous Louis VI, l'enrichit de toute sa fortune, et devint, à la tête de son Abbaye, aussi puissant dans le royaume que le roi lui-même.

» Ce fut à cette époque que les magnifiques flèches que l'on y admire aujourd'hui furent posées.

» Mais c'étaient les ornements de l'église qui étaient merveilleux!...

— Ah! dirent les enfants, comment étaient-ils donc?

— On y voyait des tables d'or, des autels couverts de pierreries, des bijoux magnifiques suspendus aux bras et sur

la poitrine des vierges; puis des vases d'émeraudes, de porphyre, et d'autres trésors encore...

— Mais pourquoi donc tout cela n'y est-il plus? dit une enfant.

— Ah! mes enfants, dit Marthe, c'est, qu'un jour, des méchants tombèrent sur les murs de la noble église. Elle fut pillée, dévastée;... ses murailles, respectées pendant tant de siècles, furent livrées à d'affreux sacriléges!... Mais l'histoire garde ces souvenirs pour servir de leçons aux peuples et de conseils aux rois.

» Vous lirez tout cela un jour, mes enfants; mais voyez comme la Providence est bonne pour nous; elle nous a conservé ces beaux jardins où nous respirons un air délicieux; les arbres, les plantes se sont renouvelés, toujours beaux, toujours odorants; car le luxe de la nature n'est pas comme le luxe des choses mondaines; le temps n'y apporte aucune destruction: chaque année l'arbre porte ses feuilles et ses fruits; il renaît toujours beau, toujours utile, toujours savoureux. Que nous importe que l'église soit privée aujourd'hui des richesses qu'elle avait autrefois, la maison du Seigneur n'a besoin que de la croix sainte pour la parer, et lorsque vous, mes enfants, apportez dans vos prières un recueillement sincère, vous êtes un bien plus bel ornement autour de l'autel que les riches bijoux qui le décoraient autrefois.

» Oh! mes enfants, n'oubliez donc jamais la prière du matin!!... »

LA PARISIENNE EN VENDANGE.

Dans tous les temps et dans tous les pays vignobles on s'est amusé à l'époque des vendanges.

Chez les Grecs, les jeunes filles se livraient à la joie, en recueillant dans de jolies corbeilles de jonc les belles grappes de raisin, tandis qu'une de leurs compagnes pinçait de la lyre en dansant autour des travailleuses.

Chez les Romains, aux fêtes des vendanges, les prêtresses des faux dieux, que l'on appelait *Bacchantes*, couraient tout échevelées, en faisant retentir les airs de leurs cris et du bruit de leurs tambours. On nommait ces fêtes les *Bacchanales*, et les enfants savent que lorsqu'ils font trop de bruit, on leur dit : « Finissez donc votre *bacchanal*, » c'est-à-dire : « Faites silence, ou vous serez puni. » Aujourd'hui on est plus sage, mais l'on ne s'en amuse pas moins, à la vendange ! Et c'est toujours une époque solennelle dans les campagnes, car d'une bonne ou mauvaise récolte dépend le bonheur ou le malheur des cultivateurs !

Mais lorsque le jour des vendanges est proclamé, au son des instruments, c'est alors que l'on s'agite !...

Les pressoirs, les hottes, les paniers, les seaux, les tonneaux, les ciseaux et les serpettes, tout l'attirail enfin de la vendange est visité par les fermiers avec un soin scrupuleux, et le jour où commence la coupe du raisin, dès que le soleil éclaire les collines, les routes sont couvertes du peuple des campagnes ; chacun a son panier à son bras et la serpette ou

les ciseaux à la main. Les enfants, dès l'âge de cinq à six ans, travaillent sous l'œil de leur mère. Les aînés dirigent les cadets. Ceux-ci coupent le raisin, ceux-là portent les hottes, d'autres traînent le tonneau, tandis que les plus forts emplissent les pressoirs. Tout le canton est en activité, tant que dure la vendange, c'est-à-dire depuis la première grappe de raisin à couper jusqu'à la dernière.

Oh! que pour les enfants des campagnes ce sont là d'heureux jours!... Que leur importe, à eux, que la récolte soit bonne ou mauvaise! Que le raisin, même, soit mûr ou vert? Il est toujours assez bon pour être mangé! Et puis, durant quinze grands jours, au moins on ne va pas à l'école!

Il y a peu d'enfants, il faut l'avouer, qui soient insensibles à ce bonheur-là. Les plus studieux même préféreront toujours la vendange à la pension.

Il y a quelques années, la récolte paraissait devoir être superbe, dans le canton de *Meursault*, vignoble excellent, situé à peu de distance de la jolie petite ville de Beaune, en Bourgogne. Tous les villageois étaient heureux et attendaient le *ban de vendange* avec sécurité. Il faisait le plus beau temps du monde, huit jours avant l'instant désiré. Ainsi, on n'avait presque plus rien à craindre.

« Ah! disait le père Matthieu, petit vigneron, vienne la Saint-Martin, et nous marierons notre fille; la vendange sera belle, et je pourrai lui donner en mariage une vache et des poules.

— Et moi, compère, disait un voisin, je pourrai faire recouvrir notre maison, à l'endroit où l'eau traverse et tombe sur notre lit... Et vous, Geneviève, qu'est-ce que vous pensez faire?

— Moi, compère, je tâcherai de mettre à la bourse pour

que mon pauvre enfant n'aille pas à la guerre. Et vous, monsieur Jacques, dit-elle à un jeune homme qui passait devant la porte où les trois amis causaient, si vous avez une bonne récolte, qu'est-ce que vous ferez?

— Je travaillerai pour la rendre meilleure l'année prochaine, mère Madeleine, dit Jacques; mais elle n'est pas encore faite la récolte, et on n'est sûr de la vendange que quand le vin est dans les tonneaux...

— Oh! celui-là, dit le père Matthieu, il n'est jamais sûr de rien...

— Ah! dame, il est savant, dit Madeleine.

— Bah! savant, vous croyez ça, vous, mère Madeleine, parce qu'il a écouté ce monsieur qui est venu de Paris pour empêcher nos vignes d'être dévorés par la petite bête?

— Dame! il paraît que les siennes n'ont pas été dévorées, tout de même, dit Madeleine.

— Allons donc, bonne femme, dit Matthieu, est-ce qu'on peut empêcher les vignes d'être rongées, quand Dieu envoie la calamité?... c'est un flatteur, voilà tout!

— C'est possible, voisin, dit la bonne femme. »

On était, au village de *Meursault*, assez jaloux de Jacques, parce qu'il avait obtenu le fermage des vignobles de M. le comte de Laffrenays, et que des vignes abandonnées depuis plusieurs années prospéraient depuis trois ans sous sa culture.

Mais aussi, le mal que se donnait le jeune cultivateur méritait bien une récompense!... Tous les jours levé avant le soleil, Jacques parcourait avec ses ouvriers ses coteaux; il surveillait le fumage, la taille, la floraison des vignes, pour les préserver des accidents, des gelées, et surtout des insectes

nuisibles : le ver *blanc*, le *man*, le *turc*, toutes ces larves destructives de la vigne.

Avec quelle sollicitude il recherchait les causes qui avaient flétri un cep; il restait des heures à l'étudier et à découvrir l'ennemi caché.

Tandis que les vignerons dormaient, Jacques faisait ses observations sur leur travail. Aussi obtenait-il des succès qui, tout mérités qu'ils étaient, ne lui attiraient pas l'amitié des paresseux, car les paresseux sont toujours jaloux de ceux qui travaillent...

Mais Jacques avait deux bonnes petites sœurs qui l'aimaient assez pour le consoler des amitiés qu'il n'avait pas ailleurs, et puis Jacques était bon pour tout le monde; ainsi, que lui faisait la médisance?

Louison et Claudine c'était toute la famille de Jacques. Ces deux chères petites n'avaient que lui pour soutien, et il les avait élevées dans l'amour de Dieu et du travail.

Il fallait les voir tous les jours, attendant le premier retour de leur grand frère, après sa sortie du matin. Avant qu'il arrivât, le ménage était en ordre, Louison avait fait la soupe, Claudine avait mis le couvert, au beau milieu d'une petite table tenant au mur; elle déployait avec orgueil tous les dimanches, sur cette table, une belle nappe de toile jaune toute blanche, laquelle était repliée avec soin pendant les six jours de la semaine.

Dès que l'on entendait au loin la chanson de Jacques, Claudine disait :

« Sœur, voilà frère. »

A quoi Louison répondait :

« Je dresse la soupe. »

Et la soupe se trouvait placée sur la table au moment où Jacques tournait le loquet.

Mais, à peine entré, il embrassait ses bonnes petites ménagères : l'une le débarrassait de son chapeau à larges bords, l'autre de son gourdin et de sa boîte de fer-blanc. S'il avait plu, un bon feu de sarment pétillait dans l'âtre, et Louison, avec un air sérieux, apportait à son frère un verre de vin (et du meilleur) en lui disant, comme un petit docteur :

« Bois ça, frère, ça te réchauffera. »

Alors Jacques avalait le vin qu'il avait fait lui-même ; et, après avoir passé sa manche sur ses lèvres, il se mettait en devoir de manger sa soupe... Jamais il ne manquait de saluer la première cuillerée par un éloge.

« Oh ! ma petite Louison, disait-il tous les jours, la bonne soupe que tu m'as faite ce matin !... »

Et Louison se rengorgeait comme un cordon-bleu qui a inventé un mets nouveau. Pourtant nous pouvons avouer que la soupe était à peu près toujours la même.

Mais pourquoi varier les choses quand elles sont bonnes? Au village on n'est pas difficile, parce qu'on a bon appétit. Jacques était donc très-content de ses sœurs, et ses sœurs bien contentes de lui.

La semaine se passait à travailler ; mais le dimanche, oh ! le dimanche, on se reposait, c'est-à-dire on sortait tous trois ensemble, et l'on revenait le soir bien plus fatigués que les autres jours ; mais l'on s'était amusé !...

Du reste, les promeneurs commençaient toujours par faire le tour du *Clos proscrit*, nom qu'avaient donné les paysans à un *quart de vigne* qui n'avait jamais rien rapporté, et qui, l'année dont nous parlons, était le plus couvert de grappes de tout le canton.

« Tiens, Louison, disait Jacques à sa sœur aînée, tandis que Claudine cueillait des fleurs sur la route, vois les belles grappes.

— Oh! elles pèsent au moins une livre, disait l'enfant.

— Ah! dame, c'est que je les ai joliment guettées, va!... pour tuer la pyrale.

— Qu'est-ce que c'est que ça, frère?

— C'est une petite bête qui ne se voit pas et qui ronge tout, jusqu'au cœur de la vigne, quoi!...

— Oh! la sournoise! dit la petite.

— Et toi, tu la vois donc, frère?

— Pas plus que les autres, mon enfant; mais j'ai écouté ce que les hommes d'esprit m'ont dit, j'ai fait ce qu'ils ont inventé, et j'ai réussi...

— Dame! c'est comme moi : si je sais lire, c'est parce que j'ai écouté la maîtresse d'école.

— Sans doute; aussi vois donc, Louisette, je suis à présent le plus gros fermier de M. le comte de Laffrenays, et si ça continue...

— Ah! frère! frère! dit Claudine en courant avec un gros bouquet à la main, regarde donc là-bas!... la belle voiture et les beaux chevaux!...

— Tiens, dit Jacques, c'est la voiture de M. le comte. Je reconnais bien le cocher... Dépêchons-nous, coupons le sentier par ici, et nous arriverons à temps pour voir M. le comte, car la voiture s'arrêtera au bas de la côte. »

Et tous trois se mirent à courir : Claudine en tête, Jacques après, et Louison derrière; car dans les chemins frayés au travers des vignes, en Bourgogne, on ne peut passer deux de front : le terrain est trop précieux pour le perdre.

La voiture s'arrêta comme Jacques l'avait prévu, et le

comte de Laffrenays en descendit avec sa fille, qui avait quitté Paris pour venir en vendange.

C'était la première fois que Jacques voyait M. de Laffrenays; car il n'avait jamais eu affaire qu'à son intendant, mais il connaissait le cocher pour l'avoir reçu en vendange l'année d'avant. Il fut bien content de pouvoir regarder tout à son aise *son propriétaire* et sa demoiselle.

Dès que Nicolas, le cocher, vit Jacques, il lui fit signe de la tête. M. de Laffrenays, s'étant informé du nom de ce paysan au valet de pied qui suivait, et ayant appris que c'était le fermier du *Clos proscrit*, il lui dit bonjour; car il n'était pas fâché de causer avec lui.

Jacques répondait avec intelligence et politesse aux questions que le comte lui adressait, tandis que Louison et Claudine ouvraient de grands yeux pour mieux voir la belle demoiselle!...

« Vois donc le beau chapeau à rubans roses, Claudine!

— Et le beau voile de dentelle comme celui de la Vierge de l'église! dit Claudine.

— Et quelle belle robe de soie!...

— Elle est verte comme ça, dit la petite en montrant les feuilles qui garnissaient son bouquet.

— Oh! comme elle est jolie aussi, avec ses beaux yeux noirs, et comme elle nous a ri, vois donc... »

Et toutes deux, sentant leur timidité diminuer, elles se permirent de rire à leur tour, en devenant rouges comme des pivoines.

Mina, la fille unique de M. de Laffrenays, était une bonne petite fille bien rieuse et pas fière du tout; elle s'approcha, et bientôt les trois enfants causèrent très-intimement.

« Quel âge avez-vous, petite? dit Mina.

— Moi, j'ai dix ans, mademoiselle, se hâta de répondre Louison, car Louison répondait toujours plus vite que Claudine.

— Et toi? dit-elle à Claudine.

— Elle a neuf ans, répond encore Louison. »

La petite aurait bien voulu savoir l'âge de Mina, mais elle n'osa pas le lui demander.

« Comme vous êtes grandes toutes deux ! dit Mina.

— Oh ! pas si grandes que mademoiselle, dit Louison. »

Claudine les regardait toutes deux pour savoir à quoi s'en tenir.

« Je crois bien, dit Mina, que je suis plus grande ; ça n'est pas étonnant, moi j'ai douze ans !

— Et à quoi passez-vous votre temps, petites?

— A faire le ménage, dit Louison.

— Et toi? dit Mina à Claudine qui ne pouvait jamais placer un mot parce que sa sœur parlait toujours.

— J'aide ma sœur, mam'selle, dit l'enfant avec timidité, et j'ai soin des poules.

— Ah ! tu as des poules?

— Nous en avons trente ! dit Louison avec orgueil.

— Trente poules, bon Dieu ! qu'est-ce que vous faites de tout cela ?

— Dame, nous en faisons des œufs, mademoiselle.

— Mais on a des œufs sans avoir de poules ; moi, je mange des œufs tous les jours, et je n'ai pas de poules... Ça m'est bien égal, va !...

— C'est que mademoiselle ne fait pas d'omelette, dit Louison assez fière de parler cuisine.

— Oh ! vraiment non, je ne fais pas d'omelette

« Ni de galette non plus? continue Louison.

— Pas davantage. Et toi, petite, est-ce que tu fais des omelettes et de la galette?

— Certainement que j'en fais, dit Louison, très-flattée de montrer son savoir.

— Et des bonnes galettes surtout! dit Claudine qui retrouva la parole au souvenir des galettes de sa sœur. »

Celle-ci, avec un petit sourire de satisfaction sur les lèvres, dit :

« Je les fais de mon mieux, et j'en donne à M. le curé tous les dimanches...

— Ah! ah!... tu fais de bonnes galettes, ma fille, eh bien, je serais curieuse d'en goûter, moi.

— A votre service, mademoiselle, dit Louison; je vous en ferai une dimanche prochain...

— Et je la porterai au château, dit Claudine qui aimait beaucoup à se promener.

— Non pas, dit Mina; j'irai goûter à la ferme, et tu me donneras de la galette.

— Et du lait, dit Claudine, à qui l'idée d'un repas rendait le courage de parler.

— Et du bon, reprend Louison avec l'air d'une ménagère qui s'y connaît.

— Vous avez donc des vaches, aussi?

— Que je traie tous les jours deux fois, dit Claudine.

— Toi, petite? et tu n'as pas peur? dit Mina.

— Oh! poulotte n'est pas méchante, reprend Louison, elle connaît ma sœur.

— Très-bien, dit Mina, ce sera pour dimanche, si papa veut, dit la jeune fille en s'adressant au comte.

— J'y consens d'autant plus volontiers, dit le comte, que

je veux aller voir avec Jacques le *Clos proscrit* qu'il a rendu le meilleur du canton. Le comte avait tout entendu.

— Pendant que vous irez voir les vignes, papa, moi je mangerai de la galette avec les petites.

— Ah! et qui est-ce qui la fera, cette galette?

— Moi, monsieur, dit l'enfant assez embarrassée.

— Toi?... c'est votre cuisinière, Jacques, je vous en fais mon compliment. Elle est toute gentille. »

Louison avait les yeux baissés et les joues pourpres.

« Ah! monsieur le comte, dit Jacques, ma petite sœur n'est pas maladroite.

— Et bien, à dimanche, mon ami, car nous approchons de la vendange, et je veux voir sur pied les grappes de ce maudit *Clos proscrit*, dont personne n'avait pu tirer parti avant vous; vous avez fait là un miracle, mon ami. »

Jacques éprouvait un bonheur qui lui faisait bien oublier ses fatigues, et ses petites sœurs étaient bien heureuses aussi de songer que la belle demoiselle viendrait à la ferme le dimanche suivant. Tous trois gardaient le silence. Claudine, pour témoigner la reconnaissance de tous les trois, offrit son beau bouquet à Mina, qui le reçut avec joie.

La côte était montée, la voiture s'arrêta, le comte et sa fille y prirent place. Jacques tenait respectueusement son chapeau à la main. Les petites filles faisaient des révérences jusqu'à terre, et, au moment où les chevaux partaient au galop, elles crièrent à haute voix : A dimanche! à dimanche!...

Oh! que les huit jours furent longs à passer! Que de projets on fit à la ferme pour bien recevoir *M. le comte* et sa fille!...

Louison songeait nuit et jour au repas splendide qu'elle préparerait pour ce dimanche solennel.

« D'abord une galette, disait-elle, où les œufs seront tous du jour et le beurre battu au moment; puis un fromage à la crème, comme on n'en voit jamais au village; puis des fraises du clos, de réserve; puis des pêches de la saison; d'autres fruits encore, s'il est possible d'en trouver, et une jatte de lait!... Oh! du lait! comme les vaches n'en donnent nulle part...

» Je ferai aussi faire un pain plus blanc que les autres, je mettrai sur une assiette quelques amandes fraîches, et dans un sucrier du beau sucre blanc qu'on ira acheter à la ville. »

Mais Jacques pensait aussi à préparer son plat; c'était la plus belle corbeille de raisin qu'on puisse imaginer; et, pour cette corbeille qui devait avoir les honneurs du milieu de la table, Claudine devait tresser des fleurs pendant deux jours.

Le dimanche arrivé, Claudine déploie tout le luxe de son linge et de sa vaisselle, elle a si bien tout lavé, tout nettoyé, que la maison est transformée en palais.

Dès le matin, à peine fait-il jour, que les enfants se lèvent et se mettent à tout préparer à l'avance. Puis après, on mit la belle robe des fêtes les plus grandes, et l'on attendit sur la porte l'arrivée des convives.

« Je suis tranquille à présent, disait Louison, tout est prêt. Ferme les volets, Claudine, que le soleil n'entre pas.

— T'as peur qu'il mange de ta galette, dit Claudine en poussant avec précaution le volet de bois peint en vert.

— T'es bête, c'est à cause des fleurs...

— T'as raison, grande sœur, dit Claudine; mais je voudrais bien qu'ils arrivent, moi... J'ai joliment faim...

— T'as toujours faim, toi; moi, j'ai le cœur qui me bat.

— De quoi donc que t'as peur ?

— Qui ne viennent pas; et puis je ne sais pas, mais ça me fait quelque chose... pourvu que ma galette soit bonne! ..

— Elle est toute jaune et elle sent si bon. Oh! si bon! on la mangerait des yeux.

— C'est égal, quand on fait de la galette pour ses maîtres, on n'est pas tranquille.

— Bah! elle est si aimable notre demoiselle, elle n'est pas fière du tout.

— Ça n'empêche pas, Claudine, que je voudrais savoir si ma galette est bonne. Ah! mon Dieu! Claudine, vois donc là-bas... là-bas...

— Ah! dit Claudine en sautant de joie. C'est eux... c'est eux... c'est la voiture.. les voilà... les voilà... »

A ce moment Jacques parut au bout de la route. On le vit saluer. La voiture s'arrêta, le comte en descendit avec sa fille, et tous trois se dirigèrent vers la maison.

Tous les voisins s'étaient mis sur leur porte.

« Tiens, vous attendez votre bourgeois, Louison? dit Madeleine.

— Oui, voisine, dit Louison.

— Tiens!... Y sont bienheureux ceux-là, dit le père Matthieu à part, un grand seigneur qui vient les voir.

— Ils viennent voir votre ferme, Louison? dit Madeleine.

— C'est notre demoiselle qui vient manger de la galette.

— Et boire du lait, dit Claudine, qui n'était pas fâchée de parler de la part qu'elle avait dans les apprêts du goûter.

— Allons, tant mieux pour vous, dirent les vignerons en rentrant chez eux, au moment où M. de Laffrenays traversait la route.

— En voilà un qui a de la chance, dit le père Matthieu en se retirant. Oh ! flatteur de Jacques, va !...

— Je ne vois pas ça, moi, dit un bon voisin. Vous êtes toujours à le critiquer, vous.... c'est mal... c'est de la jalousie... »

Le comte et Mina entrèrent dans la salle, où tout était préparé pour les recevoir. Claudine se hâta de présenter des chaises, et à Mina une rose. Louison était plus émue que sa sœur, mais M. de Laffrenays, remarquant la fameuse galette, qui tenait une place très-honorable sur la table, s'écria : « Oh ! la belle galette ! » Alors Louison reprit du courage et dit avec modestie :

« Monsieur le comte est bien bon.

— Et la galette aussi sera bien bonne, dit Mina.

— Si papa veut, nous nous mettrons à table, je meurs de faim. »

M. de Laffrenays prit place vis-à-vis Jacques, Mina se mit au haut bout, Louison vis-à-vis, et Claudine était beaucoup trop occupée à servir tout le monde pour savoir au juste où elle devait s'asseoir.

Le repas fut charmant.

La galette était délicieuse, le lait et les fruits exquis. Mais, après tous les éloges dus à la petite ménagère, le panier de raisin cueilli dans le *Clos proscrit* fut l'objet de l'admiration de M. de Laffresnays ; et sur ce raisin il s'établit entre Jacques et le comte une conversation beaucoup trop sérieuse pour que les petites filles pussent y prendre part. Le repas fini, chacun songea à ses affaires. M. de Laffrenays et Jacques allèrent visiter le clos, tandis que Mina, Louison et Claudine allèrent voir les poules, les pigeons, la vache, les lapins, les canards, enfin toutes les bêtes de l'habitation ; puis

le beau jardin, où poussaient les légumes et les fruits. Les trois petites filles causaient ensemble comme si elles se connaissaient depuis des années. Mina se mit à tutoyer Louison et Claudine qui avait quelquefois bien de la peine à lui dire *vous*. Enfin, après avoir joué, couru, dansé, chanté, les trois enfants se reposèrent sous un berceau couvert de vignes, et firent des projets pour l'avenir.

« Vous viendrez en vendange, mam'selle, n'est-ce pas? dit Claudine.

— Si papa veut, je le veux bien, dit Mina.

— Oh! nous nous amuserons tant! dit Louison.

— Et nous mangerons du raisin! Oh! en mangerons-nous! dit Claudine.

— Pas tant que l'année passée, toi surtout, gourmande, dit Louison; car tu as été malade.

— Oh! c'est qu'il n'était pas mûr, dit Claudine.

— Aimez-vous le raisin, mamselle? dit Louison à Mina.

— Oui, dit Mina; mais je n'en mangerai pas toute la journée.

— Je crois bien; mais on travaille, dit Louison.

— Qu'est-ce qu'on fait donc? dit Mina.

— On coupe les grappes et on les met dans un petit panier, et puis on mange la soupe aux choux.

— Oh! de la soupe aux choux; est-ce bon?

— Dame, ça sent les choux, dit Claudine en éclatant de rire.

— Ça ne dit pas si c'est bon, reprit Mina.

— Très-bon, dit Louison, quand c'est bien fait...

— Est-ce toi encore qui fais la soupe aux choux?

— Oui, mam'selle, répond Louison avec un peu de vanité.

— Mais, ma fille, je te prendrai pour ma cuisinière.

— A votre service, mam'selle.

— Voyons, je voudrais bien venir en vendange, moi; comment faire? dit Mina.

— Eh bien! c'est pas difficile; il faut venir passer huit jours ici avec un petit panier et une serpette, dit Claudine.

— Non, avec des ciseaux; mam'selle n'est pas accoutumée à tenir une serpette, dit Louison.

— Oh! je ne sais pas comment c'est fait, seulement, » dit Mina.

Et Claudine de rire, de rire.

« Ah çà! mais vous ne savez donc rien du tout? dit-elle avec sa bonne franchise de campagnarde.

— Moi! dit Mina en riant aussi de tout son cœur; j'en sais plus que toi, ma fille; je sais lire, écrire, broder, jouer du piano, calculer, dessiner, chanter...

— Oh! nous ne savons pas tout ça, nous..., dit Louison.

— Mais c'est égal, vous ne savez pas faire la soupe aux choux, dit Claudine; et moi je sais lire... et chanter aussi; tenez, la preuve c'est que je vais vous chanter la petite *Ronde du Diable*. Allons, allons, dansez, vous deux. »

Et Claudine se mit à chanter :

Demain, c'est la vendange!
Demain, nous rirons tous;
Venez, mon petit ange,
Venez, venez vers nous.
Nous danserons,
Nous sauterons;
Le compère a dit oui; mais le diable a dit non!!

Claudine prenait un air terrible en disant : « Le diable a dit non; » et les petites répétaient le refrain en dansant de tout leur cœur, et en faisant des yeux tout effrayés, criant comme des petits démons : « Le diable a dit non!... »

Pendant qu'elles sautaient, elles ne s'aperçurent pas que le ciel se couvrait...

« Tiens, dit Louison, voilà un gros nuage dessus l'église.

— Oh ! dit Claudine, il est tout noir et tout rouge !...

— Comme celui de l'année dernière, qui a apporté de la grêle le lendemain de la vendange, dit Louison.

— Le lendemain !... ça vaut mieux que la veille, dit Claudine. Ah ! voilà qui pleut, grande sœur, allons-nous-en chez nous.

— Oui, oui, dépêchons-nous, dit Louison ; car la pluie tombe déjà bien fort là-bas sur le clos...

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que c'est ennuyeux, dit Mina ; nous nous amusions tant !... »

Un grand coup de tonnerre se fit entendre...

« Ah ! mon Dieu, le tonnerre !... Vite, vite, fuyons !... Nous allons être noyées... »

Mais le laquais parut, apportant des parapluies ; et les enfants purent rejoindre la maison sans danger ; l'averse tomba, mais le vent n'était pas fort : il n'y avait pas de grêle. Ainsi on ne prit pas garde à ce petit orage ; en traversant la grande cour de la ferme, Claudine chantait...

Demain, c'est la vendange, etc.

Le père Matthieu s'était mis à l'abri sous le toit du poulailler, et lorsque la petite prononça : « Le compère a dit oui... » Matthieu cria d'une voix discordante : « Mais le diable a dit non !... » Claudine fit un cri.

« Oh ! le vilain, dit-elle, comme il m'a fait peur ; méchant Matthieu, va ; je ne lui donnerai plus d'herbe pour ses lapins. »

Une fois rentrées, les petites ne pensèrent plus qu'à reparler de la vendange et du bonheur qu'on s'y promettait...

M. de Laffrenays arriva avec Jacques. Il fut décidé que le

samedi suivant mademoiselle Mina viendrait s'installer à la ferme pour y passer les huit premiers jours de la vendange.

« Oh ! merci, merci, papa ; ce sera si amusant !...

— Oh ! merci, merci, monsieur, disaient les petites filles.

— Nous allons tout préparer pour bien recevoir mademoiselle Mina, dit Louison.

— Je vais tout nettoyer dans la belle chambre du premier, dit Claudine.

— Soyez tranquille, monsieur le comte, mademoiselle ne manquera de rien, dit Jacques.

— Je n'en doute pas, mon ami, dit le comte de Laffrenays ; du reste, Mina est une bonne fille, bien simple et bien élevée, bien disposée à jouer surtout ; et je crois qu'elle mangera plus de raisin qu'elle n'en récoltera pour vos cuves. »

Jacques sourit en accompagnant M. de Laffrenays jusqu'à sa voiture, qui l'attendait à la porte de la ferme.

« Plus que ça ! dit Matthieu ; des équipages à la porte de M. Jacques ! En voilà un heureux huppé !... Oh ! flatteur de Jacques, va... flatteur... dit-il en rentrant chez lui.

— A samedi, mam'selle, dit Claudine ; apportez un petit panier surtout, pour vendanger...

— Votre servante, mam'selle, dit Louison ; à samedi.

— Oui, mes petites, oui, à samedi, » cria Mina.

Claudine se mit à chanter :

Nous chanterons,
Nous sauterons.

La voiture partit, et au bruit des roues se mêla une voix qui répondait : « Le diable a dit non. »

L'heureux samedi arriva... Mina avait obtenu de son père de venir la veille pour ouvrir les vendanges avec tous les

paysans; d'ailleurs elle savait que tout était prêt pour la recevoir. Ainsi sa gouvernante lui avait fait son petit paquet, où elle n'avait rien oublié; car la gouvernante de Mina l'avait élevée, et elle l'aimait comme une domestique dévouée aime sa petite maîtresse, quand celle-ci est douce, bonne et obéissante.

Mina était la plus aimable enfant qu'on puisse voir; elle avait de la franchise, de la gaieté, de la douceur; elle était humaine et généreuse, vive et si forte que si elle n'eût pas eu des habits de Parisienne, on l'aurait pu prendre pour une petite campagnarde, tant ses joues étaient roses et potelées.

« Allons, ma bonne Adèle, dit-elle à sa gouvernante, en s'éveillant le samedi matin dans un lit de quatre pieds, doux comme un nid de duvet; allons, levons-nous, il doit être tard.

— Cinq heures, mademoiselle, dit la bonne Adèle; pas davantage.

— As tu bien dormi, ma bonne?

— Pas trop, dit Adèle, mon lit était trop doux.

— Le mien est un peu meilleur que celui de la pension, ma bonne.

— Ah! j'ai toujours craint pour ma petite Mina ces vilains lits de fer. Mais c'est la mode aujourd'hui, dit Adèle en haussant les épaules; autrefois nos enfants étaient couchés!...

— C'est bon, c'est bon!... je dors là aussi bien que dans ce grand lit, va. Mais vois donc, on y tiendrait quatre petites filles comme moi!... Allons, habille-moi, ma bonne, et viens me dire bonjour et m'embrasser.

— Votre toilette est disposée, mademoiselle, dit Adèle en baisant Mina au front.

— Tiens, cette robe de mérinos et le châle de velours... Mais j'aurai trop chaud, ma bonne...

— Mademoiselle, les matinées sont fraîches, et je vous prierai de mettre votre grand chapeau, même...

— Ça m'embarrassera... Oh ! j'ai tant de cheveux que je n'aurai pas froid.

— Non, je vais nouer votre châle derrière le dos, et les rubans du chapeau derrière la tête, dit Adèle, en nouant les rubans soyeux et déchiffonnant bien la rosette qu'elle avait faite avec goût.

— Oh ! les gros vilains brodequins ! dit Mina.

— Ils sont garantis de l'humidité par une double semelle.

— Voici vos gants, mademoiselle...

— Oh ! ma chère Adèle, merci ! je ne pourrais pas couper de raisin avec des gants. Je n'en veux pas.

— Mademoiselle se noircira les mains... de si jolies mains !

— Grand dommage !... Oh ! comme tu me gâtes, ma bonne !... Allons, viens à présent, descendons... L'on doit nous attendre. »

En effet, tous les valets de la ferme étaient rangés dans la cour.

Jacques était couvert d'une belle veste grise large et tombante et d'un pantalon pareil ; un chapeau de paille à larges bords, une serpette à la main, un grand panier au bras et un bouquet de feuilles de vigne au côté.

Louison et Claudine avaient de larges manches à leurs chemises blanches et belles sur lesquelles croisaient des bretelles tenant une jupe de drap couleur raisin noir ; toutes deux portaient des tabliers de toile de Perse à bavettes, et toutes deux un panier d'osier tout neuf à la main. Elles avaient sur la tête des petites cornettes. Louise avait un joli fichu dit des Indes sur son cou, et Claudine un mouchoir sur sa tête.

Jacques offrit le bras à mademoiselle Mina de Laffrenays,

qui portait à son bras aussi un charmant panier bien léger que lui avait donné sa bonne, et dans le panier une paire de ciseaux que ses petites mains pouvaient manier sans trop de fatigue.

Suivaient Louise, Claudine et la gouvernante de Mina, puis tous les gens de la fermee t les invités.

Mina semblait la petite reine de la vendange; elle causait tout le long du chemin avec le fermier de son père. Jacques lui expliquait tout ce qu'ils allaient faire. Mina était charmée de comprendre comment le raisin devenait du vin; et une fois arrivés dans le fameux *Clos proscrit*, elle admira les beaux ceps surchargés de grappes, et la première qu'elle coupa fut l'objet d'une admiration d'autant plus grande que Louison et Claudine, qui travaillaient à côté d'elle, l'engagèrent avec instance à la manger, ce qu'elle fit sans cérémonie.

« Voyez donc, disaient les paysans, la jolie petite Parisienne en vendange. »

La matinée fut charmante : le temps était un peu chaud pour la saison; mais on n'en était que plus gai.

A midi, lorsqu'on apporta la soupe aux choux, dans une grande marmite où chaque vendangeur devait trouver sa part, chacun disait sa petite gaudriole, et tous témoignaient leur joie par de brillants éclats de rire. On pense bien que la fille du comte de Laffrenays fut servie à part; cependant elle prit dans la soupe commune la première cuillerée, et, se tenant debout, elle dit à tous les vendangeurs :

« Mes amis, je vous salue... »

Tous remercièrent la gentille petite camarade en vendange, et l'on se mit à dévorer.

De temps en temps Jacques regardait le ciel, et l'on s'aperçut bientôt qu'il n'avait plus autant de gaieté.

Bientôt on crut entendre au loin un petit bruit.

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit un vendangeur, on dirait le tonnerre...

— Non, dit Jacques; mais ça ne vaut pas mieux, pensa-t-il.

— Tiens, les hirondelles volent bien bas, dit la vieille voisine de Jacques, on dirait que le temps se gâte...

— Ah! morguène, on dirait que voilà de l'eau là-bas! dit Matthieu.

— Oh! le nuage est loin! dit un jeune homme en finissant sa soupe, n'allez pas nous porter malheur, vieux méchant.

— Tiens, dit Matthieu en souriant... le diable peut bien dire non. »

Le jeune homme haussa les épaules.

« Mademoiselle Adèle, dit Jacques tout bas à la gouvernante de Mina, la carriole qui a apporté la soupe est en bas; emmenez mademoiselle Mina : je crains le mauvais temps... Mais faites ça sans que ça paraisse, je vous prie. »

Sur un signe de sa gouvernante, Mina la suivit, en faisant une petite moue.

Adèle n'avait pas fait attention à la pâleur de Jacques, qui, les yeux fixés sur un point du ciel, se disait :

« Si le vent ne change pas d'ici à une heure, la récolte est perdue!... »

Le bruit sourd qu'on avait cru entendre devint plus prononcé, la chaleur fit place à un froid glacial, et le soleil disparut; on respirait avec peine; on ne distinguait plus les grappes sous les feuilles; la terre paraissait noire; la nature devint triste; les oiseaux ne chantaient plus, ne volaient plus, et les vendangeurs eux-mêmes avaient perdu toute leur gaieté... mais ils avaient pourtant repris leur travail et cou-

paient toujours le raisin, sans s'inquiéter du nuage qui paraissait au loin.

Jacques tout seul ne faisait plus rien, Jacques tremblait, et ses yeux étaient déjà remplis de larmes; car Jacques voyait le nuage s'avancer, Jacques tout seul prévoyait le malheur.

Tout à coup le vent s'élève avec furie; le village disparaît sous un nuage de poussière qui tombe sur le *Clos proscrit*, les ceps s'ébranlent et sont renversés.

Les femmes, les enfants jettent des ris. On quitte l'ouvrage; mais à peine est-on sorti du Clos, que la grêle commence à tomber... le tonnerre gronde plus fort... le vent souffle davantage, l'ouragan jette l'effroi partout. On ne se soutient plus : les uns se jettent à terre, les autres s'accrochent aux pierres, aux arbres, à tout ce qu'ils rencontrent.

Jacques saisit ses deux petites sœurs et les emporte avec courage dans ses bras. Mais le désespoir est dans son cœur; il voit en un instant toutes ses espérances perdues, car déjà les grêlons tombent avec une effrayante rapidité. Il voit en fuyant ses ceps brisés, le raisin en masse entraîné par un monceau de grêle... Il voit ce désastre et ne peut l'arrêter; il voit sa ruine et n'a pu la prévenir ni l'empêcher.

Louison, Claudine, dans les bras de leur frère, poussent des sanglots; car elles savent que leur frère fondait son bonheur sur la récolte du *Clos proscrit*.

« Ne pleurez pas comme ça, mes enfants, disait Jacques fuyant en serrant les pauvres petites sur sa poitrine. Ah! qu'il ne vous arrive rien, c'est tout ce que je demande à Dieu; que la grêle ne vous fasse pas de mal, c'est tout ce qu'il me faut.

— Oh! frère, la belle vendange est perdue!... dit Louison.

— Oh! mon Dieu, que c'est dommage!... dit Claudine.

— Oui, oui... c'est dommage, » reprit Jacques tristement.

Un coup de vent épouvantable força Jacques et ses sœurs de s'abriter sous un grand chêne...

Le magnifique roi des forêts résistait sans peine, lui, au vent et à la grêle; ses racines, solidement enfoncées dans la terre, l'empêchaient de bouger. Que lui faisait, à lui, quelques branches détachées de son faîte! Et, tandis que la nature redevenait calme, les nuages se dissipaient, le ciel se découvrait plus bleu, plus pur que le matin; les oiseaux quittaient leurs retraites et chantaient en signe de réjouissance; le feuillage reverdi semblait plus beau; la nature tout entière avait repris sa physionomie heureuse... Un seul coin de terre était ravagé, et à cause de cela une famille était désolée... Jacques était ruiné pour une longue année.

La pluie ayant cessé, le pauvre Jacques et ses petites sœurs quittent enfin leur retraite et se dirigent vers la ferme.

A moitié chemin ils trouvent quelques bons voisins sur la route, qui venaient à la rencontre de Jacques et de ses enfants; car c'est ainsi qu'on appelait Louison et Claudine. Au milieu du groupe il y avait une jeune fille qui avait revêtu un capuchon de laine et des sabots; elle tenait le bras d'un bon paysan.

A côté d'elle marchait Adèle.

On a reconnu mademoiselle de Laffrenays et sa gouvernante. Oui, c'était Mina qui avait eu bien de l'inquiétude, qui avait versé bien des pleurs sur les beaux raisins perdus; car la nouvelle de l'orage avait été apportée tout de suite à la ferme par le père Matthieu.

Au moment même où l'orage grondait avec une violence épouvantable, la carriole rentrait à la cour.

« Oh! oh! dit le père Matthieu, qui s'était mis derrière la carriole et était descendu sans être vu, la grêle tombe grosse comme des œufs sur le Clos; la vendange est dans le ruisseau; c'est fini, quoi... dit-il en jetant un regard méchant de côté. Voilà ce que c'est.. « le diable a dit non. »

Il chanta avec une voix aigre le refrain de la petite chanson.

« Oh! peut-on chanter quand on voit la vendange perdue! » dit Mina.

Adèle regarda le père Matthieu.

« Cet homme-là n'a pas l'air bon, dit-elle.

— Il est en effet très-méchant, dit le conducteur, et très-jaloux de M. Jacques, qui est le meilleur des hommes, lui!... et je suis sûr que ce méchant Matthieu ne serait pas fâché que l'orage massacrât son Clos.

— Oh! le vilain!... » dit Mina.

Pendant ce dialogue, suivi de réflexions morales de la gouvernante, il arriva un vendangeur tout en larmes qui annonça le désastre.

« C'est fini, c'est fini, dit-il en sanglotant; notre pauvre maître est ruiné cette année: tout le raisin est perdu. Ça fait pitié! ça tombe de toute part, ça a l'air d'un déluge; oh! les beaux grains!... Le bon vin qu'ils auraient fait!... que d'argent perdu pour ce pauvre ami!...

— Combien croyez-vous qu'il aurait fait d'argent? dit Adèle.

— Mais, mam'selle, il aurait fait au moins mille francs ..

— Mille francs!... dit Mina. C'est beaucoup, mille francs, n'est-ce pas, ma bonne?

— C'est beaucoup pour un cultivateur, mademoiselle. »

Mina devint sérieuse; elle réfléchit longtemps.

Adèle ne disait rien, mais de temps en temps elle regardait sa jeune maîtresse.

« A quoi pense-t-elle? » disait la bonne gouvernante accoutumée à lire sur la physionomie de Mina ce qui se passait dans son âme.

« Ma bonne Adèle, dit Mina, après cinq minutes au moins de réflexion, tu m'as dit que papa voulait me donner pour cet hiver une belle robe de velours garnie d'hermine; combien ça coûte-t-il?

— M. le comte m'a dit de mettre à cette acquisition 500 francs, mademoiselle.

— Bien... et puis un manchon de même fourrure, combien?

— 200 francs, mademoiselle.

— Bien... et puis un manteau de velours aussi, combien?

— 150 francs, mademoiselle.

— Alors, 500 fr., puis 200, plus 150, dit la petite en comptant sur ses doigts, ça fera 850 francs, ma bonne.

— Monsieur le comte m'a remis hier, pour subvenir à la dépense de la toilette de mademoiselle, un billet de mille francs, dit la gouvernante, pour acheter tout cela à notre retour à Paris.

— Ah! quel bonheur! dit Mina en sautant de joie au cou de sa gouvernante, quel bonheur!... *mille francs* pour ma toilette!... c'est juste ce qu'il faut pour rendre à ce pauvre Jacques ce qu'il perd aujourd'hui. Allons, allons, ma bonne, je veux lui dire que je lui donnerai ces mille francs-là.... Allons tout de suite le consoler ainsi que ses petites sœurs.

— Mais, mademoiselle... dit Adèle un peu interdite.

— Ma bonne, ma chère petite bonne... viens... viens... ne me fais pas de chagrin... viens au-devant de Jacques et

de Louison. Je t'en prie, je t'en prie, ma bonne petite gouvernante que j'aime!... dit-elle en l'embrassant.

— Mais, mademoiselle... M. le comte... dit la bonne fille les larmes aux yeux.

— Mon papa me permettra, j'en suis sûre, de donner cet argent à son pauvre fermier; et qu'est-ce que ça me fait, à moi, une robe de velours et de l'hermine autour!... Ah bah! j'aime autant ma robe de mérinos que voilà...Viens, viens!...»

Et Mina voulait partir en petite robe et en petites bottines pour annoncer sa bonne nouvelle, au risque d'être trempée.

Sa gouvernante, voyant qu'elle ne pouvait l'empêcher de voler au-devant du fermier de son père, prit le parti de l'habiller selon la circonstance et de l'accompagner.

C'est ainsi qu'elle se trouvait au milieu des paysans avec un capuchon et des sabots lorsque Jacques les rencontra.

« Mon pauvre Jacques!... dit l'un; pauvre ami!... dit l'autre; c'était si beau!... disait un troisième. Coquine de grêle!... Coquin de sort!...

— Oh! oui, c'est un sort bien malheureux, dit Jacques, qui poursuit ce pauvre Clos...

— Allons, dit Adèle tout bas au fermier en lui prenant le bras, ayez confiance en Dieu, mon ami... vous ne perdrez peut-être pas tant que vous croyez.

— Ah! tout est perdu, mademoiselle Adèle!... dit Jacques en soupirant!... Voilà une année morte!... il faut recommencer à travailler; et l'an prochain, qui sait... la grêle viendra peut-être encore!...

— Allons! allons! Jacques, dit la bonne gouvernante, je vous le répète, ayez confiance en Dieu... »

Tandis que cette honnête fille versait de douces paroles dans le cœur du bon fermier, Mina racontait tout à ses petites

amies; car depuis leur malheur elle les appelait ses amies.

« Oui, leur dit-elle, oui, mes bonnes amies, j'ai mille francs à moi; car papa les a donnés pour moi à ma bonne. Aussi, je peux en disposer : eh bien, puisque la grêle a fait perdre mille francs à votre frère...

— Tant que ça ! dit Louison.

— Oui, c'est un garçon qui nous l'a dit.

— C'est beaucoup, mille francs! dit Claudine en ouvrant de grands yeux.

— Oh! je crois bien, dit Mina; c'est de quoi avoir une belle robe, un beau manchon, un beau manteau, et puis je ne sais quoi, ça n'en finit pas... Eh bien, j'ai mille francs pour acheter tout cela, moi!... Alors, je les donne à votre frère. Ainsi, moquons-nous de la grêle et soyons gais à présent, et embrassez-moi, mes enfants... »

Les trois petites filles se jettent au cou l'une de l'autre, et elles se mettent à danser sur un petit tertre sablé.

« Les voilà qui dansent, dit Jacques en regardant de loin ses sœurs; pauvres enfants!... tant mieux; elles ne sentent pas mon chagrin!...

— Elles sont peut-être consolées, dit la gouvernante. Mais les voilà qui rentrent à la ferme... nous allons leur demander le sujet de leur joie... et qui sait, monsieur Jacques, vous la partagerez peut-être...

— Oh! j'aurais du courage, mademoiselle; mais ce qui me tourmente, c'est de ne savoir comment je payerai mon bail à la Saint Martin. C'est si cruel, un premier terme... y manquer!... et 500 francs!... c'est quelque chose!... Enfin, Dieu est là...

— Oui, Dieu est là... mon bon monsieur Jacques. Tenez, entendez-vous les anges qui chantent?

— Oh! oui, dit Jacques, la ronde des vendangeurs, pauvres petites! »

Et l'on entendit les voix des trois enfants chanter le deuxième couplet de la ronde.

Dans un an la vendange,
Alors nous rirons tous;
Ce jour, mes petits anges,
Vous viendrez avec nous :
   Nous danserons,
   Nous chanterons,
Le Seigneur a dit : oui!

« Redisons la chanson!... Bis! bis!... »

Jacques n'était pas entré que Louison et Claudine se jetèrent dans ses bras en riant et en pleurant tout à la fois.

« Mon bon frère! mon bon frère! dit Louison, console-toi, tu auras mille francs!...

— Oui, dit Claudine, mille francs que mam'selle te donnera...

— Moi! dit Jacques... oh! merci, mam'selle... merci; mais c'est pas pos......

— Mademoiselle le veut, » dit Adèle en interrompant Jacques.

Adèle ne voulait pas que sa jeune maîtresse eût eu un bon mouvement de cœur infructueux; d'ailleurs, elle connaissait les sentiments du comte à cet égard, et elle ajouta avec une sorte de respect :

« Ma chère demoiselle, dites à Jacques vos intentions.

— C'est de lui donner mes mille francs, dit Mina. Ainsi, n'en parlons plus et amusons-nous!... Voulez-vous bien rire à présent, monsieur le fermier de papa... C'est pas votre faute si la grêle est tombée sur votre clos, et *l'on ne doit*, dit M. le curé, *se repentir que de ses fautes!...* »

Et en disant cela, elle fit le geste du prédicateur.

« Encore une fois, mes amis, amusons-nous... »

Et les enfants recommencent à danser.

« Est-il possible, dit Jacques à la bonne Adèle, pendant que les enfants s'amusaient. Comment! cette enfant vient à mon secours !...

— Et cela d'elle-même, je vous l'assure, monsieur Jacques; elle est si généreuse qu'elle donne sans savoir qu'elle fait une action méritante en donnant.

— Mais que dira M. le comte, si j'accepte, dit Jacques.

— Vous lui feriez grand'peine si vous refusiez sa fille.

— Je n'aurai garde alors; et j'ai toute ma vie pour leur prouver ma reconnaissance à tous deux.

— Vous êtes un brave homme; tout le monde vous estime, et je suis sûre que vous serez reconnaissant comme vous le dites.

Le soir même Adèle fit entendre à sa jeune maîtresse qu'il fallait s'en retourner, puisque la grêle avait vendangé à sa place.

Mina fit d'abord sa petite moue; mais, lorsqu'elle eut réfléchi que, pour donner le billet de mille francs, il fallait l'aller chercher, elle n'hésita pas et pria Jacques et ses petites sœurs de venir le lendemain dîner au château; ce qui fut accepté, on le pense bien, avec une grande joie.

Mina partit bénie de toute la famille et des bons voisins à qui Jacques apprit ce qui était arrivé.

Le père de l'aimable enfant ratifia ce qu'elle avait fait, mais en maintenant la privation de la toilette d'hiver. La robe de velours et le manteau furent remplacés par du drap. Mina ne s'était jamais trouvée plus élégante, et les personnes auxquelles la gouvernante avait raconté en secret l'histoire du

fermier admiraient bien davantage mademoiselle de Laffrenays sous ses simples habits, que si elle eût eu des robes du plus grand prix.

Depuis ce jour le jeune fermier du *Clos proscrit* devint, avec ses petites sœurs, les protégés de mademoiselle de Laffrenays. Les années s'écoulèrent dans la prospérité. La ferme s'est étendue, les jeunes filles ont grandi. La fille du comte est restée un objet d'amour et de respect pour la famille du fermier.

DIX ANS APRÈS.

Mademoiselle Mina de Laffrenays, devenue baronne de Morna, vint attendre au château de Laffrenays son père et son mari, qui devaient revenir d'Italie, où ils avaient eu à remplir tous deux une mission importante : Mina était restée simple et bonne; sa haute position dans le monde ne l'avait pas changée, et ce fut un bonheur pour elle de revenir dans la retraite où elle avait passé une partie de son enfance. Sa gouvernante, qui touchait alors à sa soixantième année, la servait encore; mais Adèle était plutôt une amie pour madame qu'une domestique. C'est elle qui le matin lui préparait la toilette de son lever, qui présidait à l'ordre de la maison, qui avait sur les autres domestiques *l'œil du maître;* on lui pardonnait ses prérogatives, parce que l'on savait son attachement à ses maîtres, et l'affection que madame la baronne lui portait semblait à tout le monde naturelle. Adèle avait donc suivi sa jeune maîtresse à Laffrenays, et elle ne revit pas sans plaisir ce lieu, où elle s'était trouvée si heureuse dans sa jeunesse.

On pense bien que la première visite que madame la baronne de Morna reçut fut celle des fermiers du *Clos proscrit.*

Il y avait cinq ans que mademoiselle de Laffrenays n'était venue au château : cinq ans sur des têtes de jeunes filles les changent tout à fait ; d'enfant qu'on est à quinze ans on devient une femme à vingt : aussi la baronne eut peine à reconnaître dans les belles et fortes filles qui lui faisaient visite la Louison et la Claudine qu'elle avait laissées, et les belles campagnardes eurent peine aussi à reconnaître dans la jeune et élégante baronne leur jolie Parisienne en vendange.

Du reste, toujours bienveillante, elle fut bientôt en harmonie de conversation avec les jeunes filles, et à leur mise riche et cossue (comme disent les gens de campagne), la baronne devina que la ferme avait prospéré.

« Oh ! oui, dit Jacques, nous sommes bienheureux à présent, madame la baronne ; c'est vous qui nous avez porté bonheur, il y aura dix ans aux vendanges prochaines. Ah ! jamais je n'oublierai...

— Je crois bien, dit Claudine ; à la messe des vendanges nous faisons tous les ans dire une prière pour mademoiselle Mina...

— Pour madame la baronne, répond Louison vivement.

— Vous êtes bien bons, mes amis ; vos prières m'ont porté bonheur, car je me suis mariée à une personne que vous aimerez bien aussi, et qui me rend bien heureuse ! »

La bonne Adèle à ce moment leva les yeux au ciel, en faisant un soupir de satisfaction...

« Et toi, Louison, dit la jeune baronne, va-t-on bientôt te marier ?.

Louison baissa les yeux, Claudine sourit, et Jacques tourna son chapeau entre ses mains.

« Ah ! je vois qu'on y pense, dit la baronne... Eh bien, c'est moi qui te donnerai ta robe de noces, et, si je suis au château, j'irai à ton mariage. »

Louison devint toute rouge et Claudine s'écria : « Voilà qui portera bonheur aux époux, mon frère; et bien certainement que mademoiselle... madame la baronne y sera, dit-elle en se reprenant bien vite, car c'est pour dans un mois.

— Ah! à la bonne heure! dit la jeune femme ; il fallait donc me dire cela tout de suite; eh bien, justement, c'est à peu près dans un mois que mon père et mon mari doivent venir me retrouver ici. Alors nous ferons une belle fête!...

— Quel bonheur, dit Jacques, si M. le comte et M. le baron voulaient...

— Je vous réponds d'eux, dit la jeune et charmante femme; ah! d'ici là, mes amis, priez pour leur bon voyage. »

Les bons fermiers quittèrent la baronne en se confondant en remercîments.

A quelques semaines de là, Jacques devait se rendre à Châlons, pour affaires de commerce de vin, et puis aussi pour plusieurs acquisitions de ménage à l'occasion du mariage de sa sœur. Avant de partir, il vint demander à la baronne ses ordres pour la ville.

« Ah! mon brave Jacques, dit la baronne, je suis charmée de ce voyage; je désire le faire aussi, et je serai très-contente que vous m'accompagniez, et voici comment : ma bonne Adèle est un peu souffrante, j'ai laissé tous mes domestiques à Paris; je n'ai pas de femme de chambre : puisque Louison va avec vous, elle voudra bien m'en servir, et puis mon valet de chambre ne connaît pas la ville; je me trouverais là toute dépaysée, vous nous guiderez.

— De grand cœur, madame, dit Jacques, ma sœur et moi nous serons entièrement à vos ordres.

— Eh bien! dit la baronne, ma berline de voyage est grande, nous y tiendrons parfaitement...

— Oh ! dit Jacques, si madame la baronne veut bien donner une petite place à Louison, moi, je me mettrai à côté du cocher.

— Eh bien, nous verrons, dit la baronne.

Le château de Laffrenays était à douze lieues de Châlons, et, comme on allait avec les chevaux de la baronne, on devait passer au moins dix heures en route ; si bien qu'on partit à six heures du matin afin d'arriver à Châlons à quatre heures du soir pour y dîner.

Adèle avait bien des larmes dans le cœur en embrassant sa chère et belle maîtresse, qui lui dit avec une douceur infinie, et un peu de tristesse :

« Adieu, ma bonne, adieu ; soigne-toi bien et prie pour nous. »

Le voyage fut charmant ; on s'arrêta souvent pour laisser souffler les chevaux, on descendit aux endroits difficiles ; mais en arrivant près de Châlons, on apprit que la Saône avait débordé à plusieurs endroits, et que la navigation était difficile, surtout en revenant de Lyon.

Cette nouvelle jeta l'inquiétude dans le cœur de la baronne. Jacques se proposa plusieurs fois pour aller avec un cheval à la rencontre du bateau aux endroits où il devait débarquer ; mais il était plus raisonnable d'attendre le dimanche, jour fixé pour son retour à Châlons.

Le dimanche arriva, et le bateau ne parut pas. On le dit engravé sur un banc de rochers et fixé entre deux écueils, dont il se dégagerait avec peine.

Cette nouvelle jeta l'effroi dans l'âme de la baronne, et elle voulut partir. On lui dit qu'elle trouverait beaucoup d'obstacles ; elle ne s'arrêta pas à cette considération, et ordonna des chevaux de poste. Mais Jacques voulut accompagner la

baronne : Jacques était fort, était adroit; il comptait plus sur lui dans un danger que sur les braves et vieux domestiques de la baronne. Louison laissa tous ses préparatifs de noces; Jacques toutes ses affaires, et l'on se dirigea vers Tournus. A peine arrivé, on sut que le bateau était à une lieue du bord, qu'il était là depuis quatre jours, et personne n'osait se diriger vers les écueils qui l'entouraient.

« Oh! mon père, mon époux! dit la jeune baronne, que vont-ils devenir? »

Et les paysans hochaient la tête sans répondre.

Jacques gardait le silence et s'éloigna; on le vit parler à un homme : cet homme possédait une barque qu'il avait sauvée de l'inondation, et qui glissait sur l'eau comme un morceau de liége, dit-il à Jacques.

« Amenez-moi la nacelle, dit Jacques, et, si vous voulez venir avec moi, je vous donnerai ce que vous me demanderez.

— C'est bien dangereux, dit l'homme.

— Si vous ne voulez pas, indiquez-moi le chemin, j'irai seul, et je vous payerai d'avance ce que vous voudrez.

— Savez-vous nager? dit l'homme.

— Oh! dit Jacques en souriant, comme un poisson!...

— Eh bien, vous êtes un brave garçon! Donnez-moi votre parole que, si nous sombrons, vous me retirerez.

— Je vous jure de sacrifier ma vie pour sauver la vôtre, dit Jacques.

— Allons, c'est fait, » reprit le batelier.

Jacques revint et trouva la baronne dans les larmes, et sa sœur bien triste.

Jacques attendit que le bateau fût prêt à le recevoir, et,

sans paraître effrayé de ce qu'il allait entreprendre, il dit avec simplicité à la baronne :

« Madame la baronne, ne pleurez plus : ce brave homme que vous voyez là va m'accompagner au bâtiment; il sait le chemin, et je vous ramènerai M. le comte et M. le baron, ou des nouvelles... Ne vous impatientez pas, adieu. » Et, sans attendre de réponse, il s'élança dans la barque.

Le batelier détacha le bateau et ils s'éloignèrent avec rapidité.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! dirigez-les, dit la jeune femme tombant à genoux.

— Oh ! mon frère ! mon frère ! » dit Louison en joignant les mains.

Jacques lui fit un signe de la main; puis il se mit en devoir de diriger la nacelle.

Oh ! que les heures s'écoulèrent lentement !... Il était dix heures du matin lorsqu'ils partirent; il faisait le plus beau temps. Les deux jeunes femmes restèrent là jusqu'au soir, rien ne paraissait.

Elles n'osaient se parler, elles n'osaient se communiquer leurs craintes. Elles s'étaient placées sur un arbre couché à terre; et, les yeux fixés sur le fleuve, elles attendaient la vie ou le désespoir. Le soleil se coucha, la lune vint éclairer cette nature superbe, cette eau imposante, et rien ne parut.

Mais toutes deux, sans se rien dire, pensaient que, s'ils avaient abordé le bâtiment, ils ne devaient pas voguer la nuit; et elles attendirent ainsi le jour. Le jour parut, le ciel devint brillant, le soleil éclaira au loin la Saône, et, de bien loin, de bien loin, on aperçut un point noir qui s'avançait comme une hirondelle effleurant l'eau.

La baronne et Louison s'écrièrent du même élan :

« C'est lui ! c'est lui !... »

Mais leur regard ne pouvait plonger assez au loin pour distinguer les objets. Elles tremblaient toutes deux : elles espéraient et craignaient à la fois ; elles passèrent ainsi deux heures sans pouvoir rien distinguer. Enfin, elles virent un objet briller au bout d'un long bâton : c'était une cravate de soie rose que Mina avait donnée à son époux, comme souvenir ; elle la reconnaît :

« Ils sont sauvés ! ils sont sauvés ! dit-elle en embrassant la jeune fille qui pleurait de joie.

— Mon frère ! mon frère ! le voyez-vous, madame ? répond la jeune fille.

— Oui, oui, tiens, le vois-tu ramer ; le vois-tu avec le batelier et mon père aussi, là, assis à côté de mon époux ? Oh ! ce sont eux, ce sont eux !... »

La barque avance, avance, on aborde.

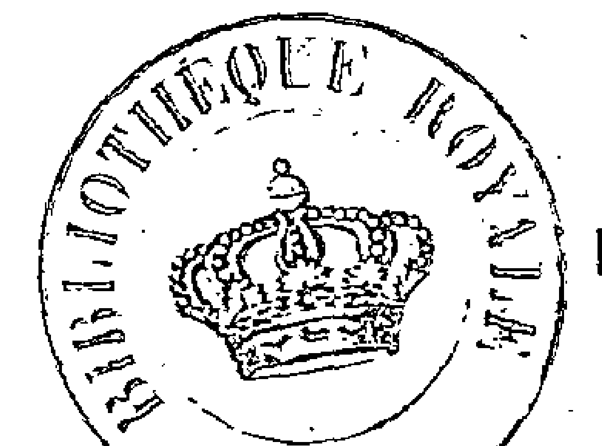
Pour peindre ce que l'on éprouva dans ce moment divin, il faut avoir craint pour les jours d'un être chéri. Après quelques instants où l'émotion fut trop vive pour parler, le comte raconta à sa fille que son mari et lui allaient périr au moment où la barque conduite par Jacques arriva assez près du bâtiment pour qu'ils y abordassent à la nage, et le bateau, brisé de toutes parts, dit-il, venait de s'engloutir.

On retourna au château avec bien de la joie au cœur ; on remplit les caisses de la voiture de bien des cadeaux pour Louison, et, à quinze jours de là, M. le comte de Laffrenays conduisait à l'autel la sœur de celui qui lui avait sauvé la vie.

FLEURETTE

OU

L'ARBRE DE LA MADONE.





On était au mois d'octobre ; à peine faisait-il jour ; madame de Lorma était déjà levée ; elle regardait sa fille qui dormait encore. Pauvre mère ! elle n'avait pas dormi de la nuit, elle ! elle avait bien pleuré, et pourtant aucun malheur ne la menaçait ; mais c'était le dernier jour où sa fille devait se réveiller près d'elle. Pauline allait, ce jour-là, faire son entrée au beau pensionnat de la barrière de l'Étoile.

« Ainsi, disait madame de Lorma, en la contemplant dans son petit lit de fer qu'entouraient de jolis rideaux de perse ; ainsi demain, à ton réveil, tu ne viendras pas m'embrasser, ma Pauline ; demain, je n'entendrai pas sortir de ta bouche d'ange, que jamais un mensonge n'a souillée, je n'entendrai pas sortir ce mot qui tombe sur le cœur d'une mère pour le rafraîchir ; ce mot qui lui semble une mélodie formée par le concert des anges, ce mot *Je t'aime, maman!* Demain, tu ne le diras plus à ton réveil !... »

Puis, essuyant ses larmes, elle pensa au devoir qui lui était imposé de ne pas montrer de faiblesse, et, pour fortifier son âme, elle s'agenouilla et pria Dieu...

Tandis qu'elle demandait au Seigneur de protéger sa fille,

Pauline se réveilla, regarda sa mère, qui était à genoux près d'elle.

« Bonne mère, dit-elle les yeux à peine ouverts, tu pries près de moi!... Oh! que je t'aime! »

Madame de Lorma, cachant son émotion sous un air presque joyeux, lui répondit:

« Allons! ma chérie, lève-toi; il ne faut pas perdre de temps, aujourd'hui. »

Pauline avait neuf ans. A cet âge il faut se préparer à être une femme, il faut prendre l'habitude du travail régulier et soutenu; il faut songer que, sans une bonne instruction, une fois dans le monde une femme rougit d'elle-même. C'est pour cela que madame de Lorma, qui aimait sa fille à l'idolâtrie, se séparait d'elle; et pourtant madame de Lorma était veuve, Pauline était sa seule consolation.

« J'espère, ma Pauline, que tu vas être bien douce, bien soumise, bien studieuse, en pension? disait la bonne mère à sa fille, en lui séparant ses beaux cheveux et les nattant de côté.

— Oh! bonne mère, je ferai tout pour te contenter.

— Ainsi que tes maîtresses?

— Je leur obéirai en tout.

— Voyons! nous allons mettre la robe violette et la guimpe de percale.

— C'est très-gentil, ce costume-là, maman.

— Oui, il est simple et de bon goût.

— Vois donc, comme mon chapeau de paille va bien, avec son ruban de velours noir!

— Très-bien, ma fille.

— Par exemple, j'ai des bottines un peu fortes.

— On les a demandées comme cela.

— Et ma ceinture n'est encore que violette, dit Pauline en soupirant ; quand sera-t-elle bleue?...

— Tu l'auras bientôt, si tu travailles.

— Sois tranquille, va ! je l'aurai pour tes étrennes. »

La bonne mère embrassa sa fille, et l'on se mit à déjeuner. Puis on prit une citadine, et l'on plaça dedans et dessus paquets, pupitre, cassette, livres, etc. Mais Pauline ne voulut confier qu'à elle seule une petite boîte de fer-blanc qui contenait des fleurs herborisées avec sa mère, à leur dernier séjour à la ferme que madame de Lorma possédait en Normandie.

On partit. Pendant le trajet de la rue de Grenelle à la barrière de l'Étoile, madame de Lorma eut bien quelques velléités de larmes; mais elle sut les contenir, et Pauline arriva toute joyeuse à la pension.

Dès que la voiture s'arrêta, deux ou trois grands commissionnaires s'empressèrent de s'emparer des bagages; au milieu d'eux une petite fille se glissa.

« Allons ! Fleurette, que fais-tu là ? lui dit un homme avec humeur en la repoussant.

— Un petit bouquet, ma bonne dame..., dit l'enfant en s'éloignant.

— Laisse-nous donc tranquilles, avec tes fleurs fanées !... dit un autre brutal.

— Ma belle demoiselle, dit la petite en s'approchant de Pauline, un petit bouquet pour un sou... »

Pauline alors lui présenta un petit paquet qui l'embarrassait, et auquel elle tenait presque autant qu'à sa boîte de fer-blanc; celui-ci contenait une très-belle poupée.

Un des grands commissionnaires arracha brusquement cet objet des mains de la petite bouquetière, qui avait mis son

panier de violettes par terre ; à la vue de ses fleurs renversées, l'enfant se mit à pleurer. Pauline, qui n'avait pas vu l'action du rustre, lui demanda ce qu'elle avait.

— C'est Pierre, dit la petite, qui m'empêche toujours de gagner ma vie !... Il vient de m'arracher des mains ce que mademoiselle m'avait donné à porter, et il a fait tomber mes fleurs.

— Pauvre petite ! dit Pauline ; comme c'est méchant ! »

L'enfant s'était placée devant Pauline, avec une petite physionomie suppliante, les larmes aux yeux, et tendant sa petite main en lui offrant un bouquet.

« Un petit sou, mademoiselle ! dit-elle encore ; un petit sou, s'il vous plaît, pour un petit bouquet de violettes !

Aussitôt Pauline mit la main à la poche neuve de son tablier noir, et en tira une pièce de dix sous.

« Tiens, petite, dit-elle, voilà un petit sou d'argent. »

Pauline entra dans la maison, et ne put voir le bonheur que l'enfant avait à regarder ce sou-là.

La maîtresse reçut Pauline des mains de sa mère, et la remit aussitôt aux mains d'une jeune personne, laquelle la donna à une autre maîtresse, et la nouvelle venue fut au milieu d'une soixantaine d'enfants de son âge, qui étaient, à la fin du jeu, soixante amies intimes.

Je ne suivrai pas Pauline dans sa classe ; Pauline, accoutumée à obéir à sa mère, obéit à ses maîtresses ; elle travaillait bien, jouait bien, mangeait bien et dormait bien ; on était content d'elle, elle était contente de tout le monde.

Depuis le jour de l'arrivée de Pauline à la pension de mademoiselle V., la petite pauvresse ne quittait pas la porte, espérant revoir au premier jour de promenade la bonne demoiselle qui lui avait donné un sou d'argent.

En effet, Pauline parut, et la petite s'approcha d'elle; Pauline la reconnut à son refrain : « Ma belle demoiselle, un petit sou pour mon petit bouquet. »

Elle lui donna, et toutes les fois qu'elle sortait, la petite était sûre d'avoir sa rente.

Quelques enfants suivaient l'exemple de Pauline, de façon que les jeudis et les dimanches Fleurette faisait une bonne recette. Mais un jour l'enfant disparut...

Nous avons dit que Fleurette était une petite pauvresse; oui, c'était un de ces pauvres enfants qui, dès l'âge le plus tendre, sont voués à la misère; ces pauvres enfants qui quittent, seuls, sans guide, sans soutien, sans argent, leur pays, leurs vallées, le toit de leur famille, leur mère enfin; car leur mère est souvent le seul soutien d'un vieux père infirme qui ne peut se passer de sa fille. La pauvre mère alors dit en pleurant à ses enfants :

« Allez, pauvres petits, allez et revenez... »

Alors les enfants partent, et après un long voyage bien pénible, fait à pied, ils arrivent dans cette ville immense, ce Paris si riche, pour y gagner de l'argent. Mais que faire seuls? ils cherchent un appui... Ils en trouvent bientôt, mais quel appui, hélas! un de ces hommes qui spéculent sur ces petits malheureux, s'empare de celui-ci et de celle-là; pour un peu de soupe le jour et un peu de paille la nuit, ils font des petits ramoneurs et des petites pauvresses marchandes.

Oh! qui n'a pas vu ces pauvres petites filles accroupies le soir au coin d'une borne humide, transies de froid l'hiver et couvertes de poussière l'été, tenant dans leurs mains amaigries de petits objets sans prix, et demandant une obole pour leur pain du lendemain qu'elles ne sont pas sûres de manger après avoir jeûné tout le jour!...

Oh! vous qui les éclaboussez en passant dans vos brillants équipages, jeunes filles riches et heureuses; vous qui portez à votre corsage tel bijou qui leur ferait une destinée... du moins arrêtez-vous un instant devant elles, et donnez-leur du pain...

Oh! que de fatigues! que de peines! que de souffrances sont réservées à ces pauvres êtres qui souvent, pour échapper aux cruels traitements de leur barbare tuteur, préfèrent encore rester au froid des nuits entières, et couchés sur une pierre ou au fond d'un fossé!

Quand donc jettera-t-on sur l'enfance misérable un coup d'œil sérieux qui détruise à jamais cette mendicité criminelle chez un peuple libre et civilisé!...

Mais notre petite bouquetière Fleurette était moins misérable pourtant que d'autres enfants ses compagnes d'infortune, sa mère et une petite sœur étaient venues partager son sort.

Comme elles s'aimaient! ensemble, leur misère leur semblait moins cruelle. Aussi Fleurette avait un sourire si gracieux et des yeux si vifs que Pauline n'avait jamais pensé qu'elle fût malheureuse. Mais, comme nous l'avons dit, Fleurette un jour avait disparu, et à sa place Pauline un dimanche voit à la grille une petite fille moins âgée qu'elle.

Pauline, prompte comme l'éclair, sort de son rang et va demander à la petite fille qui avait pris la place de sa protégée, si elles avait où était Fleurette.

Ma sœur! dit l'enfant, elle soigne maman, qui est malade, et moi je viens demander à sa place. Mais je ne puis vendre des fleurs, les marchandes ne veulent pas me les confier, parce que je suis trop petite...

— Ta mère est malade, tiens, petite, dit Pauline en lui

donnant une pièce de vingt sous et s'échappant bien vite, car la colonne des élèves était déjà loin d'elle ; elle se met à courir pour les rejoindre, la maîtresse la voit, la gronde, la met en retenue ; Pauline ne répond rien, car elle était dans son tort, puisqu'elle avait manqué au règlement, en quittant son rang ; mais elle ne pensa pas que le moyen de se faire pardonner, c'était de dire le motif de son absence. Quatre jours se passent, le jeudi arrive et Pauline ne doit pas sortir.

Cependant elle voulait à tout prix envoyer son aumône à la mère de sa pensionnaire, et de plus elle désirait savoir sa demeure. Une servante dont la mission était d'éveiller les élèves, et que les enfants à cause de cela nommaient Clochette, passa, elle voit Pauline assise tristement sur un banc, ne jouant pas, ne travaillant pas, et comme plongée dans une profonde méditation.

« Qu'avez-vous, mademoiselle Pauline ? dit Clochette ; vous, le modèle des élèves, en retenue ! comment ça se fait-il, ça ? c'est une injustice, j'en suis sûre ; la maîtresse n'est pas toujours bonne... »

Clochette n'était pas très-amie avec la sous-maîtresse.

« Clochette, dit Pauline, mademoiselle avait le droit de me punir ; je ne devais pas quitter mon rang et je l'ai quitté.

— Grand malheur, dit Clochette ; demain, quand je passerai près de sa chambre, je lui donnerai un coup de cloche soigné, pour la peine qu'elle vous a mise en retenue. Ah !... c'est pour le coup que je serai *Cloche* au lieu de Clochette...

— Oh ! dit Pauline, ce n'est pas le chagrin d'être en retenue qui m'attriste.

— Qu'est-ce que c'est donc, mademoiselle Pauline ?

— Oh ! si vous vouliez, vous pourriez me rendre un grand service, Clochette.

— Parlez, tout ce que vous voudrez, mademoiselle, tout ce que vous voudrez... D'abord, vous savez que je vous aime; ne m'avez-vous pas donné un joli bonnet l'autre jour?

— Eh bien! écoutez, Clochette, ce que je vais vous dire tout bas... Il y a à la porte de la grille une petite fille; c'est la sœur de Fleurette.

— Qu'est-ce que c'est que Fleurette? dit Clochette en riant.

— C'est une petite bouquetière qui se tient à la porte, et qui vend des violettes toute l'année.

— Tiens, elles poussent donc pour elle en toutes saisons!

— Quelquefois elle vend des petits balais de jonc ou des petites vierges en porcelaine : je lui en ai acheté une pour maman.

— Oh! oui, je la vois d'ici, toute rose et toute gentille.

— Oui : eh bien, elle est en ce moment bien malheureuse; sa mère est malade. Je suis accoutumée à lui donner tous les jeudis et tous les dimanches quelque chose : aujourd'hui je ne puis pas sortir; elles ont bien besoin. Si vous vouliez aller donner à sa petite sœur cette pièce de vingt sous, vous m'obligeriez beaucoup, Clochette.

— Vingt sous! mademoiselle Pauline; mais c'est beaucoup, vingt sous! vous êtes donc bien riche!...

— J'ai vingt sous par sortie; et puisque je ne sors pas, je n'ai pas besoin d'argent aujourd'hui.

— A la bonne heure, donnez, mademoiselle Pauline, je vais faire votre aumône à la sœur de Fleurette. »

La servante partit et revint bientôt.

« Ah! mademoiselle, dit-elle, que la petite a été contente! elle pleurait de joie, la pauvre enfant! Moi, ça m'a attendrie, et je lui ai donné quelque chose aussi pour la peine.

— Bien, ma bonne Clochette, bien! que lui avez-vous donné?

— Un gros morceau de pain, que j'avais dans ma poche, et qui n'y faisait rien. Je l'avais ramassé sur un banc; car il s'en perd ici, du pain, ça fait pitié! Ma foi, celui-là ne sera pas perdu...

— Ah! la bonne idée! dit Pauline tout bas; mais où demeure Fleurette? dit Pauline à la bonne sans lever les yeux.

— La petite est partie si vite que je n'ai pas eu le temps de le lui demander; mais demain je vous le dirai, mademoiselle Pauline.

— Bien, dit Pauline toujours pensive, bien... Demain je vous donnerai encore quelque chose pour elle.

— Encore de l'argent?

— Non, je n'en ai plus; mais quelque chose... »

Clochette se retira et Pauline rentra en classe pour faire sa copie, l'esprit calmé, le cœur content, et plus heureuse que si elle avait fait la plus belle promenade!...

Le lendemain, à l'heure de la récréation, Pauline s'occupa à vider sa petite boîte de fer-blanc des feuilles et des plantes qu'elle contenait; elle les plaça dans de vieux cahiers, les mit soigneusement dans son pupitre, et puis elle nettoya bien proprement la boîte et la ferma.

« C'est là-dedans que je mettrai mes provisions, dit-elle en se répétant le mot de Clochette : « Il se perd du pain ici, ça fait pitié! » — Eh bien! je ramasserai quelques-uns de ces morceaux de pain perdus, j'y ajouterai la moitié de la part de viande qu'on me donne; les jours maigres je donnerai mon lait, et je mangerai à mon déjeuner du pain sec; je mettrai mes provisions dans ma boîte, et, chaque jour, Clochette les portera à la sœur de Fleurette. »

Pendant un mois entier la bonne Clochette aida Pauline dans son œuvre de charité ; et pendant un mois la pauvre mère reçut du pain, de la viande et même de l'argent que Pauline lui envoyait, en se privant de dépenser, et même en quêtant auprès de ses compagnes pour réunir de plus fortes sommes.

Mais au bout d'un mois, à un jour de sortie, Pauline retrouva Fleurette à la porte de la grille. L'enfant se précipita sur ses pas :

« Ah ! mam'selle !... mam'selle, ma mère est guérie... et c'est vous qui l'avez guérie !... »

Pauline lui fit signe de se taire ; cette fois, elle ne voulait pas être mise en retenue.

Les vacances allaient arriver, et Pauline devait partir, après la distribution des prix, pour la jolie ferme de sa mère ; cette ferme était située au bord de la mer.

Une fois dans la route du bien, on ne s'arrête pas plus que dans la route du mal ; et, avant de partir, Pauline s'était imposé un devoir : c'était de ne pas laisser Fleurette dans l'embarras. Elle voulait, en son absence qui devait durer six semaines, la savoir hors de besoin, elle, sa sœur et sa mère. Pour une si grande œuvre il lui fallait une associée ; cette associée, c'était madame de Lorma.

En arrivant chez sa mère, après l'avoir bien serrée dans ses petits bras, l'avoir bien embrassée, elle lui parla du plaisir des vacances ; puis Pauline lui raconta ce qu'elle avait fait pour la petite bouquetière et sa famille.

On comprend avec quel empressement madame de Lorma consentit à aider sa fille dans cet acte de bienfaisance.

Pauline savait que sa protégée demeurait dans une rue de la Cité, dans une vieille maison au sixième étage. Madame

de Lorma et sa fille se dirigèrent sans crainte dans un quartier où jamais elles n'avaient mis les pieds, et, arrivées à la triste maison, elles montèrent les six étages avec plus de bonheur qu'elles n'en eussent eu à monter dans un palais... Là, elles devaient porter des consolations et le bonheur peut-être à une pauvre famille!

Arrivées au faîte de la vieille masure, par un escalier bien rude, elles virent une petite porte sur laquelle était écrit: *la mère Morin, ravaudeuse*. La porte était entr'ouverte, et, sans être vues, madame de Lorma et sa fille purent observer ce qui se passait dans la chambre.

La mère Morin raccommodait la robe de Fleurette, tandis que la petite, montée sur un escabeau, réparait, à l'aide d'un peu de colle que lui avait donnée un peintre, la tenture de la chambre que l'humidité avait détachée à différents endroits.

Au frôlement de la robe de soie que portait madame de Lorma, la mère Morin se retourna; mais à l'aspect d'une jeune fille et d'une belle dame, la mère Morin pâlit d'étonnement. Fleurette sauta à terre, en s'écriant:

« Mère! mère! c'est mam'selle!... c'est mam'selle!

— Oui, c'est moi, dit Pauline; ma bonne femme, je viens voir comment vous vous portez, dit-elle, en s'adressant à la mère de Fleurette.

— Bien mieux... bien mieux..., dit la pauvre femme toute tremblante, en se levant et offrant sa chaise à madame de Lorma.

Pauline s'assied sur l'escabeau, et Fleurette à terre.

Une fois le petit groupe en place, la mère Morin raconta à madame de Lorma la conduite de Pauline pendant les deux mois que dura sa maladie; les provisions qu'elle recevait tous les jours et qui servaient à nourrir ses enfants; l'argent

que Pauline lui envoyait et qui lui servait à acheter des drogues, et plus tard un pot-au-feu.

« Car, disait la pauvre femme, nous serions tous morts de faim, sans ce secours du ciel, puisque ma pauvre petite ne pouvait plus travailler : car, continua-t-elle, je ne puis rien mettre de côté, moi, sur dix à douze sous que je gagne par jour, avec mon état de ravaudeuse; cet état-là ne va plus, maintenant que les bas sont si bon marché... Oh! oui, madame, sans mademoiselle votre fille, nous serions tous trois morts de misère!... »

Madame de Lorma pleurait de joie. Mais ce n'était pas assez d'admirer Pauline dans sa bienfaisance; elle voulait l'aider, elle voulait retirer de la misère cette pauvre mère et ses deux enfants.

« Votre mari est donc mort? dit madame de Lorma à la mère Morin.

— Oh! oui, dit la pauvre femme; il a roulé dans un précipice en conduisant des voyageurs dans nos montagnes, par un mauvais temps, et moi je suis venue à Paris, hélas, parce qu'on me disait qu'à Paris je gagnerais de l'argent pour élever mes enfants; ma petite fille aînée avait quatre ans, et l'autre un an!... j'ai fait la route à pied; j'ai eu bien du mal!... et pour toute ressource, en route, je demandais l'aumône... Arrivée ici, j'ai eu bien des peines encore... et ça n'est pas fini!... dit la pauvre femme, en portant à ses yeux le coin de son tablier.

— Mère, dit Fleurette, en la regardant avec un doux regard, tu sais bien que je vais entrer chez la femme du chef des petites pauvresses. A présent que je suis forte, je ferai des commissions à la halle; je puis porter la hotte, à présent...

— Oh! dit la pauvre mère, non, je ne veux pas, elle est

trop méchante; elle bat, elle te battrait!... je ne veux pas!

— Qu'est-ce que ça me fait, mère, d'être battue, pourvu que je gagne de l'argent? dit la pauvre petite : tu sais bien que je suis forte, à présent, puisque je te portais quand tu étais malade; ainsi, je supporterai les coups.

— Oh! non, oh! non..

— Bah! Dieu protége les malheureux, et je porterai bien la hotte, va! »

Madame de Lorma écoutait cette enfant avec admiration.

« Non, ma petite, dit-elle à Fleurette; non, tu n'entreras pas chez cette femme qui te battrait; tu viendras avec ta mère et ta petite sœur à ma ferme, et cela dans trois jours.

— Oh! madame, que dites-vous? dit la mère Morin comme si elle sortait d'un songe heureux.

— Je dis que Pauline et moi nous allons passer les vacances dans une ferme, et que je vous y emmènerai tous; là, vous vivrez tranquille avec vos enfants, et nous aviserons à vous donner du travail.

— Oh! merci!... merci, ma bonne mère! » dit Pauline, en embrassant sa mère et la pressant sur son cœur.

Fleurette, les mains et les yeux au ciel, s'écria avec l'accent de la joie et de l'attendrissement :

« Oh! je savais bien que le bon Dieu aurait pitié de nous! » Et saisissant une petite Vierge qu'elle avait suspendue à son cou, elle la porta à ses lèvres. « Oh! merci! merci! ma bonne sainte Vierge!... dit-elle; merci! merci! madame!... merci! mademoiselle!... Merci!... merci!... ô mon Dieu! »

La pauvre mère Morin était anéantie par ce bonheur inattendu. Ne sachant que répondre, elle essuyait ses yeux avec sa main, et s'écria tout à coup, en s'adressant à son enfant :

« Va, va chercher ta sœur tout de suite!... O mon Dieu!

c'est donc fini!... mes enfants ne demanderont plus l'aumône! »

Madame de Lorma leva les yeux au ciel et prit congé de la mère Morin, en lui laissant une somme pour pourvoir aux dépenses qu'il fallait faire pour le voyage. Le jour, le lieu et l'heure du rendez-vous furent fixés.

La femme Morin et ses enfants proprement vêtus arrivèrent au chemin de fer de Rouen une heure avant le départ. Le voyage se fit sans accident.

La mère Morin fut occupée à la ferme, ses enfants y furent nourris; Fleurette fut attachée elle-même à Pauline, comme sa petite servante; mais elle n'était pas pour sa maîtresse comme une domestique de profession qui sert parce qu'elle est payée. Fleurette ne vivait que pour sa maîtresse, ne pensait qu'à elle et lui obéissait au moindre signe; Fleurette était devenue studieuse, parce que mademoiselle le voulait; elle apprenait à lire et à écrire, parce que mademoiselle l'avait désiré; enfin Pauline était l'âme qui la faisait agir. Mais, comme Pauline était en vacances, Pauline aimait à s'amuser, elle aimait surtout à faire de longues promenades au bord de la mer, pour ramasser des coquillages et des plantes marines.

Un jour Pauline et sa petite servante étaient allées chercher de belles plantes que l'on trouvait au loin. Les voilà toutes deux parties après leur premier déjeuner, avec les recommandations de prudence maternelle. Pauline était obéissante par nature et Fleurette aussi, de façon qu'on les laissait aller toutes deux sans inquiétude. Mais, ce jour-là, la récolte promettait d'être si belle qu'on s'éloigna de la limite ordinaire, et, chemin faisant, ayant la mer d'un côté, des rochers à pic de l'autre, les petites filles ne calculèrent pas l'heure où la

marée montante pourrait les surprendre, quand, tout à coup, elles s'aperçoivent que des vagues immenses viennent mourir à leurs pieds; elles se dépêchent alors de retourner sur leur chemin, afin de rejoindre le sentier tracé en labyrinthe, pour les reconduire sur la plate-forme du rocher. Mais elles avaient beau courir, les flots de la mer allaient plus vite qu'elles, et bientôt les vagues battaient les rochers auxquels les pauvres enfants se cramponnaient avec peine. Leur route était encore éloignée, et déjà ils avaient de l'eau passé la cheville; chaque minute apportait une vague nouvelle et un nouvel effroi.

« Fleurette, dit Pauline en pleurant, Fleurette! nous n'arriverons jamais, nous sommes perdues... Oh! ma bonne mère!... comme elle aura du chagrin!... »

Fleurette dans ce moment critique ne se laissait pas attendrir par l'idée du chagrin que la mort de sa maîtresse et la sienne causeraient à leurs mères; elle voulait sauver sa maîtresse, et, la prenant par la main :

« Courage, mademoiselle, lui disait-elle; laissez-vous enlever par les vagues en vous cramponnant à moi, tandis que moi je me cramponnerai aux rochers, aux plantes, aux pierres, à tout ce que je trouverai. »

Mais, après avoir marché ainsi submergées, les deux enfants sentaient leurs forces les abandonner, quand, tout à coup, une vague les frappa avec rage et les poussa toutes deux dans une cavité creusée dans le rocher...

La secousse fut horrible et, durant quelques minutes, Pauline et Fleurette n'osèrent parler, lorsque Fleurette enfin levant la tête... « Le ciel!... s'écrie-t-elle, mademoiselle, le ciel là-haut! » Pauline regarde.

En effet, c'était le ciel : là on avait creusé un puits dont

l'ouverture était au sommet du rocher et la base dans sa profondeur; des pierres posées inégalement pouvaient servir d'échelons raboteux à un pied sûr et hardi.

« Allons, dit la jeune fille avec force, sauvées, mademoiselle, sauvées! Mettez-vous sur mon dos, et je vais vous monter là-haut; seulement enveloppez-vous dans mon jupon, afin de bien vous tenir;... allons...

— Tu veux me monter là-haut, dit Pauline, et comment feras-tu, ma pauvre fille?

— Comment je ferai, mademoiselle!... Je mettrai mes pieds entre les pierres, et nous arriverons. Allons, allons, ne perdons pas de temps : voilà la mer qui entre ici; mettez-vous sur mon dos, et n'ayez pas peur... »

Pauline passa ses deux bras autour du cou de Fleurette; celle-ci l'enveloppa de sa jupe et la serra autour d'elle, de façon que les deux enfants n'en faisaient qu'un, puis, s'accrochant aux pierres les plus saillantes avec ses deux bras, tandis qu'elle posait ses pieds sur d'autres, la brave enfant, soutenue par sa force, son courage et la grâce de Dieu, arriva victorieusement avec son précieux fardeau au but de son ascension.

Mais tout n'était pas fini encore, un affreux orage éclata; le tonnerre, les éclairs se succédaient avec une rapidité effrayante.

On voyait dans la plaine les moissonneurs fuir effrayés, les torrents de pluie entraîner les gerbes, et les enfants avaient peine à se diriger.

Mais le ciel les protégeait, Pauline et Fleurette avaient fait preuve de tant de courage, de bonté, de dévouement!...

Elles prirent au hasard un chemin inconnu, bientôt elles virent au loin un immense chêne où elles pouvaient espérer

trouver un abri. Le vent les poussait dans cette direction et comme par miracle; elles s'y trouvèrent transportées sans éprouver de fatigue... C'est que cet arbre était béni!

Une Vierge sainte, placée dans l'une de ses cavités, le rendait invulnérable; le chêne béni était l'objet de pèlerinages où les mères venaient prier pour leurs enfants quand ils étaient malades ou méchants.

A la vue de la sainte Vierge, les enfants sont calmés.

« Oh! dit Fleurette en abritant sa maîtresse sous le chêne, n'ayons plus peur; il ne peut plus nous arriver de mal, la Vierge nous a sauvées... »

L'orage cessa, et les deux enfants, se jetant dans les bras l'une de l'autre, s'agenouillèrent devant la madone pour rendre grâces à Dieu.

A la ferme, la journée avait bien commencé. La mère Morin et madame de Lorma s'étaient établies dans la laiterie pour la disposer d'une façon plus commode; la servante nettoyait et rangeait tout, selon les instructions de sa maîtresse, tandis que celle-ci finissait une petite robe à sa bien-aimée Pauline.

« Comme mam'selle est courageuse! dit la mère Morin, comme elle aime à se promener! Fleurette me dit que, dans leur promenade, elle n'est jamais fatiguée, et pourtant mam'selle a été élevée à Paris.

— Oui, mère Morin; mais je n'ai jamais voulu rendre ma fille ni peureuse, ni difficile, ni même délicate. On ne sait pas ce qui peut arriver. Aujourd'hui on est à son aise, demain l'on peut avoir besoin de se passer.

— Oh! madame est trop riche pour que jamais mam'selle devienne pauvre!...

— Ma fille aura une jolie fortune, c'est vrai, mère Morin; mais je veux qu'elle ait du courage : rien n'est ennuyeux pour un mari comme une femme qui a peur de tout... Ah! mon pauvre mari m'aimait, moi, surtout parce que je n'avais peur de rien.

— Et puis parce que madame est un ange, dit la mère Morin.

— Ah! c'est que nous avons eu souvent, dans nos voyages, de terribles alertes, allez, mère Morin.

— Aussi, madame a fait des voyages un peu dangereux!...

— Oui; tenez, mère Morin, il faut que je vous raconte ce qui nous est arrivé un jour aux Indes.

— Oh! oui, madame, racontez-moi ça...

— Ah! j'aime à me rappeler toutes les circonstances de ma vie quand mon mari vivait : nous faisions si bon ménage!

— Ne vous affligez pas, madame, monsieur est là-haut; il vous aime et voit votre tendresse pour sa fille, qu'il aimait tant aussi!...

— Oui, mère Morin... Vous me dites toujours de bonnes paroles; eh bien, figurez-vous que nous traversions une contrée des Indes orientales accompagnés de deux Indiens; nous voulions visiter les sites les plus pittoresques, et surtout les grottes connues pour les pierres curieuses et les végétaux qu'elles renfermaient.

— Madame aimait aussi à faire des provisions de plantes comme mam'selle?

— Oui, Pauline tient ce goût de la famille. Ce jour-là un soleil pur et serein s'était levé. A peine réveillés par la première lueur du crépuscule, si beau dans ces pays brûlés, nous

voulions nous mettre en marche. Un énorme bâton à pointe de fer nous servait de soutien, et mon mari et les deux Indiens portaient à leur ceinture deux pistolets à deux coups. Nos conducteurs s'étaient munis de cordes, soit pour fabriquer un pont à la hâte sur un torrent, ou pour tout autre usage; nos bâtons étaient d'un bois dur comme le fer, et qui sert aux constructions les plus importantes du pays. C'est sous ces forêts, dont les arbres s'élèvent à une hauteur que la flèche ne peut atteindre, au milieu des fruits et des fleurs; c'est en admirant les plus beaux oiseaux perchés sur ces arbres superbes; c'est en craignant les attaques des serpents, des couleuvres, des singes et de mille autres animaux, que nous allions courageusement, mon mari, à une découverte scientifique, et moi pour le suivre et ne pas le quitter...

» Tandis que nous marchions enivrés par l'odeur des plantes de toute espèce qui exhalaient dans les airs leur parfum délicieux, un coup de tonnerre nous avertit que l'orage se préparait. Les deux esclaves qui nous accompagnaient, accoutumés à la peine, ne savaient pas que la pluie pût nous inquiéter. Cependant, pour nous sonstraire à l'averse qui nous fatiguait, nous nous arrêtâmes devant une grotte sombre et profonde.

— Comment! madame ne craignait pas l'averse?

— Nous avions des manteaux imperméables. L'obscurité était telle, que, lorsque nous nous éloignions de l'entrée, nous ne pouvions plus voir à un pouce au-devant de nous.

— C'est bien effrayant ça!

— Tandis que nous nous reposions, des cris et des gémissements plaintifs sortis de la grotte vinrent tout à coup attirer notre attention.

— Oh! mon Dieu!... dit la mère Morin effrayée.

— Mon mari et moi nous écoutions avec un sentiment d'effroi ces cris sinistres, tandis que les Indiens cherchaient le long de la caverne pour connaître la cause de ce bruit. A peine eurent-ils fait quelques pas que nous les entendîmes pousser une exclamation de surprise, et bientôt ils parurent portant chacun sous leurs bras un animal singulièrement tacheté qui avait l'air d'un gros chat et dont les mâchoires étaient armées de dents aiguës. Les yeux de ces animaux étaient d'un ton verdâtre; ils avaient de longues griffes à leurs pieds; leur langue, d'un rouge de sang, pendait hors de leur gueule. A peine les eûmes-nous regardés, que mon mari reconnut que nous étions dans la caverne d'un tigre!

— Bonté du ciel! dit la mère Morin en pâlissant.

— Cependant, reprend madame de Lorma, nos guides accouraient vers nous en s'écriant : « Un tigre! un tigre! » et aussitôt ils grimpèrent avec une singulière prestesse au haut d'un cèdre placé auprès de la caverne et se cachèrent dans ses branches.

» La première impression d'horreur et de surprise m'avait d'abord glacée d'effroi; mais, dès que ce sentiment fut un peu dissipé, je dis à mon mari :

« Ne perdons pas la tête.

— Cache-toi, me dit-il, derrière moi. »

» Et il se jeta sur ses armes à feu. Mon mari appela l'un des Indiens pour boucher l'ouverture de la caverne avec une énorme pierre qui heureusement se trouvait tout près de nous.

» Le sentiment du danger qui s'approchait augmentait notre force; nous commencions à entendre distinctement les rugissements de l'animal, et nous étions perdus s'il atteignait l'entrée de la caverne avant que l'on eût pu la fermer.

» On n'avait pas encore fini, lorsqu'on vit de loin un tigre bondir et se diriger vers son repaire.

— Oh ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ! dit la mère Morin, en lâchant un pot de fer-blanc qu'elle tenait.

— Dans ce moment terrible, on redoubla d'efforts, et la grande pierre interposée entre nous et l'entrée nous mit à l'abri de l'attaque du tigre; mais il y avait cependant un petit espace vide entre cette pierre et le haut de l'ouverture qui nous permit de voir la tête du tigre.

— Ah ! mon Dieu !...

— L'animal lançait sur nous des regards furieux ; ses rugissements ébranlaient les profondeurs de la caverne, et ses petits y répondaient avec des cris aigus.

» Notre redoutable ennemi avait tenté d'abord d'enlever la pierre avec ses griffes puissantes, et ensuite de la renverser avec sa tête : l'inutilité de ses efforts ne fit qu'augmenter sa rage. Aux gémissements répétés des petits tigres, il jeta un cri plus perçant que tous les autres, et ses yeux enflammés semblaient darder la lumière dans l'épaisseur des ombres de notre retraite.

» Un instant je fus presque tentée de le plaindre, car c'était un sentiment de paternité qui irritait sa colère en le faisant souffrir.

— Pauvre bête ! dit la mère Morin.

— Mon mari crut qu'il était temps de tirer sur l'animal, et au même instant il lâcha la détente de ses pistolets.

» Le tigre, en entendant la détente, avait senti l'attaque dirigée contre lui ; il fit un bond et se jeta de côté. Comme il n'avait pas été atteint, il revint à sa première place avec un redoublement de furie.

» Mon mari chercha ses boîtes à poudre qui étaient tombées

à terre, et bientôt il reconnut que les petits tigres avaient joué avec ses boîtes à poudre. Par malheur ils avaient ôté le bouchon avec leurs griffes, et la poudre répandue sur le sol humide ne pouvait plus servir : cette découverte nous plongea dans une profonde consternation.

« Tout est perdu ! m'écriai-je ; il ne nous reste plus qu'à mourir de faim avec les animaux qui sont enfermés avec nous, ou de mettre un terme à nos souffrances en laissant pénétrer dans la caverne le monstre qui est dehors.

» En parlant ainsi, je me plaçai près de la pierre qui nous protégeait et fixai mes regards sur les yeux étincelants du monstre. Mon mari avait dans sa poche un morceau de corde que lui avait donné un de nos guides ; il se dirigea vers l'autre bout de la caverne sans me dire dans quel but. Bientôt j'entendis un sifflement étouffé, et le tigre, qui l'avait entendu également, parut encore éprouver un plus grand trouble ; il allait et revenait devant l'entrée de la caverne d'un air égaré et furieux ; puis il s'arrêta tout à coup, et, dirigeant sa tête vers la forêt, il poussa des cris assourdissants. Nos deux guides indiens profitèrent de cette occasion pour lui lancer des flèches du haut de l'arbre où ils étaient perchés ; il fut frappé plusieurs fois, mais en vain. A la fin cependant une de ces flèches l'atteignit près de l'œil, et resta fixée sur la blessure. Sa fureur fut alors portée à son comble ; il se lança vers l'arbre, et, se redressant sur sa tige en la saisissant avec ses griffes, il parut vouloir la renverser ; mais, quand il fut parvenu à se débarrasser de la flèche, il redevint plus tranquille et se plaça de nouveau à l'entrée de la grotte.

» Mon mari avait étranglé les deux petits tigres dans l'intention de les jeter à leur père, espérant que le père les emporterait, et qu'ainsi nous serions sauvés.

» L'animal ne les vit pas plutôt, qu'il commença à les examiner attentivement et en silence, en les retournant avec précaution de côté et d'autre...

— Il vit que ses enfants étaient morts, le pauvre tigre !...

— Certainement, mère Morin, qu'il le vit, reprit madame de Lorma ; et dès qu'il fut convaincu qu'ils étaient morts, il poussa un cri de désespoir si pénétrant qu'il nous fit une terrible impression !...

» Bientôt je fus convaincue par les réponses de mon mari qu'il avait perdu tout espoir de salut.

» Pour moi, sans que je susse pour quelle raison, j'espérais toujours qu'un secours inattendu viendrait nous tirer de l'affreuse position où nous étions. Le tonnerre avait cessé de se faire entendre, et un vent paisible et doux succédait à la violence de l'ouragan. Les chants des oiseaux résonnaient de nouveau dans la forêt, et les gouttes de pluie frappées par les rayons du soleil étincelaient sur les feuilles comme des milliers de diamants. Oh ! que c'était beau, mère Morin, et qu'il y avait de différence entre la nature si calme et notre cœur si troublé !...

— On serait troublé à moins, dit la mère Morin.

— Oui, et le contraste que faisait cette scène tranquille avec notre situation la rendait plus affreuse encore.

» Nous étions dans un tombeau d'où rien ne paraissait devoir nous faire sortir, car un monstre épouvantable en gardait l'entrée; il s'était couché près de ses petits.

— Pauvre bête ! dit la mère Morin, qui ne pensait qu'au malheur de perdre ses enfants.

— C'était un animal superbe, dit madame de Lorma, et d'une grande taille ; ses membres étendus dans toute sa longueur laissaient voir la force prodigieuse de ses muscles, de

ses mâchoires armées de grandes dents tombaient de larges flocons d'écume.

» Tout à coup un long rugissement se fit entendre à distance : le tigre répondit par un gémissement plaintif, et les Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau danger nous menaçait.

» Nos craintes furent confirmées au bout de quelques minutes, car nous vîmes un autre tigre se diriger en bondissant vers l'endroit où nous étions.

» Ce nouvel ennemi devait être encore plus dangereux que l'autre, car c'était... la femelle!

— C'était la mère?...

— Oui, c'était la mère des deux pauvres victimes que mon mari avait jetées à leur père. La tigresse aime ses petits avec toute l'ardeur du soleil qui la brûle, et elle est impitoyable pour ceux qui les lui ravissent.

» Oh! mon Dieu, nous savions cela, nous attendions avec l'effroi du supplice l'explosion de sa rage maternelle.

» Les rugissements de la tigresse, quand elle eut examiné les corps de ses petits, surpassèrent tout ce que nous avions déjà entendu, et le tigre y mêla des cris lamentables.

» Tout à coup ses hurlements cessèrent, elle ne fit plus entendre qu'un murmure sombre, et nous la vîmes avancer ses naseaux fumants à travers l'ouverture et regarder de tous côtés.

» Ses regards tombèrent bientôt sur nous, et aussitôt elle s'élança en avant avec fureur, comme pour pénétrer dans le lieu de notre refuge.

» Et je ne sais comment elle n'est pas parvenue, au moyen de sa force prodigieuse, à pousser la pierre.

» Mais, quand la tigresse vit qu'elle ne pouvait pas réus-

sir, elle se rapprocha du tigre, et, pendant quelques instants, elle parut se consulter avec lui ; puis ils s'éloignèrent ensemble d'un pas rapide, et disparurent à nos regards.

— Ah ! dit la mère Morin, comme rassurée.

— Dès qu'ils se furent éloignés, nos deux guides indiens parurent à l'entrée de la caverne et nous pressèrent de profiter, en fuyant, de la seule occasion que nous eussions de nous sauver, attendu que les tigres étaient allés chercher dans le haut de la montagne une autre ouverture qu'ils connaissaient sans doute pour pénétrer dans l'intérieur de la grotte et nous y attaquer. En conséquence, en grande hâte, on poussa la pierre qui en fermait l'entrée, et nous sortîmes de ce tombeau où nous avions craint d'être ensevelis vivants.

— Ah ! je respire, dit la bonne femme en levant ses yeux au ciel, et les y laissant fixés un instant. Tiens, dit-elle en elle-même, le temps se couvre, et nos enfants ne sont pas revenus...

— Bientôt, continue madame de Lorma, nous entendîmes de nouveau les rugissements des tigres, quoique à distance, et suivant la trace de nos guides, nous nous jetâmes dans un sentier de côté. Le grand nombre de racines et de branches dont la tempête avait jonché le chemin que nous suivions rendait notre fuite lente et difficile.

» Nous marchions ainsi depuis un quart d'heure, quand un cri perçant poussé par l'un des Indiens, nous apprit que les tigres étaient sur nos traces !

— Ah ! mon Dieu, dit la mère Morin qui crut entendre un coup de tonnerre.

— Nous nous trouvâmes alors devant un torrent. Les Indiens y jetèrent un pont à la hâte, et, quoiqu'il n'y ait guère

que les Indiens qui puissent marcher sur ces constructions fragiles, nous fûmes heureux de nous y hasarder. Ce fut en frémissant que nous traversâmes ce torrent qui grondait sous nos pieds ; plus leste que mon mari, j'avais franchi le pont ; mais lui n'était encore qu'au milieu, tâchant d'y garder l'équilibre, quand les tigres débouchèrent d'un bois voisin. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils bondirent vers nous en poussant des hurlements épouvantables. Ce que j'éprouvai en ce moment ne peut se décrire.

» Enfin, mon mari parvint sans encombre de l'autre côté du torrent : les tigres étaient tout près de lui. Mais aussitôt qu'il fut parvenu de l'autre côté du pont, il tira son couteau de chasse et coupa les liens qui attachaient le pont à l'une des rives ; il espérait de cette manière mettre un obstacle à la poursuite de nos ennemis ; mais nous vîmes encore la tigresse se précipiter vers le torrent, et tenter de le franchir par un saut. Ce redoutable animal, suspendu un instant au-dessus de l'abîme, y tomba et y fut enseveli. »

La mère Morin pâle et tremblante regardait le ciel, et depuis un instant elle n'écoutait pas bien le terrible récit de madame de Lorma ; elle n'osait lui dire ce qu'elle craignait, quand tout à coup le vent ouvrit une fenêtre qui se trouvait derrière madame de Lorma ; celle-ci se retourna effrayée, et s'écria en voyant la pluie tomber à torrent :

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! les enfants ! les enfants !... »

En effet l'orage grondait... les éclairs sillonnaient la nue... L'ordre fut donné de partir de tous côtés à la rencontre des enfants. Toute la ferme fut en émoi, ceux-ci couraient à droite, à gauche, à la mer, à la plaine. Chaque valet à son tour partait et revenait, et chaque valet qui revenait doublait l'inquiétude des pauvres mères.

Toutes deux, unies alors par un même sentiment, ne songeaient plus à la distance de rang qui les séparait.

L'âme a la même richesse dans la douleur, et madame de Lorma et sa pauvre servante versaient les mêmes larmes. Toutes deux, dans la prière qu'elles adressaient à Dieu de sauver leur enfant, étaient égales devant lui. Hélas! comme depuis le premier coup de tonnerre les heures s'écoulèrent lentement! Chaque éclair portait dans le cœur de ces tendres mères un feu dévorant.

« Que sont-elles devenues? disait l'une.

— Elles sont noyées, perdues! disait l'autre.

— Ah! madame, disait la mère Morin, Dieu est bon et il vous rendra votre enfant. Vous méritez d'être bénie, vous, si charitable!

— Oh! mère Morin, il devrait aussi vous rendre Fleurette. Vous avez été si malheureuse!

— Eh bien, peut-être nous les rendra-t-il, disait la mère Morin en joignant les mains.

— Oh! si je perdais mon enfant, disait madame de Lorma, je n'aurais plus rien au monde. »

Tout à coup, de la porte où s'étaient placées madame de Lorma et sa servante, on entend des cris, tandis que tout le village cherchait les enfants.

Bientôt on les voit de loin débusquer par un buisson, enveloppées toutes deux sous la jupe de Fleurette et courant toutes deux du même pas.

« Les voilà! les voilà! crièrent ensemble les deux mères. Oh! mon Dieu, que nous sommes heureuses! Dieu nous les rend. » Les deux femmes s'embrassaient et serraient tour à tour Fleurette et Pauline sur leur cœur. Tout le monde était heureux, tout le monde était content. Mais, lorsque Pauline

raconta à sa mère le courage de Fleurette, quand elle lui dit que sans elle elle eût péri dans les flots, ce fut alors pour les deux mères une joie bien vive; toutes deux étaient fières de leurs filles, car leurs filles avaient chacune fait preuve d'un bon cœur et d'un vrai courage.

LA RÉCOMPENSE.

Sur le penchant de la colline du *Plessis-Piquet*, joli village à trois lieues de Paris, où l'on arrivera bientôt par la vapeur, en moins de temps qu'il n'en faudra pour faire le tour de sa chambre, il existe une délicieuse petite habitation où vivait, il y a quelques années, une famille honnête et heureuse, où trois générations se portaient aussi bien les unes que les autres, savoir : un grand-papa de cinquante-cinq ans, une fille de trente et deux petites filles.

Celles-ci allaient tous les jours, après leur déjeuner, s'amuser au jardin, tandis que leur grand-papa, M. Brémard, lisait les nouvelles données dans les *Débats*, ou le feuilleton, s'il était de son goût; pendant ce temps-là madame Augusta, sa fille, travaillait à l'aiguille ou peignait un aquarelle.

Il était attaché à cette charmante famille deux bons serviteurs : une femme de cinquante ans et un homme de vingt-cinq, gens zélés, parfaits de politesse et d'une probité antique.

Élise était à la fois cuisinière et femme de chambre; c'était elle qui avait fait le repas de noces de sa maîtresse et le dîner de baptême de ses deux petites filles.

Élise appelait Blanche et Bonne *ses enfants*, Élise disait notre campagne, nos pommes, nos pêches, nos pigeons; elle disait surtout, lorsqu'elle voyait ses maîtres tristes : Nous avons des chagrins!...

Confidente en cheveux blancs de toutes les joies et de toutes les peines de la famille, Élise était fière de son état; elle appartenait jusqu'à sa mort à ses maîtres; aussi disait-elle : mon maître, ma maîtresse; car ceux-là lui appartenaient aussi.

Cependant, malgré les prérogatives qu'elle s'accordait dans la famille, elle était la plus respectueuse des servantes : jamais il ne lui était arrivé de parler autrement qu'à la troisième personne, et de s'asseoir devant ses maîtres. Aussi les autres domestiques et toutes les personnes qui avaient affaire à elle lui portaient-ils le plus grand respect : c'était toujours mademoiselle Élise qu'on la nommait.

Il n'y avait que monsieur, madame et les enfants qui avaient le droit de supprimer le titre de mademoiselle.

Quant à Poulo, c'était un bon garçon, bien réjoui; élevé à la campagne, il était tout simple de manières; son instruction se bornait à remplir exactement ses devoirs, il les aimait; il adorait ses maîtres; mais il aimait à rire aussi, et n'en laissait pas échapper l'occasion lorsqu'elle se présentait.

Il y avait encore dans la maison un autre être vivant auquel chacun portait un intérêt différent: les uns le caressaient, les autres le tourmentaient, les autres le rudoyaient, et, enfin, Élise le protégeait et le soignait avec une affection toute particulière. Cet être... c'était un chien.

Blanche et Bonne ne savaient qu'inventer à la campagne pour faire du pauvre Médor un objet d'amusement : c'était de l'atteler à une voiture, de monter dessus, de l'habiller en polichinelle ou en grande dame, de lui mettre des masques, des chapeaux, des fleurs sur la tête; enfin, mille petites folies qui ne peuvent germer que dans la tête des enfants.

Elles ne manquaient pas, on le pense bien, de le faire danser sur ses pattes de derrière.

« Médor ! Médor ! disait Blanche, en levant son petit doigt en l'air, à bas, à bas les pattes.

— Tiens, mon ami, tiens, Médor, un biscuit, disait Bonne, en lui présentant avec finesse un biscuit qu'elle retirait aussitôt que le pauvre chien approchait pour s'en emparer.

— Veux-tu bien te tenir droit! disait Blanche au même moment avec un air terrible.

— Oh ! qu'il est beau ! qu'il est beau ! disait Bonne. Viens, viens, mon petit Médor. » Et le biscuit de se retirer encore.

Enfin on le chassait, on le cajolait, et l'animal, toujours doux, toujours obéissant, regardait les enfants en remuant la queue, comme pour les remercier des tourments qu'elles lui donnaient; mais ces tourments retentissaient dans le cœur d'Élise.

« Pauvre Médor ! lui disait-elle, en lui donnant son lait tous les matins, quelquefois même le reste de son café à la crème, pauvre chien ! faut-il, après ce que tu as fait, que tu sois la victime des caprices de deux enfants !... Toi qui as vu la guerre avec mon maître, faut-il que tu sois aujourd'hui la proie de ses petites-filles !...

» Oh ! disait-elle tous les jours, il faut absolument que je dise à ma maîtresse ce qui se passe dans le bosquet; car ces enfants feront mourir ce pauvre animal. »

Et tous les jours se passaient, et pourtant Élise ne disait rien.

Mais, un jour, M. Brémard et sa fille étaient allés faire une visite dans le village.

Médor avait suivi ses petites maîtresses au bosquet, et Poulo leur apporta une assiette de gâteaux.

Voilà qu'il vient à Blanche l'idée de faire une grande partie

de jeu avec Médor et Poulo : elle voulait faire jouer à cache-cache le bon animal, et Poulo, pour ce genre d'exercice, lui était indispensable. Elle propose à Poulo de jouer; Poulo accepte. Alors Blanche distribua les rôles... Poulo se mettra ici... Bonne là... et Blanche plus loin... tous trois à la fois appelleront Médor; puis on se mettra à courir de côtés différents en l'appelant toujours. Ce qui fut dit fut fait. On appela à tue-tête : Médor !.. Médor !.. Médor !.. Médor part d'un côté. On l'appelle encore; il va d'un autre. Alors la course commence; on quitte le bosquet, on parcourt tout le jardin, on est hors d'haleine. Ce sont des rires, des cris, des aboiements du chien, auquel Poulo répond par imitation; alors les petites cherchent à imiter Poulo. Cela devint un bacchanal si étourdissant, qu'Élise, de sa cuisine, crut entendre des cris de détresse.

La pauvre fille tenait un poulet à sa main; elle le laissa tomber et se mit à courir aussi vite que son embonpoint le lui permettait; tandis qu'elle va au secours de ses enfants, le chat passe dans la cuisine, trouve le poulet à terre, l'emporte et fait un repas de roi.

Mais on aperçoit Élise de loin ; alors la troupe joyeuse et folle pense à lui faire une niche. On se cache dans un buisson ; on y retient Médor captif, et, au moment où Élise passe, tout le monde en sort en aboyant. Les petites filles sont échevelées, Poulo tout rouge de sueur, et Médor, agité par la circonstance, s'élance sur Élise, lui déchire son châle et manque de la renverser.

Élise fait un cri; les enfants la retiennent, et la figure de leur bonne devient sévère.

« Bonté divine !... dit la pauvre fille, en jetant un regard

sur *ses enfants*, comme vous voilà faites!... et tout en nage!... il y a de quoi être malade.

» Quelle extravagance!... dit-elle en s'adressant à Poulo, tandis qu'elle essuyait avec son mouchoir tout blanc le front des petites. Comment pouvez-vous faire courir ainsi des enfants?...

— Ce n'est pas lui, ma bonne, c'est nous.

— Et ce pauvre chien... dit-elle en regardant Médor, qui s'était étendu à terre.

» Voyez, la pauvre bête n'en peut plus... Ça ne peut pas durer; ça ne peut pas durer; » marmottait-elle entre ses dents, en entraînant les enfants dans leur chambre, où Médor les suivit en courant; et, se croyant quitte enfin avec ses petites maîtresses, il s'étala sur un fauteuil.

Élise, en déshabillant Bonne et Blanche, jetait de temps en temps un regard sur Médor, et disait tout bas :

« Pauvre chien... on te fera mourir!...

— Oh! ma bonne, je ne veux pas qu'il meure, dit Blanche en regardant Médor et lui faisant de petits signes d'intelligence, auxquels le chien répondait en bâillant et remuant la queue.

— Ni moi, ni moi, dit Bonne. Ce pauvre Médor est si gentil!... Et la petite, qui était habillée, alla près du chien et le caressa.

— Laissez-le reposer, mademoiselle, dit Élise, ça vaudra mieux que de le caresser

— Il n'est pas fatigué du tout, dit la petite. N'est-ce pas, Médor, mon ami, que tu n'es pas fatigué? »

Et le bon chien vint à sa voix se coucher à terre.

« Voyez, dit Élise, il n'en peut plus, et il est si vieux!

— Dame, il aime à jouer avec nous, ma bonne.

» N'est-ce pas, Médor, que tu aimes à jouer avec nous?... »

Et Médor de répondre, à sa manière.

« Eh bien, soit; admettons qu'il vous aime, je le veux bien : vous êtes si gentille, dit la bonne fille, qui était très-contente de trouver un prétexte pour sourire à ses enfants et les embrasser. Mais vous ne savez pas, mes chères petites, combien vous devriez prendre garde de lui faire du mal, à ce pauvre Médor... vous ne savez pas ce que vous lui devez...

— Nous! dirent les enfants étonnés.

— Oui, vous, mes chères demoiselles; car, sans ce bon Médor, votre grand-papa serait mort. »

A ce mot les petites ouvrirent des yeux stupéfaits.

« Grand-papa serait mort!... prononcèrent-elles toutes deux, mort, sans Médor?...

— Oui, mes enfants, Médor lui a sauvé la vie.

— Ah! ma bonne, raconte-nous donc ça, dit Blanche en joignant les mains.

— Je le veux bien, dit Élise; mais avant je vais aller chercher une tasse de lait pour la donner à boire à ce pauvre animal, et tâcher de le faire coucher sur un tabouret; il sera mieux que par terre.

— Oui, oui, ma bonne, » dirent les petites filles.

Et les voilà portant Médor sur un siége, au risque de lui casser les pattes, et le couvrant avec un châle en lui faisant la conversation.

« Mon petit Médor!... qu'il est gentil d'avoir sauvé bon-papa!... Je te donnerai du gâteau tous les jours. Allons, allons, dormez, monsieur, dormez. »

Élise parut, une tasse de lait à la main; le chien le but et alla se placer ensuite sur un tabouret, où il fut bientôt plongé dans un profond sommeil.

Alors Blanche et Bonne prirent place auprès de leur gouvernante, et celle-ci commença son récit en ces termes :

« Mes chères enfants, vous étiez alors bien petites, car il y a six ans de cela.

— Oh! oui, dit Bonne, je n'avais pas trois ans.

— Et moi, dit Blanche, j'en avais tout près de quatre.

—Vous étiez toutes deux gentilles, comme aujourd'hui, dit la bonne Élise; mais votre grand-papa n'était pas avec nous.

— Où était-il?

— A la guerre.

— Ah!...

— Et il voulut revenir, parce que votre pauvre papa venait de mourir, dit la bonne fille en levant les yeux au ciel, et elle soupira. C'était pour revenir avec votre maman, que monsieur fut obligé de traverser la Suisse, pays de précipices et de montagnes couvertes de neige.

— O mon Dieu! et maman qui parle d'y aller quand nous serons grandes, dit Bonne.

—Ah! j'aurai bien peur quand vous partirez, mes pauvres enfants... dit Élise.

— Bon-papa en est bien revenu, dit Blanche; moi, je n'aurai pas peur.

— Il a bien manqué n'en pas revenir, mes chères petites, dit Élise solennellement.

— Comment ça? dit Bonne.

— Mais tais-toi donc, reprend Blanche impatientée, jamais ma bonne ne finira son histoire; tu l'interromps toujours. »

Élise continua :

« Figurez-vous, mes enfants, que, pour revenir d'Italie, mon maître traversa la Suisse et se trouva égaré sur une montagne couverte de neige. Ce jour-là il faisait plus vilain temps que

jamais: le vent soufflait, la neige tombait, et, de tous côtés, on voyait des montagnes se détacher et rouler dans des torrents.

— Oh ! tu me fais peur, ma bonne, dit la plus petite.

— Tais-toi donc, reprend sa sœur.

— Votre pauvre bon-papa n'avait qu'un petit manteau bien léger, parce que l'on a peine à marcher dans ces chemins bordés de précipices.

— Ah ! mon Dieu ! dit Bonne.

— Chut! dit Blanche.

— Alors il commença au milieu de la nuit à avoir froid. Son guide l'avait quitté, et il s'égara tout à fait!... Mon pauvre maître perdit courage, et se laissa tomber dans la neige !

— Ah ! mon Dieu ! dirent les enfants, en élevant leurs petites mains ; et tout seul ! !...

— Non, non, mes enfants, il n'était pas seul... Médor était avec lui ! !... »

Les enfants regardèrent leur bonne avec étonnement.

« Oui, Médor, reprend Élise; quand il vit son maître qui ne se levait pas, il le tira par son habit, par ses jambes ; il le lécha, il le mordit tout doucement; enfin, voyant que son maître ne se levait pas encore, le pauvre animal se mit à pousser des gémissements affreux ! des hurlements terribles; et, comme on ne venait pas à ses cris, il se mit à courir, à courir... Il reconnut que des chiens de son espèce avaient passé par là, en flairant la terre sans doute, car il sut découvrir à une grande distance une habitation charitable, où de saints religieux reçoivent les malheureux voyageurs égarés dans les montagnes glacées : cet asile s'appelle le couvent de Saint-Bernard.

» Médor arrive au couvent, enfin ; un chien était à la porte ; le chien, à la vue de Médor, qui lui a parlé sans doute son

langage, se met à sonner très-fort une petite cloche qui est placée à la porte de l'hospice.

— Comment, dit Blanche, les chiens du mont Saint-Bernard font ça? allons donc!

— Oui... oui... mes enfants, ce chien réveille le couvent; les religieux allument des flambeaux; Médor alors ne les quitte pas, il les appelle à lui, il les guide, il les devance, les conduit enfin, au milieu des glaces et des routes perdues, vers votre grand-papa, qui déjà était enseveli sous des monceaux de neige.

— Oh! ce bon Médor!... dirent les enfants en pleurant.

— Mais on n'eut pas à le chercher long-temps, votre pauvre bon-papa. Médor, des pattes et du museau, écarte les neiges, la neige se découvre, et alors on enlève mon pauvre maître, on le transporte au couvent; là, les plus grands soins lui sont prodigués, il revient à la vie, et les religieux lui racontent ce qu'a fait son chien pour lui.

— Quel bonheur! dirent les petites.

— Mais, ma bonne, je ne puis croire, dit Blanche, que les chiens parlent et s'entendent entre eux.

— Comment, mademoiselle, dit Élise, si les chiens parlent et entendent!... Mais Médor ne vous entend-il pas vous-même, quand vous lui dites: « Médor, ici!... Médor, là!... Allez-vous-en!... etc., etc.? » et ce matin, il jouait bien à cache-cache avec vous! dit la pauvre fille en soupirant.

— Oh! ça, Élise a raison, dit Bonne; car je n'ai qu'à lui dire ce que je veux, il le fait à la minute.

— Eh bien! soit, les chiens entendent, je le veux bien, reprit Blanche; mais ils ne sonnent pas aux portes, peut-être?

— C'est ce qui vous trompe, mademoiselle, dit Élise; j'en

ai connu un, moi, qui savait très bien se servir de la sonnette pour son usage particulier.

— Ah! ah! par exemple, dit Blanche en riant aux éclats, je serais curieuse de savoir l'histoire de ton chien, ma bonne.

— Elle est bien simple. Ce chien-là n'était pas mon chien, mais celui du couvent où j'ai été élevée, et voilà ce qu'il a fait:

» On était charitable, au couvent des Ursulines de Pontoise, mes enfants, et l'on distribuait à manger chaque jour à un certain nombre de pauvres.

» Le chien, qui appartenait au couvent, assistait régulièrement à ce repas, où il trouvait quelques petits morceaux perdus. Il arrivait cependant assez fréquemment qu'il ne recevait rien du tout.

» Les portions étaient distribuées à chaque pauvre dans un tour ou espèce de grande boîte ronde posée dans l'ouverture d'une muraille. Lorsqu'un pauvre arrivait, il sonnait une cloche pour avertir qu'il venait chercher sa portion; alors la personne chargée des distributions plaçait cette portion dans le tour et la faisait passer du côté opposé. Le chien, s'étant aperçu qu'il arrivait à manger chaque fois que la cloche était sonnée, s'imagina d'essayer si cet expédient lui réussirait aussi bien qu'aux pauvres mendiants.

— Eh bien! il avait de l'esprit ce chien-là, dit Bonne, et je vois ce qu'il a fait.

— Tais-toi, dit Blanche, tu ne laisses jamais finir!... Et puis après, ma bonne?...

— Un jour qu'on ne lui avait rien donné à manger, et que tous les pauvres étaient partis, il prit la corde dans sa gueule et il se mit à sonner la cloche.

— Ah! ah! ah! dit Bonne en éclatant de rire, comme j'aurais voulu le voir!

— Et toi, l'as-tu vu, ma bonne? dit Blanche.

— Non, mademoiselle, dit Élise, mais la sœur Rosalie l'avait vu, et l'on ne ment jamais au couvent!... Mais ça n'est pas tout.

» Cet expédient lui ayant réussi, il le continua les jours suivants; mais le cuisinier, qui s'était aperçu qu'on lui demandait une portion en sus de celles qu'il devait donner...

— Ça ne l'arrangeait pas, dit Bonne.

— Il chercha à découvrir l'auteur de cette fraude, et bientôt il vit le chien sonner la cloche.

» La supérieure du couvent ayant appris ce fait, ordonna qu'on permît au chien de sonner la cloche chaque jour, et qu'on lui distribuât une portion en récompense de sa sagacité et de l'adresse qu'il avait montrée.

— La supérieure lui a donné sa récompense, dit Blanche; mais ce chien-là était un chien comme il n'y en a pas.

— Vous me pardonnerez, mademoiselle, dit Élise, il y en a de plus intelligents encore.

— Lesquels donc, ma bonne? dirent Blanche et Bonne.

— Vous en connaissez un, mes enfants, qui rend à son maître les services d'un bon serviteur.

— Je suis sûre que tu veux parler de Noiro, ma bonne, dit Blanche.

— Précisément, mademoiselle. Voyez avec quelle intelligence ce chien de berger devient le gardien des troupeaux que Gros-Pierre confie à sa garde! avec quelle pétulance on le voit courir dans tous les sens, autour des moutons réunis en masse, pour s'assurer que tous sont à leur poste, qu'aucun ne s'est échappé; comme ses regards vigilants se promènent sur le groupe confié à ses soins! Tandis que d'un coup de dent il fait rentrer la brebis qui s'égare, il aboie

après celle qui veut s'échapper ; s'il suit la marche du troupeau, « il semble, disait Monsieur un jour en regardant Noiro, un commandant de bataillon qui maintient l'ordre dans ses troupes, et ne permet pas que les lignes décrites pour la marche soient d'un pouce dépassées. » Courant, criant, haletant, il met l'ordre partout. Il n'est pas de serviteur auquel on aurait prescrit son devoir d'heure en heure, de minute en minute, qui pût le remplir avec le zèle de cet animal dévoué. Ce chien, qui se donne toute la peine, et qui n'attend pour récompense de sa journée laborieuse qu'un peu de nourriture au coucher du soleil, et un peu de paille pour se reposer, dort jusqu'au moment où la voix de son maître l'appelle. Il est plus raisonnable que des domestiques que je connais, qui perdent leur temps à courir avec des enfants...

— Oh! tu vas gronder Poulo, j'en suis sûre, ma bonne...

— Je ne le gronderai pas, mais je trouve qu'il a eu tort de vous laisser mettre en nage.

— Eh bien, ma bonne, c'est très-vrai ; j'aime Noiro, dit Blanche, et je lui donne souvent du pain quand je le trouve avec Gros-Pierre dans la plaine. Mais tu me rappelles l'histoire d'un autre chien bien plus extraordinaire que les tiens et bien plus intéressant ; c'est maman qui me l'a racontée.

— Je l'entendrai avec plaisir, dit Élise, qui ne savait rien sur la race canine que l'histoire de son couvent et celle de Noiro, histoires que son amour pour Médor lui avait rappelées. Dites-nous cela, ma belle enfant.

— Ne sois pas trop longue dans ton récit, dit Bonne ; je voudrais aller jouer.

— Vous avez encore trop chaud, dit Élise, et d'ailleurs, puisque c'est votre maman qui a raconté ce que va nous dire votre sœur, ça doit être très-intéressant.

— Oh! certainement, dit Bonne en allant s'asseoir à côté de Médor, pour s'amuser un peu, sans que ça parût, avec lui.

— Ceci, dit Blanche d'un air sérieux, ne se passe pas près d'ici; c'est chez les Esquimaux.

— Les Es...? dit Élise.

— Les Esquimaux, reprend Blanche avec importance; tu ne connais pas ça, toi! Les Esquimaux, ma bonne, font partie d'un peuple à peu près sauvage de l'Amérique septentrionale, et habitent un pays voisin du cercle polaire. Ces gens-là vivent du produit de leur pêche, et ils sont très-pauvres. Il n'y a qu'un siècle qu'ils croient à Dieu.

— Oh! c'est sans doute quelques bons missionnaires qui sont allés là? dit Élise.

— Oui, ma bonne; maman m'a dit que c'étaient les frères Moraves, qui y sont allés prêcher l'Évangile en 1733.

— Dieu les bénisse! dit la bonne femme; mais l'histoire du chien, s'il vous plaît, mademoiselle?

— La voici, ma bonne, reprend la petite :

» Dans les pays voisins du cercle polaire, chez les Esquimaux, les chiens servent au labourage, et, lorsque les labours sont finis, on les attelle comme bêtes de somme. Chez les Esquimaux, la nourriture, rare pour les hommes, le devient davantage pour les animaux. Eh bien, ces pauvres bêtes attendent leur maigre ration chaque jour avec une admirable patience, et acceptent, à la fin d'une journée laborieuse, avec résignation ce qu'on leur donne, sans aucune plainte, mais ils sont sensibles aux mauvais traitements. Les hommes de ce pays, rustres et sauvages, ne savent se faire obéir que le fouet à la main; souvent les chiens se révoltent et soutiennent avec leurs maîtres des combats sanglants.

— Les maîtres ont toujours tort de brusquer ceux qui les servent, dit Élise.

— C'est bien vrai, ça, dit Bonne, en venant embrasser sa vieille gouvernante.

— Et pourtant avec quelle douceur ces pauvres animaux consentent à traîner des fardeaux énormes sur les neiges glacées ! Ils franchissent avec une agilité et une perspicacité remarquables les routes cachées sous la neige, car il n'est pas rare que les chemins soient couverts de neige de façon à ne pouvoir plus en reconnaître la trace ; eh bien, ces chiens ont une habileté surprenante pour la découvrir, et, sans s'égarer, ramener le traîneau à la maison.

— Voyez, ma chère enfant, quels services ces pauvres bêtes rendent à des hommes !

— Certainement, car dans ces pays glacés il n'y a pas de chevaux, et ces chiens les remplacent ; c'est à l'aide de ces bons animaux, m'a dit maman, que les Esquimaux se procurent pendant la saison des chasses tout ce qui leur est nécessaire. Ils ne pourraient, sans ces animaux adroits et courageux, réussir à dompter les rennes, les ours et le veau marin sous leur retraite glacée : et les rennes, les ours et le veau marin sont la seule ressource des Esquimaux.

— Comment cela ? demande Élise.

— En les vendant, dit Blanche. Eh bien, ma bonne, à la distance d'un demi-quart de lieue, ces chiens intelligents aperçoivent la trace des animaux qu'ils doivent attaquer. Leur ardeur est incroyable ; quoique attelés à un traîneau chargé de butin et d'hommes, on a peine à les contenir.

— Voyez donc ! voyez donc si ça n'est pas admirable ! dit Élise ; mais comment peuvent-ils courir et comment les dirige-t-on ?

— Ah! voilà comme ça se fait, m'a dit maman...

— Comme madame est savante! dit la bonne Élise. Que vous êtes heureuses, mes enfants, d'avoir une telle mère!

— Oh! ça, c'est vrai! dit Bonne, qui n'avait bien compris du récit que ces derniers mots.

— Écoutons, reprend Élise.

— Pour atteler les chiens esquimaux, on place à la distance de deux ou trois pieds en avant le chien doué de qualités et de force extraordinaires. C'est une merveille que l'intelligence avec laquelle le chef de file conduit son troupeau; le conducteur, placé sur un siége élevé, n'a presque jamais besoin de s'occuper du chien qui le mène; il lui suffit de lui prononcer le nom du lieu où il faut aller, après l'avoir interpellé lui-même.

— Vous voyez bien qu'il comprend la parole, mon enfant.

— Alors il s'établit un commerce intime entre le chien et le maître: ils échangent des regards, l'un pour interroger, l'autre pour répondre. Les Esquimaux ont des mots pour exprimer la droite et la gauche à leurs chiens, comme nos charretiers à leurs chevaux, et ceux-ci obéissent avec une soumission et un instinct que n'a pas toujours le cheval, qui est de nature un peu capricieuse.

— Ah! je le crois bien, que le cheval est capricieux! Aussi j'ai grand' peur quand madame va à cheval avec monsieur!...

— La beauté de ces animaux répond à leurs précieuses qualités; ils sont blancs comme la neige de leurs montagnes, leur fourrure est longue et soyeuse, leur regard fixe, et leur course aussi rapide que celle des chiens de chasse.

— Ah! ma chère petite Blanche, dit la bonne Élise, en

embrassant sa jolie petite maîtresse, comme elle est donc intéressante, votre histoire des *Esquinaux!*

— Esquimaux, ma bonne, dit Blanche en riant.

— Oui... Dame! moi, je ne suis pas savante ; mais, tenez, laissez-moi vous raconter à mon tour l'histoire d'un pauvre chien que j'ai vu à Paris, et qui était aussi utile pour son maître que les chiens des Esquimaux pour les leurs.

— Ce sera la dernière, ma bonne, car je voudrais aller jouer, dit la petite qui s'était couchée à côté de Médor.

— Toi, tu ne penses qu'à jouer, dit Blanche.

— Maman m'a dit de jouer toute la journée, ma sœur.

— Voyons, voyons, après qu'Élise nous aura dit sa petite histoire, nous irons au-devant de maman.

— Oui, mes enfants, nous irons toutes trois.

— Avec Médor, dit Bonne.

— Oui, oui, avec Médor, dit Élise.

— Voyons ton histoire, ma bonne ?

— Un jour, madame m'avait envoyée porter un secours chez une pauvre femme, dans une bien vilaine rue et une bien triste maison. J'arrive au sixième étage, et je m'assieds un instant pour me reposer avant de monter le septième.

» Je vois arriver un homme tenant un chien à la main. Cet homme était aveugle, et, pour gagner sa vie, il avait pour guide, compagnon d'infortune et ami, un pauvre vieux barbet aux longues soies noires et frisées, malpropre de sa nature.

» Je me levai pour laisser passer l'aveugle. Celui-ci me demandait l'aumône, et son chien s'était arrêté devant moi, avec les yeux fixés sur moi d'un air suppliant.

» — Cet animal est mon guide et mon compagnon d'infortune, me dit l'aveugle ; il sait supporter la faim comme moi ;

l'hiver, il me sert de couverture en s'étendant sur mes pieds glacés comme pour les réchauffer; il partage mes fatigues et ma honte, il parcourt les rues et s'arrête pour demander l'aumône pour moi; car, moi, je laisserais passer les gens sans les voir, je ne pourrais pas distinguer le riche du pauvre : mon chien ne se trompe pas. »

» Oui, mes enfants, continua Élise, ce chien paraît supplier; on dirait qu'il s'identifie à celui qu'il sert. « Et à ma dernière demeure, me dit le pauvre homme, on l'entendra sur ma pauvre tombe gémir et l'arroser des seules larmes qui y seront versées. Pendant ma triste vie, nous avons été unis; il ne me survivra pas si je meurs... » Que dites-vous, mes enfants, de ce pauvre chien de l'aveugle?

— Voilà un chien bien estimable aussi, dit Blanche; mais, moi, j'aime plus encore Médor, qui a sauvé bon-papa.

— Vous avez raison, mes enfants, d'aimer Médor, dit Élise, mais il ne faut plus le tourmenter.

— Oh! non, non, il ne faut plus le tourmenter, dirent les petites; et nous le soignerons quand il sera malade.

— Nous ne pouvons donc plus jouer avec lui? dit Bonne.

— Si fait, mes enfants; mais sans lui faire de mal.

— Oh! jamais! dit Blanche; et, pour avoir sauvé bon-papa, il aura tous les jours sa récompense. »

Élise, trouvant alors que Bonne et Blanche étaient assez reposées, se décida à les conduire au-devant de leur mère et de leur bon-papa. Sur un signe de ses petites maîtresses, Médor les suivit; mais Élise leur répéta avec un ton presque solennel :

« N'oubliez pas, mes enfants, que Médor a sauvé la vie de votre bon-papa!... »

LA VIE CHAMPÊTRE.

Il y a un an, une grande dame donnait, à Paris, dans son brillant hôtel du faubourg Saint-Germain, une fête charmante suivie d'une délicieuse collation.

Cent petits enfants et grands personnages y étaient invités. On devait se réunir à midi, et ne rentrer chez soi qu'à l'heure de la nuit. Pour cette fête les jeunes filles avaient mis leurs plus jolies toilettes.

Était-ce un bal? Non. Un spectacle de marionnettes? Non. Une loterie? Non... Qu'était-ce donc alors pour motiver l'empressement de ces jolies enfants, et même celui de leurs mères? C'était la visite que devait faire à la marquise de *** un petit être difforme, misérable, malheureux; l'un de ces pauvres monstres que le Ciel prend encore en pitié, en leur donnant la ressource de se montrer pour soutenir une existence vouée à de déplorables infortunes; esprit nul, complexion illusoire, atome vivant sous une forme humaine, méprisé sans mériter de blâme, et recherché sans inspirer l'affection; en un mot, la marquise attendait la visite d'un nain, et ce nain c'était *Tom Pouce.*

Oh! que c'était drôle à voir toutes ces jolies têtes de huit, dix, douze et quatorze ans, aux tresses brillantes, aux cheveux bouclés, toutes ces jolies têtes se lever, ou plutôt se baisser pour regarder le petit *extrait de marquis* descendre de son brillant équipage! Comme il fut reçu avec joie, avec

bonheur, j'allais dire avec amour, par ces enfants, ces belles demoiselles qui lui permirent de baiser leur main !

« Oh ! qu'il est gentil!... qu'il est gentil!... » disaient-elles toutes; et, lorsqu'on se mit à table, ce furent les plus élevées en dignité qui briguèrent l'avantage de se placer près de lui. Que d'honneur pour cet infortuné!... Et lorsqu'on pense qu'il n'y avait pas là une seule famille, pas une seule mère qui n'eût été inconsolable d'avoir un de ses enfants semblable à celui qu'elle était venue admirer!...

Cela donne l'idée du prix que l'on doit attacher aux louanges.

Du reste, l'usage de s'amuser de ces petits êtres remonte aux temps les plus reculés; ils ont été souvent chez les grands seigneurs des personnages privilégiés.

Au moyen âge ils étaient gardiens des châteaux et confidents des chevaliers; ils les accompagnaient en voyage; ils sonnaient du cor et annonçaient ainsi l'arrivée de leurs maîtres; dans les combats ils se tenaient à leurs côtés. C'étaient eux qui pansaient les blessés en temps de paix; ils les servaient à table, et leur récitaient des histoires pour les amuser. Enfin, l'amour des princes et des princesses fut si grand pour les nains que Marie de Médicis peupla sa cour de nains et de naines.

Mais jamais en France les nains ne reçurent autant d'honneurs qu'en Russie, et, particulièrement, dans l'année 1710. Un prince, Menzikoff, se maria, et, pour donner à sa noble fiancée une surprise des plus charmantes de ce temps là, il fit chercher partout un nain et une naine de jolie figure, et les plaça dans un pâté au milieu de la table du festin.

L'écuyer tranchant n'avait pas touché à ce pâté-là, que le prince disait être d'une nature extraordinaire; il attendait

que le dessert fût servi pour en faire les honneurs à l'assemblée.

En effet, à un mot du prince, le pâté s'ouvrit, et l'on vit paraître le nain et la naine magnifiquement costumés.

Au même instant, de mélodieux accords se firent entendre, et les petits danseurs de dix-huit pouces de hauteur exécutèrent un menuet avec une grâce parfaite.

La princesse et les convives furent ravis.

Quelque temps après le prince maria ses nains, et voulut, pour célébrer leur noce, entourer le marié et la mariée d'un peuple de nains et de naines. On courut le pays à quatre cents lieues à la ronde, et l'on parvint à en réunir quatre-vingt-deux. Ils furent tous habillés magnifiquement, et le jour de la cérémonie le prince servit d'escorte aux mariés.

Ils marchaient tous à pied, devant, derrière et à côté de la voiture des époux.

Le prince et la princesse Menzikoff ouvraient la marche en habit de cour.

C'est l'une des plus grandes folies que l'on fit à l'occasion des nains.

Mais, à Sparte et à Rome, dans le temps où les peuples préféraient la guerre au luxe des cours et n'estimaient que la force physique, les nains étaient proscrits.

On les précipitait dans des abîmes, on les exposait sous des arbres ou au courant des fleuves, après les avoir placés dans des boîtes ouvertes. Cet usage n'était point aboli au temps des persécutions exercées contre le christianisme.

En ce temps, il existait à Rome une jeune femme païenne nommée Sylvia. Sa ferveur pour le paganisme s'était refroidi par les malheurs dont on accablait les chrétiens. Souvent

elle s'était entretenue de leur croyance, et elle avait senti son cœur battre au récit de leur courage.

Sylvia était mère de deux petites filles jumelles qui étaient restées si petites, si petites jusqu'à six mois, qu'elle craignait qu'on ne les prît pour des naines, et qu'on ne les condamnât à être jetées dans le Tibre.

Pauvre mère!... elle cherchait à cacher ses enfants à tous les yeux; car leur faiblesse ne les rendait que plus chères à leur mère, puisque ses soins leur étaient plus indispensables encore. Elle les pressait sur son cœur, elle les nourrissait de son lait; l'idée enfin de s'en séparer la plongeait dans le désespoir.

Et d'ailleurs, ces deux petites filles étaient si gentilles!... Toutes deux se ressemblaient au point de les confondre; elles avaient toutes deux de jolis petits yeux bleus, une petite bouche rosée, une petite figure ronde et blanche, avec des petites joues veloutées; des petites mains si fines, si gracieuses, des petits pieds si mignons; elles souriaient si gentiment; enfin elles semblaient des petits anges à six mois, comment pouvoir supposer qu'elles seraient un jour des petits monstres!...

Oh! la pauvre mère, comme elle les aimait!...

Elle avait fait pour ses deux petits trésors un petit berceau de huit pouces de long sur six pouces de large. Ce petit berceau était en osier, à jour, travaillé merveilleusement, et, pour empêcher l'air d'y pénétrer, la bonne mère l'avait doublé à l'intérieur d'une feuille de liége recouverte en taffetas rose; un joli rideau de toile légère empêchait le grand jour de frapper trop ardent sur les deux petites créatures.

C'était devant ce berceau que Sylvia passait les jours et les nuits à prier et à pleurer.

Mais, pour prier et être entendue de Dieu, elle n'avait pas encore assez avant dans son cœur la foi, qui pourtant voulait y descendre.

Un soir l'orage grondait, la pluie tombait avec violence : Sylvia était plongée dans les pensées les plus tristes. Elle savait que ses enfants avaient été dénoncés, et que, si elle ne trouvait pas un moyen de les soustraire à la visite qu'on viendrait faire chez elle, ils seraient perdus.

On frappe à sa porte... Elle frémit... car elle a tout à craindre! On frappe encore... Elle se lève, et d'une voix bien émue elle demande ce que l'on veut.

« C'est un vieillard, répond une douce voix, qui, attardé par l'orage, implore l'hospitalité. »

Sylvia ne peut croire à un mensonge dans cet accent qui va à son cœur : elle ouvre. Un homme vénérable se présente : il est couvert d'une longue robe de laine à capuchon, le signe de la croix est attaché à sa ceinture, une longue barbe tombe sur sa poitrine. Il jette en entrant son capuchon en arrière, et découvre une tête noble et belle, d'une expression douce qui fit entrer l'espérance dans le cœur de la pauvre mère.

« L'orage me menaçait, ma fille, et j'ai pensé que votre toit ne me serait pas refusé. Le Sauveur a dit : « Frappez, et l'on vous ouvrira. »

— Entrez, vieillard, dit la jeune Romaine, entrez; jamais un malheureux ou un voyageur n'a frappé à ma porte en vain. Séchez vos vêtements à ce feu de bois sec. »

Le vieillard s'approcha du feu. Tandis qu'il se réchauffait, il vit la jeune femme prendre un petit objet recouvert et le porter dans une chambre voisine.

« Vous vous défiez de moi, ma fille, dit le vieillard, et

pourtant je ne veux pas vous faire de mal. Mais vous voyez que je suis chrétien, et je vous suis suspect.

— Oh! non, dit Sylvia. Ce ne sont pas les chrétiens que je crains aujourd'hui!... Mais vous, que faites-vous dans ce pays, vieillard? fuyez plutôt, si vous ne voulez pas mourir.

— Ma mission est de vivre et de porter la parole du Sauveur et la foi dans les âmes, dit le vieillard.

— La foi et la parole du Sauveur... dit Sylvia. Oh! du Sauveur... s'il pouvait sauver mes enfants, je croirais à lui... Mais ils périront, mes enfants!...

— Vos enfants... dit le vieillard; vous craignez pour eux?

— Oui... »

Et Sylvia lui dit ce qu'elle craignait... et elle ajouta qu'elle n'avait pas d'espérance.

« Ah! dit saint Paul, car c'était l'apôtre des Gentils qui était près de la pauvre mère; ah! ma fille, vous n'êtes pas chrétienne! L'accent que vous venez d'avoir, en me disant ces mots désolés, le prouve, car les chrétiens ne sont jamais sans espérance...

— Je suis née païenne, répond Sylvia.

— Et vous détestez les chrétiens sans doute?

— Je suis Romaine, et j'honore le courage; les chrétiens en ont, et je les honore à cause de cela, dit-elle avec fierté.

— Ainsi, vous ne leur voulez pas de mal?

— Oh! dit Sylvia, je ne veux de mal à personne. C'est bien plutôt les autres qui m'en veulent!

— On veut vous nuire, dit le saint homme en s'animant, et vous semblez une honnête femme... Ah! que n'êtes-vous chrétienne!... votre douleur serait moins désespérée.

— Personne ne peut rien contre mon malheur, dit Sylvia.

— Si vous étiez chrétienne, dit le Saint, vous auriez espé-

rance en Dieu!... mais vous adorez les faux dieux, et alors vous vous livrez au désespoir.

— Non! dit Sylvia, non, je n'adore plus les faux dieux!... non, je ne puis plus estimer ceux qui tourmentent des hommes qui ne font aucun mal... des hommes qui savent mourir pour être fidèles à leur foi. »

Le Saint, voyant dans cette jeune Romaine des sentiments d'humanité, crut pouvoir essayer de la convertir. En effet, après qu'il lui eut expliqué les saints mystères, il la trouva disposée à embrasser la foi chrétienne, et la nuit même Sylvia, ainsi que ses deux enfants, reçut le sacrement du baptême *.

« Allez, ma fille, lui dit saint Paul; allez, fille du vrai Dieu, vos enfants seront sauvés! Priez... et n'oubliez pas l'apôtre dans vos prières. »

Saint Paul la quitta, et poursuivit en Italie la mission céleste qu'il avait reçue de Dieu.

Sylvia était plus forte depuis cette visite mémorable; mais, au moment où le saint homme sortait de sa demeure, des gardes y entrèrent.

— Quel est cet homme qui sort d'ici? » dirent-ils.

La jeune chrétienne garda le silence.

« Parleras-tu? ajoutèrent-ils avec rage.

— Je n'ai rien à vous dire, répond Sylvia froidement.

— Tu parleras ou tu vas être traînée dans les prisons de Rome. Réponds!... cet homme est un chrétien misérable, qui vient de te convertir!... »

Sylvia ne répondit pas.

« Suis-nous alors, dirent les espions de l'empereur, ou jure-nous que tu n'es pas chrétienne. »

* Histoire de saint Paul.

Sylvia garda le silence. Alors le soldat, furieux, la prit par le bras et voulut l'entraîner.

« Oh! laissez-moi, laissez-moi!... dit-elle, laissez-moi emporter mes enfants! »

Alors elle se précipita sur le petit berceau de ses deux petites filles.

Le soldat les regarda avec mépris et dit :

« Ah! ce sont des nains... Nous allons nous en débarrasser en passant devant le fleuve. »

La pauvre mère se jeta à ses pieds en joignant ses mains suppliantes.

« Non, non, dit-elle, vous n'aurez pas cette cruauté!... laissez-moi, laissez-moi mes enfants; je les nourrirai dans ma prison; je les nourrirai de mon lait; oh! laissez-les-moi, laissez-les-moi!...

— En effet, dit le misérable, quand tu seras vouée au lion ces deux petits monstres lui serviront de dessert. »

La mère frémit et ne dit plus un mot; elle se laissa enchaîner et demanda pour toute grâce de poser elle-même le berceau sur le fleuve.

« Oh! pour cela, il n'y a pas d'inconvénient, dit le misérable; allons, partons... »

On enchaîna l'une des mains de Sylvia, et de l'autre elle tenait le berceau de ses chères petites filles.

Ses yeux fixés sur elles, elle n'osait pleurer, dans la crainte de provoquer la colère de ses bourreaux. Elle marcha entourée des gardes, et, arrivée au fleuve, elle demanda la grâce de faire sa prière.

Alors elle se mit à genoux, et, caressant tour à tour ses deux petites filles, elle les embrassa et les allaita; puis, les bénissant toutes deux au nom du Sauveur, elle les recom-

manda à Dieu. Alors, se levant avec courage et majesté :

« C'est au nom de Jésus-Christ et de sa sainte religion, dit-elle, que je vais mourir!... Allez, allez, mes enfants, et si Dieu ne vous sauve pas des flots, nous nous retrouverons dans le royaume des cieux ! »

A ces derniers mots, elle lança d'une main sûre le berceau sur l'eau du fleuve et partit...

Mais au détour d'une route, tandis que les gardes ne l'épiaient pas, elle jeta un dernier coup d'œil sur le courant pour revoir encore le berceau qui portait ses chères enfants.

Mais, ô miracle !... elle vit alors un rayon de lumière s'approcher sous la forme d'un agneau... le berceau se plaça de lui-même sur sa toison blanche, et, toujours entouré de l'auréole céleste, il fut emporté à la nage par l'animal miraculeux *.

« Oh! merci, merci, s'écria Sylvia dans un saint enthousiasme, maintenant je puis mourir. »

Elle fut entraînée dans les cachots de Rome, où elle devait recevoir bientôt la palme des martyrs.

II.

Le berceau vogua long-temps sur la toison céleste, et la bise et le soleil n'atteignaient pas les enfants que Jésus voulait sauver.

L'agneau que Dieu avait choisi pour ce miracle arriva à sa destination avant la nuit; cet agneau appartenait à un pâtre chrétien.

Dans une contrée déserte, loin des persécuteurs de la foi sainte, était une grotte solitaire tapissée de plantes généreuses

* Vision d'une femme martyre (*Histoire des Martyrs*).

et vivifiantes au dehors et de mousse au dedans; cette grotte, posée devant un champ fertile et près d'un ruisseau limpide, était, sur les côtés, abritée par des arbres à fruits et des bois de jasmin. Les fleurs les plus rares y poussaient sans culture; l'herbe y était toujours émaillée, le ciel toujours pur. C'était un séjour de paix. Là, vivait seul, avec une chèvre et un mouton, Tobie, pâtre chrétien, adorant Dieu et la nature, n'ayant pour toute ambition que de cultiver le coin de terre qu'il s'était approprié sans contrôle et sans remords; car il n'appartenait qu'à Dieu, et Dieu le rendait fertile.

Il laissait le monde s'agiter sans lui, et les tyrans aussi le laissaient en repos.

Le pâtre ne croyait pas d'ailleurs qu'il y eût une vie plus heureuse que la sienne; car il ne manquait de rien.

Sa chèvre lui donnait du lait; son champ, du blé de maïs; son mouton, sa laine blanche et fine; la nature, des fruits et de l'eau; que fallait-il de plus pour un homme de la nature.

Un jour, son mouton chéri s'était absenté plus long-temps qu'à l'ordinaire, et, quoique Tobie ne fût pas inquiet de lui, il se dirigea vers le bord d'une petite rivière qui arrosait la contrée à une demi-lieue de la grotte.

Quelquefois son mouton allait y paître des fleurs nouvelles et de l'herbe fraîche.

A peine arrivé, il l'aperçut de loin qui nageait, ou plutôt qui glissait sur l'eau, et il crut voir briller sur sa toison blanche un objet inconnu.

« Quelle est donc cette provision que m'apporte Blanchet? » dit le bon paysan, en faisant ses efforts pour voir cet objet; mais ça lui fut impossible.

Enfin le mouton aborda sans fatigue et presque sans être mouillé. Alors, sarrêtant devant son maître, il lui fit signe

de prendre le petit panier qu'il portait; le maître n'avait pas eu besoin d'y être invité pour s'en saisir. Quelle fut sa surprise lorsque, ayant découvert le petit rideau de toile légère qui le couvrait, il vit deux petits enfants si petits, si petits et si gentils à la fois, qu'il ne comprit pas de qui ils étaient nés. Mais n'importe, c'étaient deux êtres vivants que Dieu lui envoyait, et son devoir lui imposait d'en prendre soin.

Il posa religieusement sur un banc de mousse le joli petit berceau et recouvrit les deux enfants d'une belle laine blanche récoltée, l'année d'avant, sur le dos de Blanchet.

Puis, à un petit cri que firent les enfants, le bon homme jugea qu'ils avaient faim : alors il alla chercher Bellina, la jolie chèvre, et, l'ayant fait coucher à terre, il lui présenta les deux petites filles, qui n'eurent pas plutôt senti les mamelons de la chèvre qu'elles s'en saisirent, et pendant près d'une heure elles se rassasièrent à son lait vivifiant et pur.

« Voilà une nourrice toute trouvée, dit le bon Tobie, et me voici deux petits enfants à élever.

» Voyons, quel appartement vais-je leur assigner dans ma grotte?... Celui de leur nourrice, la bonne bête en aura grand soin, j'en suis sûr.

» Mais je vais leur faire un joli petit lit de mousse où elles seront mieux que dans ce panier, qui est déjà trop petit pour elles. »

En effet, les enfants grandissaient à vue d'œil.

A son dernier voyage à Rome, où il allait deux fois l'an, le brave Tobie avait acheté quelques étoffes, par échange avec des fruits et du maïs.

Alors il se mit à tailler de petits vêtements aux enfants de Dieu, c'est ainsi qu'il les appelait, et, tout en cultivant son champ, il les soignait et trouvait dans cette nouvelle occupa-

tion une joie inconnue, une sainte distraction qui lui faisait aimer la vie et la considérer sous un nouveau jour.

D'ailleurs, une circonstance particulière l'avait attaché doublement à ces enfants : il avait trouvé fixé à leur berceau un ruban auquel était suspendue une croix ; il en avait conclu que les enfants étaient chrétiens, et il avait deviné que, l'ennemi du Christ les ayant voulu détruire, on les avait jetés dans le fleuve.

« Mais comment as-tu pu les sauver, Blanchet? » disait-il en s'adressant à son mouton.

Et le mouton regardait son maître sans répondre.

Alors mille conjectures passaient à travers l'esprit de Tobie.

« Un miracle les a sauvés, » disait-il après s'être perdu dans ses prévisions; et ce mot, qu'il ne comprenait pas davantage, le satisfaisait assez pour ne plus y penser.

Mais ces petites filles, élevées au milieu d'une admirable nature, vivant de lait, de fruits et de racines moelleuses, s'élevaient par enchantement.

Elles grandissaient, se fortifiaient et devenaient aussi belles au physique que douces, simples et bonnes au moral.

Le brave Tobie, pour toute éducation, leur apprit à prier Dieu, à le remercier tous les jours du maïs qu'il faisait pousser et des fruits qu'il faisait mûrir. Puis il leur apprit encore à donner à Bellina et à Blanchet les plantes qui leur convenaient le mieux.

C'était là toute l'éducation et l'instruction que recevaient Agar et Sara : c'est ainsi que le bon pâtre les avait nommées.

Ainsi s'élevaient ces chères enfants, sans désirs et sans chagrin, dans la joie calme d'une vie champêtre.

Tandis que Tobie allait cultiver son champ, elles rangeaient la grotte, préparaient les fruits, le laitage et le maïs, puis don-

naient à leur mouton chéri, à leur chèvre aimée, les fleurs les plus fraîches qu'elles avaient pu récolter autour de la grotte; car jamais elles ne s'éloignaient : le bon Tobie ne le permettait pas, et les enfants ne savaient pas qu'on pût désobéir.

Ah! qu'elle était gentille cette petite Sara, assise sur la pierre du rocher, ayant à ses pieds son joli mouton, qu'elle caressait de sa belle petite main potelée!... Sa sœur, plus grande qu'elle, un bâton à la main, revenait de la provision, rapportant à Bellina, leur bonne nourrice, les trèfles rosés qu'elle préférait à toutes les autres fleurs.

Si cette vie champêtre eût pu durer toujours, si Tobie n'eût jamais dû mourir, rien n'eût été si doux que de vivre ainsi éternellement.

Mais Tobie pensait qu'il était vieux, que ses enfants commençaient à peine à vivre, et qu'il devait abandonner la terre bien des années avant elles.

Que deviendraient ces chères petites filles, le jour où elles se trouveraient seules dans cette grotte, seules devant le champ qui ne serait plus cultivé, seules enfin avec ces deux pauvres animaux qui ne pourraient plus les sauver?

Tobie, après bien des réflexions, se décida à quitter bientôt sa retraite et à chercher dans un autre lieu le moyen d'assurer un avenir aux enfants que Dieu lui avait confiées.

Mais un événement changea sa détermination.

Un matin que le père Tobie était avec ses enfants à prendre leur premier repas toujours si frugal, une femme parut suivie d'un jeune pâtre.

Les enfants, qui n'avaient jamais vu d'autres visages que celui du vieux Tobie, se levèrent étonnées et troublées.

Cette femme pourtant était belle, une expression de douceur mélancolique était répandue sur sa figure.

Elle portait une longue robe de laine blanche attachée avec une corde à sa ceinture.

A la vue des deux belles petites filles, ses yeux se remplirent de larmes, et les fixant sur celle qui se tenait debout et paraissait la craindre:

« Oh! n'ayez pas peur, leur dit-elle d'une voix émue et douce, je ne veux pas vous faire de mal... Oh! non...

» Et vous, ne craignez rien non plus, bon vieillard, dit-elle. Vous voyez en moi une pauvre femme à qui les tyrans ont fait souffrir mille tortures. Jetée de cachot en cachot, vouée tantôt au feu, tantôt aux bêtes, j'ai toujours échappé par miracle à mon sort. Enfin mon courage m'a fait accorder ma grâce par ceux qui voulaient ma perte. Une princesse romaine, que mes paroles ont convertie, m'a protégée, et, par ses ordres, je vais courant les campagnes, suivie d'un pâtre chrétien, pour ramener au Seigneur des brebis égarées *. On m'a dit qu'ici, au milieu d'une terre abandonnée, vivaient un vieillard et ses enfants... et je viens à vous pour vous sauver.

— Je n'ai pas besoin de tes paroles, dit le vieillard; la foi est descendue dans mon cœur avant qu'elle ne te touchât, sans doute... Je suis chrétien, et nous sommes frères!...

— Oh! dit la femme chrétienne, viens alors, viens, que je te bénisse au nom du Dieu qui m'a envoyée vers toi!... »

Et, retournant ses yeux sur les jolies enfants qui la regardaient sans crainte à ce moment, et même avec un sourire gracieux :

« Ce sont là tes enfants, vieillard? dit la femme chrétienne avec un sentiment douloureux. Hélas! que ta félicité est grande! tes enfants ont vécu près de toi!...

* Histoire des martyrs.

— Ces enfants ont vécu près de moi, oui, dit le vieillard; mais ces enfants ne sont pas les miens.

— Et tu as pris soin d'eux? dit-elle, toujours sans distraire ses regards des petites filles, qui semblaient écouter avec intérêt, quoiqu'elles ne comprissent pas ce qu'on disait.

— Dieu me les a envoyées, dit Tobie, et je les ai nourries.

— Et tu les as faites chrétiennes, sans doute.

— Il n'était pas besoin, dit le vieillard; car, lorsqu'elles arrivèrent ici, elles portaient sur elles le signe de la croix.

— Deux pauvres enfants chassés de Rome, sans doute, dit la femme.

— Oh! je ne le pense pas, dit le vieillard; leur apparition ici tient du prodige.

— Ah! et dans quel temps te sont-elles arrivées?

— Il y a dix ans.

— Dix ans?... dit la femme avec un sentiment d'intérêt que chaque parole du vieillard rendait plus vif. Oh! raconte-moi ce prodige, vieillard!

— Oui, dit Tobie, il y aura dix ans demain, que ces enfants me sont arrivés.

» Mais jure-moi de croire ce que je vais te dire, chrétienne, et songe qu'en te donnant ma foi que c'est la vérité, tu dois me croire, quel que soit le miracle que je te raconte.

— Parle, parle, dit la sainte femme, je te croirai, quel que soit le miracle que tu m'apprennes.

— Écoute donc alors :

» C'était au moment où le soleil descend derrière la montagne, et ce jour-là l'astre de lumière semblait avoir ralenti sa course.

» J'avais bêché deux fois la largeur d'une pièce de terre, j'avais prié plus longtemps le Seigneur, et le jour continuait à luire. La chèvre que voici, dit-il en montrant Bellina,

semblait inquiète. Je m'aperçus que mon mouton que voici, dit-il encore en montrant Blanchet, n'était pas à la grotte ni au champ; alors je pensai qu'il était allé paître sur les bords de la petite rivière qui va se perdre dans le Tibre, après avoir arrosé nos prairies. »

A ce mot la femme pâlit...

Le vieillard continua sans voir son émotion :

« Mais Blanchet ne revenait pas... Alors son absence prolongée m'inquiéta... Je partis et me rendis sur la rive fleurie, celle que tu vois là-bas, là-bas, dit Tobie à la femme, qui l'écoutait, les yeux fixés à terre et retenant sa respiration... J'attendis un instant, cherchant partout Blanchet des yeux, dans les touffes de verdure qui m'entouraient, lorsque, jetant un regard dans l'espace... ô surprise!... j'aperçus au loin, sur l'onde, le mouton qui voguait, ou, pour mieux dire, qui glissait, et lorsqu'il approcha je vis attaché sur lui un objet que je ne pus d'abord distinguer... Mais qu'as-tu, ma fille? dit Tobie à la jeune femme, tu trembles...

— Continuez,... continuez, mon frère! dit-elle. Au nom du Dieu vivant!... de notre Dieu, que nous adorons, continuez, continuez!

— Le mouton toucha le bord, et ses pattes seulement étaient mouillées. Alors, sur sa toison blanche semblait être attachée.

— Un berceau!... dit la femme en tremblant de tous ses membres; un berceau, n'est-ce pas? Oui! oui, c'était un berceau... Mon frère, oh! parlez, parlez!

— Oui, un berceau, dit Tobie; cette petite corbeille que tu vois là, avec la croix qui y était attachée. »

Sylvia lève les yeux; un cri de joie s'échappe de sa poitrine. Elle tremble... elle suffoque... elle n'a plus de voix, elle n'a plus de raison.

« O mon Dieu!... mon Dieu!... c'est elle!... oui... c'est elle!! dit la jeune mère en tombant à genoux et levant les bras vers l'objet qu'elle regardait avec délire. Oui, la voilà, cette croix! oui, le voilà, ce berceau de mes enfants, que j'ai lancé moi-même dans le Tibre! C'est lui que j'ai vu au milieu d'une auréole céleste! oui! oui! je l'ai vu, cet agneau, saisir mon trésor et l'entraîner au milieu des flots!... j'ai assisté au miracle! Saint Paul me l'avait bien dit, que le vrai Dieu sauverait mes enfants! » dit-elle dans un saint enthousiasme.

Mais elle regarde avec un saint amour les deux belles petites filles qui étaient devant elle, et s'écrie :

« Est-il possible!... les deux frêles créatures qui tenaient toutes deux couchées dans ce berceau, si petites, si mignonnes, qu'on les eût prises pour des naines, les voilà aujourd'hui grandes et belles! O miracle nouveau!... Oh! vieillard!... oh! mon frère, ne me trompez-vous pas?... ces enfants...?

— Sont ceux que Dieu m'envoya il y a dix ans dans ce berceau, dit Tobie; je t'en donne ma foi.

— Oh! reprend Sylvia accablée de bonheur, oh! mon cœur se brise sous le poids de tes bienfaits, ô mon Dieu!... ma tête pourra-t-elle supporter tant de joie!... Mon Sauveur, prenez pitié de votre servante! »

Il y avait tant de vérité dans l'accent de Sylvia, qu'il pénétra l'âme du vieillard et les cœurs d'Agar et de Sara. Elles reçurent les caresses de leur mère au moment où dans leur cœur naissait le sentiment filial, et elles répandirent aussi de douces et innocentes larmes.

Mais il y a tant de joie à aimer sa mère et tant de bonheur à être aimé d'elle, que l'amour des jeunes filles pour

Sylvia fut en un instant aussi vif, aussi tendre qu'il devait l'être toujours.

Le bon Tobie raconta alors sa joie à l'arrivée de ces petits enfants dans sa retraite, les soins qu'il leur donna, et son bonheur de les voir grandir. Puis il dit à Sylvia combien Agar et Sara étaient douces et bonnes; le charme qu'elles répandaient dans leur vie champêtre, et enfin ses inquiétudes à lui, vieillard, sur l'avenir de ces chères petites filles quand il n'y serait plus.

« Mais, ajouta-t-il, maintenant je suis tranquille, puisque le ciel leur rend leur mère, et je puis mourir sans crainte, car je mourrai en paix dans le sein du vrai Dieu...

— Non, non, vous ne mourrez pas, mon frère, dit Sylvia; vous ne mourrez pas avant d'avoir reçu votre récompense ici-bas, et surtout sans que je puisse vous prouver ma reconnaissance. Oh! mon frère, ne me refusez pas de venir avec moi et mes enfants, près de la princesse chrétienne que je sers. Ah! lorsqu'elle apprendra que ces deux enfants que j'ai pleurés si long-temps près d'elle, me sont rendus aujourd'hui par vous, elle vous recevra comme une sœur reçoit son frère, et mes enfants et moi nous vous entourerons de nos soins jusqu'à votre dernière heure. »

Le vieillard accepta de quitter sa grotte, puisque sans cela il fallait se séparer des deux enfants qui depuis dix ans charmaient sa vie.

Ils partirent tous quatre, suivis de Blanchet et de Bellina, et, se reposant de temps en temps dans des maisons amies, ils arrivèrent au palais de la princesse, qui fut charmée de donner asile à un frère bon et humain et à deux jolies enfants que la foi de leur mère avait sauvées.

Mais la vie champêtre était la seule existence qui pût convenir au bon vieillard. La princesse, convaincue qu'il ne serait heureux que dans la solitude, lui donna un asile dans l'un de ses palais situé sur le bord de la mer.

Comme l'habitation de la princesse était à peu de distance de là, presque tous les jours Sylvia et ses enfants allaient rendre visite au bon Tobie.

Agar et Sara grandissaient dans la pensée d'un seul Dieu, et leur instruction fortifiait cette divine croyance.

Dans leurs excursions chez le bon Tobie, elles aimaient à étudier les productions que la mer rejetait sur ses bords, et tout en se promenant, elles récoltaient sur le rivage les plantes et les coquillages que les vagues y apportaient chaque jour par le flux et le reflux de la mer.

Bien certainement ces êtres, que les naturalistes modernes ont nommés mollusques, ne sont pas sans intérêt; la nature a toujours marqué de son cachet sublime ce qu'elle a permis à l'homme d'étudier.

La plupart de ces animaux manquent de sens pourtant, et n'offrent, quoi qu'on fasse pour les découvrir, aucune de ces nuances instinctives que l'on voit développées à un si haut degré chez la plupart des animaux terrestres.

Toutefois ils sont encore dignes de l'observation des savants et de l'attention de tous.

Qui ne doit aimer en effet à admirer ces coquilles aux mille couleurs : les unes d'un blanc de marbre pur ou jaspé; les autres rubanées de couleurs tranchantes; d'autres brillantes, d'une nacre polie et répandant à sa surface l'éclat du diamant; d'autres, revêtues plus simplement d'une espèce de duvet plus fin que la soie la plus fine, et d'autres encore si fragiles qu'elles semblent formées de la pâte transparente

dont les Chinois construisent leurs vases les plus précieux?

La forme et la grandeur des coquilles ne varient pas moins que leurs nuances; les unes sont imperceptibles, les autres comptent plusieurs pieds de diamètre; celles-ci s'étendent en longs tuyaux, celles-là s'arrondissent en boule; les unes, aplaties et recouvertes, semblent une boîte à charnières taillée avec la plus stricte exactitude; d'autres ne présentent qu'une petite assiette; d'autres enfin ont la forme d'une coupe élégante, puis une autre celle d'un bonnet phrygien renversé.

Toutes ces variétés ont des noms pour les distinguer et les classer; et ces coquilles qui charment les yeux ne sont que le produit d'une matière sécrétée par un animal qui doit trouver sa demeure et son tombeau dans cette habitation qu'il se construit.

La variété des coquilles naît, comme il est facile de le concevoir, de la variété infinie des mollusques. Chaque mollusque trouve dans sa propre substance et dans une sécrétion qui s'échappe de son corps une coquille et un manteau protecteurs.

Ce travail s'opère par couches superposées : aussi les coquilles augmentent-elles de volume à mesure que l'animal croît. Selon qu'elle est frappée par les rayons du soleil ou l'humidité des eaux, elle prend ses nuances, son éclat; sa nature, en un mot, se forme de tous les éléments qui l'entourent.

Ces animaux, qui s'emprisonnent en naissant, n'ont d'autre monde qu'eux-mêmes et leur habitation : ils sont à eux seuls leur famille entière.

Ils n'ont point de terrier, point de nid à construire, point d'association pour élever leurs petits; la nature se charge seule de conserver l'espèce des mollusques par des secrets qui ne peuvent être dévoilés qu'aux naturalistes jaloux d'ob-

server les détails les plus incompréhensibles de la création, détails qui souvent même se dérobent à leurs recherches.

Les mouvements de ces animaux sont lents, souvent insensibles; à l'exception de quelques-uns qui nagent avec vivacité, les autres se dérangent peu de la place où ils croissent; la plupart ont le toucher délicat, et tous une respiration bien organisée qui varie selon qu'ils habitent un milieu fluide, liquide ou gazeux.

Ils sont pourvus d'une mâchoire; quelques-uns ont une ou plusieurs dents de matière cornée; quelques autres possèdent la vue.

La plupart des mollusques ont une sorte de bouche et des lèvres; plusieurs même ont des espèces de dents cornées que l'on nomme mâchoires à cause de leur largeur. Il en est aussi beaucoup dans la bouche desquels on aperçoit une petite éminence charnue que l'on peut prendre pour une langue.

Parmi ces animaux il en est qui sont assez repoussants, et lorsque Agar et Sara les rencontraient sur le rivage, elles les fuyaient, quoiqu'ils fussent sans danger.

Ces mollusques, appelés *Poulpes*, représentent ordinairement de grosses masses charnues qui ressemblent à un sac qui renferme le corps de l'animal. Des nageoires garnissent sur le côté cette masse informe, d'où sort une grosse tête munie de deux yeux saillants. Cette tête est surmontée de longs appendices. On n'a encore vu ces animaux que dans les eaux salées.

Ils se traînent et s'accrochent sur les rochers, aux bords de la mer, à l'aide de huit ou dix appendices garnis d'un grand nombre de petites ventouses.

La bouche de ces animaux est au centre de ces espèces de

bras hideux. Ces animaux se nourrissent de petits crabes et autres animaux marins.

Lorsque dans l'eau ils sont inquiétés de l'approche d'un ennemi, ils répandent autour d'eux une liqueur brune qui ternit la transparence de l'eau et les dérobe aux yeux.

De cette liqueur vient la *sépia*, dont les artistes se servent dans la peinture, et dont les Chinois font leur encre de Chine.

La chair de ces mollusques est un aliment dont on fait une assez grande consommation sur les côtes et dans les îles de la Méditerranée.

Une des espèces de ce genre, les Poulpes, parviennent à des dimensions plus que colossales, suivant les traditions populaires.

Des marins prétendent que le fameux Kraken des mers du nord peut allonger ses bras au-dessus des flots, saisir le mât d'un navire par son extrémité supérieure, et le plonger dans la mer.

Sur les côtes de France beaucoup de pêcheurs croient qu'il y a des Poulpes assez forts pour saisir un homme dans une chaloupe, et triompher de tous les efforts que l'on pourrait faire pour leur arracher leur proie.

Les contes de cette sorte déguisent ordinairement un fait réel sous les couleurs dont l'imagination l'a revêtu. Il se peut qu'on ait rencontré des Poulpes gigantesques; mais aujourd'hui ceux qu'on connaît sont très-inoffensifs.

Ces animaux se partagent en deux espèces : l'espèce dont le corps est nu, et l'espèce qui porte avec soi sa coquille.

Les premiers sont les Sèches, les Poulpes et les Calmars. Ces animaux diffèrent peu entre eux.

Ceux qui ont une coquille sont les Argonautes, les Nautiles, les Spirules.

L'Argonaute était connu chez les anciens sous le nom de Nautile papyracé.

Ces mollusques voyageurs étaient révérés de ces peuples comme ayant donné la première idée de la navigation ; ils ont inspiré les poètes, et pourtant, effacés du monde pendant un certain nombre d'années, on dut croire qu'ils avaient été l'objet d'une fiction plutôt que d'une réalité ; et, lorsqu'on parvint à s'en ressaisir, on put se convaincre que la poésie n'avait rien exagéré en chantant leur élégance.

Qu'on se figure une nacelle en forme de casque, à parois transparentes, comme le serait un assemblage de feuilles de roses blanches, qui aurait pris la consistance du verre.

Qu'on se figure un animal placé au milieu de ce frêle bâtiment, qui se dirige au milieu des flots en opposant aux vents contraires une membrane lui servant de voile, et six bras rameurs placés sur le bord de sa nacelle.

Si un ennemi se présente et veut l'interrompre dans son voyage, aussitôt l'animal, ses rames et sa voile rentrent dans sa coquille, tout disparaît sous les eaux ; le bateau paraît alors faire naufrage.

Mais si l'ennemi s'éloigne, si l'orage se calme, on le voit reparaître soudain à la surface de l'onde, voguer avec grâce et poursuivre tranquillement sa route.

Il est assez rare de se procurer les coquilles de ces animaux ; leur fragilité empêche de s'en saisir facilement. L'Argonaute est une espèce des plus remarquables de cette division de la classe des mollusques qui, jusqu'à ces derniers temps, a été ignorée des naturalistes, et qui pourtant est un des sujets les plus intéressants à étudier.

Parmi les coquilles les plus remarquables par leur utilité, on cite la Pourpre.

La Pourpre a une particularité très-remarquable; elle fournissait aux anciens la couleur éclatante dite pourpre; les Romains attachaient un grand prix à cette belle nuance qui rendait leurs insignes si éclatants.

« Devant cette couleur précieuse, dit Pline, les haches et les faisceaux romains écartent la foule; elle est la majesté de l'enfance; elle distingue le sénateur du chevalier; au pied des autels, elle fléchit les dieux; nos vêtements empruntent d'elle leur éclat; elle se mêle à l'or dans la robe triomphale; excusons donc la passion qu'elle inspire. »

Les anciens la faisaient rechercher partout; sa pêche était un objet d'industrie très-important.

La liqueur que répand la Pourpre est blanche ou verte dans son corps; ce n'est qu'au contact de l'air qu'elle prend l'éclat qui l'a rendue célèbre. La plus belle est celle de Tyr.

L'espèce la plus générale, celle que toutes les mers recèlent, c'est l'espèce nommée Troque. Dans cette espèce sont rangés les Toupies, Scalaire, Longue-Épine, Frangé, Courte-Épine.

Ces désignations s'attribuent à quelques modifications de leur coquille; pour leur organisation, elle est la même, et les mœurs de ces animaux n'offrent pas assez d'intérêt pour qu'on puisse s'y arrêter long-temps.

D'ailleurs, il faudrait, pour être sûr de leurs actions, pouvoir les suivre dans leurs habitations maritimes; car ils meurent dès qu'on les détache du rocher qui est leur berceau; aussi le naturaliste s'est-il appliqué seulement à décrire exactement leur enveloppe.

La collection intéressante des coquilles est fort enrichie par le genre des Troques, des Toupies et des Cadrans.

On y peut observer depuis des individus de quatre pouces

de diamètre jusqu'à des individus qui n'ont à peine que deux lignes de hauteur.

C'était surtout lorsque la mer avait apporté sur le rivage la belle coquille appelée Porcelaine que les petites filles de Sylvia étaient heureuses.

En effet, la Porcelaine est l'une des plus belles coquilles qu'on puisse voir; sa forme est longue et présente à peu près la forme d'un œuf auquel on aurait pratiqué une ouverture dans sa longueur; cette coquille est nuancée de couleurs brillantes; la partie arrondie est lisse et polie; elle varie à l'infini en nuances, en formes et en grandeurs.

Agar et Sara aimaient encore à récolter la Peintadine, célèbre par sa coquille demi-circulaire, verdâtre en dehors, du plus beau nacré en dedans.

La nacre à cette époque était déjà employée dans la fabrication de divers bijoux.

Si, à la suite d'une maladie de l'animal ou d'un accident, la matière nacrée ne peut se coller à l'intérieur des coquilles, elle s'épanche en forme de globules et forme des petites boules qui durcissent. C'est là l'origine des perles.

Les plus précieuses sont celles qu'on nomme orientales, et qui sont pêchées à Ceylan ou dans le golfe Persique.

Les huîtres à perles ressemblent un peu à l'huître ordinaire, mais elles ont dix pouces de circonférence. Le corps de l'animal est blanc et glutineux; l'intérieur de la coquille, la véritable nacre, est plus brillante et plus belle que la perle elle-même.

Pour ce travail de la pêche aux perles, bien des malheureux risquent leur vie. C'est ordinairement à dix heures du soir que toutes les barques partent ensemble pour commencer la pêche au point du jour, et la continuer jusqu'à midi.

Ces hommes, accoutumés depuis leur enfance à ce pénible travail, afin de parvenir plus rapidement au fond de la mer, se placent dans un panier retenu par une corde et renfermant une grosse pierre, tenant une autre corde de la main droite, et de la gauche se bouchant les narines.

Ils descendent ainsi; puis, avec une espèce de couteau ou un autre instrument de fer, ils détachent avec beaucoup d'adresse et de promptitude les huîtres, puis ils remplissent leur corbeille. Pour ce travail ils n'emploient pas plus de deux minutes; car c'est le temps qu'ils peuvent ordinairement passer sous l'eau, sans trop de danger.

L'on doit bien plaindre ces pauvres pêcheurs en songeant qu'ils ont quelquefois soixante-quinze pieds d'eau sur la tête. Pour remonter, ils tirent la corde qu'ils tiennent à la main droite, et avertissent ainsi leurs compagnons de les retirer, ce que ceux-ci font immédiatement.

Ils peuvent répéter cet exercice jusqu'à cinquante fois par jour, et rapportent à chaque fois, de la profondeur des mers, une cinquantaine de coquilles par voyage.

Cette pêche n'est point sans danger, on le comprend sans peine. Quoique les plongeurs ne restent habituellement que deux minutes sous l'eau, il y en a qui y demeurent plus long-temps afin de gagner davantage; et quelquefois ils trouvent la mort dans ce périlleux voyage sous-marin.

Tobie, qui avait souvent rencontré des navigateurs sur les bords de la mer, apprenait tous ces détails aux petites chrétiennes qui, tout en étudiant la nature dans les productions qui frappaient leurs yeux, prenaient du Créateur une idée grande et profonde en même temps qu'un sentiment de bienveillance réelle pour l'humanité, sentiment qu'elles n'auraient pas connu si elles eussent toujours vécu loin du monde.

La vie champêtre est, en effet, douce et bonne pour soi-même; mais les humains sont créés par Dieu pour vivre en société fraternelle et pour se porter un mutuel secours.

Ne restez donc pas isolé de vos semblables; car Dieu a dit : Il faut s'entr'aider.

A notre tour, répétons aux enfants heureux ces vers inspirés par l'amour maternel à l'un des poètes les plus aimés de notre époque, madame Hermance Lesguillon.

Oh! vous, enfants heureux, qui dormez dans la soie,
Vous à qui les douleurs sont rêves inconnus,
Priez pour l'orphelin sans lait pur et sans joie,
Priez pour les petits qui s'en vont les pieds nus!

Pénétrée de ces sentiments chrétiens, Sylvia développait chaque jour dans l'âme d'Agar et de Sara l'amour de leurs semblables, et le goût de la vie champêtre resta gravé dans leurs cœurs uni à leur reconnaissance pour le bon vieux Tobie.

LES SŒURS DE LAIT.



De la ville de Crémieu pour se rendre au hameau de la Balme, on parcourt un chemin bordé d'un côté par des rochers d'une grande élévation, et de l'autre par des plaines arides. Ces rochers offrent à leur surface un mélange de tons bizarres produits par les différentes natures de pierres ou de grès qui les composent; des masses sont d'un noir prononcé, d'autres de couleurs brillantes: sur ces masses variées serpentent des touffes de lierre qui s'enlacent artistement de la base des rochers à leur sommet, appuyées sur de jolis arbustes nourris du peu de terre qu'ils rencontrent entre les couches calcaires. Ces remparts naturels sont couronnés par des bois majestueux; mais les plaines qui séparent la route du Rhône sont entièrement stériles; quelques brins d'herbe, quelques maigres épis se disputent la place du sable rocailleux qui couvre le sol. Le voyageur jette avec regret ses regards sur ces terres misérables que le Rhône superbe semble mépriser, et qui restent abandonnées sans culture; l'eau du ciel même ne peut les rafraîchir.

C'est avec un sentiment de pitié qu'on arrive à cette petite commune de la Balme, où l'on est reçu par ses habitants tout surpris qu'on vienne chez eux admirer une merveille. A l'entrée de cette merveille, appelée la *grotte de la Balme*, est une chapelle où tous les dimanches un curé desservant plusieurs chapelles vient dire les offices.

Un jour, après vêpres, on dit au curé qu'une pauvre femme se mourait. Il se hâte et arrive dans une chambre basse, où il voit sur une paille desséchée la mourante. Un petit enfant dormait à ses côtés ; à son réveil, il ne devait plus retrouver sa mère; car, au moment où le curé entrait, la pauvre femme allait rendre le dernier soupir, et il n'eut que le temps de la bénir.

L'enfant serait mort aussi sans le bon pasteur, qui le prit dans ses bras et l'emporta.

Mais qu'en fera-t-il?... le mettra-t-il à l'hospice?... Pour cela, il faut faire vingt lieues; et vingt lieues, à pied, à soixante-dix ans, c'est difficile, c'est impossible même; et le bon curé n'avait pas de voiture et avait peu d'argent... il donnait tant aux pauvres! Et puis ce petit nouveau-né, il fallait le nourrir; le nourrir de bon lait, le soigner, et le bon curé ne savait pas s'y prendre pour soigner un enfant; encore s'il avait eu quelqu'un pour le servir... mais il était tout seul avec son sacristain. Que faire?... Il réfléchit au moins un grand quart d'heure. Soudain, il lui vint une idée qu'il crut être une inspiration divine.

A trois lieues du village de la Balme, il y avait un beau château bâti sur une grande montagne rocheuse. Là vivait une jeune femme seule, tandis que, depuis six mois, son époux, jeune officier, était à la guerre. La noble dame, douce et bonne, passait sa vie à faire autant de bien que son aisance le lui permettait, car il ne lui restait de la fortune de ses pères que le domaine qu'elle habitait, et dans ce pays mal cultivé, les terres rapportent fort peu ; si bien que madame de Madole n'était pas fort riche. Mais, depuis trois mois, elle était mère d'une petite fille forte et belle; alors depuis trois mois elle se trouvait très-riche, car elle était très-heureuse.

Madame de Madole nourrissait sa fille, et avait dit souvent avec orgueil devant le bon curé, qui avait baptisé son enfant, qu'elle nourrirait bien deux enfants sans peine.

« S'il était vrai ! dit le brave homme, et si son bon cœur lui en donnait le courage, ce serait une action dont le Seigneur lui saurait gré, et qui peut-être détournerait les dangers de la tête de son époux ! »

Fort de cette pensée, le curé, malgré son grand âge, franchit les chemins, la montagne rocheuse, et arriva, portant le petit enfant dans ses bras, au château de Madole, à l'heure où l'on allait se mettre à table pour le repas du soir. Il était huit heures...

« Qui peut sonner à cette heure? dit le vieux concierge, qui était à la fois sommelier et jardinier du château; et cette réflexion fut faite en même temps par madame de Madole et sa gouvernante, brave et digne femme, qui, après avoir élevé la mère, élevait le petit enfant.

— Qui peut venir à cette heure? dirent-elles toutes deux.

— Vois donc, Brigitte, » dit la maîtresse; et Brigitte se leva, car à ce moment elle était occupée à tricoter une couverture pour sa petite fille, et Brigitte travaillait toujours près de *Madame*. C'est un privilége qu'ont encore en province les anciens domestiques.

Enfin, regardant au travers des carreaux, elle attendit que le concierge, qui était à arroser un plant de salade au fond du jardin, eût traversé le potager, puis la cour, et qu'il fût allé chercher les clefs chez lui, lesquelles étaient renfermées dans son armoire, au fond d'un tiroir secret.

« Eh bien! Brigitte, vois-tu ce que c'est? dit madame de Madole.

— Morin n'est pas encore arrivé, madame, dit Brigitte.

— Comment! il n'est pas encore rentré de son jardin? dit madame de Madole. Si tard!...

— Madame sait bien qu'il y passerait la nuit, si on le laissait faire... Je suis sûre qu'il arrose ses salades.

— Pauvre Morin! dit la bonne maîtresse; il finira par se faire mal!...

— Ah! le voici qui ferme la porte du potager...

— Tu lui diras, ma bonne, que je ne veux pas qu'il reste à travailler passé l'heure du souper...

— Si madame ne lui dit pas elle-même, il ne m'écoutera pas...

— Ah bien! demain, je le lui dirai. »

A ce moment un petit coup de sonnette se fit entendre de nouveau.

« Sont-ils pressés, ces visiteurs! dit Brigitte.

— Eh bien! où est Morin à présent, ma bonne?

— Le voilà qui sort de chez lui avec les clefs de la porte, madame.

— Ah! bien... Vois-tu quelque chose... entrer?

— Le voilà qui met la clef dans la serrure...

— Et puis?...

— Tiens... Il avait mis les gros verrous, et il retourne sans doute chercher l'autre clef...

— Quelle peine, dit madame de Madole, ce visiteur lui donne!

— Oh! c'est bien désagréable, vraiment, une visite à cette heure... » A ce moment huit heures sonnaient à l'horloge du château; la porte s'ouvrit enfin.

« Tiens!.. tiens!..., dit Brigitte, on dirait que c'est M. le curé...

— En vérité, le bon curé! Oh! que lui est-il arrivé?... dit

madame de Madole ; à cette heure!... à pied... Va donc, va donc, ma bonne Brigitte, vas voir... »

Mais le curé entrait au salon au moment où Brigitte allait à sa rencontre.

« Vous, monsieur le curé, vous, à cette heure!... dit la châtelaine.

— Asseyez-vous donc, monsieur le curé, dit Brigitte en offrant un siége.

— Brigitte, dit madame de Madole, vas chercher à rafraîchir à M. le curé avant de nous mettre à table ; il faut retarder d'un instant le souper, car ce serait mauvais pour lui de manger tout de suite. »

Le bon curé se confondait en excuses, et Brigitte partit.

« Mais que tenez-vous donc là, monsieur le curé? dit madame de Madole, en jetant les yeux sur le paquet que tenait le bon curé, enveloppé dans sa soutane. Mettez donc ce paquet de côté; il semble lourd... et vous êtes bien fatigué...

— En effet, madame, dit le bon abbé, oui, je suis assez fatigué, car je viens de faire trois lieues à pied, par des chemins montueux et arides que vous avez toujours la bonté de me faire faire dans votre voiture.

— Il fallait m'écrire de vous l'envoyer, mon cher abbé, dit madame de Madole.

— Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir aujourd'hui, madame, et en effet ce fardeau m'a semblé un peu pesant... Mais si vous voulez m'aider à m'en soulager, je ne regretterai plus ni ma fatigue ni mon voyage, et surtout je rendrai grâce à Dieu de la pensée que j'ai eue de venir à vous avec lui... »

Le curé avait prononcé ces mots avec onction. Madame de

Madole, sans savoir ce qu'il voulait dire, comprit qu'il s'agissait d'une chose sérieuse.

Mais au moment où elle allait lui demander encore de lui montrer ce qu'il portait, un petit cri s'échappa de l'objet que le curé avait voilé avec sa soutane.

Madame de Madole tressaillit...

« C'est un enfant que vous tenez là! dit la jeune mère accoutumée à être émue par cet accent.

— Oui, dit le vieillard en découvrant la pauvre créature, qui s'éveillait dans ses bras. Oui, madame, c'est un enfant qui vient de perdre sa mère, et que je viens vous demander de faire conduire par l'un de vos domestiques à l'hospice de la ville la plus proche de votre château, car je suis trop vieux pour faire le voyage à pied, et d'ailleurs mes paroissiens ne peuvent se passer de moi : il y a tant de malheureux!... »
L'enfant jeta encore un petit cri.

« Mais, dit madame de Madole en prenant l'enfant des bras de l'abbé, ce pauvre enfant a faim, monsieur l'abbé; donnez-le-moi donc, que je le fasse boire... »

Le bon abbé dégagea le pauvre petit enfant des plis de sa robe, et le remit dans les bras de madame de Madole, qui le reçut sur ses genoux et l'enveloppa dans un beau lange tout blanc qui attendait le réveil de sa fille : c'était une petite fille aussi, celle-là; et, quoique enfant du pauvre, elle était forte et belle; elle ouvrit de beaux yeux noirs, et ses petites lèvres remuèrent comme pour demander à téter. Le bon curé regardait la jeune femme, et, n'osant provoquer en elle une pensée qui lui paraissait indiscrète, il gardait le silence, lorsqu'il vit madame de Madole sourire à l'enfant et lui dire :

« Pauvre petite, tu n'as plus de mère, toi!... tu n'as pas de nourrice, et tu as faim!... Oh!... non... je ne te laisserai

pas jeuner... Je vais faire pour toi ce que je serais si heureuse qu'on fît pour ma fille; je vais te sauver de la faim!... » Et au même moment elle lui présenta son sein : l'enfant le saisit et s'abreuva largement, après six heures de sommeil, d'un lait vivifiant et pur. Le bon curé, touché jusqu'aux larmes, remercia tout bas le ciel de ce premier bienfait.

« Ainsi, dit-il, vous permettez donc, madame, que cet enfant passe ici la nuit, et demain...

— Demain, nous verrons, dit madame de Madole; en attendant, elle vient de prendre un bon souper. Mais voici Brigitte qui nous annonce que nous allons prendre le nôtre; monsieur le curé, donnez-moi le bras, et, comme le berceau de ma fille est assez grand, j'y dépose à côté d'elle la petite sœur de lait que je viens de lui donner...

— L'enfant que vous venez de sauver, madame, dit le bon curé.

— Je ne crois pas lui avoir fait de mal, » dit la charmante châtelaine.

On se mit à table, et le repas parut d'autant meilleur qu'on s'y était préparé par une bonne action.

« Tu ne sais pas, Brigitte, dit madame de Madole, tu ne te doutes pas de ce que M. l'abbé vient de nous apporter?

— Une belle corbeille de fruit, ou deux beaux pigeons de son colombier? dit la bonne femme; ou encore un pain béni, peut-être!

— Du tout, ma bonne, tu n'y es pas.

— Un lapin?

— Non.

— Un melon?

— Non.

— Un petit chat?

— Non.

— Un bouquet?

— Pas davantage.

— Je ne sais plus que dire, madame.

— Tu ne devineras jamais, » dit la châtelaine en riant.

Pendant ces mots le curé souriait.

« Eh bien, Brigitte, quand nous remonterons, tu verras ce que M. l'abbé m'a apporté.

— Oh! je voudrais bien connaître le cadeau de M. le curé, dit Brigitte; ça doit être joli, j'en suis sûre.

— Oh! mademoiselle Brigitte, ce n'est pas un cadeau, c'est...

— C'est, dit madame de Madole sérieusement, c'est plus qu'un cadeau, monsieur le curé; c'est l'occasion de faire du bien.

— Serait-il possible! dit le curé en lui-même.

— Oh! alors, dit Brigitte, n'importe ce que c'est, c'est une bonne chose... car faire du bien porte bonheur, et, quand on a son mari à la guerre, on ne fait jamais assez de bonnes actions...

— C'est bien vrai ce que tu dis là, ma bonne, dit madame de Madole, en élevant les yeux au ciel.

— Y a-t-il long-temps que madame a reçu des nouvelles de M. le chevalier? dit le bon curé.

— Huit jours, et j'en attends demain. Monsieur l'abbé, vous n'oubliez jamais mon mari dans vos prières, n'est-ce pas?

— Jamais, madame.

— Merci.

— Ah! mon Dieu, dit Brigitte, quel ramage fait notre petite Aline; il me semble qu'elle crie bien plus fort...

— Ah ! ah ! dit madame de Madole, c'est qu'elle crie pour deux ; et elle se hâta de remonter en priant tout bas l'abbé de dire à sa gouvernante le cadeau qu'il avait apporté.

— Le cadeau ! dit l'abbé, aurait-elle donc envie de l'accepter. »

La bonne mère trouva les deux enfants éveillés, mais ils avaient cessé de crier.

La petite Aline avait trois mois, et déjà elle avait de la gentillesse et de la gaieté ; l'autre, née depuis trois jours seulement, ne s'opposait à rien de ce qu'il plaisait à Aline de lui faire. La pauvre enfant se trouvait sans doute si bien sur le petit lit de plume et de coton qu'elle ne songeait qu'à vivre là sans bouger. Ainsi, lorsque madame de Madole souleva le petit rideau du berceau de sa fille, elle jouit du plaisir que prenait celle-ci à dire toutes sortes de choses et à donner des petites caresses infinies au petit être qui se trouvait là sous sa main.

« On dirait qu'elle l'aime déjà, dit la bonne mère... on dirait qu'elle sent que je lui ai donné de son lait, et elle n'en est pas jalouse ! C'est bien cela, ma fille, » lui dit-elle... Et là-dessus madame de Madole eut une longue causerie avec sa petite fille, où elles échangèrent toutes deux mille sourires et mille petits riens, joie céleste connue des jeunes mères, et qui est la source où elles puisent leur courage.

« Ainsi, disait-elle en regardant ces deux petites filles, l'une est née ici entourée de soins et d'amour, sur elle doit rejaillir la gloire d'un père, les vertus de ses aïeux... Elle aura pour marcher dans la vie une mère qui la soutiendra, qui la guidera... Et cette autre pauvre petite n'a rien au monde qui la préfère à autre chose ; elle va demain, si je la renvoie, être confondue avec tous les enfants des pauvres. On ne lui don-

nera qu'un peu de nourriture pour l'empêcher de mourir, et plus tard nulle éducation, nulle tendresse ne l'avertira qu'elle a un esprit et un cœur !

Pauvre enfant!... quelle destinée!... » A cette dernière réflexion elle voit sa petite fille qui entourait de ses gentils petits bras la pauvre orpheline, et penchait sa petite figure sur la sienne comme pour l'embrasser et la protéger... Toutes deux ainsi liées l'une à l'autre s'endormirent.

Le curé entra suivi de Brigitte, qui avait encore dans ses yeux les traces des larmes qu'elle avait versées au récit du bon abbé.

Sur un mouvement de madame de Madole, ils arrivent tous deux sur la pointe du pied et regardent les petites enfants.

« Chère petite Aline, dit Brigitte en fondant en larmes, elle aime déjà les pauvres !

— Vois donc, Brigitte, comme elles sont gentilles, dit la bonne mère.

Oh ! oui, c'est dommage que cette pauvre petite ne soit pas sa sœur, dit le curé, et que demain... »

Madame de Madole le regarda sans répondre.

« Allez vous reposer, monsieur l'abbé, dit-elle, et demain nous verrons ce que nous ferons. »

Le curé s'inclina, regarda Brigitte et sortit.

« Brigitte, dit madame de Madole, roule le berceau près de mon lit; j'ai sommeil et je vais me coucher.

— Que faut-il faire de l'enfant du curé? dit Brigitte.

— Je le garderai, dit madame de Madole en riant... Ne suis-je pas sa nourrice ? »

Brigitte obéit à sa maîtresse, et durant la nuit la bonne mère donna alternativement son lait aux deux enfants. Le lendemain matin Brigitte, accompagnée de la fille de Morin,

avait ordre de s'occuper de la toilette des deux petites ; et, lorsque le bon curé parut devant la châtelaine pour lui demander à quel hospice l'enfant serait porté, madame de Madole lui dit :

« Mon cher abbé, regardez ce joli tableau de saint Vincent de Paule que vous m'avez donné, je l'ai toujours, et vous comprendrez alors que je ne me séparerai pas d'un être vivant que vous m'avez donné, puisque je sais garder les images.

— Et quoi ! madame, cette enfant...

— Sera *la sœur de lait de ma fille*, mon cher abbé. Cette nuit, si vous saviez comme elles semblaient heureuses toutes deux autour de moi... Et le matin, si vous saviez comme j'ai senti dans mon cœur une douce émotion à la pensée de garder cette enfant, de l'élever avec ma fille, de lui donner une compagne, une amie ! et, lorsque j'ai dit mon projet à Brigitte, comme elle l'a accueilli avec reconnaissance ! car, la bonne fille, elle me sait toujours gré du bien que je fais... Ainsi, mon cher abbé, je suis la nourrice de votre petite protégée ; et d'abord je veux être sa marraine, et je la nomme Ninette par abréviation de Nina, qui est mon nom. Ainsi, mon cher abbé, nous irons à La Balme, à cette même chapelle où vous avez dit une prière pour le repos de l'âme de la mère de cette enfant, nous irons la baptiser lorsque mon mari sera de retour, ce qui ne peut pas tarder.. D'ici là priez pour lui, mon cher abbé.

— Ah ! madame, dit le bon curé, vous venez de faire bien plus pour votre époux que tout au monde, vous venez d'accepter la charge d'un pauvre, et votre bienfait sauve une enfant et une âme. Oh ! oui, oui, noble dame, le ciel vous bénira !... »

A ce moment on entendit un bruit de chevaux, une voiture de poste arrivait au galop, un fouet claquait, et du plus loin qu'on pouvait voir, on apercevait un homme, à cheval qui courait en avant, une lance à la main couronnée d'un drapeau...

Les fenêtres étaient ouvertes, la jeune châtelaine jette un cri de joie... « C'est lui, c'est lui, dit-elle; oh! le voilà, le voilà, c'est mon époux ! »

Les gens du château se précipitent sur la route, ils courent, la châtelaine les suit... Mais la voiture s'arrête et le chevalier de Madole en descend...

« Oh! merci, merci, mon Dieu, dit la jeune mère heureuse; oh! merci... je suis bien récompensée... »

Après les premières émotions Nina raconte à son mari ce qu'elle a fait : il la loue et remercie le bon curé d'avoir béni sa maison par une bonne action.

Le chevalier de Madole ne devait passer que quelque jours au château. On en profita pour se rendre à la chapelle de La Balme. Mais bientôt le devoir sépara les deux époux.

Pendant dix ans que M. de Madole resta à l'armée, sa femme habita tantôt leur château, tantôt une ferme située à cinq lieues dans une belle vallée agreste et rendue fertile par les soins de la maîtresse. Madame de Madole s'était fort instruite dans l'art de cultiver les prairies. Elle avait voulu donner à la sœur de lait de sa fille une petite propriété à l'abri de tout événement; « car, se disait-elle, cette chère petite qui est si heureuse aujourd'hui avec mon Aline, que deviendra-t-elle lorsque l'élévation de M. de Madole exigera notre présence soit à Paris, soit dans une grande ville de France.

Ce n'est pas pour la rendre malheureuse que je l'ai acceptée des mains de notre bon curé. Je veux lui donner une

ferme et l'instruire moi-même des moyens de la rendre fertile. »

En effet madame de Madole alla se faire fermière, et pendant plusieurs années elle dirigea les travaux en compagnie d'un excellent agriculteur, qu'elle avait fait venir de loin, et de ses deux enfants.

Ninette, qui était plus forte qu'Aline et qui s'était accoutumée toute petite à se rendre utile au château, comprenait à merveille tous les détails de la ferme... Aline la suivait toujours dans ses travaux, mais elle s'amusait plutôt à jouir des résultats qu'à travailler pour les obtenir.

Ninette se levait au jour, Aline bien plus tard ; Ninette d'ailleurs avait revêtu les habits de la campagne pour être plus à son aise, tandis qu'Aline avait gardé ses jolis ajustements.

Mais comme elles s'aimaient toutes deux !... combien elles faisaient de projets pour l'avenir... Oh ! ma sœur, se disaient-elles, nous ne nous séparerons jamais ! Hélas !.. il fallut pourtant un jour se séparer.

Mais, avant, madame de Madole les laissa s'y préparer par des pensées d'avenir.

« Écoute, disait Aline à Ninette en appuyant sa jolie main sur son épaule, je vais à Paris, ma sœur, et je te rapporterai une belle robe.

— Et moi, disait Ninette en souriant... Puisque tu aimes les belles roses comme celle-ci, je vais en faire venir tout autour de ta chambre.

— Et puis tu vas être la petite fermière, la petite maîtresse, disait Aline.

— Oh ! c'est toujours toi, ma sœur, qui seras la maîtresse, disait Ninette... Oh ! tu viendras, n'est-ce pas ?... tu reviendras...

— Tous les mois peut-être...

— Oh ! si c'était tous les ans, que ce serait long !

— Je te promets bien de revenir souvent.

— Alors j'aurai du courage.

— Et puis nous nous écrirons. Vois comme tu as bien fait d'apprendre à écrire.

— Oh ! oui, puisque je pourrai te parler de loin. »

C'était ainsi que les charmantes petites filles se préparaient à se quitter... Elles se quittèrent en effet et pleurèrent beaucoup en se quittant.

Mais il fallait aller à Paris comme l'avait prévu madame de Madole.

Hélas ! après deux ans de séjour dans cette ville où madame de Madole n'était jamais venue, elle y éprouva un grand chagrin. La santé d'Aline s'affaiblissait sensiblement, la vie des salons, des bals, l'air épais qu'elle respirait ne lui valaient rien, et l'on craignit bientôt pour sa vie ; on ordonna la campagne. Aline supplia sa mère de la laisser retourner à la ferme. Elle était bien faible ! et madame de Madole, attachée par des devoirs à la cour, ne pouvait quitter... Comment faire ?...

Mais Ninette avait vu depuis trois mois dans les lettres qu'elle recevait de sa sœur qu'elle était très-triste et malade. Ninette un jour se décide... elle prend le cheval de la ferme et dit au père Morin de la conduire à la voiture qui mène à Paris.

« Vous voulez aller à Paris ? dit le père Morin en ouvrant des yeux grands comme ses oreilles.

— Oui, père Morin, ma sœur est malade ; je veux l'aller soigner.

— C'est bien ça ; mais vous arriverez bien tard peut-être.

— Vite... vite..., dit Ninette, partons, père Morin, partons... »

On part, et sur la grande route une voiture passe. Ninette, en habit de paysanne, ne fut pas traitée avec beaucoup de cérémonie. Elle monte sur l'impériale, et, fouette cocher... en trois jours et trois nuits on arrive...

« Dites, conducteur, où est la rue de Provence, demanda Ninette.

— Tenez, mademoiselle, montez dans cette voiture, elle vous y mènera. »

Ninette monte, dit l'adresse, et la voiture s'arrête devant l'hôtel.

Oh! comme son cœur battait! Mais la première personne qui se présente, c'est Brigitte... Brigitte qui la reçoit dans ses bras!... « Oh! la voilà! la voilà!... dit-elle en courant chez sa maîtresse; mademoiselle, la voilà... votre sœur que vous demandiez tant hier!

— Ma sœur! ma sœur! dit Aline en se levant avec peine. Oh! ma Ninette, c'est toi!... »

Ninette tombe à ses pieds et lui serre les mains en les couvrant de baisers.

Mais, lorsqu'elle fixa les yeux sur la figure décolorée de sa chère petite sœur, elle fondit en larmes.

Alors, elle ne la quitta plus ni jour ni nuit; elle lui parlait le langage de leur enfance heureuse et gaie. Un jour elle lui disait ce qu'elle avait arrangé dans la ferme pour la recevoir, et alors Aline ne songea plus qu'à s'y rendre.

Ninette prie, supplie leur mère commune de lui laisser emmener sa sœur, elle répond de tout, du voyage, de la santé, de la vie d'Aline; le médecin consent, et dès le lendemain les deux jeunes amies sont placées dans une bonne

berline avec la vieille gouvernante Brigitte. A mesure qu'on avançait vers le beau pays du Lyonnais, la figure d'Aline prenait une expression de joie, ses joues devenaient rosées, son sourire d'enfant renaissait sur ses lèvres; mais, lorsque la voiture pénétra dans la longue avenue de tilleuls et que la porte de la ferme apparut...

Oh! alors les deux jeunes filles tombèrent dans les bras l'une de l'autre avec des cris de joie. Il semblait que là devait être la source d'une seconde existence pour Aline...

Oh! qu'elle fut heureuse de retrouver son toit de chaume, sa chambre au midi parfumée de ses roses chéries, son bel arbre entouré de buissons épais, de mousse fleurie, son banc de bois sec, son petit étang où ses jolis oiseaux venaient se baigner, et ce bon lait, cette vie active, simple, animée, enfin cet air natal qui l'avait fait vivre et dont la privation la faisait mourir!...

« Oh! ma mère, écrivait-elle à un mois de là, viens, viens voir ton Aline; viens la voir, elle est ressuscitée!!! »

Madame de Madole arriva dès que ses devoirs le lui permirent. Oh! comme en regardant sa fille, que les soins de Ninette lui avait rendue, elle se dit souvent: mon Dieu, ai-je donc fait une action digne de vos bienfaits!...

« Sans Ninette, Aline ne serait plus! disait-elle à Brigitte.

— Oui, lui répondait la bonne gouvernante; mais, sans vous, madame, Ninette n'eût pas vécu. »

Les jeunes filles ne se quittèrent plus; en grandissant elles ne changèrent point, elles restèrent toujours amies, elles furent toujours inséparables.

Telles sont encore ces deux sœurs de lait, dont l'une est née dans un château, et l'autre dans une chaumière du malheureux village de La Balme, village qui possède, comme

nous l'avons dit, une des merveilles du monde au milieu de ses rochers. Oui, cette grotte de La Balme, c'est une merveille qui est là cachée dans les montagnes, au milieu d'un petit village obscur, bâti de boue et de mauvais bois ; c'est tout près de la cabane du pauvre que la nature a entassé des pierres monumentales, et qu'elle a creusé des cavités immenses qui recèlent des chefs-d'œuvre de sculpture que le ciseau ne toucha jamais. Guidé par les habitants du hameau, le voyageur peut sans danger pénétrer dans la grotte magique, et avec sécurité parcourir ce séjour dont l'observation offre l'intérêt le plus puissant et dont nous parlerons ici.

L'entrée de la grotte se trouve au milieu du village, tout près de maisons qui semblent d'autant plus misérables que la nature a creusé devant elles le plus beau portique qu'on puisse voir ; sa voûte est élevée en forme d'arc-de-triomphe au milieu de rochers à pic qui s'étendent de droite et de gauche à l'infini. De cette voûte s'échappe un torrent qui se perd dans la cavité profonde qu'il s'est creusée au pied du rocher ; des arbres d'une belle végétation décorent de la manière la plus gracieuse l'entrée de la grotte. A l'un des côtés s'élève, comme nous l'avons dit, une chapelle en ruine, et la croix sainte est là, comme pour avertir du danger et disposer l'âme au courage et à la prudence.

A peine a-t-on franchi le seuil et laissé derrière soi la chapelle et la croix que le jour fuit sensiblement. Le vaste vestibule de cette enceinte s'élève à près de cent pieds. Le torrent coule au milieu sur un lit de cailloutage dont la terre est jonchée de toutes parts. Pour quitter ce lieu et poursuivre son voyage, on est forcé de gravir des rocs élevés ; arrivé au sommet, en jetant derrière soi un dernier regard, le plus beau spectacle s'offre aux yeux.

Le petit hameau de La Balme, la verdure qui l'entoure, l'eau du torrent qui l'arrose, le ciel qui fuit derrière les montagnes, tout cela éclairé par un beau soleil offre un merveilleux contraste avec les cavités sombres et redoutables dont on est entouré.

A chaque pas que le voyageur fait dans cette grotte, il semble que les entrailles de la terre vont s'entr'ouvrir; des blocs éboulés, des montagnes renversées sont suspendues sur sa tête; partout des pierres brisées qui semblent tomber de châteaux en ruines; partout des souterrains sous lesquels on passe avec effort sur une terre glissante, noire et glaiseuse. Telle est la seconde cavité où l'on arrive, après avoir quitté la chapelle et le vestibule.

Là pénètrent encore quelques lueurs de jour bien rares; mais à peine a-t-on quitté ce lieu, qu'on est plongé dans la nuit la plus noire et la plus imposante à travers les décombres, les masses de rochers et les étroits sentiers qu'il faut gravir pour arriver au lac. On parcourt plusieurs amphithéâtres : dans l'un se trouvent rangés symétriquement des bassins nombreux qui reçoivent les eaux du torrent. Ces bassins sont tous ciselés ou sculptés dans une perfection que l'artiste le plus habile atteindrait avec peine.

Ces bassins sont les uns comme d'énormes coquilles, les autres comme des vases taillés dans des blocs de marbre; ils se détachent par leur blancheur du fond noir de la grotte et produisent le plus bel effet.

De cette enceinte on pénètre dans la grotte dite des Diamants. Les murailles de cette grotte sont jonchées de petites pierres brillantes et humides qui font l'effet d'une cristallisation scintillante; les pierres sur lesquelles on marche offrent des alliances ingénieuses de végétation et de cristallisation.

L'humidité y est extrême et le passage très-difficile; on en sort par une pente douce et l'on arrive enfin au lac.

C'est là qu'on éprouve un sentiment indéfinissable de crainte et d'admiration. Fatigué de marcher, de glisser, de gravir, on trouve enfin un moyen de transport sans fatigue. L'eau du lac est si limpide qu'on distingue partout son lit de sable doré. Au-dessus on peut contempler les voûtes qui couvrent de toutes parts cette eau emprisonnée ; là, les rochers s'élèvent à une énorme distance ; ici on a peine à passer dessous, même en se couchant au niveau de l'eau ; plus loin des masses de granit semblent menacées d'une chute incessante, et causent un véritable effroi. Mais l'eau est si belle, les lumières s'y reflètent avec tant d'éclat, que la gaieté préside toujours à cette traversée souterraine.

Mais bientôt, à quelques pas de là, une odeur fétide se fait sentir ; plus on marche, plus elle devient forte ; au grand silence qui règne dans ce lieu succède un bruit lointain ; plus on approche, plus ce bruit augmente. Bientôt l'odeur devient insupportable et le bruit assourdissant : on est étourdi, on est asphyxié. On voudrait presque retourner en arrière, mais la curiosité l'emporte sur le malaise. Après une heure de marche, pendant laquelle le bruit et l'odeur vont toujours croissants, le voyageur arrive enfin dans un antre creusé de côté à une profondeur immense, et de l'autre disposé en plate-forme d'où l'on peut observer les causes et du bruit et de la corruption de l'air : là, de mémoire d'homme, des millions de chauves-souris se sont réfugiées ; elles tapissent les murailles, et leurs débris s'entassent dans l'énorme fosse qu'elles seules peuvent aborder. Dès qu'une lumière pénètre dans leur triste demeure, elles fuient de tous côtés ; elles projettent sur les têtes leur vol rapide, et parviennent souvent à éteindre les torches dont

on se fait accompagner; leur nombre est tel qu'en un instant cette partie de la grotte est comme transformée en une immense volière, où ces horribles animaux peuvent à peine se remuer. On ne peut rester long-temps sans danger avec ces hôtes sauvages, dont les voyageurs se sentent heurter à chaque instant et qui les forcent de quitter ce lieu, non pas mécontents d'y être venus, mais accablés d'émotion et de fatigue.

Un corridor d'une étroitesse extrême conduit à la chambre dite du Roi, ainsi nommée parce que François Ier y reposa quelques instants; de cette chambre, après un court trajet, on se retrouve enfin au sommet du vestibule, d'où l'on revoit le jour, la verdure, et la pauvre chapelle que nous connaissons déjà pour avoir reçu les prières du bon curé pour la pauvre mère de Ninette et pour le baptême de l'enfant.

Lorsque Aline fut complétement rétablie et que l'hiver fut arrivé, madame de Madole pensa à quitter sa terre avec sa fille; mais elle ne voulut pas la séparer cette fois de sa petite sœur de lait. Leur amitié était si touchante, si vraie, et leur position réciproque si bien comprise par toutes deux, que c'eût été bien mal de les désunir!

Il est certain que si l'égalité régnait entre elles pour tout ce qui était matériel, Ninette, sans que sa sœur le lui recommandât en rien, savait observer la distance qu'il y avait dans leurs positions.

Ninette donnait à sa sœur un dévouement sans bornes; Aline donnait à Ninette sa protection sans limites.

« J'irais pour toi au bout du monde! disait Ninette.

— Je partagerais tout avec toi! » disait Aline.

L'une aurait donné sa vie, l'autre sa fortune; toutes deux en un mot se seraient sacrifiées selon leur nature et leur état.

Sans faire de Ninette une *demoiselle*, madame de Madole la laissa se placer d'elle-même près de sa fille.

Aline n'avait eu besoin d'aucune autre personne pour la servir, tant Ninette était active et prévenante ; et, quoique jamais Aline ne lui commandât rien, Ninette devinait tout, et Aline n'avait d'autre soin que d'accepter.

Du reste il en était de même réciproquement d'Aline à sa sœur de lait.

Elle savait aussi deviner ce qu'elle devait faire pour Ninette, et ce nom de sœur qu'elles se donnaient toutes deux leur semblait si naturel, que personne, en voyant leur tendresse, ne fut tenté de s'étonner de ce titre, qui prouve la même naissance....

Ces deux jeunes filles montraient l'exemple de l'amour que devraient toujours éprouver l'un pour l'autre des frères et des sœurs, cet attachement solide, cette pure harmonie qui double le bonheur et fait supporter le chagrin....

Cette solidarité dans la joie et dans les larmes, ce sentiment qui prend sa source dans le baiser d'une mère, et qui devrait vivre à jamais pour s'exprimer sur sa tombe !

Oh ! que souvent on était touché du bon accord de ces deux jeunes filles sœurs de lait, et que souvent elles furent données en exemple à des sœurs non-seulement nourries à la même source, mais encore nées du même sang !...

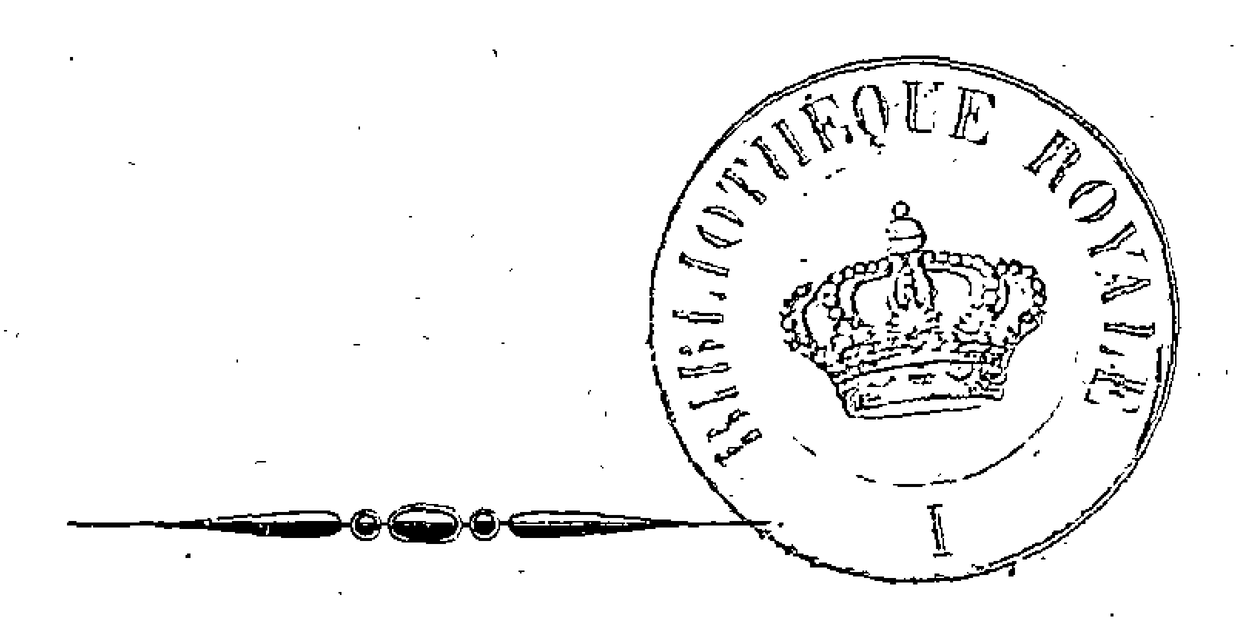
Que souvent des mères moins heureuses que madame de Madole envièrent pour leurs enfants la tendresse et le dévouement d'Aline et de Ninette, et combien madame de Madole bénissait Dieu de lui avoir envoyé cette petite pauvresse, qui devait être un jour une véritable amie pour sa fille !...

Une amie !... c'est un être précieux sur la terre, c'est un rare trésor !... et pourtant l'on donne le nom d'amie bien lé-

gèrement, quelquefois même à des personnes qui n'ont pour nous qu'un goût léger, qui doit se changer souvent en indifférence à la moindre contrariété qu'elles éprouveront à notre occasion.

Pour être vraiment amis, il faut mettre de côté toute susceptibilité, tout amour-propre qui tendrait à se donner toujours raison; il faut savoir se priver pour être généreux envers son ami, ne jamais compter les services qu'on lui rend, accepter comme un bienfait la reconnaissance, et sentir dans son cœur assez de joie de son bonheur pour n'avoir besoin d'aucun dédommagement à ce qu'il peut nous coûter. Être ami, c'est accepter la confiance de quelqu'un en échange d'une délicatesse qui empêche d'en abuser jamais. L'amitié a ses lois et sa religion; c'est un sentiment sacré dans ses promesses, fidèle dans ses serments.

Sans avoir défini l'amitié, Aline et Ninette en sentaient les devoirs; et pour prouver que deux jeunes filles peuvent être amies, on citait *les deux sœurs de lait.*



LE FRÈRE ET LA SOEUR.

Avant de raconter l'histoire du *Frère et de la Sœur*, il nous sera permis de faire connaître à nos jeunes lecteurs deux hommes célèbres, l'abbé de l'Épée et l'abbé Sicard, les bienfaiteurs des sourds-muets ; d'ailleurs le nom de l'abbé Sicard se rattache de soi-même au pauvre enfant que l'on voit sur la jolie gravure, si tristement appuyé près d'une belle jeune fille, qui est sa sœur.

Jusqu'à l'abbé de l'Épée, les sourds-muets n'avaient trouvé que des secours partiels. Nulle méthode, nulle institution n'avaient été créées pour eux. L'abbé de l'Épée, jeune ecclésiastique, fut distingué par Bossuet, qui le nomma chanoine dans son diocèse. Le jeune abbé, riche de huit mille livres de rente, pouvait vivre heureux et tranquille; mais l'amour de la bienfaisance l'animait. Il avait quelques notions de la manière d'instruire les sourds-muets : il se décida à faire dans cet art de profondes études. Pour cela il consacra sa fortune entière à un établissement de sourds-muets. Seul, sans soutien, sans secours étrangers, il forma et augmenta cet établissement philanthropique : sa vie se passait à instruire ces pauvres enfants; son argent servait à les vêtir, à les nourrir, à subvenir à tous leurs besoins. L'abbé de l'Épée, qui, par sa bienfaisance, était devenu le père d'une famille nombreuse, se dépouillait, ainsi qu'un bon père, pour couvrir ses enfants, et se

refusait souvent le strict nécessaire pour ne les laisser manquer de rien.

Sa fortune, qui eût été très-convenable pour lui seul, devenait insuffisante. On le voyait, dans un âge avancé, se passer de bons vêtements et même de feu, parce qu'il dépensait tout pour les sourds-muets. Pour faire honneur aux charges de sa maison, il alla même jusqu'à anticiper sur son revenu, ne voulant devoir à personne le bien qu'il répandait autour de lui. Cependant le duc de Penthièvre s'associa à sa bienfaisance; plusieurs grands seigneurs imitèrent le duc. Catherine lui ayant fait offrir des présents considérables, l'abbé de l'Épée demanda à la reine de Suède, pour toute faveur, de lui envoyer *un sourd-muet de son pays afin de l'instruire*.

Le croirait-on? l'abbé de l'Épée quitta la vie sans connaître les jouissances des distinctions mondaines. Aucune compagnie savante ne l'avait appelé daus son sein, aucun ruban n'orna sa boutonnière; mais une belle palme l'attendait dans le ciel!... Avant de quitter la vie, il pensa à laisser à un autre son savoir; cet autre hérita de son talent et aussi de son amour pour l'humanité.

C'est encore dans la classe des ecclésiastiques que nous trouvons ce second père des sourds-muets.

Le jeune abbé Sicard, entraîné par les inspirations de son âme ardente et de sa vive imagination, voulut se rendre digne de la mission importante qui lui était confiée, et, pour pouvoir mieux instruire ses élèves, il vint étudier lui-même la méthode des sourds-muets à Paris, sous les yeux du célèbre abbé de l'Épée.

C'était une chose bien intéressante à voir que ces deux hommes, dont l'un, jeune et enthousiaste, étudiait, près d'un

vieillard calme et doux, l'art de faire penser des hommes. Combien l'abbé de l'Épée se trouvait heureux, au moment de finir sa carrière, de déposer dans un cœur digne du sien les sentiments qui l'avaient animé toute sa vie et d'orner une jeune imagination de la science régénératrice qui pouvait se perdre après lui, si l'amour de la bienfaisance ne se fût trouvé dans une âme aussi ardente que la sienne.

Le jeune abbé Sicard ne tarda pas à deviner son maître; et, plein des souvenirs de ce grand homme, exalté par le respect et l'admiration que ses leçons, et surtout son exemple, avaient inspirés sur lui, l'abbé Sicard prit avec une noble assurance la direction qui lui fut confiée de l'école des sourds-muets de Bordeaux, et cet établissement ne tarda pas à prospérer.

Bientôt l'abbé Sicard vint à Paris se mettre à la tête de l'institution qu'avait fondée l'abbé de l'Épée. Il surpassa les espérances qu'on avait conçues de lui. En développant la méthode de son devancier, l'abbé Sicard porta son activité, non-seulement dans l'instruction de ses élèves, mais aussi dans les moyens de rendre leur existence plus confortable.

Il obtint, après un an d'exercice, le séminaire de Saint-Magloire pour habitation, et douze mille livres de rente pour l'entretien de l'établissement.

On le voyait, entouré de ses nombreux élèves, avec sa bonhomie touchante, s'enthousiasmer pour sa méthode et les effets qu'il en tirait, parler de ses découvertes avec une effusion de cœur qui pénétrait toutes les âmes, et sa joie d'enfant, ou plutôt de père, quand ses élèves répondaient dignement aux questions sans nombre qu'on leur adressait.

Le nom de l'abbé Sicard n'était pas moins célèbre à l'étran-

ger qu'en France; de toute part on accourait pour le connaître.

Enfin, l'abbé fut en 1814 comblé d'honneurs: le roi le nomma officier de la Légion-d'Honneur, puis il obtint l'ordre de Saint-Michel, l'ordre de Sainte-Anne, de Wasa, etc., etc. Son bonheur était de porter tous ces cordons réunis. Sa physionomie presque candide, la bonhomie répandue dans toutes ses manières donnaient un éclat tout particulier à ces décorations pressées à sa boutonnière.

L'abbé Sicard a prolongé sa carrière active jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, sans en paraître fatigué. Aucune infirmité n'avait attristé sa vie; il s'éteignit sans presque savoir qu'il quittait le monde où il laissait tant de légitimes regrets. En 1815 il était au faîte de sa gloire. Dans tous les pays l'on considérait l'abbé Sicard comme accomplissant les miracles que l'abbé de l'Épée avait commencés. Sa réputation était européenne.

A une époque, un grand d'Espagne, don Fernando, soutien du trône de son maître, fut menacé par les perturbateurs de l'ordre; don Fernando avait deux enfants, une fille et un fils, tous deux appelés à une destinée brillante.

Mais une circonstance plus triste encore que les troubles de sa patrie accablait don Fernando; car, en supposant qu'il dût conserver ses priviléges, le chagrin de voir son fils, l'héritier de son nom, de ses titres et de sa fortune, incapable d'en soutenir l'éclat, lui ôtait toutes joies au cœur...

Un jour don Fernando, en sortant du conseil, acquit la preuve que les troubles les plus grands allaient éclater sur Madrid. Il appela sa fille, qui, née d'un premier mariage, avait dix ans de plus que son frère, et touchait alors à sa

dix-huitième année, et l'ayant fait asseoir auprès de lui, il lui dit avec un sentiment qui pénétrait son âme :

« Rosina, la guerre se prépare sanglante et cruelle ; les révoltés nous assiégent de toutes parts. Je vais prendre ma place dans les rangs des défenseurs de mon pays... mais, te laisser seule ici, dans ce château, près de cette ville, qui sera peut-être assiégée bientôt par nos ennemis, cela me donne de telles inquiétudes que j'en perdrai le courage, au moment de combattre !...

— Oh ! mon père, dit Rosina, ne craignez rien pour moi, je saurai mourir avant de démériter de vous.

— Je le crois, ma fille, mais un autre souci m'agite encore... »

Rosina parut surprise ; le comte Fernando continua :

« Écoute, Rosina, ma fille chérie... Un Français m'offre de t'emmener avec lui et ce malheureux enfant que les balles viendraient atteindre, sans qu'il pût les entendre... Accepte de partir, ma fille. Si Dieu me sauve, si Dieu donne raison à la cause légitime ; si mes biens, mes prérogatives me sont conservés ; si nous sommes victorieux, eh bien, je te rappellerai aussitôt, ou j'irai te rejoindre dans cette belle France si heureuse aujourd'hui, si fière de sa gloire et de sa liberté !...

— Moi vous quitter, mon père !... Oh ! vous voulez donc que je meure d'inquiétude ?

— En aurais-tu moins si tu restais dans ce palais, tandis que tu me saurais sous le feu de l'ennemi ?

— Oh ! Dieu ! disait Rosina accablée...

— Écoute, reprit don Fernando avec un ton plus solennel. Lorsque l'on est haut placé par sa naissance, ma fille, on ne doit pas connaître la faiblesse. Votre mère a su mourir pour la cause que ses pères avaient servie ;... votre mère est morte

de terreur lorsque les ennemis du roi entrèrent au palais pour s'emparer de notre souverain : la fille de don Fernando doit être courageuse comme sa mère.

— Oh! mon noble père, dit Rosina, je mourrais avec bonheur pour la cause que vous servez; je mourrais pour mes souverains, et surtout pour mon père... Oui, j'aurais alors du courage, si ma vie pouvait protéger la leur; mais c'est pour les quitter que je me sens faible et sans énergie...

— Ce n'est pas seulement pour vous, Rosina, que je veux votre voyage en France, reprend don Fernando avec une douce autorité... Votre vie ici ne sauverait personne... En France, elle peut servir à donner un successeur à votre père;... elle peut empêcher le noble nom des Fernando de mourir avec moi...

— Comment! dit Rosina émue, ne comprenant pas, mais toujours soumise aux ordres de son père... comme le sont généralement les filles de distinction, certaines qu'elles sont d'avance qu'un père ne peut jamais se tromper, et que, même se trompât-il, ses décrets doivent être sacrés pour elles à l'égal des décrets de Dieu, dont un père est le représentant sur la terre.

Rosina s'inclina et d'un ton respectueux elle dit au comte :

« Ordonnez, mon père, ordonnez, car votre fille est aussi fière que vous du noble nom qu'elle porte, aussi désireuse que vous l'êtes que ce nom conserve son éclat. »

Rosina était émue, et sa belle figure avait une expression de noblesse que son père observa avec orgueil... il lui dit :

« Bien, ma Rosina, bien; je vais maintenant te confier ce que j'attends de toi. »

La jeune fille croisa les mains et attendit avec respect les paroles de son père...

« Tu le sais, ma fille, Carlos est le troisième de mes fils, le seul que Dieu m'ait conservé, et cet enfant, que la nature a fait aussi beau que tu es belle, a son esprit fermé à toutes les connaissances humaines.

— Hélas! dit Rosina, un pauvre sourd-muet ne peut rien comprendre...

— Oui, dit le duc, ce malheureux enfant est voué à l'idiotisme, et cet enfant est l'héritier de mon nom..... Mais, reprend le duc après une pause, si tu veux, Rosina, si tu veux... cet idiot peut devenir un être intelligent.

— Comment cela, mon père? dit la jeune fille.

— En le menant à Paris...

— A Paris! dit Rosina étonnée...

— Oui, ma fille. En France, on ne laisse pas sans leur porter secours les malheureux que la nature a frappés... A Paris il y a des institutions pour faire sortir de l'âme d'un sourd et de l'âme d'un aveugle la pensée, qui ne se révélerait pas d'elle-même;... à Paris on fait voir par l'intelligence ceux dont les regards sont voilés;... à Paris on fait entendre et parler ceux qui ne peuvent ni entendre ni parler;... à Paris, enfin, il y a un homme qui donne la vie morale à ceux que la nature a faits insensibles. C'est à cet homme que je veux que tu mènes ton frère, Rosina... ton frère! et alors je te devrai plus que la vie, je te devrai un enfant de plus!

— Oh! mon père, vous faites battre mon cœur d'une douce espérance, dit Rosina. S'il était vrai... Quoi! c'est pour rendre à Carlos la parole et l'intelligence que vous m'ordonnez de partir!... Oh! mon père! oh! mon maître! ordonnez l'heure et le jour..... je suis prête à vous obéir!...

— Eh bien, dit le duc, c'est demain, ma fille, demain qu'il faut nous séparer... »

Rosina pâlit... mais ne répliqua pas. Le jour fut employé aux préparatifs du voyage.

Le Français ami de don Fernando vint prendre dans sa chaise de poste la jeune duchesse, car Rosina était duchesse par sa mère, et après avoir reçu la bénédiction de leur père, Rosina et Carlos partirent pour la France....

Le voyage fut triste... La belle jeune fille quittait pour la première fois la superbe résidence de ses pères, située à peu de distance de Madrid, sur les bords du Manzanarès. Elle quittait ses prairies, ses montagnes escarpées, ses amis d'enfance, ses vieux serviteurs respectueux ; tous ces souvenirs des émotions du premier âge, frais de sentiment, qu'on ressaisit après l'âge mûr, comme pour redonner à l'âme un peu de sa pureté native. Ces souvenirs montraient à Rosina son père placé près du roi d'Espagne dans les cérémonies, et recevant du monarque des paroles flatteuses répétées avec orgueil au foyer de la famille. Rosina se rappelait aussi sa noble mère portant à quelques pas de distance le livre de la reine, lorsqu'elle était de service près de Sa Majesté. Elle se rappelait le doux sourire que la reine lui adressait, à elle enfant; et la profonde révérence qu'elle avait l'honneur de faire à la reine. Puis les bals où elle assista à l'âge de quinze ans, où elle eut l'insigne honneur de danser avec un prince d'Espagne; enfin, elle emportait en France des regrets de tout genre, mais surtout une inquiétude cruelle en laissant son père sous le poids d'une guerre intestine; et elle se disait avec quelque justice que son père avait désiré son départ plutôt encore pour la garantir des dangers qui l'eussent menacée dans son pays, que pour tenter la résurrection morale de son pauvre petit frère.

A son arrivée en France, mademoiselle de Fernando dé-

sira habiter la campagne aux environs de Paris; le Français qui l'avait accompagnée lui fit louer un charmant pavillon dans la vallée de Fontenay-aux-Roses.

L'abbé Sicard apprit bientôt qu'une jeune duchesse désirait lui parler d'un enfant sourd-muet: le bon abbé se hâta de se rendre chez elle.

Un jour Rosina se promenait pensive dans son parc, tenant à la main son petit frère qui, sérieux et triste comme toujours, marchait instinctivement, sans même chercher dans les fleurs qui bordaient sa route la distraction d'un instant...

Rosina s'était arrêtée dans un bosquet d'où elle découvrait la route qui menait à Paris. Elle plongeait avec indifférence ses beaux yeux dans l'espace, tandis que son frère les levait au ciel, sans penser; lorsqu'elle vit, à son grand étonnement, une voiture se diriger vers la grille du parc.

La seule personne qui venait chez elle, c'était l'ami de son père, et cette fois ce n'était pas la voiture de cet ami qui s'avançait vers sa demeure.

Elle savait bien que l'abbé Sicard devait venir, mais elle ne pouvait croire à tant d'empressement de la part d'un homme que toute l'Europe allait chercher, et qui devait être avare de son temps à cause du digne emploi qu'il en faisait.

Et puis la voiture qui arrivait chez elle n'était pas celle qu'une jeune fille peut supposer à un vieillard.

Celle-ci était un élégant et frais coupé jaune qu'emportait un beau cheval harnaché d'une façon brillante; sur le siége, orné de franges or et soie, était un jeune cocher en livrée bleue et or. Les glaces étant si claires et si belles, qu'on pouvait distinguer le drap bleu de ciel au pompon jaune dont la voiture était couverte au dedans, et sur ce fond bleu de ciel se détachait la figure riante et spirituelle d'un homme à cheveux

presque noirs, au regard perçant et doux, au maintien affable et gracieux... Ce vieillard portait une redingote de beau drap noir, attachée droit avec de petits boutons de soie... Et sur sa poitrine brillaient tant de petites croix et tant de cordons de différentes couleurs qu'on ne savait plus à quel ordre chacun répondait.

La voiture entra rapidement et s'arrêta en un instant devant la porte du salon.

Rosina n'eut pas le temps d'arriver pour recevoir la personne qu'elle voyait de loin descendre de sa voiture, et cette personne, à qui l'on indiqua mademoiselle de Fernando, se dirigea vers elle le chapeau à la main ; un domestique annonça à sa maîtresse :

« L'abbé Sicard. »

La belle jeune femme éprouva d'abord une émotion de crainte, puis de respect, et, dès que l'abbé Sicard eut parlé, Rosina se trouva rassurée.

Il était impossible d'avoir une expression et des paroles plus aimables et plus encourageantes à la fois que cet homme élevé par son esprit et la noble mission qu'il remplissait.

Il semblait toujours savoir gré du bien qu'il venait faire; et il avait un tel amour pour sa science, un tel bonheur de l'estime, ou pour mieux dire de l'admiration qu'il inspirait, que son cœur s'ouvrait toujours avec joie aux moyens d'appliquer son art.

Cette fois, d'ailleurs, la personne qui réclamait son appui était d'un rang élevé; alors son amour du bien se fortifiait de son amour pour les grandeurs, et ce service qu'il allait rendre devenait pour lui une véritable jouissance.

C'est avec ces dispositions bienveillantes qu'il arriva près de la jeune duchesse de Fernando.

« C'est vous, madame la duchesse, dit-il à Rosina, qui m'amenez de votre beau et malheureux pays ce bel enfant?...

— Oui, monsieur, dit en baissant les yeux Rosina.

— C'est un courage qui veut sa récompense, dit l'abbé... et qui l'obtiendra...

— Vous croyez, monsieur? dit la jeune fille en l'interrogeant du regard.

— J'en suis sûr, dit l'abbé Sicard en regardant avec finesse et profondeur Carlos, qui, avec une expression singulière, fixait ses yeux sur les décorations et vint les toucher toutes les unes après les autres.

— Il comprend, dit l'abbé Sicard à Rosina, que ce sont là des hochets pour les fils des grands d'Espagne...

— Pauvre petit, il ne comprend rien du tout... dit Rosina.

— Ah! il y a dans cette tête-là, dit l'abbé Sicard, en posant sa main sur le front de Carlos, autant d'idées que dans la nôtre, et même celle d'un poète.

Mais *la chambre est fermée et les idées n'en sortent pas*. Il faut l'ouvrir, et nous l'ouvrirons.

— Oh! monsieur, monsieur l'abbé, si mon noble père vous entendait, quelle joie pour lui!...

— Nous ne perdrons pas de temps, dit l'excellent abbé, pour lui donner la preuve de ce que je vous dis, madame la duchesse, et je vous demanderai votre assistance dans notre grande entreprise.

— Je me mets à vos ordres, monsieur l'abbé, dit Rosina.

— C'est moi qui serai aux vôtres, duchesse, dit l'abbé Sicard. Mais, comme je suppose que vous ne voulez pas vous séparer de ce cher enfant, et que, d'ailleurs, vous devez être sa Providence en tout, il faudrait peut-être vous initier à no-

tre méthode, afin de faire passer dans son esprit les charmantes idées du vôtre, et de ces idées naîtront les sentiments fraternels que vous désirez, sans aucun doute, lui inspirer...

— Oh! n'en doutez pas, monsieur l'abbé, dit Rosina, je veux tout faire pour vous aider à me rendre un frère.

— J'en étais sûr, dit l'aimable instituteur, j'avais lu cela dans vos traits. »

Rosina promit d'aller tous les jours avec Carlos chez l'abbé Sicard, et elle devait être témoin elle-même des premières leçons qu'on lui donnerait.

Mais d'abord Rosina assista à l'une des séances où les élèves de l'abbé répondaient à toutes les questions qu'on leur adressait.

Combien elle fut éblouie, charmée de ce qu'elle voyait!... elle ne douta plus du succès de son entreprise; et, pour la rendre plus assurée, elle s'initia elle-même à la langue qu'apprenait son frère. Carlos fit des progrès rapides dans la langue des signes. Son intelligence se développa, son esprit s'enrichit. Son cœur s'ouvrit enfin, Carlos eut une âme! Avec sa résurrection, cet enfant prit bientôt la passion des sciences et des arts, il comprit tout. Aidé de sa sœur, qui, pour lui rendre ses études faciles, y mêlait le charme de sa tendresse, Carlos devint un élève accompli.

Sa sœur, qui s'était identifiée aux goûts et au savoir de son frère, s'entendait avec lui dans leur langage mutuel, aussi bien que si la parole les avait guidés dans leurs entretiens animés. Carlos, de son côté, sentait le prix du dévouement de Rosina, et rapportait à elle tous les succès qu'il obtenait chaque jour. « Ah! disait-il, ma sœur chérie, sans toi je serais » resté une brute; ton dévouement admirable m'a fait con» naître celui qui, en développant ma pensée, m'a révélé ma

» nature et mon Créateur. Et mon père, qui jusqu'alors n'a-
» vait pas eu de fils!... Et moi, pauvre enfant, qui ne savais
» pas ce que c'était qu'un père!... Maintenant nous nous en-
» tendons, nous nous aimons; et toi, ma Rosina, toi, ma
» sœur! tu n'es plus seule au monde, tu as un ami que la
» nature t'avait donné imparfait et que tu as régénéré! »

Tandis que Carlos grandissait en intelligence, l'Espagne perdait chaque jour de sa grandeur... Les proscriptions frappaient de tous côtés les amis de l'ancien roi. Don Fernando, ruiné, proscrit, fut forcé, pour échapper à la mort, de fuir sa patrie, il vint se réfugier en France, où il retrouva sa fille et un fils digne de lui.

Mais le comte et ses enfants étaient sans ressources, par la confiscation des biens de don Fernando et du duché de sa fille. Que faire alors?...

L'abbé Sicard est consulté... L'abbé Sicard veut être le protecteur de cette famille à laquelle ses bienfaits l'ont attaché. Il pense au projet qu'avait conçu le chef de l'État d'envoyer fonder une institution de sourds-muets dans une colonie française. Son élève possède à ses yeux toutes les qualités requises pour une si belle mission. Il veut obtenir pour lui cette faveur. Cette faveur est demandée par l'abbé Sicard, avec la chaleur qu'il mettait à tout ce qui parlait à son cœur et à son imagination. Il se fait appuyer de tous les grands personnages qui protégent en lui tous les sourds-muets, et, après des démarches incessantes et chaleureuses, il obtint ce qu'il appelait le *bonheur de sa vie*, une grâce pour un autre.

Et cette fois la grâce qu'il obtenait allait combler une famille de joie, allait lui assurer du bonheur et de la gloire, mettait en relief la science que l'abbé Sicard adorait, et sa renommée qu'il n'aimait pas moins...

L'ordre fut donné. Don Fernando et ses deux enfants se séparent, en versant des larmes, de l'excellent homme qui les avait comblés.

A deux ans de là un jeune sourd-muet sous le nom de M. *** était à la tête d'un magnifique établissement à la Martinique. Là il rendait avec zèle à ses frères le service qu'il avait reçu du célèbre abbé Sicard, et le jeune homme de haute naissance devint non-seulement un bienfaiteur pour l'humanité, mais encore le soutien de sa sœur et de son noble père.

Ainsi, Rosina reçut la récompense de son dévouement et de son obéissance aux désirs de son père...

Carlos et Rosina, après la mort de don Fernando, quittèrent l'Amérique et revinrent en France.

Ils habitaient encore il y a quelques années un petit hameau situé dans le Bourbonnais. Tous deux vivent là heureux et tranquilles, honorés et chéris... Comme on ignore leur origine, on les nomme le *frère* et la *sœur*.

LA TOMBE D'UNE MÈRE.

Ire LETTRE

DE LA COMTESSE DE F... A AMÉLIE DE R...

Ma chère Amélie,

Bientôt je te reverrai, mon voyage touche à sa fin. J'ai parcouru l'Écosse; j'ai franchi les golfes, les rochers, les îles désertes, portée sur les vagues écumantes, respirant l'air d'un ciel rembruni par d'éternels nuages, j'ai touché les îles d'Shy, d'Iona, de Staffa, toutes trois célèbres par leurs grottes d'albâtre.

Staffa surtout a produit sur mon esprit une vive émotion, et je veux, puisque tu me l'as demandé, en me disant adieu, t'envoyer la description de cette grotte comme étant l'un des objets qui m'ont émue le plus.

L'île de Staffa est déserte; elle n'offre son asile qu'à des oiseaux de passage, pressés de la quitter, tant sa végétation a peu de ressources. Car sur le sommet de cette île croissent comme à regret quelques brins d'avoine et une mousse solide et abondante qui naît sur la pierre saltique. Au milieu de cette espèce de désert on trouve pourtant une cabane en ruine: ce débris est là comme pour attester que les hommes ont été forcés d'abandonner ce séjour des héros et des dieux.

Tu sais sans doute que Staffa et sa grotte de basalte sont

nées d'un volcan sous-marin, c'est une merveille enfantée par la tempête. Le poète de l'antique Écosse, Ossian, y fixa le trône de Fingal; les noires colonnes qui ornent cet édifice lugubre semblent porter le deuil de ses héros fabuleux.

La nature a formé autour de ce magique séjour des colonnes majestueuses et graduées, qui s'élèvent et reçoivent les vagues de la mer, calmes ou furieuses, sans en être affaiblies ni modifiées; toujours immobiles, toujours imposantes, ces mille colonnes serrent dans leurs bras les eaux qui les ont engendrées, et qui leur conservent leur fraîcheur et leur brillante netteté. Plus on approche de la grotte, plus la route devient difficile; on craint de voir à chaque instant la barque étroite et légère à laquelle on a confié sa vie se briser sur ces colonnes entassées de toutes parts, et qui ressemblent aux débris d'un portique en ruine.

On remarque, dans la partie la plus reculée d'un réduit mystérieux, une espèce de siége où je n'ai pas manqué de m'asseoir : on nomme cet endroit le *fauteuil de Fingal*. Enfin, après une excursion, qui n'est pas sans danger, autour de l'île, l'entrée de la grotte m'est apparue; c'est devant ce merveilleux portique qui semble embelli par le ciseau de l'artiste, c'est devant cette voûte élevée dans des proportions élégantes, devant ces colonnes produites d'une lave compacte, que je suis restée dans une admiration sans bornes pour la puissance créatrice qui a combiné et taillé ces ornements avec une si scrupuleuse exactitude.

Je ne puis mieux comparer cette caverne profonde qu'à une grande église gothique dont la nef présenterait deux rangées de colonnes brisées et inégales, debout aux deux côtés de l'édifice. Le fond de la grotte est fermé et obscur comme le chœur d'un temple. Cet édifice est baigné jusque dans sa pro-

fondeur par les flots de la mer qui frappent de chaque côté les murs devant lesquels s'élèvent des colonnes prismatiques de près de 50 pieds.

Çà et là d'autres groupes moins élevés ressemblent à des jeux d'orgues, d'où paraissent s'échapper des sons plaintifs, mélange bizarre des flots et des vents qui s'entre-choquent et se débattent au fond de l'abîme. Après que j'eus parcouru cette grotte, et qu'arrivée au terme de ma route, je n'eus plus qu'à revenir sur mes pas, la mer s'est découverte comme par un effet d'optique : ce magnifique spectacle terminé par un horizon sans limites m'a éblouie; mais le jour, affaibli par les reliefs de la grotte et qui projette sa lueur incertaine sur les premiers piliers, invite à revenir vers sa bienfaisante clarté: car toutes ces productions sublimes, que l'on aime à comprendre et à admirer, ne donnent à l'âme que des émotions vives ou profondes; mais c'est sous le ciel seulement, au milieu d'une nature grande et sans limites, que moi je me sens heureuse et libre !...

Cette excursion d'Edimbourg à Staffa a eu pour moi, ma chère Amélie, un attrait plus puissant peut-être encore que ces merveilles de la nature à observer.

Figure-toi que, lorsque je quittai la ville pour faire mon petit voyage en mer, je ne pus trouver passage que sur un bateau pêcheur.

Tu sais que je suis aussi brave en voyage que poltronne dans les rues de Paris, de façon que sur cette barque de pêcheur, frêle esquif, espèce de coquille de noix qui semble devoir s'engloutir à tout propos, lorsqu'on la considère de loin au milieu des flots, je m'embarquai aussi rassurée que si je me fusse placée sur un vaisseau de l'État ayant un amiral pour le gouverner.

Me voilà donc installée sur une petite banquette avec mon fidèle domestique, ayant à mes côtés deux jeunes filles et devant moi le brave marin.

Les manières de cet homme, que les jeunes filles nommaient Barto, étaient plus distinguées qu'on ne s'attend à les trouver dans la classe du peuple. La rudesse écossaise ne paraissait pas chez lui comme chez les pêcheurs auxquels j'avais eu affaire jusqu'alors, et ce qui m'étonna davantage encore, c'est que cet homme parlait un très-bon anglais et passablement français.

Mais ce qui m'interressait tout à fait, c'était la présence de deux jeunes filles d'une beauté anglaise, que je n'avais pas rencontrée depuis mon arrivée en Écosse. Tu connais, ma bonne Amélie, la tête candide de miss Élisabeth, cette charmante personne aussi aimable que vertueuse.

Eh bien, figure-toi ces lignes pures, ce teint blanc, ces beaux cheveux noirs, cet air candide et fier, cette noblesse dans le regard; figure-toi tout cela âgé de douze à quatorze ans, sous des habits de pêcheuses écossaises, et moi, avec mon imagination qui voit toujours des romans partout, cherchant dans ces petites filles des héroïnes, et tu auras l'idée de mes émotions.

A peine installée dans la barque, tu conçois que je me mis à parler avec ces charmantes filles... A mon grand étonnement, elles ne se trouvèrent nullement embarrassées; et, comme je l'avais prévu, leur histoire est en effet un petit roman...

Demain je t'écrirai tout cela...

J'ai le temps de te dire adieu.

IIe LETTRE

DE LA COMTESSE DE F... A AMÉLIE DE R...

D'abord, avant de te parler de mes deux jeunes filles, je te dirai que Barto, mon pêcheur, est un ancien officier de marine au long cours, qui, par des événements que je te passerai, attendu que tu n'as pas comme moi la mer pour te distraire du récit de Barto, se trouva rejeté sur les côtes d'Écosse dépouillé, ruiné : il se fit pêcheur, état qui le combla de bonheur, et sa femme de poissons et de bien-être; car Barto est marié depuis seize ans..... Il remarqua bientôt mon affabilité envers les deux jeunes filles, et moi je remarquai aussi le ton respectueux qu'il prenait en leur parlant. Bientôt j'appris que ces enfants n'étaient pas à lui et à qui ils appartenaient.

« Ah! me dit-il, si madame pouvait connaître en France M. le marquis de Rosbeck, et si elle pouvait lui dire que j'ai recueilli ses deux nièces, il y a dix ans!...

— Comment! lui dis-je étonnée, ces deux jeunes filles sont les nièces du marquis de Rosbeck?

— Et, oui, dit le brave marin... Ce n'est pas qu'il m'ennuie de les avoir avec moi dans ma barque;... mais c'est qu'elles seraient mieux dans son château que dans ma cabane...

— Mais comment se fait-il?

— Oh! rien de plus simple, dit le brave homme. La sœur du marquis suivait son mari aux îles, il y a dix ans. Ils s'arrêtèrent à Édimbourg, parce que le temps ne permettait pas d'aller plus loin;... et après un mois de séjour dans cette ville, ayant habité chez nous, ils eurent confiance en ma femme et en moi; et comme le voyage pouvait offrir des dan-

gers que ni cette chère dame ni son mari le comte de Saint-Maurice n'avaient prévus, ils acceptèrent l'offre que je leur fis de nous laisser pour quelques mois leurs deux jolis petits enfants, auxquels déjà l'air de nos montagnes avait fait un fameux bien. Le comte de Saint-Maurice nous donna une somme pour, dit-il, payer la pension de ses chères petites filles, c'est ce qui nous a permis d'acheter la jolie petite maison où nous sommes.

Alors ils sont partis... D'après leur calcul, ils devaient être de retour au mois d'octobre. Nous étions au dernier jour de mai... C'était la Pentecôte, je me le rappellerai toujours; j'allais à l'église le matin pour recommander nos chers voyageurs à celui qui fait les orages et les apaise; et, vers le soir, au moment où la lune se levait sur le vieux château, qui semble un gros nid de corbeau au pied de la ville verte, le comte et sa jeune épouse nous dirent adieu.

— Vous eûtes bientôt des nouvelles? lui dis-je vivement.

— Après un mois de navigation, je reçus une lettre de la comtesse.

— Et puis?...

— Et puis nous n'entendîmes plus parler de rien... Oh! sans doute que levaisseau aura échoué! Ah! dame, les écueils font les profits de la mer...

— Et vous n'avez fait aucune démarche pour renvoyer ces jeunes filles en France?...

— J'attendais toujours; et puis j'ai raconté cela à beaucoup de monde, mais personne n'a voulu se charger de ces chères enfants...

— Je m'en chargerai, moi, dis-je au brave pêcheur; et si vous voulez me les confier, je vous en réponds sur mon nom.»

L'accent que j'ai mis à lui demander les jeunes filles l'a

disposé à la confiance. Enfin, ma chère Amélie, le jour de notre départ fut fixé, et j'ai bravement ramené les chères petites en France, après avoir fait le plus délicieux voyage.

IIIe LETTRE.

Je suis revenue en France en touchant les côtes d'Angleterre, où je me suis arrêtée tout juste assez pour manger d'excellent roastbeef, du jambon exquis et prendre du thé détestable; puis, me remettant en route bien vite, je suis arrivée aux îles de Gersey, et là j'ai trouvé le confortable des Anglais et la bonne *soupe* de France; enfin je suis restée deux jours à visiter Gersey et Guernesey, puis je suis partie un matin pour Saint-Malo, où je suis arrivée en quelques heures. Cette petite ville a fixé mon attention.

En une demi-heure j'ai fait deux fois le tour de ses remparts; de tous côtés l'on jouit de vues délicieuses, la mer y est admirable par la variété de ses roches ou pics, de ses montagnes au loin.

Saint-Malo semble un rocher de granit taillé pour servir d'habitation; ici des maisons étroites à petites fenêtres qui n'ont point changé de forme depuis la création; là de grandes maisons imbougeables que l'on retrouvera dans cent ans ce qu'elles sont aujourd'hui. Leurs propriétaires, la plupart millionnaires, semblent occuper par avance des tombeaux de granit. Mais, en parlant de tombeaux, il en est un célèbre aujourd'hui que l'on va visiter avec émotion, quoiqu'il soit heureusement vide encore. Une pierre posée sur un rocher qui s'avance dans la mer désigne la dernière demeure d'un homme pour qui le devoir est une religion aussi sacrée que celle des *Martyrs* qu'il a chantés, œuvre immortelle qui nous à fait verser tant de larmes!...

Les cendres de Chateaubriand doivent être déposées là, en vue de Saint-Malo, sa ville natale.

Autrefois les nobles pairs de sa famille présidaient les fougueux États de Bretagne, dont ils étaient les maîtres. Un jour les mânes modestes de leurs descendants illustres présideront au spectacle d'une nature imposante, infinie dans sa grandeur et son éternelle beauté.

Ne trouves-tu pas, ma chère Amélie, que cette tombe est digne de celui qui n'a touché la terre que pour parler du ciel en langage divin?...

Tu vois que Saint-Malo me laissera un souvenir poétique qui vaudra pour moi plus que ceux que m'aurait donnés un long séjour aux bains de Dieppe, où je voulais aller. Saint-Malo a aussi ses beaux bains, qui ont charmé mes petites pêcheuses, lesquelles nagent comme les poissons qu'elles prenaient dans leur filet... Moi qui, chez Warnier, était l'une des plus intrépides, je ne suis pas faite pour servir de perche à ces petites filles... Elles m'ont donné de très-bonnes leçons, et, si je restais long-temps avec elles, je pourrais à mon retour en donner à toute l'école, et surtout à toi, ma chère Amélie, si poltronne et si frileuse..... Mais je vois que ma lettre est déjà très-longue et que je ne t'ai rien dit de la présentation de mes protégées; ce sera pour demain.

Adieu.

IVe LETTRE.

Le château de la marquise de Rosbeck se trouve sur les hauteurs des environs de Dinard, petit village poétique en vue de Saint-Malo, bâti sur des rochers qui bordent la mer. Nous partîmes un beau matin de Saint-Malo sur une petite

barque qui fait tous les jours la traversée de Saint-Malo à Dinard, dans laquelle on tient une vingtaine de personnes, et que j'ai fait prendre pour moi et mes petites filles. On me demanda dix sous pour cet extra. Je crus que c'était par personne, et je trouvais cela très-bon marché. Voulant être généreuse, je donnais à mon marin deux francs. Une femme qui était sur le bord ouvrit de grands yeux et me dit :

« Est-ce que vous lui avez donné cela pour vous passer, madame?

— Oui.

— Il vous l'a demandé?

— Non.

— A la bonne heure! L'on ne doit payer qu'un liard par personne, dit cette femme. Mon homme ne prenait jamais davantage.

— Comment un liard?

— Oui, un liard.

— Par personne? un liard? lui dis-je encore....

— Oui-da.... et quand on prend tout le bateau on donne *quatre sous.* » Conçois-tu, ma chère, un pays où l'on prend la peine de passer un bras de mer... *pour un liard!...*

C'est à n'y rien comprendre... et je suis sûre encore que, si l'on tombait à la mer, ces braves gens s'y jetteraient pour vous sauver!...

Enfin nous arrivâmes à Dinard... et là je m'amusai en traversant le village à observer le costume des Dinardaises : le cotillon et le corsage n'ont rien d'extraordinaire, cela ressemble à nos paysannes des environs de Paris. Mais le bonnet, oh! ma chère, le bonnet est ravissant! j'en ai acheté un pour deux francs! deux francs!! on a tout pour rien dans ce pays.

Figure-toi la coquille nommée argonaute..... C'est une

espèce de casque phrygien ; car tu sais, ma chère, que les Carthaginois ont imaginé une coiffure d'après cette coquille ravissante aussi fragile qu'elle est gracieuse avec ses plis réguliers et sa blancheur nacrée. Eh bien, le bonnet des Dinardaises est taillé aussi sur ce modèle, et plissé de même. Il est ordinairement en percale tout simplement, avec de longues barbes que l'on retrousse par derrière. C'est d'un effet charmant sur des bandeaux.

J'avais fait habiller mes petites en Bretonnes natives de Saint-Malo. Ce costume leur allait très-bien. Enfin nous arrivâmes, après une heure de marche, au château du marquis de Rosbeck.

J'avais pour m'introduire la lettre de la comtesse, que Barto m'avait donnée, mais je fis d'abord passer ma carte, avec cette remarque écrite de ma main :

Venue d'Édimbourg, où la comtesse de Saint-Maurice a laissé des souvenirs.

Le domestique me dit d'entrer seule chez madame la marquise. Je priai mes petites de m'attendre et je suivis le laquais. Au moment où j'entrais dans le premier salon, je vis une femme qui avait l'allure d'une femme de charge de grande maison se diriger vers le vestibule où j'avais laissé mes deux petites filles... J'entrai alors dans une grande chambre à coucher, où je vis, au fond d'une alcôve sombre et profonde, un lit sur lequel était couchée une femme qui me parut d'autant plus vieille que je m'étais figurée, dans la marquise de Rosbeck, la jeune lionne qui donne à Paris la mode en toute chose. Mais ce n'était pas la jeune marquise de Rosbeck qui me recevait, c'était la mère du marquis, son mari. Le marquis, que nous connaissons, comme tu le sais, ma chère, a près de 50 ans : aussi sa mère doit en avoir au moins 70... Le marquis ainsi que sa jeune femme voyagent en ce mo-

ment en Angleterre, c'est pour cela que la marquise douairière, sur mon nom, mon titre et surtout le post-scriptum de ma carte, me fit l'honneur de me recevoir.

Elle était, comme je te l'ai dit, couchée sur un lit au fond d'une alcôve dont à Paris, dans nos petits hôtels, on ferait un boudoir ravissant; mais cette alcôve sévère, entourée de rideaux de damas vert-sur-vert, avec son plafond et le lit drapés de même étoffe, et ses quatre larges fauteuils, n'est nullement égayante.

Dans les quatre angles de l'alcôve sont une bibliothèque, un prie-Dieu, une étagère, puis une jardinière de fleurs artificielles au-dessous d'un portrait voilé d'un crêpe noir et d'une draperie de damas qui était baissée à mon arrivée. Le costume de la marquise douairière était très-pittoresque. La marquise avait une coiffe de batiste blanche garnie d'une fine valenciennes, et sur cette coiffe un petit fichu de taffetas noir noué sous le cou; une camisole en forme de peignoir à large fraise la couvrait tout entière. Ses mains enveloppées de mitaines noires reposaient sur le couvre-pied de damas vert, et la marquise se trouvait presque assise sur son lit, soutenue par trois oreillers garnis en dentelle de guipure dont nous ferions des garnitures de robe beaucoup plus belles que celles que nous achetons à Paris à grands frais.

La ressemblance de la marquise sous ce costume sévère avec l'aînée de ses petites filles me frappa. Je fus aussi, je te l'avoue, très-émue par la noblesse inscrite sur tout ce qui m'environnait. J'ai oublié de te dire que la chambre était ornée et drapée comme l'intérieur de l'alcôve, et, de plus, couverte d'un tapis de velours vert à magnifique bordure d'or. Tout cela était d'une simplicité et d'une richesse qui me donnèrent une haute idée de la personne devant qui je me

trouvais ; mais lorsque, pour distinguer mieux mes traits sans doute, la marquise, en poussant un ressort, fit écarter un rideau, me découvrit la vue des montagnes et de l'Océan éclairé par le soleil, je fus non-seulement éblouie, mais pénétrée de respect pour le lieu où je me trouvais...

« Madame la comtesse, me dit la noble femme, votre nom seul eût suffi pour vous ouvrir ma porte, la petite fille d'un Vendéen est de notre famille. Mais le mot écrit sur votre carte a réveillé dans mon cœur les souvenirs les plus douloureux et les plus chers à la fois... Eh! quoi, à Édimbourg vous avez entendu parler de la comtesse de Saint-Maurice ?...

— Oui, madame la marquise, lui répondis-je avec respect.

— Comment ça se fait-il? Ma fille se serait-elle arrêtée dans cette ville lors de son fatal voyage?... »

Je n'osai tout de suite dire à la marquise la vérité, je craignis que la surprise de retrouver les deux enfants de sa fille ne lui produisît un effet trop violent...

« Madame la marquise, lui dis-je, un homme du peuple... un pêcheur m'a assuré que la comtesse y avait passé, à cette époque...

— En vérité! dit la marquise, et cet homme s'est rappelé la comtesse après dix ans? C'est possible, elle était si belle!!! La curiosité de voir le théâtre des récits d'un grand romancier l'aura fait relâcher à Édimbourg, pauvre comtesse! Et la marquise porta à ses yeux un mouchoir de batiste brodé en noir.

— Peut-être le mauvais temps aura-t-il forcé la comtesse à prolonger son séjour dans la capitale de l'Écosse?

— Oh! madame la comtesse, que n'y est-elle restée! puisqu'un orage... oui, un orage affreux... devait l'assaillir ailleurs, et briser le bâtiment qui la portait... elle et ses pauvres enfants!

— Vous avez donc su le désastre? dis-je à la marquise avec crainte.

— Hélas! la nouvelle de la perte de *la Sirène* nous arriva bientôt. Tout l'équipage a péri! tous les passagers, ma fille, son mari et ses deux enfants; oui, madame, j'ai perdu ma fille, ma fille chérie, ma belle comtesse, et vous allez voir ici ma seule consolation. »

À ce moment, en tirant un cordon, elle découvrit le rideau qui cachait le portrait de la comtesse.

« Oh! lui dis-je, en effet la comtesse était bien belle! »

La marquise leva les yeux au ciel.

« Si encore vous aviez ses enfants? repris-je avec calme.

— Oh! ce serait une consolation sans doute!... Mais j'ai tout perdu!... Et qui vous a dit, madame la comtesse, que ma fille eût été à Édimbourg?

— Un pêcheur chez qui elle a vécu pendant son séjour dans la ville, et où elle devait revenir à son retour.

— Hélas! dit la marquise, et le marin ne l'a pas revue?

— Non! Mais elle lui avait laissé des objets précieux qu'elle devait reprendre à son retour...

— Des objets précieux, de l'or, des bijoux peut-être, dit-elle avec indifférence.

— Plus précieux que tout cela, madame la marquise.

— Des papiers, des titres de noblesse, sans doute, reprit-elle avec fierté.

— Plus précieux encore que des papiers et des titres... »

La marquise changeait de visage.

« Eh bien, madame, ces objets... que sont-ils devenus?...

— Le marin, n'ayant pu les confier à personne et ignorant tous les moyens usités pour faire savoir en France qu'il les possédait, m'a demandé si je voulais m'en charger, et

comme je venais en France, et que, d'ailleurs, j'étais heureuse d'avoir une mission à remplir près d'une famille aussi considérable que la vôtre, madame la marquise, je me suis chargée volontiers des objets que madame la comtesse, votre fille, avait laissés au pauvre marin, d'autant plus volontiers que ces objets, au lieu d'avoir dépéri entre ses mains, ont acquis beaucoup de valeur,.» lui dis-je en souriant un peu, pour ôter à mon récit ce qu'il pouvait avoir de trop solennel; car tu sais, ma bonne Amélie, que le sérieux ne me va pas longtemps, et que, dans le bonheur surtout, j'aime mieux la gaieté que les larmes.

« Oui, madame la marquise, dis-je en me levant, oui, ce que je vous annonce va, j'en suis sûre, répandre sur votre vie attristée une joie inattendue... oui, et pourquoi ne pas tout de suite vous le dire! repris-je avec plus d'exaltation : vous avez bien eu le courage d'apprendre la mort de votre fille sans mourir de douleur; vous apprendrez bien que vos petites filles existent, sans mourir de joie. Tenez, tenez, madame la marquise, lui dis-je sans laisser respirer la pauvre femme émue; tenez, tenez, lisez cette lettre, répandez sur ce papier sacré toutes les larmes qui restent dans votre cœur; puis, vos petits enfants viendront les essuyer. »

La lettre était entre les mains de la marquise toute grande ouverte. Le jour était superbe, un beau soleil éclairait richement l'alcôve. Je saisis une sonnette; j'ordonnai au laquais qui entrait de faire arriver les petites jeunes filles, et la marquise n'avait pas fini la lettre de sa fille que les deux enfants étaient à genoux devant son lit. Je vis derrière moi la vieille gouvernante que j'avais aperçue dans l'antichambre, la pauvre femme était tout en pleurs; elle savait l'histoire des petites filles qui la lui avaient racontée ingénument,

tandis que moi je prenais mille détours pour dire la même chose à la marquise.

« Oh ! oui, oui, disait la gouvernante en sanglotant, ce sont bien là les chères petites filles de ma jeune maîtresse. Oui, oui, madame la marquise, c'est bien votre petite Nina avec sa petite lentille au milieu du front et Sophie avec ses beaux yeux bleus et ses cils noirs. » La bonne femme se rappelait à ce point les traits de ces enfants qu'elle avait vues naître.

La marquise était étourdie par le bonheur, mais non pas accablée... Je ne te dirai pas toutes les bénédictions que je reçus de cette respectable femme. Je fus obligée malgré moi de rester deux grands jours au château !... Mais, avant de partir, la marquise voulut me montrer une réserve de son parc : c'était un bosquet que la comtesse sa fille avait affectionné. Depuis sa mort, ce bosquet était devenu un lieu sacré pour la marquise ; elle le fit entourer d'un petit mur et, à la place où s'asseyait sa fille, elle fit poser une croix au milieu d'une plate-bande de fleurs et entretenir un rosier pendant toute l'année. Cette enceinte était fermée, la marquise seule y venait chaque jour y déposer ses soupirs et ses larmes.... Les deux jeunes filles étaient avec nous, et, en leur ouvrant la petite grille, elle leur dit : « A vous, maintenant, mes filles, à cultiver la tombe d'une mère !... » Les petites se mirent à pleurer et tombèrent à genoux devant la croix. La marquise et moi, nous les laissâmes un instant seules, croyant que ce mouvement de sensibilité était un juste hommage rendu à la mémoire de leur mère, et, lorsque nous revînmes les chercher, nous les trouvâmes les yeux fixés sur le saint monument. Nina, l'aînée des deux, avait une couronne à la main, qu'elle déposa sur la croix ; puis, après un moment de silence :

—Nous y viendrons tous les jours, ma sœur, dit Nina, ren-

dre hommage à la mémoire de celle que nous avons perdue...

— Oui, mon enfant, lui dis-je, et prier pour celle que vous avez retrouvée.

La marquise les embrassa toutes deux, et la journée finit par une grande promenade dans les environs, où l'on salua la marquise des félicitations les plus expansives et les plus respectueuses pour le retour imprévu de ses deux petites-filles : et moi, j'ai été traitée et considérée comme une fée, et je ne suis pas bien sûre de n'avoir pas fait peur à quelques-uns des bons Bretons qui me regardaient d'un air fort étonné... Enfin, le jour de mon départ la marquise voulut me ramener jusqu'à Dinard. Elle m'a bénie, et moi je suis ravie de ce que j'ai fait.

En rendant ces deux chères petites à leur famille, j'ai fait une quantité d'heureux. Et de plus la marquise m'a chargée d'une traite sur son banquier pour le bon marin d'Édimbourg, et cet hiver je serai reçue à bras ouverts dans l'aimable famille de la marquise, où l'on donnera des bals superbes, et où je me propose, ma chère Amélie, de te présenter.

Demain je vais manger des huîtres à Cancale, et puis je pars dans quelques jours de Saint-Malo pour continuer mon voyage en Bretagne et visiter tous les châteaux qui ont été le théâtre de tant de faits intéressants.

Arrivée à Tours, je n'oublierai pas d'aller visiter la charmante colonie de Mettray, où de pauvres enfants abandonnés *trouvent appui et protection*. En attendant mon retour à Paris, ma chère Amélie, crois à ma tendresse.

J'ai passé un jour à Tours, j'ai vu l'horrible château du Plessis. Oh! ma chère, ce château, si grand dans l'histoire, si

terrible avec ses cachots, ses oubliettes... son roi et ses supplices..., n'est plus qu'une misérable baraque sans portes ni fenêtres, n'ayant conservé de sa terreur qu'un affreux souterrain..... cette prison du Château-les-Tours qui a vu les gémissements de tant de victimes.

J'ai quitté ce lieu sale et désolé, et ma voiture m'emporta.

Je touchai en peu d'instants à une route charmante, où, de tous côtés, des plaines fertiles et des champs cultivés avec un soin scrupuleux frappèrent mes regards. Un grand silence régnait dans cette riante campagne couverte de groupes de cultivateurs portant l'uniforme breton. Eh quoi! dis-je, des Bretons dans la Touraine?... des Bretons cultivant la terre selon la coutume du jour! des Bretons actifs, intelligents!... Quels sont donc ces Bretons-là?... Quels sont ces cultivateurs d'âge et de *taille inusités?*... Mais un groupe approche, un jeune homme en *habit blanc* conduit la cohorte, et, du plus loin qu'il me voit, toutes les têtes se découvrent. Des paysans bretons qui saluent les voyageurs!... On ne sait que penser... Mais les chevaux approchent encore, et déjà vous apercevez de jolies maisons régulières s'élevant au milieu d'une vaste plaine ombragée de beaux arbres fruitiers d'une végétation puissante. Une église couronnée de son clocher modeste complète l'ensemble de ce hameau coquet, qui possède toutes les constructions nécessaires à l'agriculture. Ce lieu, qui réunit l'élégance à la simplicité, c'est la *colonie de Mettray... Mettray!...* Ah! c'est ici que tu vas admirer, mon amie, ce que peut l'esprit d'ordre, la bienfaisance et le dévouement, lorsqu'ils s'unissent pour faire le bien.

« Changer des vagabonds en ardents travailleurs, »

Comme l'a dit un poète de nos amis, est en effet la pensée

qui fit poser la première pierre de la *colonie de Mettray*, pensée qui n'est autre que de changer des misérables en hommes de bien, faire comprendre l'honneur à ceux qui n'en ont pas, abolir la misère, en un mot donner du bonheur aux malheureux.

Oui, c'est là une noble pensée; et celui qui l'a eue et ceux qui la fécondent sont des hommes haut placés, avoue-le, dans les grâces de Dieu, car c'est Dieu qui les inspire et leur donne le courage de poursuivre leur mission, en animant leur cœur d'une joie pure et vive.

On chercherait en vain dans nos salons, au milieu du monde, de son bruit et de ses fêtes, des hommes à la physionomie riante et douce comme celle des jeunes chefs qui, sous l'exemple de leurs honorables directeurs, coopèrent aux succès de la colonie. Tous animés du même esprit d'ordre et de dévouement, ils portent dans leurs traits l'expression du bonheur auxquels ils travaillent pour de pauvres enfants égarés.

Quelques détails ici suffiront pour te donner une idée de l'ensemble de la *colonie de Mettray*, mais il est impossible d'exprimer ce que l'on éprouve en observant ces détails.... On est ému, on est attendri.... On est fier aussi d'être né sous une époque où des hommes dévouent leur vie à régénérer des âmes.

Les enfants admis à Mettray sont pris dans les maisons de dépôt, où ils sont emprisonnés par suite de fautes qui, vu leur âge, ne sont pas punissables par la loi. On les ôte de cette prison d'enfants et on les amène à Mettray.... Dès qu'ils arrivent à la colonie, le premier bienfaiteur dont les enfants reçoivent les secours, c'est le médecin; puis, lorsqu'ils sont purgés des maux physiques que la misère leur a donnés, l'enfant passe au filtre moral dont les chefs et les instituteurs les

entourent. C'est d'abord à étudier le caractère de chaque enfant admis dans la colonie que s'attachent spécialement les instituteurs. Que de douceur, de fermeté, de justice et d'intelligence à la fois sont mis en œuvre pour lire dans ces jeunes âmes coupables !

Bientôt, par la persuasion, les enfants ouvrent leur cœur à l'amour de Dieu, en jouissant au milieu de la nature des bienfaits du Créateur.

Ils prennent l'amour du travail en recevant chaque jour la récompense de leurs travaux.

Ils prennent aussi un amour véritable pour le prochain en voyant ce que leur prochain fait pour eux.

Ils ont horreur de la méchanceté en profitant de la bonté de ceux qui les entourent. L'amour de la famille aussi leur est inspiré par une pensée ingénieuse qui leur en a créé une au sein de la colonie. Voici comment : la colonie est divisée en maisons distinctes et séparées par un intervalle de quelques pieds.

Chacune de ces maisons forme une *famille* de quarante enfants, ayant à leur tête un jeune homme qui porte le titre de *chef de famille*, et qui sert d'instituteur à ces quarante enfants; puis, afin de leur créer un parent plus rapproché d'eux encore, chaque famille choisit un de ses membres qui prend le titre de *frère aîné*. Celui-ci a sur ses trente-neuf frères un véritable droit d'aînesse, et ils ont, à leur tour, le droit de le faire tomber de sa dignité, s'il démérite. Ainsi, ces pauvres enfants sans famille et sans bien trouvent, sous le toit colonial, un chef de famille qu'ils honorent pour son origine et sa supériorité, et un frère aîné qu'ils aiment par analogie de position et de destinée. Ils ont aussi en famille une maison, un ménage, un jardin, qu'ils soignent et gouver-

nent eux-mêmes, et qu'ils peuvent croire leur propriété, car ils y trouvent leur bien-être. Cette maison, assez grande pour contenir la famille, est composée d'une chambre au rez-de-chaussée et d'une chambre au premier. Le rez-de-chaussée est consacré à l'atelier où la famille travaille; le premier forme en une seule chambre le *dortoir*, le *réfectoire* et la *salle d'études;* autour de la muraille bien blanche et bien saine sont des cases qui renferment les vêtements des colons; sous ces cases sont attachés des hamacs où ils couchent, et autour de la chambre sont placées régulièrement des tables où les enfants étudient et prennent leurs repas; quelques tableaux en l'honneur de la religion et de la gloire du pays décorent cet appartement.

Il est impossible, ma chère, de se faire une idée de l'ordre et de la propreté qui règnent dans ce logement composé d'une seule chambre, qui n'a pour l'entretenir que de pauvres enfants élevés jusque-là dans la fange et le désordre! Ces êtres, que la paresse perdait, travaillent à Mettray à des états utiles pour eux : on leur enseigne la culture de la terre, depuis le champ jusqu'au potager; le service des fermes dans tous ses détails, puis les métiers de charron, maçon, maréchal, sabotier, menuisier, cordier, tresseur de paille, tailleur et cordonnier.

L'instruction se borne à savoir lire, écrire et compter. Ainsi presque tout leur temps se passe aux travaux utiles pour eux et l'avenir qui les attend. Ce sont des ouvriers et des cultivateurs que l'on forme à la colonie. Hiver comme été ils sont vêtus de toile, ils ont les jambes nues et des sabots, ils couchent sur des hamacs, ils travaillent sans feu, ne mangent que des légumes et du lait, et n'ont de viande qu'une fois la semaine.... Avec cette existence rude, ils sont pour-

tant forts, robustes et bien portants. Mais, s'ils sont malades, oh ! c'est alors que les soins les plus doux leur sont donnés dans l'infirmerie de la colonie ; là, deux sœurs veillent nuit et jour pour eux, le médecin les voit à toute heure : ils reçoivent des secours et des soins dont l'enfant du riche pourrait être jaloux. Tout dans cet asile est prévu et porte un cachet de bon goût qui fait de ce lieu voué à la souffrance une habitation divine pour ses habitants !...

Jusqu'au moyen de punir, tout a un caractère particulier. Lorsqu'un maître a eu à se plaindre d'un enfant, il l'envoie au parloir. Ce parloir est placé derrière l'église, et là, resté seul, l'enfant réfléchit, tandis que le maître se calme. Le rapport est fait aux directeurs, et ceux-ci, après avoir consulté les antécédents de l'enfant, lui infligent une peine. Si la peine est grave, la famille à laquelle l'enfant appartient est consultée et donne son avis. Les enfants sont sévères entre eux, et dès qu'un membre de la famille a failli, tous les autres se privent de récréation. Cette pensée leur est venue d'eux-mêmes. Si un enfant est mis en cellule, c'est à-dire en pénitence, il reçoit chaque jour la visite de son instituteur, son directeur et son confesseur; l'on pense à Mettray que l'isolement est la plus salutaire des punitions, si l'on y joint des exhortations morales et paternelles.

C'est ainsi, ma chère Amélie, que l'on punit avec prudence ces enfants qui portent encore les cicatrices des traitements horribles que leur a fait subir la brutalité; et dans l'asile heureux où ils sont en liberté, un seul mot leur apprend qu'ils ne peuvent cacher leur faute, pas plus que leurs bonnes actions. Ce mot répété mille fois et qui frappe à chaque instant leurs yeux est : *Dieu vous voit.*

Ne trouves-tu pas la pensée de ce mot sublime ?.... ne de-

vrait-on pas l'inscrire sur les palais du riche aussi bien que sur la chaumière du pauvre, ce mot, *Dieu vous voit?*... car le regard céleste qui plonge dans toutes les âmes condamne les fautes, quel que soit le plafond qui les couvre. Mettray m'a laissé des souvenirs que je veux réaliser en petit dans mon domaine, et tu m'y aideras. Adieu pour aujourd'hui.

Ve LETTRE.

J'allais partir pour Paris par la voiture ailée, et je serais arrivée à temps pour prendre place à ton dîner de famille, tu sais comme j'aime cette réunion d'amis où tu veux bien me compter au nombre des plus dévoués ; mais j'ai rencontré, en revenant de Mettray, milady Strafford, qui veut absolument m'emmener avec elle en Italie.

Tu sais qu'en voyage surtout j'aime l'imprévu, ainsi je pars demain à six heures pour Naples. Compte bien sur une caisse garnie de tout ce que je pourrai me procurer de rare. On vante beaucoup des petits tissus d'or et d'argent, des rubans de velours et de soie, qui seront, j'en suis sûre, d'un effet charmant dans tes beaux cheveux ; puis des parures de corail, qui toutes ont appartenu à de *grandes dames romaines;* puis encore des petits objets de faïence et de lave, très-rares à Paris, et qui garniront délicieusement ta jolie étagère. Mais ce qui t'intéressera davantage, ce sera la relation que je t'adresserai sur ce qui me fera le plus d'impression. Comme tu l'as désiré, comme je te l'ai promis, je t'écrirai très-exactement.

Adieu, mon Amélie, je n'ai que le temps de m'occuper à mille petits soins qui me réclament. Toute à toi.

VIᵉ LETTRE.

De Naples.

Je suis ivre d'admiration, ma chère amie, j'ai traversé la Suisse, l'Italie!... Il me faudrait, pour te dire ce que j'ai éprouvé sur cette terre prodigieuse, cent lettres de vingt pages chacune. Mais aujourd'hui je ne te parlerai que d'Herculanum et de Pompéïa.

Figure-toi, ma chère, que le hasard a plus fait que toutes les recherches des hommes pour la découverte de ces villes infortunées.

Un prince d'Elbeuf de Lorraine, s'étant fixé à Naples et désirant avoir une maison de campagne près de la ville, fit bâtir une délicieuse retraite sur le bord de la mer. La maison s'éleva par enchantement. Un paysan possédait quelques marbres anciens, qu'il avait trouvés dans un coin de terre en creusant son puits: le pauvre homme ne savait pas quelle vérité il devait trouver au fond!... Mais le prince, frappé de la beauté de ces marbres, demanda au paysan son puits à acheter, et aussitôt le marché fut conclu.

Devenu possesseur du puits, le prince se hâta d'y faire des fouilles importantes.

On découvrit alors une quantité considérable de nouveaux marbres, des débris de colonnes, dont quelques-unes étaient d'albâtre fleuri, et des statues de structure grecque. A cette première découverte succéda celle d'un grand nombre de marbres d'Afrique très-précieux.

Tant de richesses exploitées sous les yeux mêmes du gouvernement napolitain, richesses que la renommée ne manqua pas d'exagérer, l'engagèrent à ordonner que les fouilles fus-

sent sur-le-champ suspendues. Et le prince fut à son tour dépossédé par une puissance plus forte que la sienne, qui s'était exercée seulement sur le pauvre.

Peu de temps après cette défense, le roi de Naples se décida à continuer les recherches. En conséquence il donna des ordres pour que la terre fût creusée jusqu'à 80 pieds de profondeur.

Alors l'étonnement fut bien grand lorsqu'on découvrit tout à coup une ville entière abîmée et ensevelie sous Portici et Resina, villages, comme tu sais, ma chère amie, situés entre le mont Vésuve et la mer.

On ne douta plus alors que cette ville ne fût l'ancienne ville d'Herculanum.

. Les travaux furent aussitôt poussés avec la plus grande activité.

Alors ce fut un trésor enfoui qui se découvrit aux yeux.

De tous côtés des tableaux, des peintures à fresque, des arabesques, des vases, des frises, des bas-reliefs, des bronzes, des trépieds, des lampes, des patères, des candélabres, des autels et des instruments de musique de toute espèce, tout cela fut transporté au Musée de Portici. Car on ne laissa sur place que ce qui ne put pas être enlevé.

Parmi les ruines et les débris de cette ville, on reconnut plusieurs édifices d'une vaste dimension, quelques temples, dont un dédié à Jupiter, puis un théâtre et le Forum civil. La surface de cet édifice formait un parallélogramme long de 228 pieds et large de 132. Ce bâtiment était environné de colonnes qui soutenaient la voûte du portique en dehors. D'autres colonnes, au nombre de 42, soutenaient également d'autres portiques dans l'intérieur, qui était pavé de marbre, et dont les murs étaient peints à fresque.

Toutes les rues étaient tirées au cordeau et avaient de chaque côté des parapets pour les gens de pied. Elles étaient pavées de pierres et de laves semblables à celles que l'on voit aujourd'hui dans les places publiques de Naples. On découvrit aussi le temple d'Isis.

Le temple était presque entièrement construit en briques et revêtu d'une sorte de stuc durable, dont les anciens, comme tu sais, faisaient un grand usage.

La découverte du temple d'Isis a été suivie de celle des ustensiles nécessaires aux cérémonies et de quelques squelettes de prêtres qui ont été surpris dans l'exercice de leurs fonctions par la pluie de cendres et de *grapilio* qui les a ensevelis vivants.

On peut voir encore aujourd'hui leurs habits, les charbons sur les autels, les candélabres, une quantité de lampes, des mitres, des vases pour l'eau lustrale, des patères pour faire des libations, des bassins pour recevoir les entrailles des victimes, un lit sur lequel on plaçait la *divine Isis* lorsqu'on lui faisait des offrandes, les ornements du purificatoire sculptés en stuc, et partout les attributs de la déesse.

Sur les murailles étaient peints des emblèmes relatifs au culte avec la représentation des prêtres dans leur habillement consacré : il était de lin, très-fin et très-blanc, la tête des célébrants était rasée, leurs pieds étaient couverts d'un tissu fin et souple, qui en laissait apercevoir toutes les formes.

Isis n'était pas la seule divinité qui fût admise dans l'édifice qui lui était dédié; car on y a trouvé des statues de Vénus, de Bacchus et d'autres encore.

La plupart de ces statues étaient en bois, mais la tête et les mains étaient en marbre.

C'est à mon *cicerone* que je dois ces détails, qu'il m'a trans-

mis en assez bon italien; il les tenait de son père, qui les avait appris du sien; car cette découverte, que le prince d'Elbeuf a provoquée par l'acquisition du puits du pauvre cultivateur, remonte à l'an 1713.

Pauvre ville!. . oh! cela dut être affreux le jour de ce désastre, où le Vésuve en fureur ouvrit son terrible cratère pour vomir sa lave, sa fumée et ses cendres.

Comment, disais-je en me parlant à moi-même, c'est le Vésuve qui a causé tant de malheurs!

« *Si, Signora,* » me dit mon *cicerone,* qui crut que je m'adressais à lui. Et je ne fus pas peu étonnée de lui entendre prendre la parole pour me raconter l'histoire de l'irruption du Vésuve de 79. A son début, je reconnus des fragments de cette touchante description faite par Pline le jeune, que nous avons lue si souvent, mon Amélie, lorsque nous voulions visiter l'Italie ensemble.

Figure-toi un jeune Italien avec son costume napolitain, son teint basané, ses beaux cheveux noirs, ses grands yeux et sa nonchalante diction, me faire tranquillement ce récit saisissant, comme s'il avait été présent au cataclysme quelques semaines avant.

« Un jour, me dit-il, il s'était formé sur la montagne que vous voyez là-bas un monticule de la hauteur de 185 pieds, qui servait de cheminée principale au volcan, et d'où jaillissait une fumée noire si épaisse qu'elle ne paraissait sortir qu'avec difficulté. A tous moments de grosses pierres étaient lancées à une hauteur considérable. Déjà la lave était parvenue au vallon, quand la nuit vint encore ajouter son obscurité à cette scène d'horreur. Une violente détonation se fit entendre, et, lorsque le jour parut, on découvrit que la montagne s'était ouverte depuis le sommet jusqu'à son milieu, et

que de cette nouvelle brèche sortait une fontaine de lave ardente. La terre tremblait et il tombait une grêle de pierres!

» En un peu moins de deux heures la lave avait déjà couvert trois milles; elle avait cependant près d'une lieue de largeur sur 70 pieds d'épaisseur.»

Je regardai mon *cicerone* malgré moi avec étonnement.

« Oh! signora, me dit-il, on ne saurait donner une idée de la confusion de cette nuit dans Naples.

» Le souverain fut forcé de quitter Portici.

» Les temples étaient remplis de monde; on ne rencontrait que processions dans les rues.

» Les cendres pleuvaient dans Naples en si grande abondance, qu'on était obligé de se servir de parapluies.

» Enfin, deux heures avant la nuit, la montagne fit entendre un grand bruit intérieur, et bientôt on aperçut le flanc de la montagne couvert de quatre ou cinq ruisseaux de lave! La montagne devint toute en feu; une gerbe de flamme d'une hauteur prodigieuse s'élançait du cratère, et la lave recommença à couler. Il s'éleva encore une gerbe de feu de 1,800 pieds d'élévation.

» Je ne pus m'empêcher de lever les yeux au ciel!... et de tressaillir à la vue du terrible volcan.

» La terreur s'empara du peuple alors, et en un instant le chemin de Portici se trouva couvert de malheureux emportant leurs enfants et leurs effets les plus précieux, et tout cela se passa dans le court espace de vingt-huit minutes que dura le phénomène. »

L'Italien s'arrêta.....

Je ne puis te dire l'impression profonde que me fit le récit de cet homme du peuple sur le lieu même où la lave brûlante avait coulé.

J'oubliais que c'était de l'histoire ancienne qu'il me récitait, tous les objets qu'on voit même à distance ont un cachet de vérité qu'aucun livre ne peut reproduire.

Ainsi, cette terre couverte encore de la lave qui l'avait détruite; cet homme dont les ancêtres avaient pu périr sur le lieu même que nous foulions à nos pieds; ce ciel brûlant qui semblait darder sur moi une lave nouvelle; ce Vésuve que je voyais tout prêt encore, si Dieu l'eût voulu, à recommencer son jeu infernal et à engloutir encore Herculanum en ruine, et moi avec elle : tout cela, je te l'avoue, mon amie, m'avait plongée dans une situation d'esprit que tu comprendras mieux que moi, toi qui me connais si bien.

Mais je fus distraite de mon extase par la voix de mon *cicerone*, qui me pria de le suivre pour visiter la ville dans ses détails, ainsi que Pompéïa. Nous nous dirigeâmes alors vers Pompéïa.

Chaque maison a une cour, et autour de cette cour un péristyle couvert supporté par des colonnes.

Les chambres sont, en général, très-petites; dans l'une de ces chambres, pour placer un lit de fer, on a percé la muraille. Cette petite pièce est peinte élégamment, et le pavé est orné de mosaïques.

Le poids des matières sorties du Vésuve, dans l'éruption qui a englouti Pompéïa, a endommagé toutes les parties supérieures des maisons, mais les plans inférieurs se sont parfaitement conservés et paraissent aussi entiers qu'au moment où ils ont été bâtis.

La plus grande partie des maisons de Pompéïa se rapprochent un peu des maisonnettes anglaises. Elles ont chacune une petite cour carrée avec une fontaine dans le milieu, et plusieurs petites chambres qui communiquent avec la cour.

Par la construction et la distribution de ces maisons, on voit que les habitants de Pompéïa aimaient beaucoup à vivre retirés, car ils avaient peu de fenêtres donnant sur la rue, excepté lorsque, par la nature du terrain, ils ne pouvaient l'éviter, et, dans ce cas, les fenêtres étaient assez élevées pour que l'intérieur fût à l'abri des regards indiscrets.

Toutes les maisons se ressemblent autant par la distribution du plan que par les ornements des appartements. Elles sont peu élevées. Les chambres n'ont communément que dix à douze pieds carrés et environ quatorze ou dix-huit pieds de haut; ayant peu de communication de l'une à l'autre, presque toutes sans fenêtres fermées, à l'exception des appartements situés sur le jardin et qu'on peut présumer consacrés aux femmes.

La cour était presque toujours entourée de portiques, même dans les plus petites maisons. Ces galeries couvertes étaient sans doute destinées à porter de l'ombre et à donner de la fraîcheur.

Les planchers étaient faits en ouvrages de mosaïques, et le goût général était de peindre sur les plafonds et les murailles des figurines ou d'y placer des médaillons en bas-reliefs. La vivacité des couleurs, le choix et la délicatesse des ornements, prouvent que les anciens ont toujours été les modèles du bon goût.

Nous parcourûmes les moindres coins de plusieurs maisons. La première que l'on rencontre en entrant dans le faubourg est une des mieux conservées. La porte élevée au-dessus d'un perron est flanquée de deux colonnes. Ainsi que je te l'ai dit, il n'y a point de fenêtres sur la voie publique, ce qui donne aux rues dépourvues de boutiques un aspect passablement monotone. Nous entrâmes dans une cour carrée,

entourée de galeries couvertes, soutenues par une colonnade et sous laquelle se trouvaient les portes qui conduisaient aux appartements. De là nous passâmes dans une seconde cour au milieu de laquelle sont un jardin, des berceaux, puis au-dessus de belles terrasses d'où l'on aperçoit le Vésuve et le golfe.

Cette maison voisine de celle de Cicéron appartenait à un affranchi nommé Diomède qui avait eu l'idée singulière de faire élever son tombeau vis-à-vis de son habitation; mais, surpris par l'éruption du volcan, il trouva la mort au moment où, chargé de monnaies et accompagné d'un esclave portant des vases précieux, il s'enfuyait par la porte du jardin, du côté de la mer.

Il y a de fort belles caves dans cette maison : les amphores y sont encore rangées contre le mur, entre de petits rayonnages de maçonnerie. Quand le Vésuve a vomi ses cendres brûlantes, la maîtresse de la maison et ses esclaves ont cherché sans doute un asile dans les caves; car on y a trouvé leurs squelettes au nombre de vingt-sept. La maîtresse de la maison s'était réfugiée contre un mur; dans son effroi elle a étendu les bras, comme pour repousser la mort qui l'envahissait; la cendre l'a enveloppée et attachée contre la muraille. Elle s'est moulée autour de son corps, et, en se durcissant, elle en a conservé parfaitement toutes les formes. J'ai vu les bracelets d'or que portait ce jour-là cette femme.

Lorsqu'on se promène dans la ville, on voit des rues très-bien alignées, agréables à l'œil et douces au marcher. Ici, sont des boutiques de boulanger avec des moulins extrêmement curieux pour moudre la farine; là, des puits percés au milieu de la voie publique, des égouts pour entraîner les eaux vers la mer; à l'angle d'un carrefour, une boutique d'apothi-

caire avec l'enseigne d'un serpent mordant une pomme. Plus loin, contre le mur d'une maison, un autel en plein vent avec l'aigle de Jupiter; à côté, le magasin des peseurs publics, des boutiques à boissons chaudes qui correspondaient à nos cafés.

Nous vîmes aussi une grande quantité de comestibles parfaitement conservés, des pains avec le nom du boulanger sur la croûte, les uns cuits en entier, les autres à demi, quelques-uns déjà entamés; de la farine mêlée d'eau et de levain; une tourte dans sa tourtière et placée dans le four; des fèves, des noix, de l'huile, du vin, des bouteilles portant le nom d'un consul.

Du blé, qui, mis en terre, a germé et poussé des tiges verdoyantes.... Cette irruption si soudaine de la vie après une suspension de plusieurs siècles a vraiment quelque chose d'inexplicable et de prodigieux.

Tous ces objets ont été transportés à Naples et forment une collection unique en Europe. On y admire une foule d'ustensiles en terre cuite, en osier, en verre, en bronze, en cuivre, etc.; tous les ornements de la toilette des dames et des pots de rouge remplis de vermillon; des boîtes pour les ouvrages de femme, avec des aiguilles, des dés à coudre, des ciseaux, des pelotons de fil, des quenouilles, etc.; une multitude d'instruments de musique, des dés à jouer, dont quelques-uns sont pipés et s'ouvrent pour recevoir le plomb, des monachi (moines) ou sabots pour les jeux d'enfants, entièrement conformes à ceux des nôtres.

On a porté également à Naples un grand nombre de papyrus sortis des fouilles. Ces papiers, pliés en rouleaux, sont renfermés dans des boîtes rondes. La cendre brûlante les ayant à moitié consumés, on croit ne voir que des morceaux de charbon de bois, et cette erreur a d'abord été cause de la

perte d'une multitude d'ouvrages. Plus tard, comme on le sait, on est parvenu, par un procédé ingénieux et patient, à déchiffrer ces manuscrits, quoiqu'en partie altérés par la combustion.

On a trouvé dans le temple principal un vase d'airain, dans lequel était renfermée la cendre du dernier holocauste. Le prêtre lui-même a été découvert dans le sanctuaire ; il avait déjà percé deux murailles pour s'enfuir ; on l'a trouvé vers la troisième, le fer à la main.

Les théâtres d'Herculanum et de Pompéïa sont en tout semblables à celui que l'on a découvert récemment à Arles.

La maison de campagne de Cicéron est dans le faubourg ; c'était une de celles qui lui plaisaient le plus.

Salluste avait aussi une maison à Pompéïa ; elle est dans l'enceinte intérieure, non loin de la porte principale. Le nom de son propriétaire est gravé en caractères rouges sur le mur de façade.

Cette maison de Salluste est sans contredit une des plus remarquables de la cité entière ; elle contenait un nombre prodigieux de peintures, de marbres roses, de mosaïques, d'amphores, de vases précieux de diverses formes et de diverses dimensions. Salluste était un des citoyens influents de Pompéïa.

Nous visitâmes toutes les maisons ouvertes et examinâmes les paysages dessinés sur les murs, ainsi que les ornements en stuc et en mosaïque. On pourrait croire que ces lieux ne sont abandonnés que de la veille.

L'enseigne du marchand est à sa porte, les murs sont tapissés d'une décoration encore fraîche.

Le souvenir de cette population que tout nous rappelle, et que rien ne nous montre, est une des impressions les plus

fortes et les plus pénibles de ces lieux. On entre dans les maisons; on y lit en gros caractères sur le seuil de la porte : *Salve,* Salut.

Il semble que l'on a entendu la voix du maître et que l'on va rencontrer quelqu'un.

On monte les escaliers, on les descend; on parcourt les salles à manger, les chambres à coucher, les salles de bains; on fait le tour de la cour, on entre dans les caves et dans les cuisines; et cette solitude si grande, si complète, pénètre jusqu'à l'âme, la saisit et la glace.

Tel est, ma chère Amélie, ce que j'ai senti devant ces débris de l'antiquité. Je veux rester quelque temps sous l'impression que ces merveilles m'ont laissée: ainsi, mon amie, je vais vivre un peu dans la retraite pour me renfermer en moi-même et faire des notes sur tout ce que j'ai vu depuis mon départ de Paris, ou, pour mieux dire, je vais mettre tout cela en ordre. Ainsi je ne t'écrirai pas avant quinze jours.

J'habite un palais d'où l'on découvre la plus belle nature qui soit au monde sans doute... Ce séjour favori des Romains, cette ville qui pendant sept jours fut la conquête d'un pêcheur, et qui a inspiré un chef-d'œuvre lyrique!... O Masaniello! ô délicieuse musique!... Je vois la mer! je vois des pêcheurs!... je pense aux pauvres insurgés, et je chante toute seule!...

Amis, la matinée est belle!...

Oh! oui, le ciel est beau!... la nature admirable!... Oh! mon amie, que n'es-tu là près de moi!... alors il ne me manquerait rien. Adieu. Ta dévouée,

Comtesse de F..

P. S. Une lettre que je reçois me force à partir. Ainsi, à bientôt.

LES

PETITES POURVOYEUSES.



M. Derbois était propriétaire d'une jolie maison de campagne dans le beau bois de Viroflay : il habitait huit mois de l'année sa maison avec sa chère petite-fille, seule enfant qui lui restait et qu'il adorait avec tout l'amour d'un grand-papa de soixante ans.

Pierrette, la petite domestique de la maison, soignait avec zèle la basse-cour, et dans cette petite basse-cour étaient élevés une assez grande quantité de lapins. Juliette, pour aider Pierrette, et surtout pour s'amuser, s'entendait à merveille avec elle pour leur apporter chaque jour le thym, le serpolet, le trèfle, les fleurs odoriférantes, le son à la recoupe, nécessaires à leur bien-être. Aussi les familles de lapins pullulaient, engraissaient, prospéraient à vue d'œil sous la direction *des petites pourvoyeuses*.

Juliette avait ses protégés, Pierrette avait les siens; on n'était pas toujours d'accord sur la beauté de celui-ci, au détriment de la gentillesse de celui-là; mais, n'importe, ça n'en allait pas plus mal.

Il était un lapin surtout que Juliette aimait plus que tous les autres; et elle avait décidé, avec la permission de son grand-papa, qu'on ne le tuerait jamais..... Cette prédilection était si naturelle!

Juliette avait sauvé ce pauvre animal.

Un jour, poursuivi par un chien de chasse, un lapin allait se trouver sous la direction du coup du chasseur, si un petit trou fait au mur n'eût permis au pourchassé de se précipiter dans la basse-cour de Juliette. L'enfant y était; elle ouvre son tablier; le lapin, qui était tout jeune, y entra, et la petite fille le prend dans ses bras, le caresse, l'emporte à la maison. Là, on le flatte, on l'embrasse, on lui donne asile et on lui promet de ne jamais le tuer. Ah! c'est qu'il était si joli!...

Qu'on se figure un lapin en robe de soie tourterelle, car sa fourrure était douce comme de la soie, collier blanc comme neige, des oreilles bordées d'un velours noir, les quatre pattes blanches et le museau noir; puis, ce qui est très-rare chez les lapins, des yeux noirs bordés d'un bleu d'azur. Ce dernier avantage lui donnait une expression que les lapins ont très-rarement, une expression presque spirituelle. Loulou, c'était son nom, avait un petit air malin qui lui était tout particulier...

Juliette décida qu'on le mettrait dans une cabane à part, et qu'il aurait une heure de liberté par jour pour jouer avec ses camarades.

En effet, chaque jour Juliette lui apportait des petites provisions de bouche très-choisies.

Dès que Juliette paraissait, elle ouvrait la porte de Loulou, et Loulou sautait au milieu de la cour. Alors Juliette se mettait à genoux, ouvrait son tablier rempli des fleurs les plus aimées. Loulou arrivait, s'asseyait, passait ses deux pattes au milieu des provisions et se régalait tout à son aise en écoutant les petites conversations de sa maîtresse. En arrivant il manifestait sa joie par de petits sauts et de petits coups de pattes qui faisaient éclater de rire la jolie enfant.

Il faut l'avouer, Loulou était un charmant lapin, et la pré-

férence de Juliette était bien motivée. D'ailleurs, elle lui avait sauvé la vie, et l'on sait que *l'on s'attache toujours par ses bienfaits*...

Ainsi donc Loulou fut, pendant plus de deux mois, l'animal le plus soigné de la basse-cour.

Les autres recevaient de Pierrette leur nécessaire, mais rien que le nécessaire, et souvent elle jetait un coup d'œil d'envie sur Loulou.

Un jour Juliette admirait son Loulou avec complaisance, et dit à Pierrette :

« Vois donc, Pierrette, comme il est joli, mon lapin !...

— Ah! dit la bonne, avec un air contrarié, pas plus joli que les autres. D'ailleurs les lapins ne sont bons qu'à être mangés : ce sont des bêtes ingrates et *sans attache*...

— Es-tu drôle avec ton *sans attache*, dit Juliette... tu veux dire sans attachement?

— Sans amitié, quoi ! dit Pierrette; et votre Loulou ne vous aime pas plus que ceux-là ne m'aiment, moi!..... Allez, je connais cette bête-là...

— Tu ne connais rien du tout; j'ai lu quelque part que le lapin a beaucoup d'instinct.

— Ah ! ah! dit la bonne fille en riant, sous votre respect, je ne crois pas ça, mam'selle.

— Je veux apprendre à mon lapin à me suivre, moi.

— Jamais vous n'y arriverez; et, s'il trouvait la porte du bois ouverte, il vous quitterait tout de suite.

— Ah! tu es méchante de me dire ça, Pierrette; ça me fait de la peine, dit la petite, en refermant la porte de la cabane de Loulou.

— Tenez, mam'selle, en voilà un fameux que je vais porter

à la cuisine, dit Pierrette, et je vous assure qu'il sera meilleur que ne serait Loulou, tout Loulou qu'il est.

— Loulou ne sera jamais mangé, » répondit Juliette...

Tandis que la petite disait des petites douceurs à son cher Loulou, Pierrette passa derrière l'appentis de la cabane, et, d'un coup léger sous la tête, elle étendit mort à ses pieds celui qu'elle destinait à sa gibelotte, en répétant :

« En voilà un fameux!... »

Ainsi, dans cette petite cabane à lapins se réalisait l'histoire de bien des maisons où, au premier, l'on trouve des êtres heureux, soignés, aimés, auxquels il ne manque rien; tandis qu'au grenier sont des familles vouées au malheur!

Pour les uns on fait des sacrifices, et les autres sont sacrifiés à tous.

Mais nos deux jeunes filles ne firent pas ces réflexions-là. Toutes deux rentrèrent à la maison, et au bout d'un quart d'heure Pierrette avait suspendu la peau du *fameux lapin* dans un coin du cellier, tandis que le lapin lui-même nageait dans une marinade soigneusement apprêtée; car il était si beau, ce lapin, qu'il devait avoir l'honneur d'être rôti!...

Juliette, rentrée au salon, prit un livre relié et doré sur tranche, et se mit à lire à son grand-papa l'histoire du lapin. Elle lut ces mots :

« Le lapin est ennemi du lièvre... »

Juliette s'arrêta et ouvrit de grands yeux, et son grand-père lui dit :

« Eh! bien, continue donc, Juliette.

— Mais, grand-papa, le lièvre et le lapin se ressemblent tant qu'ils devraient être amis!...

— Enfant, dit M. Derbois, c'est par le cœur qu'il faut se ressembler pour s'aimer, et non par la robe... »

La petite continua :

« Le lapin, malgré sa ressemblance avec le lièvre, est l'ennemi juré de cet animal. De petits lièvres et de petits lapins mis ensemble dès leur bas âge, devenus grands, se livrent une guerre à mort. Si plusieurs lapins et plusieurs lièvres se rencontrent dans un champ, ils se battent jusqu'à ce qu'il y ait des victimes. On ne peut expliquer ces antipathies.

— C'est étonnant, cela, dit Juliette.

» Quand la lapine va avoir des petits, elle montre plus d'amour maternel que le lièvre femelle. Elle se fait un asile à part dans son terrier, et s'y enferme ; là, elle se dépouille le ventre pour faire un lit commode et doux à ses enfants.

— Comme c'est gentil !...

» Elle les nourrit pendant deux mois environ. Passé ce temps, la lapine dégage son appartement de la clôture qu'elle a construite, et se rend avec sa famille au milieu des autres lapins habitants du terrier.

» Le père vient alors la reconnaître et la caresser...

— Les petits vont rendre visite à leur grand-papa, dit Juliette.

— Sans doute, dit M. Derbois.

» La mère se mêle à leurs embrassades, et semble recevoir des remercîments pour la peine qu'elle s'est donnée d'élever ses petits.

» Il y a là presqu'une scène de famille qui ne serait pas sans intérêt dans des régions plus élevées.

» Ce qui est plus rare chez la plupart des animaux, et remarquable chez ceux-ci, c'est l'autorité paternelle qui se fait sentir long-temps envers les enfants.

» D'un coup de pied leur père les fait aller où il veut et faire ce qu'il veut.

» Dans le calme ils s'engraissent davantage que le lièvre, qui court sans cesse les aventures.

» Le lapin est de moindre taille que le lièvre; originaire d'Espagne, il est répandu dans toute l'Europe; il s'habitue très-bien à l'état de domesticité, et l'on en a vu même qui reconnaissaient leurs maîtres et les aimaient. L'existence du lapin en famille est douce et tranquille.

— Vous voyez bien, bon papa, dit Juliette, que ce sont de bons petits animaux et qu'on peut bien les aimer. Pierrette prétend qu'ils n'ont pas d'*attache*, comme elle dit; eh bien, moi, je suis sûre que Loulou m'aime beaucoup.

— Ne lui donnes-tu pas à manger tous les jours? dit le grand-père.

— Tous les jours sans y manquer, bon papa.

— Alors, il doit t'aimer?

— Là, j'en étais sûre.

— Il faudra pourtant, demain, donner ce soin à Pierrette, ma fille; car nous allons à la fête de Versailles, et nous partirons à cinq heures du matin.

— Oh! bon papa, dit Juliette, Loulou a pour deux jours au moins de recoupe, et ce soir j'irai lui donner de l'herbe; avec vous, bon papa, si vous voulez...

— Comme tu voudras, ma fille, dit M. Derbois, qui trouvait que Juliette avait toujours raison. »

Le soir, Juliette alla à la basse-cour et M. Derbois l'accompagna.

Elle tenait son petit tablier retroussé d'une main, et son grand-père avait passé son bras sous le bras de sa petite-fille, laquelle, dans cette circonstance, prenait toujours un air sérieux des plus plaisants. Juliette était l'idole de M. Der-

bois. Tout le monde trouvait qu'il la gâtait beaucoup; à quoi il répondait :

« C'est le bonheur qui reste au grand-père! Et d'ailleurs, ajoutait-il, ma petite-fille est un enfant charmant!!! Un enfant comme il n'y en a pas!!! »

Et l'on se répondait tout bas :

« Tous les grands-pères disent cela. Mais, il faut l'avouer, pourtant celui-ci avait raison... »

M. Derbois et sa petite-fille entrèrent donc tous deux dans la basse-cour. Le bon papa se plaça sur une espèce de banc de pierre posé vis-à-vis la cabane aux lapins.

Il se réjouissait de voir les gambades de Loulou.

Juliette commença à appeler de sa jolie petite voix : Loulou, Loulou, Loulou... Elle tira le verrou et l'appela encore.

Mais Loulou ne parut pas; l'enfant appela plus fort, point de Loulou...

« Ah! mon Dieu! Loulou ne vient pas, dit-elle; cependant la cabane était bien ouverte! Oh! mon Dieu! Loulou est peut-être mort!... »

Et la pauvre petite se penche et entre dans la cabane, où elle fouille de tous côtés.

Loulou n'y était ni mort, ni vif. Loulou avait disparu.

Le bon M. Derbois, partageant le chagrin de son enfant, avait passé en tout sens sa canne au fond de la cabane.

Rien... rien... c'était fini, Loulou avait disparu tout à fait, disparu sans laisser de traces...

« Mais, ma fille, as-tu bien fermé la porte ce matin? disait M. Derbois.

— Oh! oui, oui, bon papa, répondait l'enfant désolée.

— C'est étonnant, cela. »

Le jardinier passa.

« Avez-vous vu Loulou?

— Non, monsieur. Il est parti...? »

Mais ci, mais ça... Pierrette arrive...

Elle compte ses lapins, pas un ne manque. Elle fait ses réflexions, aucune n'apporta de solution. Juliette se tourmente, se lamente. Mais on a beau chercher, regarder; c'est fini, plus de Loulou...

« Allons, se dit la pauvre petite, Pierrette avait raison, Loulou ne m'aimait pas! »

On rentra, et toute la soirée se passa à parler de Loulou.

« Les lièvres ont raison de ne pas aimer les lapins, dit la petite, car les lapins n'aiment personne; puisque Loulou n'a pas aimé Juliette. »

Mais, tout en disant beaucoup de mal du petit lapin, on se rappelait ses beaux petits yeux, ses jolies oreilles, sa belle robe; et l'on disait: « Le vilain! il était si gentil!... »

Mais le lendemain on alla à la fête chez un bon parent, qui promit de faire choisir dans quelques semaines un nouveau Loulou à Juliette.

Mais, ô ciel! la fatalité pesait sur la basse-cour de M. Derbois, et voilà bien autre chose qui arriva le lendemain.

Ce fut au tour de Pierrette de crier et gémir, quand elle ouvrit sa cabane et qu'elle y trouva, au lieu de trente lapins fameux qu'elle y avait laissés la veille, vingt cadavres de lapins et dix de disparus.

Toute la maison retentit des cris de la pauvre fille. Toutes les voisines arrivèrent à ses lamentations.

Il fut décidé que l'on chercherait la cause de ce malheur, comme si, dès qu'on aurait trouvé la cause, l'effet dût en être moins cruel.

Plusieurs garçons jardiniers, qui avaient infiniment d'estime pour la maison de M. Derbois, se mirent en campagne en promettant de venger la mort des lapins sur la coupable belette ou sur l'astucieux renard qui auraient commis le larcin.

Mais belette et renard avaient décampé bien avant le lever du soleil : impossible de les retrouver!

En supposant qu'on les retrouvât, d'ailleurs, les trente lapins n'en seraient pas moins perdus.

Cette réflexion n'empêcha pas les recherches, et Jean, le plus adroit des garçons du village, à force de fouiller partout, avisa derrière le mur de la basse-cour un petit trou en dessous de la porte.

« Oh! dit-il, comme un bon soldat qui a trouvé la trace de l'ennemi, c'est par ici! c'est par ici qu'il a passé! c'est sûr... et, poursuit-il avec importance, le trou est trop grand pour avoir été fait par une belette; je m'y connais (car Jean était plus adroit que modeste); je parie trois cartons à la loterie de la foire de dimanche que c'est un renard qui a passé là, que c'est un renard qui a dévasté la lapinière. Oui, c'est un renard, je m'y connais! je m'y connais!!!

— Comment ça? dit Pierrette, M. Jean, un renard n'aurait pas emporté dix lapins. C'est impossible!

— Vous croyez ça, vous, mam'selle Pierrette. J'ai vu, moi, une cabane de cent lapins dévastée en deux jours par un renard... et des poules encore... et des canards aussi... Oh! vous ne savez pas la malice de ces animaux-là, vous; mais, moi, je la connais!

— Voyez donc, dit une commère, les renards sont malins!

— Oui, les renards sont malins! Quand le renard a dé-

cidé l'attaque d'une basse-cour, c'est fini. Voulez-vous savoir ce qu'il fait?

— Oui, oui, dirent toutes les femmes qui étaient là, racontez-nous ça, monsieur Jean, ça pourra nous servir.

— Et bien asseyons-nous, et je vas vous raconter cela. »

On s'assit autour de la cabane déserte, et Jean commença ainsi :

« D'abord, il faut vous dire que le renard est sauvage, cet animal paraît la nuit dans les basses-cours pour y tout détruire, il y met tout à mort. Sa ruse, son adresse égalent sa légèreté et sa force; il trompe les chasseurs, pourchasse le gibier, et il en veut aussi aux fruits, et au raisin surtout.

— C'est vrai, dit une jeune fille, papa me l'a dit.

» Quand il veut pourchasser une basse-cour, il creuse un terrier à l'entrée des bois voisins des fermes ou du village; de sa demeure, il entend le chant du coq, guette ainsi l'instant propice pour la chasse qu'il veut faire chaque jour.

» L'entrée de son terrier est fermée de la manière la plus ingénieuse pour la dérober à tous les yeux.

— Voyez-vous? dit Pierrette.

» Lorsqu'il dévaste une basse-cour, c'est avec une adresse, une précision, un ordre étonnant; il commence par étouffer les volailles pour les empêcher de crier, puis il se dépêche de les sortir du gîte en les emportant une à une. Il fait de même pour les lapins, et il est si malin qu'il calcule les heures pour avoir fini au réveil de la maison.

— Voilà, dit Pierrette, je dormais encore ce matin à cinq heures, et l'animal aura eu la chose de voler mes lapins à quatre. Mais comment a-t-il pu emporter dix lapins.

— Oh! dit Jean, mais vous ne savez pas, mam'selle, écoutez donc :

» Pour faire sa provision, le renard n'emporte pas tout à la fois, ce n'est pas dans son terrier qu'il porte ses provisions; d'abord il les cache çà et là dans des broussailles ou des petits terriers qu'il pratique, et chaque nuit il vient chercher le tout par partie, sans jamais se tromper, sans perdre de temps en recherches.

» Il fait de même aussi pour les petits oiseaux qu'il dérobe dans les filets; il les cache un à un et se cache lui-même tout près du lieu de la chasse, et sous les yeux mêmes du chasseur, il les confisque à son profit. Le renard fait tous les genres de chasse; il sait le moment où le chasseur a tendu ses filets. Lorsque le chien court un lièvre, le renard devine le chemin que celui-ci doit parcourir; il va l'attendre au passage et le happe bien avant que les chiens soient arrivés.

— Oh! je suis sûr, allez, mam'selle Pierrette, que vos lapins ont été volés cette nuit par le renard, peut-être plusieurs; car souvent ils s'entendent pour faire leurs coups en société.

— Il était peut-être avec sa femelle? dit Pierrette.

— Oh! non, dit Jean, la femelle reste au terrier, calme, tranquille, se reposant de tout soin.

» Le mâle va seul à la chasse pour sa compagne et pour lui, il lui apporte le fruit de ses larcins, et dans leur maison sous terre il lui apporte tout ce qu'il a trouvé en route, et pendant la nourriture des petits, il s'en occupe autant que la mère. Çà, si le renard est un voleur de basse-cour, il n'est pas pour ça mauvais pour ses petits.

— C'est égal, je lui en veux joliment, dit Pierrette. Ainsi vous croyez, monsieur Jean, que mes lapins sont dans la maison du renard?

— Ils n'y sont peut-être pas tous, mam'selle Pierrette ; mais ils sont tous tués et enterrés, j'en suis sûr...

— Oh ! que je voudrais savoir où ils sont !...

— Eh bien, venez avec moi, je m'y connais..... et nous pourrons trouver la trace du terrier.

— Oh ! oui, oui, dit Pierrette à ses amis, allons à la recherche !... »

On partit par la porte de la basse-cour, et l'on suivit Jean.

Après une heure de marche, on trouva une petite motte de terre qui s'élevait à côté d'un trou assez grand et assez allongé ; on souleva la terre, et l'on trouva un lapin enterré !...

Pierrette, émue, reconnut le frère de celui qu'elle avait servi avec orgueil à son maître.

« Vous voyez, dit Jean avec vanité, j'en étais sûr !... Voilà le terrier, et voici l'un des terriers où vos lapins sont déposés... Je vous le dis, je m'y connais !... »

Alors on s'en retourna après cette découverte, aussi content que si l'on devait au retour retrouver les trente lapins fameux de Pierrette.

Deux mois se passèrent... Juliette n'avait pas oublié Loulou, et pourtant elle avait choisi un autre petit lapin chez le parent qui le lui avait promis...

Mais il n'était pas semblable à son Loulou ; il était gris, et s'il avait séduit Juliette, c'est qu'il avait un collier blanc. L'on devait l'apporter le lendemain.

Juliette va voir si la cabane de Loulou était propre à recevoir le nouveau-venu ; elle y porte quelques poignées de paille, un peu d'herbe et de la recoupe en disant :

« Pauvre Loulou ! ceci n'est pas pour toi !...

— Il faut avouer que nous avons eu du malheur avec nos lapins, Pierrette, dit l'enfant.

— Oh! mam'selle, je serai plus de six mois à en ravoir de semblables à ceux que le renard m'a mangés.

— Je voudrais bien savoir si c'est le renard qui m'a pris Loulou.

— Puisque la cabane était fermée, ce n'est pas le renard.

— C'est vrai; mais comment a-t-il pu s'en aller?

— Il sera sorti de la cabane sans être vu, dit Pierrette.

— Il avait l'air de m'aimer pourtant...

— Allons donc, mam'selle, les lapins sont des ingrats; je vous le dis encore; Jean me l'a répété, et il s'y connaît, M. Jean!...

— Pierrette, viennent-ils bien tes nouveaux lapins?

— Oh! ce sont des vilaines bêtes; ils meurent comme des mouches. Tenez, il y en avait dix il y a sept à huit jours; ce matin je n'en ai plus qu'un...

— Pauvre Pierrette! c'est bien ennuyeux pour toi!

— Ah! si ça n'avait pas été pour faire plaisir à bon papa, je n'aurais pas pris celui qu'on m'a donné... Je n'aime plus les lapins...

— Vous pensez toujours à Loulou, mam'selle?...

— Toujours; il était si gentil! dit l'enfant en s'éloignant... Tiens, Pierrette, je n'aime plus ces animaux-là.

— Ni moi non plus, mam'selle; ça donne de la peine, ça coûte cher et ça fait du chagrin.

— Oh! oui, Loulou m'a fait bien pleurer!

— C'est un ingrat que votre Loulou.

— Ah! tiens! j'ai oublié d'ouvrir la cabane pour qu'elle prenne l'air, » dit la petite; et elle rentra dans la basse-cour, tandis que Pierrette cueillait quelques brins de cresson qui poussait au bord d'une fontaine d'eau vive.

Tout à coup des cris de joie se font entendre dans la basse-cour...

« Pierrette! Pierrette! criait l'enfant... Viens!... viens!... Loulou!... Loulou dans sa cabane!... Oh! mon petit Loulou! c'est toi! c'est toi! »

L'enfant pleurait et riait tout à la fois; elle sautait, elle était dans une joie délirante.

Pierrette ne comprend pas ce qu'elle entend. Pierrette arrive...., et Juliette lui fait voir Loulou, plus fort de moitié, revenu dans sa cabane, sautant et grattant à la porte...

Juliette lui ouvrit aussitôt... Le lapin se jeta sur sa petite maîtresse, reçut ses caresses et lui donna les siennes;... puis, à un coup de patte donné au fond de la cabane...

Oh! surprise!... douze petits lapins arrivèrent un à un, sortant du terrier par lequel Loulou avait disparu; douze lapins de grosse race venus tout exprès pour repeupler la basse-cour!...

Pierrette était allée apprendre la nouvelle à M. Derbois, qui accourut joyeux, surtout pour sa chère petite-fille, qui avait tant regretté Loulou.

Il la trouva tenant Loulou dans ses bras et l'embrassant en lui prodiguant les noms les plus tendres...

« Mon petit! mon ami! mon cher petit Loulou!... Je le savais bien, moi, que tu n'étais pas un ingrat, comme le disait Pierrette .. Tu vois bien, Pierrette, que Loulou m'aimait,..... disait-elle à sa bonne.

— Ça, c'est vrai, mam'selle... Et ce pauvre Loulou, est-il gentil de nous avoir amené tous ces petits-là, disait la bonne fille.

— Voilà une belle lapinière à présent, dit-elle en mettant les douze nouveau-venus à la place de ceux que le renard

avait emportés. Oh! comme je vais bien les soigner et les nourrir!

— Et moi, disait Juliette, mon Loulou, je veux qu'il soit toujours plus soigné que les autres.

— Oh! vous avez raison, mam'selle; il faut le conserver, car il nous rend un grand service. Mais, comme vous ne voulez pas qu'on le mange, les autres doivent avoir plus de recoupe que lui...

— Pourquoi donc, dit Juliette, le moins bien nourrir parce qu'il ne doit pas être tué, ce pauvre Loulou?... Est-ce que bon papa ne nourrit pas bien son cheval et son chien? Cependant on ne les tuera pas...

— Ah! c'est vrai, mam'selle; mais le cheval et le chien ne se mangent pas.

— Ainsi, les pauvres bêtes qui sont de nature à être mangées, dès qu'on les garde, on ne doit pas les soigner. Je trouve cela d'un mauvais cœur, et j'en parlerai à bon papa, et lui demanderai si Loulou ne doit pas avoir de recoupe parce qu'il ne sera pas tué.

— Oh! mam'selle, vous lui donnerez bien tout ce que vous voudrez. Ce pauvre Loulou, je l'aime bien à présent, moi; il m'a regarni ma cabane.

— Te voilà contente, j'espère; mais comment donc est-il revenu dans sa cabane?

— Je parierais qu'il y a un trou par lequel il est rentré, » dit Pierrette.

En effet, Loulou un jour, se trouvant trop à l'étroit, s'était fait un passage à un pied sous terre, pour aller à quelques toises de la basse-cour se construire un beau terrier; et lorsque l'on visita la cabane, on trouva ce passage dans l'angle du petit mur qui donnait sur le bois.

Mais on ne put pénétrer dans le chemin que Loulou s'était pratiqué pour se conduire à son appartement particulier.

M. Derbois voulut qu'on laissât le trou tel que Loulou l'avait fait, et il conseilla à sa petite-fille de garnir la cabane en tout temps de nourriture, même lorsque Loulou disparaîtrait encore, en lui disant :

« Puisque ton lapin est revenu dans sa cabane, c'est sans doute qu'il manquait de vivres dans sa dernière demeure.

— Et puis, dit Juliette, c'est qu'il désirait me revoir, bon papa !...

— Sans doute, chère petite; mais, pour l'entretenir dans ces sentiments, fais ce que je te dis. Si Loulou disparaît dans quelques mois, ne l'effraie pas; apporte ta ration accoutumée, et tu verras qu'elle disparaîtra et qu'un jour Loulou te reviendra.

— Comme cela, bon papa, si Loulou n'y est pas, il faudra apporter à manger?

— Oui.

— Tu verras. »

En effet, à quelque temps de là Loulou disparut encore; Juliette eut encore de vives inquiétudes; mais, confiante dans les conseils de son bon papa, elle apporta, le jour de la disparition de Loulou, la recoupe et les fleurs odoriférantes.

Quel fut son étonnement lorsque le lendemain elle vit que tout avait disparu !...

Elle continua ainsi l'espace de près d'un mois, et la provision allait toujours à sa destination.

« Voilà qui est bien étonnant !... dit la petite, je voudrais bien voir comment Loulou fait pour emporter tout cela.

— Il faudrait te lever de bien bonne heure pour voir cela, dit M. Derbois.

— Oh! bon papa, je veux me lever demain avant le jour.

— Eh bien, et moi aussi, » dit M. Derbois.

Ce qui fut dit fut fait.

Le lendemain, avant que le soleil parût, M. Derbois et sa petite-fille étaient placés tous deux derrière le petit mur de clôture de la basse-cour, vis-à-vis la cabane de Loulou, à guetter ce qui allait se passer.

M. Derbois, debout, tenait devant lui Juliette enveloppée dans sa grande robe de chambre : le bon grand-père avait si peur que sa jolie petite-fille eût froid, qu'il ne mettait au dehors que sa petite tête coiffée d'un joli bonnet de nuit.

Ils restèrent là un bon quart d'heure. Juliette commençait à s'impatienter.

« Mais, bon papa, Loulou ne vient pas !...

— Attends donc, ma petite, il faut de la patience pour observer les animaux.

— Croyez-vous qu'il viendra, bon papa?

— Certainement, je le crois.

— Quel bonheur !...

— Il ne faut pas faire de bruit.

— Non, non, je ne dirai plus rien... »

En effet, Juliette resta au moins deux minutes sans parler, et le soleil déjà dorait la colline.

La cabane alors fut très à découvert; on y plongeait les yeux jusques au fond.

M. Derbois, pour mieux voir, avait mis ses lunettes; enfin il avisa un petit mouvement.

En effet, c'était Loulou qui ramassait, en formant des bottes, les trèfles et les plantes que Juliette avait apportés la veille.

« Oh! dit la petite, voilà Loulou !...

— Tais-toi, dit son grand-père, ou tu le ferais partir... ça n'est pas fini. »

Le petit lapin fit plusieurs voyages et parvint à emporter toute la provision. Puis il dévora beaucoup de son et de recoupe; mais ce qui excita l'admiration des spectateurs, ce fut de voir l'animal renverser sur une grande feuille de chou, que le hasard avait apportée parmi les autres végétaux, tout le son qui était dans la petite sébile de bois, rouler cette feuille et l'emporter.

« Tu vois, chère enfant, dit M. Derbois, tu vois l'intelligence de ce petit animal pour porter à ses petits tout ce qu'il trouve.

— Ses petits? dit Juliette étonnée.

— Oui, mon enfant, Loulou nourrit en ce moment, dans un terrier qu'il a fait, une petite famille qui viendra un beau jour augmenter le nombre des lapins de Pierrette.

— Est-il possible! dit l'enfant, pauvre Loulou! quelle peine il se donne pour nourrir ses petits!...

— Oui, chère enfant, et tu vois que tu fais bien de pourvoir à ses besoins!

— Que c'est gentil à Loulou d'aimer ses enfants! Qu'est-ce donc qui lui dit cela, bon papa?

— Chère enfant, celui qui a créé tout ce qui existe veut que tout soit conservé : les animaux ont reçu l'instinct pour se conduire, et l'amour du père et de la mère pour les conserver. Tous les petits périraient sans cet amour-là.

— Non-seulement les petits lapins ont besoin de leurs parents, dit Juliette, mais les petits enfants aussi. Quand j'étais toute petite, maman m'a nourrie, moi aussi; et depuis qu'elle est au ciel avec papa, c'est vous, grand-papa, qui me donnez tout ce qu'il me faut.

— C'est que tu es mon petit enfant, ma Juliette, dit le bon vieillard en levant les yeux au ciel.

— Oh ! oui, dit la petite, en sortant de dessous la grande robe de chambre de son grand-père, je suis votre petite-fille. Mais j'étouffe, bon papa; et à présent que j'ai vu Loulou, je vais aller dormir.

— Rentrons, ma petite Juliette, dit M. Derbois, et n'oublie pas de pourvoir tous les jours à la nourriture de Loulou.

— Oh ! je vous le promets, bon papa. Mais quand reviendra-t-il avec ses petits ?

— Dans trois semaines à peu près.

— C'est encore bien long ! »

En effet, au bout de quelques semaines, Loulou reparut. Ce fut encore une nouvelle joie pour Juliette, et cette circonstance du départ et du retour de Loulou se renouvela jusqu'au moment où Loulou, trop vieux pour aimer les déménagements, demeura dans sa petite cabane heureux et sédentaire. Juliette le soigna toujours avec le même zèle et se persuada chaque jour que la reconnaissance est un sentiment bien naturel, puisque les animaux mêmes en montrent à ceux qui les nourrissent. On se rendrait bien coupable alors d'en manquer envers ceux qui nous font du bien.

LES ESPIÈGLERIES.



Madame la comtesse de Meuris accompagnait presque tous les ans son époux aux eaux.

Le comte de Meuris était souffrant depuis plusieurs années, et personne ne pouvait remplacer près de lui les soins de la comtesse; en sorte qu'ils étaient forcés de laisser leurs enfants aux soins d'une gouvernante, femme du reste d'un zèle et d'une vertu irréprochables.

Augusta, âgée de treize ans, et Angeline, de douze ans, étaient les seules héritières du comte et de la comtesse de Meuris.

Ces deux enfants étaient de nature et de caractère complétement opposés.

Toutes deux jolies, elles ne se ressemblaient en rien.

Augusta était grande et délicate, Angeline petite et forte. L'une avait l'air d'une fille de condition, l'autre se contentait d'avoir de bonnes manières. Augusta était coquette et très-élégante, Angeline était simple et naturelle; toutes deux faisaient, au demeurant, de charmantes petites filles; mais leur caractère offrait aussi des modifications qui n'étaient pas en faveur de la belle Augusta.

Angeline, bonne, simple, franche, était toujours portée à rendre service. Elle donnait son argent aux pauvres, travaillait pour eux et ne songeait jamais à elle.

Augusta, coquette, fine, espiègle, vaniteuse, ne pensait

jamais aux malheureux; et, lorsqu'elle donnait, la vanité chez elle avait plus de part à sa générosité que son cœur. Du reste, elle aimait à s'instruire, et possédait à treize ans quelques talents, et jouait même assez bien du piano.

« L'une a l'air d'une princesse, disait-on, et l'autre d'une petite bourgeoise. »

C'est à leur château de Meuris que M. le comte et madame la comtesse de Meuris laissèrent, au mois de mai 1840, leurs deux chers enfants à la garde de mademoiselle Victorine Leroux et à la surveillance du bon abbé Serey, digne protégé des maîtres du château depuis vingt ans qu'il desservait la cure de Meuris.

Le château de Meuris, bâti magnifiquement sous Louis XIV, a son parc planté par Lenostre. Les quatre tourelles s'élèvent au-dessus du toit triangulaire. Les chambres sont meublées de lourds fauteuils et de grands bahuts; aux murailles sont accrochés des portraits de famille qui datent de plusieurs siècles. Pour toute vue riante on n'aperçoit que des champs de blé, quand les blés sont sur pied, ou des meules qui s'élèvent, lorsqu'ils sont coupés. Tout cela est sans doute très-bon et très-beau; mais tout cela est assez triste, il faut l'avouer, pour des jeunes filles de douze à treize ans.

Aussi le château, paraissait-il bien sévère à Augusta, surtout en l'absence de ses parents chéris. Souvent elle se désolait de l'uniformité de son existence.

Quand elle avait fait sa toilette le matin, ses études après le déjeuner, sa seconde toilette après ses études, le dîner arrivait; mais tout était dit pour le reste du jour.

Quelquefois une promenade en calèche terminait la journée; mais quelle promenade! On allait soit à Maintenon, soit sur la route de Chartres; aucune distraction ne se trouvait au retour.

« Oh ! disait Augusta, que je m'ennuie ici !... et que je voudrais donc que maman revînt !...

— Et moi aussi, répondait Angeline, je voudrais bien revoir notre bonne mère ; mais je ne m'ennuie pas.

— Tu ne t'ennuies pas, ma sœur? tu es bien heureuse ! Comment fais-tu donc? disait Augusta.

— Dame, je m'amuse !

— Tu t'amuses ! et bien, tu n'es pas difficile à amuser, et cependant tu n'as pas plus d'esprit que moi.

— J'en ai moins, dit Angeline naïvement.

— Tu ne fais pas plus de devoirs que moi.

— Je n'en fais pas autant.

— Tu ne joues pas du piano plus longtemps.

— Je n'en joue pas du tout, quelquefois.

— Oh ça ! j'aimerais autant n'en pas jouer, moi ; avoir pour seuls auditeurs mademoiselle Victorine et M. le curé ! Encore, ils ne m'écoutent pas toujours ; car, pendant que je joue mon morceau, très-souvent ils font leur partie d'impériale. Ah ! vraiment, c'est amusant de faire des traits perlés et d'étudier les fantaisies de Hertz, pour avoir les suffrages de M. le curé et l'approbation de mademoiselle Victorine !

— Ça vaut toujours mieux que rien, pour toi qui n'as pas peur en jouant, dit Angeline. Pour moi, j'aime mieux étudier seule, je trouve que j'étudie plus à mon aise.

— Oh ! ça m'est bien égal. Au contraire, je m'amuse à faire du tapage quand ils sont là pour les brouiller dans leurs calculs.

— Mais ça doit les contrarier.

— Je crois bien ! c'est une espièglerie que je leur fais...

L'autre jour M. le curé a recommencé à compter quatre fois ses levées. Dieu ! que je riais en moi-même en le voyant dans la glace. Il disait une... deux... trois... pan ! je mettais

la grosse pédale, et il sautait sur sa chaise; je m'arrêtais tout court, et M. le curé recommençait une... deux... trois... pouf! je faisais un bruit d'enfer, et il demeurait stupéfait. Le pauvre homme était tout rouge.

— Pas de colère? dit Angeline.

— Non, non, un curé ne se met pas en colère.

— De quoi donc était-il rouge?

— De la peur que je lui faisais.

— Ah! ce bon monsieur le curé, pourquoi lui faire peur?

— Pour m'amuser..... Et l'autre jour donc, en étudiant la polka toute seule, au milieu du salon, tandis que tu la jouais sur le piano, n'ai-je pas fait tomber le panier aux laines de mademoiselle Victorine!...

— Sans doute, mais tu l'as fait sans le vouloir.

— Pas du tout, c'était pour m'amuser!... A-t-elle été malheureuse! tous ses pelotons étaient mêlés; elle en a eu pour plus d'une heure à les ranger.

— Et elle ne t'a pas grondée?

— Oh! elle ne me gronde jamais; d'ailleurs il n'y avait pas grand mal... de la laine mêlée, ce n'est pas un grand malheur.....

— Mais pourquoi as-tu fait cela, Augusta?

— Pour m'amuser. C'est une espièglerie. Comme je riais en moi-même, en voyant la pauvre Victorine courir après ses pelotes de toutes couleurs, en soupirant!...

» Oh! mon Dieu! mon Dieu! où est donc la verte, disait-elle? et la rose... et la bleue... et mon canevas... et mes aiguilles... et ci, et çà... Cela ne finissait pas!...

— Je me rappelle bien son tourment, dit Angeline, et même je me souviens que je me suis mise à quatre pattes sous le grand canapé pour l'aider, tandis que toi, tu restais tran-

quillement assise sur le beau fauteuil de maman... Tu n'étais pas gênée!...

— Moi, je ne pouvais pas me traîner comme toi par terre, j'avais une belle robe blanche.

— Hé bien! et moi donc, j'avais ma robe grise.

— C'est couleur de poussière, mon enfant, ta toilette ne risquait rien.

— Vraiment? une autre fois je te laisserai ramasser les choses que tu jetteras par terre, ma chère sœur.

— J'appellerai Laurent.

— Oh! voilà, tu appelles toujours un domestique quand tu as besoin de quelque chose, toi!...

— Papa les paye pour nous servir.

— Oh! ils ont assez de choses à faire, ici surtout. Si tu savais comme Laurent se donne de la peine le matin à frotter partout la maison....

— La maison! dit Augusta avec dédain, dis donc le château....

— Oui, le château... Tu ne vois pas cela, toi, tandis que tu dors; car, tu te lèves si tard que tout est fait avant ton réveil.

— Oh! je crois bien que j'aime à me lever tard ici!... la journée est toujours assez longue.

— Et bien, moi, qui me lève de bonne heure, je le vois, ce pauvre Laurent, le matin tout en nage. Il frotte le grand salon, le petit salon, les escaliers du haut en bas; il bat les fauteuils; il essuie les meubles; il lave le vestibule... Tout cela avant déjeuner, voilà de la besogne!...

— Oh! je suis sûre que maman l'empêcherait de faire tant de choses le matin, si elle était ici. Et moi, l'autre jour, je lui ai donné une petite cravate pour sa peine.

— Ah! tu es bien bonne de donner des cravates à ce domestique... Est-ce qu'il n'est pas payé?

— Ce petit cadeau a paru lui faire grand plaisir.

— Je crois bien, mais je ne vois pas qu'il soit nécessaire de faire des cadeaux! D'ailleurs moi, je n'ai pas de cravates à donner; elles sont trop jolies, les miennes; et puis je n'aime pas Laurent, depuis qu'il m'a jeté sur ma robe de taffetas rose une goutte de vin.

— Il ne l'a pas fait exprès, ce pauvre garçon.

— C'est un maladroit... D'ailleurs je n'ai pas de cadeaux à lui faire... moi.

— Oh! il n'en demande pas; moi, je l'aime, ce brave Laurent, parce qu'il est complaisant pour moi. Tous les matins, dès que j'arrive, je trouve dans mon panier les provisions faites pour mes oiseaux.

— Ah! oui, tu vas donner toi-même à manger à tes oiseaux... c'est amusant!...

— Mais, oui, c'est amusant!...

— C'est bien la peine de se lever à six heures du matin pour cela!

— Je me lèverais de meilleure heure encore s'il le fallait.

— Va, va, j'ai rêvé une niche à faire à tes oiseaux... ma petite...

— Oh! ma sœur, je t'en prie, ne fais rien à mes chers petits oiseaux, dit Angeline en joignant ses mains, tu me donnerais trop de chagrin!...

— Comment? du chagrin pour des oiseaux!...

— Pour des oiseaux!!... Mais, Augusta, tu ne sais donc pas combien ils sont gentils et intéressants, mes oiseaux; et j'en ai de toute espèce dans ma volière, sans compter mes poules et mes pigeons.

— Ceux que tu as dans ta volière ne sont pas bien jolis... tu n'as pas d'oiseau rare.

— C'est égal, ceux que j'ai font leurs nids comme ceux que je n'ai pas, et si tu savais comme ça m'amuse quand je les vois, ces jolis animaux, préparer leurs nids pour y déposer la coquille qui doit devenir l'objet de leurs soins! pour cet ouvrage ils sont deux. Dans ce travail intéressant, le mâle et la femelle prennent un véritable attachement l'un pour l'autre...

— Ah! que tu es drôle de croire que des oiseaux s'aiment!

— Certainement, ils s'aiment!... à la naissance des petits, les oiseaux nous représentent ce qui doit se passer dans un bon ménage, attachement sans partage, travail, peine et plaisirs communs, comme dit maman.

— Dieu! que tu es drôle avec tes comparaisons! Tes oiseaux ressemblent peut-être à papa et maman.

— Je ne dis pas cela; mais enfin ils sont bien bons l'un pour l'autre, comme papa et maman... Ah! si tu voyais: le temps que dure la couvée, le mâle, pour charmer sa compagne, chante auprès d'elle; lorsque les petits sont éclos, les soins de la maternité deviennent plus fatigants; il faut nourrir les enfants et les couver à la fois; que faire? Si la femelle était seule, les petits périraient infailliblement et la mère succomberait à la peine. Mais son compagnon est là pour la soulager, pour aller à la récolte, tandis que son épouse soigne leurs enfants. Quelquefois, pour la distraire, il prend sa place, elle la sienne: elle va à son tour faire sa promenade et sa provision ménagère. Elle est, à son retour, caressée et fêtée par sa famille heureuse de la revoir. Les enfants élevés, ils s'envolent et vont vivre en liberté. Je t'assure, Augusta, que c'est bien intéressant!

Et l'œuf, donc? Cette coquille légère et fragile recèle un liquide blanc qu'on nomme blanc d'œuf, et une espèce de boule moelleuse qu'on nomme jaune d'œuf.

— Ah! tu ne crois pas me dire là du nouveau, mon enfant? avec ton blanc d'œuf et ton jaune d'œuf!! dit Augusta.

— Non, mais n'est-ce pas merveilleux que cela devienne un joli oiseau!

— Oui, c'est assez drôle.

— Mais, pour que l'oiseau naisse, il faut couver les œufs.

— C'est bien naturel!...

— Oui, mais tu ne sais pas que quelques heures d'abandon suffisent pour faire mourir une couvée; et l'oiseau si vif, si mouvant, puise dans l'amour de ses petits la patience nécessaire pour rester plusieurs semaines sans bouger, à la même place, renfermé dans un trou si petit qu'il ne peut remuer. Voilà qui est bien bon pour ses enfants, j'espère!

— Mais, répond Augusta, les oiseaux n'aiment personne.

— Oh! peux-tu dire cela! et le petit moineau franc, il s'apprivoise d'une manière charmante; on l'accoutume à venir à la voix de son maître, il exprime ses désirs.

— Oui, mais ton roitelet?

— Mon roitelet, comme il est gentil avec sa robe plus coquette que les rossignols et les fauvettes, avec sa coiffe d'or, et varié dans son plumage. Et l'hirondelle donc, que le jardinier de papa aime tant qu'il ne permet jamais qu'on la détruise; il dit que ces beaux oiseaux portent bonheur aux maisons.

— Quelle bêtise! dit Augusta.

— Pourquoi ne serait-ce pas vrai? les hirondelles sont d'un caractère doux, facile; cet animal ne nous cause aucun dommage, puisqu'il ne touche pas un épi dans nos champs, un fruit dans nos vergers; il nous est au contraire on ne peut

plus utile, parce qu'il délivre nos habitations des insectes importuns, dont il fait sa nourriture. Il nous amuse par la gaieté de ses chants du matin et du soir, par l'extrême agilité de son vol, et nous intéresse par ses migrations régulières, son amour pour ses petits, et la façon charmante dont il construit son nid.

— Tu vas voir que l'hirondelle a de l'esprit.

— Certainement qu'elle a de l'intelligence ; car, lorsqu'elle ne trouve plus dans un pays les insectes qui lui conviennent, elle passe dans des contrées moins froides qui lui offrent en abondance la proie sans laquelle elle ne saurait subsister.

Celles qui habitent l'Europe partent au mois d'octobre, et peu de jours après, à ce qu'on dit dans les livres, on les voit arriver en Afrique, au Sénégal, sur les côtes de l'Égypte, ou dans d'autres pays méridionaux. Parfois elles tombent, épuisées de fatigue, dans le sein de la mer, ou elles viennent se reposer sur les vaisseaux qu'elles rencontrent sur leur route.

Et puis, quand vient le printemps, les hirondelles quittent les contrées méridionales pour revenir en Europe. Pour leur départ, les hirondelles se rassemblent en troupes nombreuses dans des lieux convenus d'avance — et...

— Elles se donnent rendez-vous? dit Augusta en riant.

— Certainement, et toujours les mêmes encore ; elles y attendent pendant plusieurs jours, quand souffle un vent contraire qui pourrait les fatiguer dans leur vol et ralentir leur traversée ; si le vent vient à changer, elles partent toutes à la fois.

Leur départ a lieu ordinairement pendant la nuit, comme si elles craignaient d'attirer pendant le jour l'attention des oiseaux de proie.

Elles construisent leur nid avec le plus grand soin, et si quelques-unes pondent dans des trous de muraille ou dans ceux qu'elles savent se creuser en terre, elles font ou choisissent les excavations assez profondes pour que leurs petits y soient en sûreté, et s'y trouvent à la fois mollement, chaudement et à leur aise.

— Comme tu sais ton hirondelle, ma fille! dit Augusta étonnée.

— Ah! tu sais bien que nous allions à un cours d'histoire naturelle à Paris.

— Oui, et moi j'avoue que j'y faisais peu d'attention; mais voyons, dit-moi ce que tu sais encore sur les nids?

— Ma chère sœur, je te dirai, reprend Angeline, assez contente d'avoir à apprendre quelque chose à Augusta, que chaque espèce d'oiseaux a pour son nid des formes, des dispositions différentes et des emplacements particuliers.

Les oiseaux de proie, par exemple, s'établissent sur la cime des rochers ou sur la plate-forme d'une vieille tour. C'est à l'aide de pièces de bois énormes qu'ils élèvent leurs vastes habitations, et, à cet effet, comme tu le conçois, ils sont doués d'une force extraordinaire, et le nid terminé doit servir à leurs petits enfants, car il est rare que ces oiseaux et leur famille abandonnent ce premier monument de leur tendresse maternelle.

Ces nids sont si solidement construits que le temps ou l'intempérie des saisons en occasionnent rarement la destruction. Mais les oiseaux de proie seulement jouissent de ce privilége.

La plupart des autres oiseaux se servent de brins de paille, de petites bûchettes, de mousse, de duvet, de coton, de mille riens trouvés çà et là à grand'peine, apportés de loin, de bien loin, puis enfin déposés sur des branches choisies, et à l'aide

des pattes et du bec, qui sont leurs seuls instruments, les oiseaux lient, entrelacent entre eux, ces brins d'herbe, cette mousse, ces bûchettes, et forment enfin leur petit chef-d'œuvre.

— Comme tu as bien retenu tout cela, ma fille !

— Ce n'est pas encore tout, dit Angeline assez contente de son succès.

Quelques espèces ont l'intelligence de suspendre leurs nids à des rameaux flexibles qui cèdent au moindre vent.

D'autres oiseaux rassemblent des graviers et des feuilles, forment du tout un mastic, à l'aide de l'eau qu'ils vont puiser quelque part ; ils fabriquent une petite maçonnerie très-solide, impénétrable à l'air et à l'humidité.

L'oiseau place ordinairement ses constructions dans des angles de cheminée ou de rocher ; ce nid, merveilleusement façonné à l'extérieur, est à l'intérieur un chef-d'œuvre nouveau.

Quelquefois des cloisons y sont pratiquées pour séparer les petits d'avec le père. Celui-ci, après avoir pourvu au soin de sa famille, se retire dans sa chambrette, reste isolé, surveille au dehors, et se repose quand on n'a plus besoin de lui.

— Et tu crois tout cela, Angeline, mais alors les oiseaux sont des personnages très-intéressants !

— Je crois bien ! vois donc, pour terminer ce travail, que de peines ! que de voyages ! quelle patience !

Le nid de la mésange à longue queue, par exemple, est l'un des plus curieux que construisent les passereaux.

Tu sauras qu'un roitelet n'est pas gros comme un œuf de pigeon, et la mésange n'est pas beaucoup plus grosse qu'un roitelet.

« Est-ce que tu as des mésanges, toi, mon enfant ?

— J'en ai deux, et je leur ai vu faire leur nid : la pauvre pe-

tite femelle ferme son nid par le haut, par le bas, et ne laisse qu'une petite ouverture circulaire qui lui sert de porte et de fenêtre. Son nid est fermé partout de façon à ce que rien ne puisse arriver à l'intérieur, et, comme le froid pourrait encore pénétrer par cette petite ouverture, la mésange a inventé pour son usage les portières de nos salons. »

A ce mot, Augusta se mit à rire comme une folle!...

« Est-elle en tapisserie, en lampas ou en damas... cette portière, ma petite?

— Elle est tout simplement en plume, ma chère, la seule étoffe qui soit fabriquée par les oiseaux, dit Angeline, et que tu serais bien embarrassée de façonner, malgré tes talents!...

— Cette portière flexible, ma chère, est transparente et ne prive pas l'appartement des oiseaux du jour qui leur est nécessaire. C'est par là que la mère sort et rentre à volonté, sans rien déranger à la symétrie de son établissement.

— C'est vraiment très-intéressant!

— Ce n'est pas tout encore: la mésange est si petite qu'elle a tout à craindre: aussi, pour déguiser sa demeure aux yeux des ennemis, elle a recours à un subterfuge.

— Ah! voyons cela!....

— Elle attache son nid au tronc d'un arbre et prend soin de le recouvrir des plantes parasites qui croissent sur l'écorce, afin d'en continuer l'apparence. C'est pour dépister l'ennemi que la mésange déguise son ouvrage.

» Quelquefois, elle pousse encore plus loin ses précautions de sûreté : comme elle habite les lieux aquatiques, et qu'elle a tout à craindre des reptiles, elle suspend son nid à une branche flexible, pendante au-dessus des eaux.

» L'ouverture du nid est prolongée par un tuyau à travers lequel il serait impossible à une couleuvre de pénétrer.

Les nids de cette espèce d'oiseaux, l'une des plus petites, des plus délicates, des plus faibles, sont ordinairement de huit pouces de hauteur sur quatre pouces de largeur; commencés au milieu des rigueurs de l'hiver, ils sont terminés au printemps, moment où la femelle vient y déposer ses œufs. La ponte atteint quelquefois jusqu'au nombre de vingt-deux œufs, que la femelle couve depuis le premier jusqu'au dernier.

— En vérité, c'est très-intéressant cela, si c'est vrai.

— Le professeur nous l'a bien assuré !...

— Ah ! c'est vrai, tu as suivi ses leçons, toi, avec assiduité, et moi je n'y comprenais rien. Quelquefois, tandis que tu allais l'écouter, mademoiselle Victorine me menait voir Colombe qui était malade. Sais tu encore autre chose?

— Certainement, et la fauvette donc ! Celle des roseaux, ainsi nommée des lieux qu'elle habite, apporte en naissant l'instinct d'une autre prévoyance. Figure-toi, que pour échapper aux dangers de l'eau sur laquelle elle pose son nid, elle a su faire à la fois de ce nid une habitation de terre et une embarcation.

— Laisse-moi donc tranquille avec tes contes de fée, dit Augusta.

— Parole d'honneur ! ce nid est légèrement attaché aux roseaux, et peut se soutenir immobile sur l'eau, si l'eau vient à l'atteindre; et il est enduit d'un mastic qui le rend imperméable.

— Je ne croirai jamais cela, moi.

— Je possède un nid de la fauvette couturière, moi, que m'a donné notre professeur. Il est fait avec un tel art, que pour le voir intérieurement, il faudrait le découdre et couper des nœuds fortement serrés; la couturière le fait avec plusieurs

feuilles dont elle rapproche les bords, et qu'elle réunit au moyen d'un surjet de brins de coton ou de plantes; son aiguille, c'est un bec dont la pointe n'est pas moins solide que piquante.

— Tu me montreras ce nid-là, Angeline?

— Oui, ma sœur, et le nid de la grive donc, et le nid du loriot et surtout les nids merveilleux des gros-becs, ces constructions immenses faites en communauté pour y loger des populations de 600 habitants.

— C'est étonnant tout cela!... Mais comment font-ils?

— Ah! voilà... plusieurs centaines de gros-becs se réunissent pour construire, en commun, sur un arbre, une sorte de toiture tissue avec de grandes herbes, et tellement serrée qu'elle est impénétrable à la pluie.

Lorsque le travail est terminé, l'espace est distribué pour y placer des nids attachés au toit, tous de même grandeur, tous à côté l'un de l'autre. Chacune de ces habitations a son ouverture particulière; cependant il arrive assez souvent qu'une même porte donne entrée à trois nids : l'un au fond et les autres de chaque côté; quelquefois aussi deux voisins seulement ont établi entre eux cette sorte d'intimité. Dans ces habitations privées, chaque oiseau se loge, tous les ans, tant que les constructions durent, en profitant de ce qui est fait.

— Ma chère amie, tu es la plus drôle de petite fille que je connaisse avec ton savoir sur les nids d'oiseaux.

— Mais, ma chère, puisque je te dis que le professeur nous a assuré que l'on trouvait quelquefois trois cents nids de ces oiseaux-là réunis, qui contiennent sept à huit cents habitants.

— C'est un village d'oiseaux. C'est dommage que tu n'y aies pas ta demeure, mon enfant, tu serais leur souveraine.

— Tu te moques de moi, Augusta.

— Non, non, dis toujours si tu sais encore quelque chose. »

Angéline réfléchit, et tout à coup elle se rappela le nid de la fauvette de Saint-Domingue et celui des tonquins.

« Le nid de la fauvette de Saint-Domingue, dit-elle à sa sœur, est construit avec une industrie merveilleuse. Composé de brins d'herbes sèches, de fibres de feuilles et de racines flexibles que l'oiseau a tissues avec art pour en former une boule épaisse, serrée et impénétrable à la pluie, ce petit édifice est hermétiquement fermé en dessus et dans tout son pourtour; il n'a qu'une ouverture, elle est en dessous, et l'oiseau n'y peut entrer qu'en montant.

— Ceci n'est pas croyable, dit Augusta.

— Tu n'y es pas; une cloison sépare le fond d'avec l'entrée; ce fond est réservé pour la couvée; c'est une alcôve mystérieuse garnie de lichen et tapissée d'un duvet soyeux. Ce n'est pas tout encore, et ce qu'il nous faut admirer le plus, c'est le berceau que la mère a préparé à ses petits: un jet de liane flotte entre deux arbres au-dessus des eaux; c'est là que la prévoyante mère fixe son nid par un nœud solide et flexible; le vent agite et balance cette demeure aérienne, et la fauvette est rassurée contre l'invasion des rats. Si l'oiseau de proie s'approche de cet asile, son attention est détournée par le père ou par la mère; à quelques pas de lui, il les voit tous deux sautiller avec peine, comme s'ils étaient blessés, et l'un et l'autre cheminant sous son vol rapide, attirent sur eux le danger qu'ils redoutent pour leurs petits.

— Voilà qui est merveilleux, dit Augusta.

— C'est comme maman, dit Angeline, le jour où le cheval s'était échappé, et que notre bonne mère l'arrêta au risque d'être renversée, parce qu'elle craignait pour nous.

— Ah! oui, dit Augusta, il arrivait sur nous sans maman. Et ton nid de tonquin, Angeline, à quoi sert-il?...

— Il sert à nourrir les Hollandais, ma sœur; il fait partie d'un commerce important de la Chine et de l'Inde. Ce nid est composé d'une pâte formée par l'oiseau avec différentes matières, et c'est trouvé très-bon.

— Où trouve-t-on ces nids?

— Dans les cavernes des côtes, dans les îles de l'Océan. Mais on a terriblement de peine pour dénicher un nid de tonquin, va!... Figure-toi que, pour atteindre à l'entrée d'une caverne battue par la mer, il faut descendre un rocher à pic, de plusieurs centaines de pieds de hauteur, rester suspendu sur l'abîme pendant plus d'une heure, sans autre soutien que les légères échelles de bambou qui, d'espace en espace, tapissent le rocher. Arrivé à l'entrée des grottes, on allume les flambeaux; alors on procède à la recherche des nids, souvent placés dans des fentes et des crevasses. Là, mon enfant, il règne une nuit éternelle, et l'on n'entend d'autre bruit que le mugissement des vagues qui se précipitent avec fracas au fond de ces abîmes.... C'est comme ça qu'a dit le professeur et nous avons toutes tremblé... Il faut avoir le pied bien sûr, va, pour escalader, sans tomber, ces roches humides et glissantes; une hésitation, un faux pas seraient suivis d'une mort certaine.

— Ceci est effrayant, dit Augusta.....

— Les accidents ne sont pas rares.

— Ah! est-ce que c'est le professeur qui a dit cela?

— Certainement, sans cela je ne le saurais pas.

— Je suis très-fâchée de n'avoir pas écouté.

— Et tu dis, Angeline, que l'on mange ces nids-là, mon enfant?

— N'en mange pas qui veut, puisque la plus grande partie est destinée aux tables de la cour. Les Chinois disent que rien n'est plus salutaire que cette nourriture.

— Va, va, son seul mérite, dit Augusta, est certainement le prix auquel elle est vendue; ce prix flatte la vanité des riches, qui en sont ainsi les seuls consommateurs.

— Pour moi, dit Angeline, je ne crois pas que cela soit très-bon.

— Ni moi non plus, dit Augusta, mais, vraiment, si j'avais pensé que l'histoire naturelle fût aussi intéressante, j'aurais écouté : toi, tu as joliment retenu!

— Aussi, j'avais des bons points en histoire naturelle!...

Dame! moi, j'aime les bêtes, et puis je lis les livres qui en parlent et que maman m'a donnés.

— Moi, j'aime mieux apprendre l'histoire de tous les pays, la géographie et mon anglais.....

— Oh! puisque tu aimes mieux cela, tu as raison, ma sœur; mais, moi j'aime tant mes petits oiseaux! et mes poules donc, avec leurs petits poulets; et mes jolis pigeons, qui viennent manger dans ma main... et se percher sur mon épaule.

— Oui, et te salir ta collerette!...

— Oh! le matin, pour aller donner à manger à mes poules et à mes oiseaux, je ne mets pas de collerette... d'abord.

— En effet, n'as-tu pas acheté un habit de paysanne pour ce beau métier-là?...

— Oui, j'en ai fait faire un à Jacqueline, quand elle n'avait pas d'ouvrage : j'ai une petite jupe de laine légère, un petit corsage et un tablier; je mets un petit fichu et un grand chapeau, puis des petits sabots; et, comme cela, je ne crains ni le soleil ni la pluie.

— A quelle heure fais-tu ta promenade, ma fille de basse-

cour? dit Augusta en regardant sa sœur avec un sourire de protection.

— Mais dès que je me réveille, ma chère sœur.

— A quelle heure te réveille-tu?...

— A cinq heures, très-souvent.....

— Il faut que j'aille un jour te surprendre pour m'amuser.....

— Oui, mais tu me promets de ne pas me faire d'espièglerie.....

— Ah! dame!... je ne sais pas.....

— Et bien, promets-moi de n'en pas faire à mes oiseaux.....

— Non!... je ne sais pas!...

— Oh! ma bonne petite sœur, je t'en prie...

— Dame!... si ça me fait plaisir!

— Il pourrait te faire plaisir de me rendre malheureuse?

— Mais je ne puis pas croire que tu aimes tes oiseaux au point de les pleurer.

— Oh! certainement oui, je les pleurerais, si je les perdais!...

— Eh bien! c'est joli!... que ferais-tu donc si tu perdais papa et maman?... »

Angeline pâlit et fondit en larmes!... « Oh! mon Dieu!... dit l'enfant... quelle idée as-tu là! »

A ce moment, on entendit la cloche du château. C'était une amie d'Augusta et d'Angeline, qui venait passer huit jours à Meuris.

Cette surprise avait égayé Augusta qui, toute joyeuse, embrassa sa bonne petite sœur et lui promit de respecter ses oiseaux.

Toutes deux allèrent à la rencontre de mademoiselle Colombe de Corville. L'une, heureuse de la distraction qui lui

arrivait; l'autre, bien contente de la promesse que sa sœur venait de lui faire.

La journée fut consacrée tout entière à promener dans tout le château l'aimable visiteuse.

On pense bien qu'Angeline n'oublia pas de faire les honneurs de sa belle volière et de son riche poulailler à sa jeune amie.

Augusta parut cette fois prendre un intérêt particulier aux jolis oiseaux que sa sœur élevait.

Tous les matins, comme nous l'avons dit, Angeline se levait avant six heures et trouvait dans l'antichambre son petit panier rempli de millet, de pâtée pour ses couveuses, de graines pour ses poules, etc.

C'était le bon Laurent qui prenait le soin de tout préparer, afin que sa jeune maîtresse, si bonne pour lui et les malheureux, n'eût que le plaisir de satisfaire son goût, en donnant ses soins à ses oiseaux.

Bien souvent même Laurent faisait de jolies surprises à Angeline.

C'était un bel oiseau nouveau qu'il apportait dans la volière; c'était un nid avec le père et la mère qu'il plaçait dans un coin; c'était de jolis paniers qu'il avait tressés lui-même; c'était un petit jet d'eau qu'il avait pratiqué par le moyen d'un réservoir.

Angeline, à chaque surprise que Laurent lui faisait, pensait au cadeau qu'elle pouvait lui offrir à son tour, et le jour où le jet d'eau fut terminé, Augusta décida, avec la permission de sa maman, de donner à Laurent une belle montre d'argent.

Depuis l'arrivée de mademoiselle Colombe au château, Angeline se levait de meilleure heure encore, parce que sa sœur

l'avait suppliée de faire toujours toilette pour le déjeuner.

Il fallait se coiffer artistement, mettre de belles robes, de belles collerettes. Tout cela bien frais et bien élégant. C'était là une révolution à la vie que s'était faite au château Angeline ; mais elle avait consenti à satisfaire sa sœur sur ce point, puisque sa sœur lui avait promis de ne jamais faire d'espièglerie à ses oiseaux.

Un jour on voulut amuser mademoiselle Colombe de Corville, et l'on donna un petit bal où toutes les petites filles du village furent invitées.

On dansa jusqu'à minuit. Il n'y avait en cavalier que M. le curé, et c'était mademoiselle Victorine Leroux qui formait l'orchestre à elle toute seule.

Mais on avait soigné d'une façon particulière les rafraîchissements.

Et ce jour là, lorsqu'on se coucha, une heure sonnait au château.

On pense bien que le lendemain de cette fête, Angeline ne fut pas réveillée d'aussi grand matin que de coutume. Il était près de sept heures lorsqu'elle ouvrit les yeux.

Prenant aussitôt sa petite montre d'or, elle voit qu'elle est en retard. Elle passe à la hâte son petit costume villageois, attache sa montre à son cou pour revenir à temps, et va porter la nourriture à ses chères petites familles.

Cette fois-là elle fut reçue avec plus de démonstration qu'à l'ordinaire. Un joli petit serin, qu'elle nommait *Toquet* à cause d'une touffe de plumes vertes qu'il portait sur la tête, vint se poser sur l'épaule de la jeune fille et lui chanta sa plus jolie chanson ; même il se laissa prendre et caresser. La petite resta une heure entière au milieu de ses enfants aîlés. Puis elle dénicha tous les œufs de ses poules et partit pour se

disposer à faire sa belle toilette. Mais elle passa sous le grand chêne qui ombrageait d'un côté sa volière et de l'autre un bosquet de lilas, elle s'y reposa, et, soit la fatigue de la veille, soit qu'elle n'eût pas dormi assez depuis plusieurs jours, Angeline se laissa aller, sans pouvoir s'en défendre, à un doux et profond sommeil.

Une heure se passe. Augusta se lève et demande à la femme de chambre si sa sœur est habillée.

« Je ne l'ai pas encore vue, mademoiselle, dit la femme de chambre.

— Elle est levée sans doute?

— Oui, mademoiselle.

— Elle est avec ses animaux, j'en suis sûre, et elle va rentrer sale comme une fille de basse-cour. C'est insupportable!

— Lorsque mademoiselle sera prête, j'irai voir où est mademoiselle sa sœur.

— Oui, mais coiffez-moi bien...

— J'ai préparé ces nœuds de rubans de soie bleue pour poser sur les deux côtés de la tête, dit la femme de chambre.

— C'est assez gentil, dit Augusta; mais formez les boucles petites et lisses, à la manière de ce portrait là, tenez, regardez. C'était la grand'mère de papa qui vivait sous Louis XIV, je la trouve très-bien coiffée. On dit qu'elle était très-belle!

— C'est étonnant, comme mademoiselle lui ressemble, dit la flatteuse servante.

— Oh! je ne suis pas aussi jolie, dit la petite en rougissant.

— Mademoiselle n'est pas encore ce qu'elle sera, répond la femme de chambre; mais certainement il n'y a qu'à regarder ce portrait et mademoiselle, ce sont les mêmes yeux, le même nez. Oh! c'est frappant!... frappant!...

— Vous m'avez très-bien coiffée aujourd'hui, dit Augusta

Avec ma robe blanche de jaconas garnie de guipure, je serai bien mise.

— C'est une très-jolie toilette de château, dit la bonne, mademoiselle a tant de goût!

— N'est-ce pas que ces larges manchettes garnies comme la pèlerine font bien?

— Parfaitement, mademoiselle.

— C'est moi qui ai donné cette idée-là à Minette, la couturière de maman; et toutes les jeunes filles de qualité ont fait faire des robes semblables.

— C'est une charmante idée, c'est simple et élégant.

— Allons, maintenant que je suis prête, allez habiller ma sœur, et surtout qu'elle ne paraisse pas au déjeuner sans être bien mise.

— Cela suffit, mademoiselle, » dit la servante, en présentant le mouchoir et les mitaines de soie blanche à sa maîtresse, qui descendit aussitôt pour se rendre au salon, où elle trouva mademoiselle Colombe de Corville qui s'amusait à jouer des walses sur le piano, en attendant la cloche du déjeuner.

Puis les jeunes filles sortirent toutes deux pour faire un tour de promenade dans le parc. Elles causaient de la vie monotone du château, des visites qu'on aimerait à y recevoir, des jeux qu'on désirerait y trouver, des distractions, en un mot, dont on aurait besoin pour s'y amuser, et du désir de voir revenir l'hiver pour retourner à Paris et retrouver les matinées dansantes, les soirées aux Italiens, à l'Opéra, les cours même de MM. Gauthier et Lévy, où les jeunes personnes s'instruisent d'une façon si aimable.

Augusta et son amie se promettaient de grands succès pour l'année suivante.

« Car, se disaient-elles, modestie à part, nous sommes à la tête des élèves : mesdemoiselles Clara, Mélanie, Juliette, Indiana, font de l'effet le jour des exercices ; mais elles n'ont pas de fond ; elles ne savent que ce qu'il faut savoir pour briller, elles récitent très-bien les vers qu'elles savent par cœur. Mais, dans l'improvisation, elles sont faibles !

— J'ai soufflé à Mélanie toute la péroraison de son discours sur la paresse, dit Augusta.

— Et moi, dit Colombe, j'ai fait la moitié de la définition du bonheur de Juliette.

— Je vous le dis, ma chère, nous sommes à la tête des élèves. »

Et les deux petites filles continuèrent leur promenade en se jetant réciproquement les éloges qu'on leur avait sans doute refusés dans les sages institutions dont nous parlons.

Sans le vouloir elles suivaient l'avenue qui conduisait à la volière d'Angeline, lorsqu'au détour d'un bosquet elles trouvèrent la charmante jeune fille assise sur le banc de chêne.

Sa tête penchait mollement sur son épaule droite, son bras passé sous l'anse de son panier semblait le retenir, et de sa main gauche elle tenait son grand chapeau de paille.

Sous son petit costume de villageoise, Angeline était ravissante ; elle semblait sourire aux objets renfermés dans le panier qu'elle portait. Le repos donnait à ses traits une expression de douceur ineffable. La simplicité de ses vêtements contrastait d'une façon délicieuse avec la distinction de ses traits. Rien n'était plus aimable à contempler que cette jeune fille endormie.

A sa vue Augusta s'arrêta, Colombe fit de même, et toutes deux regardèrent Angeline.

« C'est votre sœur, dit Colombe.

— Oui, voyez comme elle est faite.

— Elle se déguise en paysanne?

— Elle en fait l'office tous les matins.

— Que fait-elle?

— Elle nourrit ses oiseaux.

— Oh! vraiment?

— Les entendez-vous?

— Oh! qu'ils gazouillent bien! dit Colombe; mais voyez donc la jolie poule!

— Elle est insupportable... le déjeuner va sonner, elle ne sera pas prête...

— Mais elle est si gentille comme cela...

— Ah! fi donc, dit Augusta, je veux qu'elle s'habille. Allons, faisons-lui une espièglerie, je vais la réveiller...

— Justement, dit-elle, en ramassant une longue plume de coq, voici sans doute un fragment de la robe de l'un de ses amis intimes, je vais la caresser avec cela... Et vous, Colombe, passez de l'autre côté et dérobez-lui ses œufs. Allons, tout doucement, ne faisons pas de bruit... »

Alors Augusta, tenant d'une main la longue plume pointue et de l'autre main s'appuyant sur l'arbre, s'approcha de sa sœur sur la pointe du pied, tandis que Colombe de l'autre côté soulevait la serviette du panier pour effectuer son larcin.

Mais à peine Augusta eut-elle approché vivement la plume qu'Angeline fit un cri, s'éveilla et tomba sans connaissance!

« Grand Dieu! qu'ai-je fait! dit Augusta. Ma sœur! ma sœur!... reviens à toi, ma sœur! Oh! mon Dieu! reviens à toi! Je ne l'ai pas fait exprès! mon Angeline, ma bonne petite sœur, reviens!... »

Mais, Angeline était étendue sur le banc, pâle, anéantie : elle semblait morte!...

La pauvre coupable était aux pieds de sa sœur. Elle gémissait, elle se désespérait, elle arrosait de ses larmes sa jolie figure froide et décolorée.

Colombe avait volé chercher du secours, les domestiques étaient arrivés.

Mademoiselle Victorine était anéantie, et Laurent courait après le curé, le médecin, tous les secours du pays, en s'écriant :

« Mademoiselle est morte!... mademoiselle est morte!... »

Tout le pays fut en émoi en moins de temps qu'il ne nous en faut pour raconter cet événement.

Le bon curé arriva le premier, et se fit expliquer ce qui avait provoqué l'évanouissement.

Augusta raconta tout en sanglotant, et en se faisant encore bien plus coupable qu'elle n'était; car la pauvre enfant n'avait voulu faire qu'une *espièglerie*...

Mais, lorsqu'elle eut dit qu'elle avait touché sa sœur avec une plume d'oiseau, le curé chercha la blessure, il trouva que la plume avait pénétré dans l'oreille et qu'elle avait dû atteindre la membrane du tympan.

« Hélas! cette blessure était grave, disait le curé, et la pauvre enfant pouvait en devenir sourde. »

A ce mot, le désespoir d'Augusta ne put se peindre...

Enfin, le docteur du village arriva, visita la piqûre, et décida qu'il y aurait un traitement sérieux à observer, qu'il serait bon d'envoyer querir le médecin de la famille. Laurent prit un cheval et partit.

Mais d'abord une saignée fut pratiquée, et la chère petite fille revint à la vie...

Seulement elle ne pouvait expliquer ce qu'elle avait

éprouvé et ce qu'elle éprouvait encore. C'était un bruissement dans la tête, un étourdissement qui la fatiguait et lui portait au cœur. La fièvre la prit le soir, et l'on eut de grandes inquiétudes jusqu'à l'arrivée du docteur Lisfranc.

Le docteur sonda la plaie et dit que la guérison serait lente, mais qu'il espérait réussir non-seulement à sauver la vie à cette chère enfant, mais encore à lui sauver l'ouïe...

« Seulement, dit il, il faut observer un silence complet autour d'elle; la tenir dans une chambre peu éclairée, lui donner avec une scrupuleuse exactitude les médicaments indiqués; ne pas l'agiter et l'entourer pour la servir des personnes qu'elle préfère.

— Oh! dit Augusta, ce ne sera pas moi qu'elle préférera, je lui ai fait tant de mal! et j'ai été toujours si méchante pour elle! pour elle, si bonne!... Oh! ma chère petite sœur, pardonne-moi, et je te promets d'aimer tes oiseaux comme tu les aimes, d'aimer tout ce que tu aimeras, de devenir aussi simple et aussi douce que toi... » La pauvre petite Augusta s'était placée près du lit d'Angeline et lui demanda par écrit si elle voulait permettre qu'elle restât près d'elle pour la servir...

Angeline lui fit signe que oui...

« Veux-tu que je soigne tes oiseaux... pendant que tu seras malade?

— Oui, dit la petite... avec Laurent...

— Je te dirai tous les jours ce qu'ils font... »

Angeline souriait à cette pensée... et fit signe à sa sœur de venir l'embrasser...

Augusta trouva dans ce baiser le pardon de sa faute et le courage de donner à sa sœur ses soins les plus assidus et les plus intelligents.

Le danger ayant cessé, après quelques jours, on écrivit au

comte et à la comtesse l'heureux succès des soins du bon et savant docteur et la sollicitude d'Augusta pour Angeline. Tout le monde était dans la joie de la guérison de cette chère enfant, et l'on se disait, en regardant Augusta, que cet accident avait eu un résultat bien heureux pour la famille, et que l'on devait remercier doublement la Providence et pour avoir écarté le danger, et pour l'avoir fait servir à corriger le caractère d'une jeune personne qui, avec toutes les qualités de l'esprit, pouvait ne pas se faire aimer par le cœur.

Mais, après la fatale *espièglerie* qu'Augusta imagina contre sa petite sœur, elle devint aussi douce, aussi bonne et aussi simple qu'elle.

A deux mois de ce jour qui pouvait être si malheureux, l'on vit ces deux jeunes filles s'acheminer vers la volière d'Angeline...

Tout en se rendant à la chère volière, Augusta disait à sa sœur :

« Tu ne m'en veux plus de t'avoir contrariée, ma bonne sœur ?

— Moi, disait Angeline !... et toi, m'en veux-tu des peines que je t'ai données?

— Maintenant, disaient-elles toutes deux, nous ferons nos devoirs ensemble, nous apprendrons les mêmes choses, afin d'en causer toutes deux et de nous éclairer mutuellement...

— Nous chanterons des nocturnes, disait Augusta.

— Nous jouerons des walses à quatre mains, disait Angeline.

— Et nous aurons toujours la même toilette, dit Augusta.

— Excepté celle de la fille de basse-cour, dit Angeline en souriant.

— Au contraire, dit Augusta, je veux un costume comme

le tien, et toutes deux nous soignerons les oiseaux ensemble...

— Et en commun, dit Angeline...

— Tiens, ma sœur, dit Augusta, vois si ta volière est jolie, et dis-moi si tu es contente de moi?... »

Angeline fut charmée en revoyant ses petits amis, et d'autres oiseaux dont Laurent avait enrichi la volière. Les deux jeunes filles en passant devant le chêne s'y reposèrent un instant...

« C'est là où je t'ai blessée, dit Augusta en soupirant.

— C'est là où ma sœur m'a prouvé qu'elle m'aimait, dit Angeline. Car avant.....

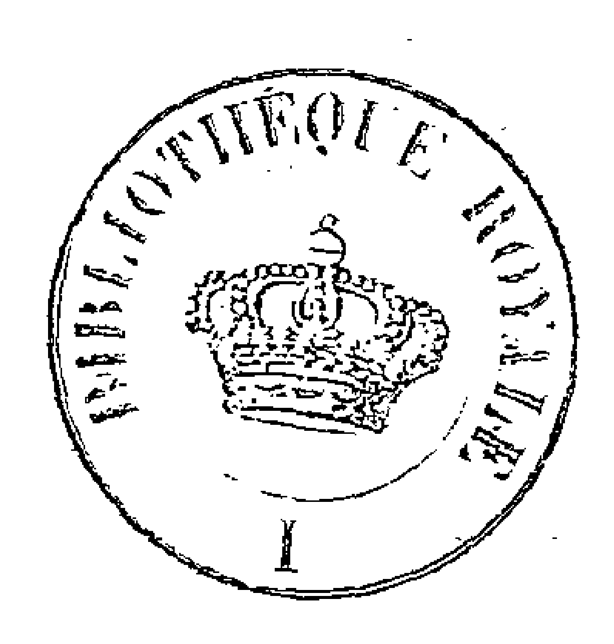
— Avant j'étais une petite fille remplie de vanité, dit Augusta vivement.

— Et à présent tu es un ange! dit Angeline.

— A présent je te ressemble, dit Augusta en embrassant sa sœur.

— Mais dis-moi donc pourquoi tu m'as piqué l'oreille, dit en riant Angeline à sa sœur.

— Pour faire une espièglerie, répondit Augusta en soupirant. »



LA BALANÇOIRE.



Les trois gracieuses petites filles que nous voyons réunies sur la jolie gravure ayant pour titre *la Balançoire* sont trois sœurs nées en Angleterre de parents aisés, venus en France pour y élever leur famille avec économie, c'est-à-dire économie relative aux prix énormes que coûtent, chez nos voisins d'outre-Manche, les professeurs de tout genre qu'il faut donner à ses filles, si l'on veut qu'elles possèdent les talents et l'instruction si nécessaires aujourd'hui pour former l'esprit et l'intelligence, selon les mœurs de notre siècle.

Nous ne sommes plus au temps où le grand Fénelon écrivait *sur l'éducation des femmes* :

« Apprenez à une fille à lire et à écrire *correctement*, car » il est ordinaire de voir des femmes ne pouvoir pas bien » prononcer ce qu'elles disent; elles hurlent ou elles chantent » en lisant. »

Puis encore :

« Elles manquent grossièrement pour l'orthographe...

» Accoutumez-les à écrire *droit.* »

Certes, les jeunes personnes qui liront ceci diront qu'elles sont bien plus savantes que n'étaient les jeunes filles du temps de Fénelon.

Cela peut être vrai, mais dans ce temps-là les femmes avaient des vertus d'intérieur, des qualités solides qu'il ne faut pas que nos jeunes savantes d'aujourd'hui négligent.

Cette pensée était la préoccupation de madame Hervey et de son mari; ils voulaient bien que leurs filles fussent instruites autant que des jeunes personnes peuvent l'être. Mais ils ne voulaient pas moins les voir posséder les qualités du cœur et l'intelligence du ménage, ces vertus sans lesquelles les femmes manquent à leur destinée.

Après avoir fait mille démarches pour savoir à quel pensionnat ils confieraient leurs chères filles, M. et madame Hervey se décidèrent pour l'institution de mademoiselle Lefebvre, et le 1er août 1836, Louisa, Fanny et Élisabeth y furent installées.

Cette institution était un vrai modèle.

Mademoiselle Lefebvre n'avait chez elle que vingt élèves, et n'admettait aucune externe : de façon qu'on pouvait considérer la maîtresse comme la mère d'une nombreuse famille. Mistress Hervey, qui possédait six frères et trois sœurs, et M. son mari, qui était le quatorzième enfant de son bienheureux père, pensèrent à juste titre que leurs trois filles passeraient leur enfance absolument comme ils avaient passé la leur.

« Vous voyez, monsieur Hervey, disait madame Hervey à son excellent époux, qu'elle ne tutoyait jamais quand elle parlait anglais, bien qu'elle se permît cette familiarité quand elle lui parlait français, vous voyez que nos chers enfants seront *superbement bien* dans *cette pensionnat.* »

Madame Hervey, comme on voit, ne prononçait pas parfaitement le français, et M. Hervey répondait tout charmé :

« Oh!... oh!... voui! voui!... (pour dire *oui*), ils seront très-bien, mes *petits filles* chez miss Lefebvre. Nous hâvons bien faite dé vénir en Franche.

— C'est très-ûreu, très-ûreu! »

Ce qui voulait dire :

« Nous avons bien fait de venir en France. »

A quoi madame Hervey répondait :

« C'est très-heureux ! »

En effet, c'était très-heureux pour les trois petites sœurs d'être chez mademoiselle Lefebvre : Fanny, Louisa et Élisabeth, déjà bonnes, sensibles, aimantes, élevées dans des sentiments religieux, n'avaient besoin, pour devenir parfaites, que de meubler leurs têtes d'aussi bonnes pensées que leurs cœurs l'étaient de bons sentiments.

Chez mademoiselle Lefebvre, les filles chéries des dignes époux Hervey devaient recevoir une éducation dont les bases étaient la religion et la morale, accompagnées d'une discipline exacte, d'études combinées avec ordre, de façon à rendre l'instruction facile et le développement des talents prompt et fructueux.

Il existait surtout, de la part de l'institutrice, une surveillance assidue sur le caractère, sur les qualités et les défauts des élèves, et une sollicitude toute maternelle sur leur santé.

Mademoiselle Lefebvre exerçait aussi une surveillance scrupuleuse sur les sous-maîtresses de son institution.

On le sait, ce qui entrave souvent les excellentes intentions des maîtresses d'institution, c'est leur entourage, ce sont toutes ces volontés distinctes et contraires à côté de la seule volonté qui devrait agir. Sans doute chaque institution a son règlement qui dit : *tout relèvera de la maîtresse*, comme dans les couvents tout relève de madame la supérieure.

Pourquoi donc dans les couvents ce mot est-il une vérité, tandis que dans les pensions il est trop souvent un mensonge? pourquoi les élèves ont-elles quelquefois à se plaindre des sous maîtresses, tandis qu'elles n'ont que des bénédictions à rendre à l'institutrice? Dans les couvents, les religieuses ont toutes une égale douceur, une sollicitude active et une

soumission à la règle commune, qui n'est jamais l'objet de la moindre plainte de leur part; et pourtant la vie des religieuses sous-maîtresses est plus austère que l'existence des sous-maîtresses des pensionnats : les unes, vouées exclusivement à leurs devoirs, sont privées de toute distraction mondaine; les autres, au contraire, quittent leur classe souvent pour aller prendre dans le monde leur part de plaisir.

On pourrait croire qu'après ces distractions leurs devoirs leur deviennent difficiles à remplir.

Mais comme il ne peut y avoir de réclusion pour les sous-maîtresses des pensionnats libres, il faut chercher une autre cause à leur irritabilité, et peut-être n'est-il pas difficile de la trouver même dans la comparaison de leur destinée avec celle des sous-maîtresses religieuses.

Si celles-ci n'ont pas de distractions mondaines, elles ont quelque chose qui vaut bien mieux, quelque chose dont personne ne peut se passer sans souffrir, qui calme l'humeur et rend tous les sacrifices supportables : elles ont un *avenir certain*.

Elles ont un toit pour abriter leur tête, des soins si elles sont souffrantes, et dès qu'elles ne peuvent plus occuper une place active dans le couvent, elles ont des occupations de retraite, ou bien même elles trouvent un repos complet si les infirmités les atteignent, et tout cela leur est donné, non pas à titre de charité, mais à titre de reconnaissance pour la part qu'elles ont prise au bien-être de la communauté. En un mot, elles vivent et meurent tranquilles.

Je connais une jeune fille de haute naissance, sans fortune, qui, après avoir été élève du couvent des Ursulines à Saint-Germain-en-Laye, suppliait de bons parents qui voulaient la prendre à leur charge de la laisser sous-maîtresse à son couvent, disant que rien n'est plus honorable qu'une mission

à laquelle est attachée la certitude de ne jamais manquer et de n'être à charge à personne.

Donc ces femmes subordonnées à la supérieure se croient à juste titre le droit de profiter des avantages de l'institution à laquelle elles ont consacré leur existence.

Cette noble pensée chasse de leur âme l'envie, la jalousie, le mécontentement; elles ont la destinée qu'elles ont voulu avoir, et elles ont une destinée; ajoutons une profonde religion, qui est la base de leur courage. Elles rapportent à Dieu les sacrifices qu'elles se sont imposés; elles sont résignées, mais non point malheureuses; et, pour les soutenir dans leur vie calme et douce, elles ont l'absence de toute inquiétude pour l'avenir et nulle privation au présent. Rien n'est propre à donner un caractère égal comme cette position assurée.

Certes, si les jeunes sous-maîtresses des pensionnats libres ont le droit d'aller au bal et au spectacle quelquefois dans l'année, elles sont bien loin de jouir de cette sécurité nécessaire à inspirer la douceur et la patience, vertus indispensables pour élever et instruire des enfants.

Sont-elles malades, on les envoie dans leur famille; si elles n'ont pas de famille, c'est par charité qu'on les soigne.

Quand elles ont vieilli courant de pensionnat en pensionnat, glanant les habitudes de chacun et déversant sur tous leur dégoût de la vie, elles n'ont pas une maison de refuge, pas une obole quelquefois; elles n'ont pas une retraite qui leur soit destinée, elles, qui ont été toute leur vie dans les pensions des autres et pour les autres!... Oh! oui, leur destinée est bien triste, à ces pauvres femmes devenues vieilles; oh! oui, les jeunes filles qui se consacrent à l'instruction devraient peut-être éveiller la sollicitude de ceux qui distribuent les bienfaits.

Certes on aurait tout à attendre et tout à espérer pour elles, si au milieu de ses travaux sérieux le Ministre actuel de l'instruction publique jetait un regard sur la destinée de ces femmes utiles à la société, puisqu'elles ont pour mission de former des épouses et des mères.

Oui, nous en sommes sûre, sa noble sollicitude apporterait un soulagement à leur sort; car, redisons-le, pour remplir dignement leur devoir, elles auraient besoin d'être assurées à l'avenir d'un asile calme et doux, puisque leur travail ne peut les garantir contre l'infortune dans leur vieillesse.

Croyons-le bien, ces pensées qui, pour être développées, demanderaient un long commentaire, ces pensées, dis-je, obsèdent souvent l'esprit des sous-maîtresses des pensionnats libres; elles pèsent sur la tête et le cœur de ces femmes le plus souvent intéressantes par leurs capacités, toujours méritantes par la destination qu'elles leur donnent.

C'est, en un mot, parce qu'elles ne sont pas heureuses que souvent elles ne sont pas aussi bonnes, aussi douces, aussi patientes qu'on le voudrait, et surtout que les enfants le désireraient pour satisfaire leurs caprices.

Quand je dis heureuses, je ne veux pas parler de la façon dont elles sont traitées matériellement.

Les maîtresses d'institution sont presque toujours bienveillantes pour leurs collaboratrices. Mais c'est de leur bonheur sérieux que je parle, c'est-à-dire de leur avenir.

Mademoiselle Lefebvre y avait songé.

Aussi trouvait-on chez elle l'élite des sous-maîtresses ; l'habile institutrice avait résolu le problème de l'avenir des jeunes personnes qui se consacraient à son institution.

Un fonds de réserve assurait aux sous-maîtresses une pension viagère de huit cents francs, après quinze ans de service.

Le fonds était alimenté par une indemnité prise sur le prix de la pension et placée, chaque trimestre, à intérêt progressif.

Il y avait aussi une somme prélevée sur les appointements des sous-maîtresses, ainsi qu'une quête faite deux fois l'an : au mois de janvier et à la fête de mademoiselle Lefebvre.

C'était le seul cadeau qu'elle recevait des élèves, jamais d'autres ne pouvaient lui être offerts.

Toutes ces sommes réunies étaient placées à intérêt progressif au titre de *Fonds des pensions des sous-maîtresses de l'institution de mademoiselle Léfebvre.*

Celles qui resteraient vingt ans devaient recevoir deux cents francs de plus, et, toute la durée de leur service, elles étaient toutes traitées comme des sœurs par mademoiselle Lefebvre.

Quant à leurs travaux, ils étaient actifs et simples à la fois.

Les classes séparées par division avaient chacune leur sous-maîtresse.

Chaque sous-maîtresse répondait de l'instruction générale, de la conduite, du caractère des enfants confiées à ses soins.

Nulle n'avait le droit de récompenser ni de punir les enfants : ce droit appartenait exclusivement à mademoiselle Lefebvre.

Elle usait de ce droit sur la connaissance d'un rapport que lui adressaient tous les soirs ses sous-maîtresses.

Avant la dernière récréation toutes les élèves et les sous-maîtresses s'assemblaient au salon : le plus grand silence régnait et chaque sous-maîtresse, ayant à ses côtés ses élèves, lisait son rapport à l'institutrice, qui était assise au milieu d'elles.

Assez souvent les punitions étaient prévues aussi bien que les fautes ; mais si la faute était grave, on ne punissait que le lendemain. L'enfant était livré à lui-même pendant la soirée.

Jamais, chez mademoiselle Lefebvre, les enfants n'étaient privés de nourriture, pour punition. Mais souvent, d'après le caractère des élèves et la nature de leurs fautes, la nourriture était changée. On les faisait passer à la *table blanche*, à cette table on ne servait que des légumes, du lait et des fruits.

Cette précaution corrigea plus d'enfants que ne l'auraient fait les punitions les plus sévères.

Ce qui était puni le plus sévèrement, c'était le mensonge.

Pour corriger les enfants, mademoiselle Lefebvre s'adressait toujours à leur cœur.

Elle avait eu le plus grand succès sur un caractère acariâtre et désobéissant, par une recommandation bien simple :

Elle exigea que la petite incorrigible écrivît à sa mère tous les soirs ce qu'elle avait fait durant la journée. Mais, avant d'envoyer la lettre à la poste, cette lettre était lue devant tout le monde à haute voix par la petite coupable. La lecture était écoutée avec le plus grand silence par les assistants; aucune manifestation n'était permise. Mademoiselle Lefebvre alors disait à l'enfant :

« Vous avez tout dit à votre mère, mademoiselle?

Et l'enfant répondait :

« Oui. »

Ce *oui* était sacré; un mensonge dans cette circonstance eût été la plus grande faute qu'on eût pu commettre : jamais un enfant n'y tomba.

Mais cette élève dont nous parlons, après huit jours de cette confession à sa mère, n'eut plus à remplir ses lettres que de détails gracieux et doux à lire pour celle à qui ils étaient adressés.

On voit que les trois jolies enfants de mistress Hervey étaient bien heureusement tombées dans l'institution de mademoiselle

Lefebvre. Aussi étaient-elles joyeuses et toujours portées à s'amuser. Élisabeth et Louisa furent un jour victimes de leur amour du jeu.

Il y avait, comme dans toutes les institutions bien dirigées, un gymnase où les petites filles faisaient des exercices d'adresse et développaient en même temps leur taille et leurs forces. Mais, par mégarde, le jardinier avait laissé dans un coin du parc une de ces balançoires d'ancienne mode, lesquelles ne sont bonnes, il faut l'avouer, qu'à casser le cou de ceux qui s'en servent.

Mademoiselle Lefebvre avait donné l'ordre de détruire cet instrument de malheur; mais le jardinier, beaucoup moins obéissant que les élèves de mademoiselle Lefebvre, n'avait pas encore suivi les instructions de sa maîtresse, se disant tous les matins, en passant devant les deux arbres d'où pendait la planche fatale à laquelle il ne manquait pas de se heurter :

« Il faut pourtant que demain j'ôte de là cette balançoire : je m'y cogne toujours. »

Et depuis un mois père Moreau se disait la même chose sans s'apercevoir que tous les jours il manquait à la promesse qu'il se faisait à lui-même.

Un jour, à l'heure de la récréation, Élisabeth et Louisa se mirent à courir, à courir, et le hasard les amena dans le bosquet où était encore la balançoire...

« Ma sœur, dit Louisa, veux-tu nous balancer?

— Oh! je veux bien, Louisa, dit Élisabeth, toujours disposée à faire ce que sa sœur voulait; mais je vais tomber en montant.

— Eh! non, dit Louisa plus courageuse qu'Élisabeth; tu as toujours peur. Voyons, place-toi, et tiens bien la corde. »

Ce que fit la jolie jeune fille, non pas sans quelques hélas!

A peine assise, Louisa se place, et les voilà toutes deux qui cherchent à se balancer. Mais l'instrument était rouillé, et tout ce qu'on pouvait faire c'était d'aller et de venir...

Tout à coup mademoiselle Lefebvre les voit de la fenêtre de sa chambre à coucher, et dit à Fanny de les faire descendre. Fanny court porter l'ordre de mademoiselle Lefebvre.

« Vite, vite, descendez, petites folles, dit-elle; madame le veut...

— Oh! dit Louisa, quel malheur! c'est si amusant! »

Mais, voulant obéir au plus vite, elle se pend à la corde pour sauter; la corde casse, et voilà mes deux petites filles à terre. L'une a une contusion au bras, l'autre à la jambe.

Mademoiselle Lefebvre arrive aussitôt; les enfants sont transportées dans le dortoir de réserve consacré aux enfants que mademoiselle Lefebvre veut soigner elle-même. Ce dortoir a deux lits, et n'est séparé de sa chambre à coucher que par une cloison mouvante. Heureusement que les blessures des petites Anglaises n'étaient nullement dangereuses.

Mais mademoiselle Lefebvre avait pour principe de soigner beaucoup les indispositions.

On établit donc Élisabeth et Louisa dans deux jolis petits lits de fer; on laissa glisser la cloison, et le soir on fit cercle autour des petites étourdies.

Il est inutile de dire que père Moreau se hâta d'ôter la méchante balançoire, en disant :

« J'aurais bien dû l'ôter hier!... »

Il était d'usage chez mademoiselle Lefebvre de s'assembler au salon le soir et de faire une lecture; c'était toujours une de leurs petites compositions que les élèves lisaient; le sujet avait été laissé à leur choix; c'était ou un récit historique ou un sujet tiré de leur imagination.

Lorsque les jeunes filles arrivèrent pour passer la soirée près de leur compagne, le jour de la chute de la balançoire :

« J'espère, dit mademoiselle Lefebvre, que vous avez de jolies choses à lire à ces deux chères petites, qui pouvaient se faire tant de mal ce matin. Aussi, c'est de ma faute, j'aurais dû les avertir. Je suis sûre qu'elles ne seraient pas montées sur la balançoire, si je l'avais défendu.

— Oh ! certainement, madame, si vous nous l'aviez défendu, nous n'aurions pas monté, dit Élisabeth.

— Je croyais que le père Moreau l'ôterait.

— Oh ! madame, ce bon père Moreau a tant de choses à faire ! dit Louisa.

— C'est vrai, dit mademoiselle Lefebvre, c'est lui qui fait tout pousser.

— Et il en fait beaucoup pousser, j'espère, dit Élisabeth ; car nous mangeons des pois, des artichauts, des asperges.

— Et des fraises ! dit une petite friande qui était là.

— Oh ! ce bon père Moreau, dit Fanny. Il était si désolé d'avoir laissé sa balançoire !... il l'a ôtée tout de suite...

— Ah ! c'est bien. Allons, qui est-ce qui va lire quelque chose ce soir ?

— Moi, dit Léontine vivement.

— Moi... moi... moi... dirent trois autres grandes, à la fois.

— Ah ! mes enfants, ce serait la tour de Babel, si vous parliez toutes ensemble ; voyons d'abord les moins longues compositions. »

On plaça les trois compositions sur la table autour de laquelle étaient assises les élèves, toutes occupées à différents ouvrages. Mademoiselle Lefebvre jeta les yeux sur les titres des compositions et lut : Histoires de la ville de Saint-Germain, de Vincennes...

« Et puis, voici le morceau de Léontine : le Drapeau et le Tapis, fable en prose. Ce morceau est assez court; voulez-vous commencer par cette fable, mesdemoiselles?

— Oui... oui... oui... » dirent toutes les petites à la fois.

Léontine se leva et vint prendre la place de la lectrice au bout de la table.

Cette place, plus élevée que les autres, était bien éclairée, et devant la personne qui lisait était un petit pupitre sur lequel on plaçait le manuscrit, ce qui rendait la lecture facile. Alors mademoiselle Lefebvre frappa trois coups sur la table, le silence s'établit, et l'enfant commença :

LE DRAPEAU ET LE TAPIS.

« Un jour un drapeau vieux et flétri, qui dans sa jeunesse avait été brillant et beau, pensait aux fatigues auxquelles l'exposaient ses marches militaires. Eh quoi! se disait-il, suis-je donc fait pour respirer sans cesse la poussière des camps? Jamais de repos; nuit et jour, travaillant pour la patrie, tantôt au milieu des balles ou de la mitraille, tantôt attaché à un vaisseau où je suis ballotté par le vent, la grêle, les orages. Suis-je donc destiné à ne prendre jamais de repos?...

» Le drapeau était mécontent de son sort, et se trouvant par hasard déposé sur un tapis, dans le palais de son maître, il ne put contenir sa mauvaise humeur, et s'adressant au tissu, avec assez d'aigreur :

» Ne sommes-nous pas au service de la même cour l'un et l'autre? lui dit-il; pourquoi tant de fatigue pour moi, et tant de repos pour toi?

» Je suis sans cesse en agitation, je n'ai pas un moment pour respirer. On me fait marcher à la tête des soldats; je

traverse avec eux les déserts; le soleil me brûle ou la pluie me mouille; je suis d'une nature bien plus frêle que toi; je me flétris vite par toutes ces manœuvres, toi tu restes éclatant et point fatigué.

» L'hiver tu ornes des salons où des dorures t'encadrent pour te faire plus beau; des pieds de satin blanc t'effleurent à peine; des valets te servent et font ta toilette : on admire les fleurs qui forment ta couronne, et dans la crainte de te fatiguer, on te couvre parfois d'une robe protectrice.

» Quant à moi, dans la mêlée, on expose mes couleurs à l'injure du temps, et je suis souvent menacé d'un malheur plus grand encore: vingt fois j'ai failli passer aux mains de l'ennemi.

» Mon sort me rend sans cesse témoin d'affreux désastres: dans les camps, j'entends autour de moi les gémissements des blessés et des mourants; l'homme qui me porte est souvent renversé avec moi; j'ai vu plusieurs de mes compagnons d'infortune mourir pour ma cause et pour ma défense.

» Je passe ma vie dans la crainte, au milieu des cris et des larmes; et toi, tu n'es témoin que de fêtes, de plaisirs, tu n'entends que de doux propos, tu respires le parfum des fleurs; l'hiver un beau feu te réchauffe, et l'été des rideaux artistement drapés sur toi te dérobent les feux d'un soleil trop ardent.

» Tandis que notre maître te laisse tranquille dans son palais, pour venir avec moi courir les aventures, tu ne fais rien ni nuit ni jour, tu reposes en paix, tu dors, et moi, toujours agité, toujours en mouvement, exaltant les soldats par ma présence, je fais des victoires pour t'apporter des fêtes; et le jour même où tu dois jouir de mes triomphes, on se sert encore de moi pour décorer la porte du palais que tu habites. »

— Voilà un drapeau qui se plaint vivement, dit mademoi-

selle Lefebvre. Voyons maintenant ce que répondra le tapis.

— En effet, dit une jeune fille, ce pauvre drapeau, il a bien du mal.

— Voyons, voyons, Léontine, continuez, mon enfant. »

Léontine reprit :

« Tu te plains de ton sort, lui répond le tapis, et tu me crois heureux. J'en conviens, tes fatigues sont plus grandes que les miennes ; mais moi, si je reste en place, c'est que mon sort est d'être rampant sur le parquet et d'y être foulé par les pieds qui me méprisent, par des hommes qui m'acceptent et ne me choisissent pas, qui me sacrifieraient pour un caprice.

» Ces fleurs, ces couleurs brillantes qui me décorent, que tu envies, c'est à elles seules que je dois ma présence dans ce palais. S'il s'en trouve de plus belles répandues sur un autre tapis ; moi, je serai relégué dans un tas de poussière, et tôt ou tard ce sera ma destinée, car ce qui me retient ici, c'est ma fraîcheur, et ma fraîcheur passera vite.

» Tu entends des larmes, dis-tu, crois-tu qu'on ne pleure jamais dans les chambres ? que les princes et les riches soient exempts de douleurs et de maux ? Hélas ! si tu avais entendu les cris, les lamentations d'une royale princesse à la nouvelle de la mort d'une fille adorée ; si tu avais senti tomber de ses yeux ses brûlantes larmes ; si tu l'avais vue à genoux sur moi implorer Dieu et lui demander le courage prêt à abandonner sa grande âme, oh ! tu ne dirais pas que je ne suis réservé qu'à entendre des cris d'allégresse !

» Quand tu parles des joies où j'assiste, tu veux désigner les bals que l'on donne à la cour.

» En effet, je vois des femmes parées passer sur mes fleurs et j'entends des hommes richement vêtus discuter entre eux, mais, pour de la gaieté, j'en vois peu.

» Ma destinée te semble heureuse! Ah! tu ne songes pas encore que je suis toute ma vie emprisonné et attaché à des murailles. Si je suis à l'abri des orages, il m'est défendu d'élever la tête vers le ciel, tandis que toi tu respires au grand air, tu vois la nature; moi, je ne vois que des hommes. Je sers les grands sans récompense et sans honneur; toi, tu partages leur péril et leur gloire; tu es aimé, chéri, honoré de ton pays; les peuples étrangers t'envient; les hommes courbent la tête devant tes couleurs et ils foulent aux pieds les miennes; ta vie est toute de gloire, la mienne tout d'avilissement; les dangers que tu cours prouvent ton élévation, la tranquillité dont je jouis prouve mon obscurité. Va, il vaut mieux être drapeau un jour que tapis un siècle.

» C'est par de nobles actions qu'on laisse des traces de son passage sur la terre, et non pour y être demeuré longtemps. »

« Vous entendez, mes enfants, dit mademoiselle Lefebvre, la vie n'est précieuse que lorsqu'on en fait un bon usage. Ma petite Léontine vient de nous prouver cela dans un fort gracieux langage, et je savais bien, moi, que le drapeau avait tort de se plaindre!... »

La conversation devint générale. On loua Léontine sur sa jolie pensée, on chercha tous les points de morale qui ressortaient de son histoire, et l'on y trouva encore que la beauté ne fait pas le bonheur, puisque le pauvre tapis, si riche de couleur, si beau par son tissu, se trouvait tout à fait malheureux.

« Mais, dit Louisa, nonchalamment couchée sur son petit lit douillet, le drapeau n'est pas bienheureux non plus d'être toujours à l'air et au vent! Moi, j'aimerais mieux être tapis!

— Pas moi, dit une belle grosse enfant bien réjouie, j'aimerais mieux être drapeau, parce que je me promènerais au milieu des campagnes.

— Et moi, dit Élisabeth, je ne voudrais être ni drapeau ni tapis. L'un a trop de fatigue, l'autre est trop renfermé.

— Eh bien, dit une petite espiègle, que voudriez-vous être, Élisabeth?...

— Ce que je suis, répondit la jolie jeune fille.

— Très-bien répondu, reprit mademoiselle Lefebvre. Rien n'est plus sage que de préférer sa position à toutes les autres.

— Je suis si heureuse, reprend Élisabeth; papa et maman sont si bons pour moi! J'ai avec eux tout ce que peux désirer; et vous, madame, ne me comblez-vous pas de vos bontés aussi!... Voyez, pour une petite blessure que ma sœur et moi nous nous sommes faite, que de soins vous prenez de moi!... aussi mon bras ne me fait presque plus de mal, dit Louisa.

— Et moi, je ne sens plus ma jambe, dit Élisabeth; cette compresse d'eau blanche m'a guérie.

— Le repos a plus fait encore, mon enfant. Si vous fussiez restées levées toutes deux, vous n'auriez pas eu la patience de ne point bouger; ou bien, en voulant obéir à ma recommandation, vous vous seriez ennuyées sur votre chaise, tandis que vos compagnes se seraient amusées. Avec moi, toute la journée, vous n'avez pas osé vous ennuyer...

— Oh! dirent les deux enfants, comment nous ennuyer avec vous, madame? vous avez été si complaisante pour nous...

— Et puis, dit Louisa, vous nous avez raconté de si jolies histoires!...

— Ah! dit mademoiselle Lefebvre, vous vous les rappelez donc?

— Je sais par cœur l'histoire du pauvre pêcheur. Ah! je n'oublierai jamais la navigation sur un glaçon. Oh! c'est si intéressant!

— Ah! dit Léontine, si madame le permettait, je prierais Louisa de nous la redire.

— Très-volontiers, dit mademoiselle Lefebvre; si ça peut vous être agréable à toutes, mes enfants, et si Louisa se rappelle assez cette anecdote pour la raconter; du reste, si elle se trompe, je suis là pour rectifier ses erreurs. D'ailleurs elle n'est pas bien longue.

— Oh! je vais tâcher de la dire, reprit Louisa.

— Écoutons, mes enfants, dit mademoiselle Lefebvre. »

Alors Louisa leva ses beaux yeux au ciel, et, appuyant sa tête dans l'une de ses mains, elle commença son récit de mémoire.

« L'histoire que je vais vous dire, mes chères compagnes, dit la gentille petite fille, en s'adressant à l'auditoire, est arrivée à un Cosaque de la mer Noire nommé Jean *Patapan*...»

A ce nom toutes les petites filles éclatèrent de rire.

Mademoiselle Lefebvre donna un petit coup de baguette sur la table, et, le bruit ayant cessé, elle dit en souriant:

« C'est Jean Patapenko, que s'appelait ce Cosaque, mes enfants; vous voyez que son nom n'a rien de risible. Cela vous prouve qu'il suffit d'un mot de plus ou de moins pour rendre un nom ou une phrase ridicule... Poursuivez, Louisa...

« Patapenko donc avait un établissement de pêcheur situé près de la mer.

» On était dans le mois le plus froid de l'hiver, à la suite de grandes gelées; la glace qui s'était agglomérée paraissait très-ferme; et, le pêcheur craignant pour ses filets, voulut les examiner de près. Ses filets étaient tendus dans des ouvertures pratiquées dans la glace à un quart de lieue de distance de la côte: il se mit à marcher dessus les glaçons.

» Tout en s'occupant de son travail, il remarqua que le glaçon sur lequel il se trouvait s'était détaché. »

« Oh ! le pauvre pêcheur ! » dirent les enfants.

» En un instant, le glaçon se détacha tout à fait, et se mit à voguer, avec une effrayante rapidité, sur la surface de la mer !... »

Léontine fit un long soupir. « Oh ! le malheureux pêcheur, il a dû prier Dieu, car les pêcheurs prient souvent.

— C'est vrai, dit Élisabeth. Quand ces pauvres hommes se trouvent au milieu des flots, éloignés de tous secours, ils n'ont d'espérance qu'en Dieu.

— Oh ! mes enfants, dit mademoiselle Lefebvre, l'espérance et la confiance en Dieu sont autant nécessaires au milieu du monde qu'au milieu de l'Océan !...

« Ainsi, reprit Louisa, le glaçon sur lequel était Patapenko ne tenant plus aux glaçons attachés au bord, fut emporté, et avec lui le malheureux pêcheur.

» N'apercevant aucun moyen de salut, il se résigna à la volonté du ciel, et attendit la mort avec calme.

» Il passa six jours dans cette cruelle attente. »

« Six jours ! et il ne mourut pas de faim ? » dit Léontine.

« Il avait avec lui un petit morceau de pain, reprit Louisa ; mais il n'en mangea point, il ne fit qu'étancher la soif qui le dévorait, en buvant de l'eau de pluie qui remplissait les crevasses du glaçon sur lequel il se trouvait. Heureusement qu'il était chaudement habillé, et il ne souffrait donc presque pas du froid. Mais il dormait très-peu, assis sur la glace ! »

« Je crois bien, dit Élisabeth, en s'appuyant sur son oreiller, il n'était pas trop bien couché. »

« Le septième jour, il aperçut une côte fort escarpée, et résolut de s'en approcher, en marchant sur la glace, pour la faire tourner à son gré ; mais la fatigue et l'épuisement le firent souvent tomber en défaillance.

» Pendant ce temps, le glaçon flottait toujours. Mais, oh! miracle! le glaçon de lui-même s'attacha fortement à la glace solide qui bordait le rivage; et le neuvième jour de cette navigation dangereuse le pêcheur fut sauvé!... »

« Oui, mes enfants, reprit mademoiselle Lefebvre, Patapenko descendit sur le rivage, près du cap de Kosan-Dip, entre Kerch et Arabat, et gagna le village tartare le plus proche. Là, il raconta son histoire; il fut soigné et écouté avec bien de l'intérêt, puis on le conduisit à Théodosie, et ensuite à Kerch, son pays.

» C'est ainsi que fut sauvé cet homme, mes enfants, dont la perte paraissait inévitable. Il traversa, dans le courant de neuf jours, une espace de trente-sept à trente-huit lieues, à compter de la côte orientale de la mer d'Azow jusqu'à sa côte sud-ouest.

» Patapenko, malgré sa fatigue, conserva sa santé et fut rendu à sa famille qui le croyait perdu.

» Mais, pendant son absence, savez-vous, mes chères filles, ce que faisaient ses enfants, qui étaient au nombre de *sept*, et sa pauvre femme, qui restait sans ressource pour les élever, si elle eût perdu son mari? Pendant ces neuf jours, ils se mirent en prière dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, sainte que tous les marins implorent.

» Oh! c'était une chose attendrissante à voir que ces sept petits enfants, dont l'aîné n'avait que huit ans et le dernier porté dans les bras de sa mère, se mettant tous à genoux devant la croix sainte et l'image de la Vierge, réciter leur prière, tandis que leur mère disait à haute voix son chapelet.

» Oh! comme ils attendaient avec inquiétude l'issue de cette neuvaine, faite à la patronne des pêcheurs.

» Enfin, le neuvième jour a sonné, la mère et les enfants

se lèvent avec le soleil et se rendent à l'église de leur village.

» La pauvre femme fait à l'autel du Sauveur le sacrifice de la dernière pièce de monnaie qui lui reste.

» Une messe est dite, en l'honneur de la neuvaine de la pauvre famille, pour implorer la clémence divine par la voix du prêtre.

» Le prêtre élève alors de ferventes prières. La femme et ses enfants sont à genoux.

» Oh ! mon Dieu, dit le saint homme, bénissez cette pauvre maison ; rendez un père à ses enfants, et que votre volonté soit faite : »

« Ainsi soit-il : répond la mère, moins accablée que résignée, sentant au fond de son cœur une douce espérance qui venait d'y descendre.

» La prière est à peine terminée, la bénédiction est à peine reçue, qu'un bruit inusité se fait entendre près de la maison de Dieu !...

» Le prêtre plonge ses regards au loin ; il voit une foule de villageois se presser autour d'un homme qu'elle dérobe à la vue du pasteur, mais Dieu lui fait reconnaître le pêcheur environné de ses amis. La bonne femme et ses enfants sont encore à genoux. »

« Le voici ! dit le pasteur ; voici celui que vous attendez ! Voici celui que Dieu vous renvoie ! »

« La femme de Jean fixe ses yeux sur celui qui lui parle : elle croit à peine à ses paroles qu'elle juge venir du ciel ; mais elle regarde à son tour... la foule qui s'approche...

» A ce moment Jean lui apparut tout près de l'église. Le prêtre avait devancé la bonne femme, et, lorsqu'elle arriva près de la porte, le saint homme pressait sur son cœur le

pauvre exilé, qui se précipita dans les bras de sa femme et de ses enfants!...»

« Oh! quel bonheur, s'écria Léontine, que ce récit avait attendri jusqu'aux larmes!...

— Oh! comme il a dû souffrir du froid, dit Élisabeth, que sa mère avait élevée dans du coton.

— Bah! dit la grosse réjouie, ça devait être amusant de voyager sur ce glaçon au milieu de l'eau.

— Amusant!... je voudrais bien t'y voir, ma chère, dit une autre.

— Oh! reprend Fanny, je suis sûre que vous seriez bien fâchée de voir Anna au milieu de l'eau!

— Ah! c'est bien vrai, répond la petite.

— Et moi, dit Léontine, je ne trouve rien de plus intéressant que cette pauvre famille qui prie Dieu pour le bon pêcheur!...

— Et rien de plus grand que la clémence de Dieu, mes enfants, qui rend un père à sa famille.

— Ah! dame! aussi ses pauvres petits enfants ont bien prié pour leur père. C'est ça qui est bien gentil! dit Louisa...

— C'est bien naturel, reprend Élisabeth; ne prions-nous pas tous les jours pour le nôtre.

— En effet, mes enfants, on ne saurait trop prier pour ses bons parents. Mais nos petites malades ont besoin de repos, continua mademoiselle Lefebvre, c'est dimanche prochain la fête de Saint-Cloud, et nous devons aller dîner à la porte du bois de Ville-d'Avray, chez le frère du père Moreau. Tous les ans nous faisons cette partie de plaisir, et il faut pour cela qu'Élisabeth et Louisa se portent bien. Ainsi nous allons terminer notre soirée; il est sept heures trois quarts.

—Ah! dit Élisabeth, vous deviez nous raconter l'histoire de

Saint-Cloud, madame. C'est bien dommage que nous ne la sachions pas pour dimanche!

— Je vous la dirai au retour, dit mademoiselle Lefebvre. Allez, mes enfants, allez jouer un quart d'heure avant le souper. »

Les petites filles se levèrent, saluèrent leur bonne maîtresse, et suivies de la sous-maîtresse elles descendirent au jardin, et terminèrent la journée par les courses, les jeux de volant, de cerceaux, etc.

Cinq jours après cette soirée, les deux petites victimes de la balançoire étaient parfaitement guéries de leur chute, et bien disposées, ainsi que leurs compagnes, à prendre leur part de la fête dont celle de Saint-Cloud était plutôt le prétexte que le moyen ; car mademoiselle Lefebvre était trop amie des douces distractions pour conduire ses enfants dans ces cohues, où elles pouvaient être témoins de scènes peu agréables, où elles pouvaient entendre de mauvais propos et voir de sots spectacles. Mais le premier dimanche de septembre, chez mademoiselle Lefebvre, était consacré à une journée champêtre, et voici dans quel ordre tout s'arrangeait.

A quatre heures du matin, père Moreau se levait, entrait dans l'écurie où s'engraissaient deux bons chevaux normands, et leur faisait ce petit discours :

« Allons, mes amis, c'est aujourd'hui le 7 septembre, nous allons à Saint-Cloud aujourd'hui!... Mangez cette avoine. » A quoi les chevaux répondaient par un doux hennissement et un admirable appétit.

Puis le père Moreau sortait de la remise la voiture à quatre roues, omnibus phénoménal où vingt petites filles, quatre maîtresses et mademoiselle Lefebvre tenaient à l'aise. Puis, sur le siége le père Moreau et la bonne Jeanneton, cuisinière qui

avait préparé les deux morceaux de résistance du repas : 1° Une magnifique daube de veau ; 2° une immense fricassée de poulet contenue dans un pain rond. Puis on devait trouver chez le frère du père Moreau l'omelette et la salade de rigueur, ainsi que la soupe aux choux et le fromage à la crème.

Une fois la voiture sortie de la remise, les deux chevaux harnachés de leurs plus beaux harnais étaient attelés. Le père Moreau ôtait sa blouse, passait son plus bel habit, et attendait tranquillement que six heures fussent sonnées.

Six heures étaient le moment du départ.

Alors la porte de la maison s'ouvrait et l'on voyait paraître les vingt petites filles toutes en toilette de fête d'été.

Cette toilette consistait en une robe de toile de laine légère, unie, gris-perle foncé. La ceinture bleue de différente nuance, selon les classes, à pan tombant : la guimpe de percale très-fine, et le chapeau de paille à rubans et voile blanc. Les enfants étaient habillés assez court pour qu'on pût surveiller leur manière de marcher. Elles portaient des pantalons blancs les jours de toilette, et de toile grise les jours ordinaires. Les sous-maîtresses étaient en noir l'hiver et en puce l'été.

Mademoiselle Lefebvre était en noir l'hiver et en gris l'été. Cette harmonie de costume des enfants et des maîtresses donnait un charmant aspect à ce petit troupeau réuni.

La tenue si parfaite de tous les enfants et des maîtresses produisait l'effet le plus gracieux; et, lorsque la pension de mademoiselle Lefebvre passait, on ne pouvait se dispenser de la remarquer avec un sentiment de bienveillance; dans son ensemble et dans les détails, tout était de bon goût. Les petites filles semblaient si bien faites dans leur robe simple! leur chapeau leur allait si bien! elles étaient surtout chaussées avec un soin si particulier!

La chaussure est très-importante pour donner à une femme une bonne tournure, car une femme qui ne sait pas marcher est bien disgracieuse !...

Il faut surtout éviter qu'une petite fille ait dans sa tenue du laisser-aller ; car de la tenue d'une femme dans le monde dépend l'impression qu'elle y fait. Il ne faut pas croire que la grâce suffise pour avoir de bonnes manières. La grâce ne s'apprend pas, mais le maintien s'enseigne, et c'est un bon maintien qui distingue une femme de haut rang d'une femme de bas étage. Qu'est-ce qui fait reconnaître à la première vue un homme comme il faut d'un homme de basse condition? le maintien. L'éducation, me direz-vous, y fait beaucoup, j'en tombe d'accord; mais l'éducation ne fait pas tout, surtout aujourd'hui que l'éducation est pour tous le plus souvent faite en commun et confond ainsi les rangs pendant la moitié de la vie. C'est à l'art de la danse à achever, perfectionner ou rectifier ce que l'éducation a commencé ou empêché. Lorsque cet art se résume à enseigner le maintien, il apprend seulement à se bien tenir, à marcher de façon à éviter pour la taille des mouvements saccadés et disgracieux, à tenir ses bras souples et arrondis, sa tête dignement, à entrer et à saluer dans un salon autrement que dans la rue. Qu'on ne croie pas que cette étude donne de la roideur dans les mouvements et de l'afféterie dans les manières ; bien au contraire, elle fait contracter l'habitude de se tenir avec aisance et sans affectation ; elle empêche de jeter le corps trop en avant ou trop en arrière ; de s'asseoir maladroitement pour soi et les autres; de heurter ceux qui marchent à nos côtés; de prendre un air dédaigneux ou hardi. Cette étude enfin enseigne toutes ces petites sciences du monde qui méritent plus d'attention qu'on ne pourrait le croire; car elle distingue

la bonne compagnie de la mauvaise ; et, si l'on veut égaliser tout, c'est aux gens de bas étage à s'élever et non aux autres à descendre à eux. Ainsi la danse était une des études à laquelle mademoiselle Lefebvre donnait des soins particuliers. Elle ne voulait pas que ses élèves fussent des rivales des Taglioni ou des Carlotta, mais elle voulait qu'elles fussent remarquées non-seulement au bal par leur danse élégante et modeste, mais surtout dans le salon de leur mère par leur tenue simple et distinguée.

Le jour dont nous parlons, les jeunes filles se promettaient le plaisir de se donner un bal sous les arbres du bois de Ville-d'Avray.

A peine la sixième heure était-elle sonnée, que le père Moreau ouvrit la portière de la voiture-omnibus dans laquelle montèrent les jolies enfants.

Comment raconter la gaieté, la joie de ces vingt petites filles réunies, toutes également chéries de leurs maîtresses, toutes heureuses au même degré, exemptes de vanité entre elles, par la raison que le rang et la fortune étaient confondus par l'éducation uniforme qu'elles recevaient, car jusqu'aux vêtements, aucune distinction n'était permise chez mademoiselle Lefebvre, jamais elle ne consentait à ce que les élèves possédassent chez elle un bijou de prix.

Chaque petite fille avait une montre en argent qui appartenait à la pension et dont elle avait soin elle-même ; elle réglait cette montre sur l'horloge de l'établissement.

Cette habitude inusitée dans les pensions serait cependant très-utile pour donner aux enfants l'idée de l'ordre dans la division des heures, soit pour l'appliquer au travail, soit pour en faire la règle des devoirs à remplir dans le monde.

Savoir l'heure, c'est savoir ce que l'on peut faire par rap-

port à ce que l'on *doit faire*, et savoir ce que l'on doit faire, en prenant les moyens de réussir, c'est tout simplement occuper sa vie en remplissant le temps.

Les gens qui, pour ne pas s'ennuyer, *tuent le temps*, sont les gens qui n'ont jamais réfléchi ; car tuer le temps, c'est gaspiller un trésor.

Ainsi, chez mademoiselle Lefebvre, les enfants comprenaient que, pour savoir un jour tout ce qu'il est indispensable de savoir dans la vie intellectuelle, il fallait que toutes les heures de la journée fussent employées sans perdre une seule minute; « car le temps perdu ne se rattrape pas, leur disait mademoiselle Lefebvre. Voyez l'aiguille de votre montre, elle va toujours en avant, jamais elle ne rétrograde; suivez son exemple, marchez vers la science en travaillant sans cesse; car, mes enfants, vous aurez toujours à travailler. Vous serez des mères de famille, prenez donc de bonne heure l'habitude du travail réglé et ordonné; car à cette habitude est attaché le bonheur de la vie. » Mais elle voulait aussi que le temps consacré au jeu et aux distractions fût employé largement. Ainsi, le premier dimanche de septembre on devait s'amuser depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Le jour dont nous parlons ici il faisait le plus beau temps du monde : ni pluie, ni vent, ni beaucoup de soleil ; un ciel bleu que couvraient quelques nuages légers.

Une fois la voiture bien fermée, les rideaux baissés, et les crochets mis en dedans de la portière, le père Moreau, au signal de la sonnette, fouette ses deux coursiers non sans ajouter son mot de prédilection : « Allons, mes amis », et la voiture roule entraînée au petit trot, à la grande satisfaction des voyageuses !...

Les quatre sous-maîtresses occupaient les quatre coins.

Mademoiselle Lefebvre avait sa place au milieu de la banquette de droite, et les enfants occupaient six banquettes placées au milieu pour douze enfants ; quatre étaient à côté des maîtresses. Les deux premières de la première classe occupaient les places d'honneur à côté de mademoiselle Lefebvre.

Le père Moreau avait ordre de traverser les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, le village de Boulogne, en côtoyant les murs de Longchamp, d'où l'on découvre le Mont-Valérien, puis Saint-Cloud jusqu'à la porte du bois de Ville-d'Avray. Chaque objet qui frappait les regards était l'objet d'une remarque de mademoiselle Lefebvre, qui aimait à faire servir toutes les occasions à l'instruction de ses élèves. Ainsi, ayant dit quelques mots en chemin sur le bois de Boulogne, son village, l'abbaye de Longchamp, le Calvaire et la ville royale de Saint-Cloud, les enfants lui firent promettre de leur en raconter l'histoire plus en détail, dès le lendemain, devant avoir la mémoire toute fraîche des lieux où elles auraient passé la veille. Mademoiselle Lefebvre promit à ses élèves ce qu'elles sollicitaient de sa complaisance, et la journée se passa dans les jeux les plus charmants et dans l'attente d'un plaisir nouveau pour le lendemain. A la veillée du soir, en effet, lorsque toutes les jeunes filles eurent pris leur place au salon, mademoiselle Lefebvre réalisa sa promesse en ces termes.

SAINT-CLOUD.

« Nous traversions hier, mes enfants, les Champs-Élysées pour nous rendre au bois de Boulogne, promenade favorite des rois du quinzième siècle, où plusieurs eurent des maisons de plaisance appelées rendez-vous de chasse.

» Cette promenade a conservé sa faveur ; aujourd'hui elle est encore le rendez-vous du beau monde, et, à défaut de la

cour, les belles allées du bois de Boulogne sont fréquentées par la société la plus distinguée de la capitale. De jolies maisons se sont élevées çà et là sous ces ombrages devenus moins sévères par les coupes nombreuses qu'on a faites. On voit encore les restes du château de Madrid, dit château de faïence, que fit bâtir François Ier..

— Oh! oui, dit une petite fille, c'est la maison où maman conduisait ma sœur pour monter à l'échelle, afin de l'empêcher d'être contrefaite......

— Oui, mon enfant, ce palais des rois est aujourd'hui une maison d'orthopédie.

— On n'y trouve pas la même société, dit une petite espiègle.

— Pas absolument, dit mademoiselle Lefebvre. Le bois de Boulogne, sous les rois de la première race, couvrait tout le pays, depuis Paris jusqu'à Saint-Cloud. On le nommait alors Rouvrais, mot qui veut dire, en remontant à son étymologie, *robur*, espèce de chêne qui abondait dans cette forêt. Plus tard, des habitants de Paris étant allés en pèlerinage à Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer, obtinrent de Philippe-le-Long la permission d'élever au milieu du bois une église en l'honneur de Notre-Dame-de-Boulogne. L'église et le bois prirent le nom de Boulogne : ce changement date de 1319.

— Boulogne où nous sommes passées, madame?...

— Oui, mes enfants, et comme c'était l'usage en ce temps-là, l'église attira autour d'elle des fidèles, et des petites maisons s'élevèrent. Enfin, à trait de temps, Boulogne, Auteuil, Passy, devinrent des bourgs importants.

— Oh! que c'est drôle, dit Louisa.

— Le bois de Boulogne, reprit mademoiselle Lefebvre, possédait autrefois une communauté de femmes appelée Long-

champ. Ce couvent fut fondé par Isabelle de France, sœur de saint Louis. Cette pieuse princesse s'y retira et y vécut dans la plus grande dévotion. Sa présence dans le monastère avait rendu cette retraite célèbre.

A une époque de l'année, dans la semaine-sainte, on venait entendre à l'abbaye de Longchamp des cantiques chantés par des voix d'une mélodie angélique ; tout Paris accourait à ces exercices religieux, et la promenade de Paris à Longchamp fut brillante ; les grands seigneurs luttaient de luxe entre eux, et les étrangers quittaient leur patrie pour l'emporter d'élégance sur nous. Aujourd'hui l'on se donne encore rendez-vous à Longchamp le mercredi, le jeudi et le vendredi saints ; mais l'on s'y rend plutôt par respect pour une vieille habitude que pour goûter un plaisir.

— Oh! c'est bien vrai, dit une jeune fille, car maman n'a pas voulu m'y conduire l'année dernière, mais nous sommes allées au Calvaire.

— C'est du Calvaire que je veux vous parler, mes enfants : ce Mont-Valérien, qui s'élève majestueusement devant le monastère ; ce monument, qui servit d'habitation à des moines pendant plusieurs siècles, est aujourd'hui une forteresse.

— Comme les habitants sont changés partout! dit la petite espiègle.

— Le Mont-Valérien, dit mademoiselle Lefebvre, tenait son nom du père de l'empereur Gallien, Valérien. Il fut nommé le Calvaire, lorsqu'un jeune missionnaire obtint du cardinal de Richelieu la permission de planter les trois croix qu'on y voyait encore, il n'y a pas longtemps. Il pensa que ce signe sacré, mis en vue de la capitale et des villages nombreux qui s'élevaient autour de la montagne, pourrait inviter les fidèles à s'affermir dans la sainte foi. En effet, à cette époque, des

changements heureux s'opérèrent dans les mœurs des chrétiens. Le jeune missionnaire profita de son succès pour obtenir de Louis XIII qu'il fît bâtir, près du signe de la rédemption, une belle église et un monastère, auquel Louis XIV accorda des priviléges.

— Comme c'est intéressant! dit Élisabeth.

— Longtemps le Mont-Valérien, appelé dès lors le Calvaire, attirait un grand concours de fidèles dans la nuit du vendredi saint, et ensuite, pendant toute la semaine-sainte, les fidèles vinrent adorer le morceau de la vraie croix, que le missionnaire y avait déposé.....

Nous ne quitterons pas ces contrées sans nous acheminer vers le bourg de Saint-Cloud, célèbre par son château royal, ses eaux magnifiques, son parc merveilleux.

— Oh! oui, il est bien beau le parc!... Nous nous y sommes tant amusées! dirent les petites.

— Au premier temps de la monarchie des Francs, mes chères élèves, nous trouvons Saint-Cloud une petite bourgade ensevelie dans une forêt sombre et touffue, où l'on ne pénétrait que difficilement : on nommait alors ce lieu *Novigentum*.....

Mais ce bourg servit de tombeau à un jeune prince qui fut, après sa mort, canonisé saint; il se nommait *Chlodovalde*, on fit de ce nom *Cloud;* et comme il était saint on le nomma *Saint-Cloud*. *Novigentum* prit alors le nom de *Saint-Cloud*.

— Voyez comme c'est étonnant. Un pauvre bourg devenu une grande ville.

— Sans doute, dit mademoiselle Lefebvre; on bâtit quelques maisons près du tombeau du prince: le village s'accrut. Plusieurs reliques apportées à l'église de Saint-Cloud valurent au village un accroissement rapide.

Ce fut à Saint-Cloud que Henri III et Henri de Navarre vinrent sceller leur réconciliation.

— N'est-ce pas aussi, dit une jeune fille, à Saint-Cloud que Jacques Clément frappa le roi Henri III, devant qui il avait été admis?

— Oui, mon enfant, et ce fut sous Louis XIV qu'il devint une merveille.

— Oh! madame, dit Louisa, comme le petit parc réservé est joli!

— Il est admirable, sous le rapport des agréments de toute espèce qui s'y rencontrent, dit mademoiselle Lefebvre; ce que nous avons vu n'est rien, mais il y a des statues charmantes dans les bosquets fleuris, auxquels on arrive par des pelouses entrecoupées de ruisseaux d'eaux vives et de bassins de marbre. Et les magnifiques eaux qui jouent dans le grand parc, au milieu des arbres les plus beaux de la France; puis, en remontant le grand bassin, derrière un vaste massif, vous avez vu s'élancer la grande gerbe, dont un poète a dit :

De près est admirée, et de loin entendue
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers et la terre et les eaux et les bois.

— Oh! les jolis vers! dit Léontine qui les retenait sans les apprendre.

— Ce jet d'eau, mes enfants, reprit mademoiselle Lefebvre, s'élève à une hauteur de 125 pieds et retombe sur la cime des arbres qui l'entourent. Vous avez remarqué la lanterne de Diogène; eh bien, c'est à M. de Choiseul qu'on doit ce monument qu'il rapporta de la Grèce. L'empereur fit élever l'obélisque de Saint-Cloud pour recevoir l'objet curieux que son ambassadeur venait d'offrir à la France.

— Il lui a fait une belle maison, dit une enfant.

— Eh bien! mes chères filles, reportez-vous par la pensée à la bourgade de *Novigentum*, où l'on ne trouvait que de pauvres mendiants vivant des aumônes qu'ils allaient chercher au loin, n'arrivant à leur chaumière que par les routes qu'ils traçaient avec leurs pieds nus, et reportez-vous encore aux dévastations dont ces pauvres habitants furent victimes, sous les querelles des Bourguignons et des Armagnacs. Figurez-vous ensuite ce village sortir peu à peu des cendres des forêts, devenir le séjour des riches, puis des grands, puis des rois, versant leurs trésors : ici, pour creuser des routes, là, pour élever des palais, pour embellir la nature par tous les arts réunis. Si vous pensez à tout cela, vous prendrez peut-être encore un jour plus d'intérêt à parcourir les bois ravissants de Saint-Cloud et à jouir de la fête charmante de ce bourg royal.

— Oh! certainement, dirent les jeunes filles.

— Nous devrions faire toutes un extrait de l'histoire de Saint-Cloud, dit Léontine, pour prouver à madame que nous l'avons écoutée avec attention.

— Oui... oui... oui, dirent les enfants.

— Ceci sera très-aimable à vous, mes chères enfants, dit mademoiselle Lefebvre, et moi, je vous promets de vous mener un jour à Versailles, où nous aurons encore de bien belles choses à observer. »

Il était huit heures, les jeunes filles se retirèrent, et le lendemain, chacune avait à sa manière écrit l'histoire que leur avait racontée leur chère maîtresse.

LE DÉJEUNER A LA FERME.



C'était par une belle soirée de printemps; une calèche aux armes de comte traversait un village à vingt lieues de Paris; une jeune personne suivie d'une femme de chambre était assise mollement dans le fond de sa voiture, et se laissait emporter par de beaux chevaux que l'on venait d'atteler en échange de ceux qu'un postillon emmenait. La voyageuse tournait ses regards, çà et là, sur des toits de chaume si chers aux artistes, et elle se fit arrêter à la vue d'une chaumière démolie, éclairée tristement par les rayons du soleil qui commençait à quitter l'horizon. Elle considéra d'abord cette ruine comme étude à placer sur son album, mais, en réfléchissant, elle y trouva une raison de tristesse... Ce toit abattu, ces solives pourries, au travers desquelles la pluie s'était fait jour; cette porte basse déjetée et sans serrure, tout cela prouvait la pauvreté de ceux qui avaient habité cette masure.

Ce n'était pas le feu qui avait passé par là, c'était le malheur; le malheur qui suit la misère... la misère! cet horrible privilége attaché à l'humanité; cet horrible fléau qui ôte à l'homme sa dignité; qui le fait descendre plus bas que la brute, car la brute n'est jamais misérable : elle vit en commun avec toutes les richesses de la nature, tandis que si, la misère frappe l'homme, elle ôte à la pensée sa puissance, au corps sa force, à l'âme sa conscience; elle y éteint tous les sentiments nobles, et n'y laisse ardentes que l'envie et la haine; la haine de ceux

qui n'ont rien, contre ceux qui possèdent, non pas un château, une maison, des terres, de l'or, des diamants ; non pas une robe de soie ou de velours, un habit fin, un beau manteau ; non pas une coupe d'or ou de porcelaine, tout ce luxe dont les riches s'entourent, mais ce *quelque chose* qui n'a pas de nom, un moyen d'avoir le nécessaire...

Oui, le pauvre jette au monde sa haine, parce qu'il manque de pain... La jeune personne fut distraite de ces réflexions sérieuses par sa femme de chambre qui lui fit observer qu'on n'arriverait au château de madame la marquise qu'à la nuit. «En effet, dit-elle, le château de ma tante est à trois lieues d'ici, partons. » Mais elle emporta le souvenir de la chaumière démolie.

Mademoiselle Anne de Latour ainsi que son frère, le comte Georges de Latour, étaient restés tous deux maîtres de leur fortune avant leur majorité. Leur père leur avait donné une éducation libre et forte, et il crut en mourant pouvoir exiger que ses enfants fussent émancipés ; seulement il les confiait à la sollicitude de sa sœur, madame la marquise de Malval, et il voulut encore que sa fille ajoutât à son nom le titre de comtesse: ainsi mademoiselle Anne, comtesse de Latour, jouissait à dix-huit ans des priviléges d'une grande naissance et d'une brillante fortune, unies à la grâce d'un esprit supérieur et d'une beauté remarquable.

Elle passait ordinairement trois mois du printemps chez sa tante la marquise, trois mois en voyage lorsque la marquise pouvait l'accompagner, et six mois à Paris, dans un charmant hôtel du faubourg Saint-Germain.

UN MOIS APRÈS.

« Que faites-vous là, disait la comtesse à une jeune fille qui

cherchait dans les décombres de la chaumière démolie quelques parcelles de fer et quelques lattes pourries, tandis qu'elle s'amusait à la dessiner?

— Je ramasse un peu de fer pour le vendre au maréchal, dit la jeune fille, et rapporter quelques sous à ma pauvre mère, qui est au lit bien malade, et qui n'a à boire que de l'eau froide, car nous n'avons pas de feu, et avec ces petits morceaux de bois je vais tâcher de faire un peu de flamme; le maire m'a permis de chercher tout cela dans la démolition. »

Ainsi, pensa la jeune personne, c'est la pauvreté qui fait ici l'aumône.

« Votre mère est donc bien malade? demanda-t-elle à la jeune fille.

— Oh! je le pense, madame, car elle ne dort plus.

— Qui est-ce qui la soigne?

— Moi, dit la petite naïvement.

— Vous? mais il y a sans doute un médecin qui vient la voir? »

La petite ne répondit pas, étonnée de cette question.

« Mais alors, dit la comtesse, si vous n'avez pas de médecin, il vaudrait mieux placer votre mère dans une maison de santé, un hôpital enfin.

— Madame, dit l'enfant, ici, quand on est malade, il faut mourir, si le bon Dieu ne vient pas à votre secours.

— Mourir, dit la jeune comtesse, mourir sans secours, oh! c'est affreux!... Tenez, mon enfant, dit-elle à la jeune fille, en lui mettant un peu d'argent dans la main, tenez, allez faire du feu à votre pauvre mère, achetez-lui du sucre, faites-lui du bouillon, et ne lui donnez plus d'eau froide à boire; allez vite, et indiquez-moi le maire du village. »

La petite lui montra la maison du maire, et la quitta, en

courant de toutes ses forces vers une petite masure, presque autant délabrée que la chaumière qui était à terre.

Mademoiselle de Latour se rendit chez le maire du village, très-étonné de recevoir une aussi belle visite.

« Monsieur, lui dit-elle, après l'avoir salué, veuillez me dire à qui appartient cette cabane qui est là-bas sur la colline.

— Aux héritiers d'un millionnaire, dit le maire, et j'ai la commission de la vendre, mais personne n'en veut.

— Eh bien, je viens vous l'acheter, monsieur, dit la comtesse Anne.

— Vous, madame?...

— Oui, moi, est-ce bien cher? »

Le maire ouvrit le livre des lots qui restaient à vendre, provenant du domaine d'un parvenu, et demanda 500 francs de la terre, « car, ajouta-t-il, la maison ne vaut rien.

— J'accepte, » dit Anne, et pour 500 francs elle se trouva propriétaire de trente perches de terrain et de décombres.

« Bientôt, dit-elle au maire, vous entendrez parler de moi, monsieur; en attendant, veuillez faire soigner cette bonne femme qui demeure là-bas dans cette cahute. Voici cinq louis, je veux, comme propriétaire de votre commune, payer ma bienvenue. »

Le maire remercia, mais sans comprendre qu'une jeune femme élégante et qui semblait riche, fît une acquisition dont personne du pays n'avait voulu.

Anne remonta en voiture, et les chevaux l'emportèrent heureuse de sa soirée. Elle se rendit à Paris quelque temps après.

Huit jours après son arrivée, Anne était levée de bonne

heure; sa femme de chambre avait ordre de faire entrer son architecte dès le matin, et bientôt il arriva.

« Mon cher monsieur, lui dit la comtesse, j'ai fait une acquisition nouvelle.

— Tant mieux! dit l'architecte, est-ce à la ville ou à la campagne?

— A la campagne, à trois lieues du château de ma tante. Il ne s'agit pas d'une habitation pour moi, mais seulement de trente perches de terre et d'une cabane démolie. »

L'architecte fit une légère grimace, et d'un air moitié dédaigneux et moitié respectueux, il se permit de dire que mademoiselle ne dépenserait pas là ses revenus.

« Qui sait? dit-elle, trente perches de terre peuvent ensevelir beaucoup d'or... mais, soyez tranquille, je ne vous demanderai ni un château, ni un palais; et, de toutes mes propriétés, c'est celle qui me promet le plus de jouissances. Savez-vous ce que vous allez élever sur ces trente perches de terre, monsieur?

— Mais, dit l'architecte, un repos de chasse.

— Bah! dit la comtesse Anne, on ne chasse plus.

— Une chaumière élégante, une chapelle gothique.

— Vous n'y êtes pas.

— Une salle de bains.

— Je n'ai vu qu'un puits et je ne me baigne pas dans cette eau-là.

— Une faisanderie.

— Je déteste les oiseaux murés.

— Je ne puis deviner...

— Eh bien, monsieur... mais il n'est pas temps de vous dire mon secret. Demain, venez me prendre à six heures du matin, nous monterons en voiture, et avant midi, nous ar-

riverons au village où j'ai acquis ma nouvelle possession ; emportez crayons et papiers pour dresser un plan selon mes désirs ; je veux que tout soit fini promptement ; donnez des ordres pour que vos ouvriers doublent de zèle, et que l'on soit à l'œuvre au plus vite.

— Demain, dit l'architecte, je me rendrai aux ordres de mademoiselle. »

Le lendemain la jeune comtesse était prête à monter en voiture à six heures du matin ; l'architecte arrivé, on partit au galop. Il était midi lorsque la voiture entrait au village, c'était l'heure de la grand'messe. Les cloches sonnaient à coups redoublés, pour inviter les fidèles à la prière commune ; la comtesse Anne entra dans l'église, le prêtre bénissait l'assemblée ; elle se mit à genoux et reçut la bénédiction, heureuse de cette circonstance, elle assista à l'office, se rendit à l'offrande, et y déposa un souvenir de sa générosité ; le curé, en quittant l'autel, lui fit un profond salut.

Elle allait se retirer, lorsqu'elle fut accostée par une jeune fille proprement vêtue, donnant le bras à une femme pâle et faible encore.

L'enfant lui sourit timidement, tandis que la mère la regardait avec des yeux mouillés de larmes ; la comtesse reconnut la pauvre enfant qui, un mois avant, cherchait de vieux clous dans la démolition. Elle lui dit un bonjour qui fit disparaître la timidité de la petite.

« C'est toi, ma petite, où est ta mère? lui dit-elle.

— La voici, madame, répondit la jeune fille, en montrant la femme à qui elle donnait le bras.

— Vous vous sentez donc mieux, ma bonne? dit la comtesse.

— Oui, madame, répond la pauvre convalescente, je vais mieux, grâce à vous.

— Vous a-t-on bien donné tout ce qu'il vous fallait?

— Tout, lui répondit-elle avec joie, tout, jusqu'à une porte pour fermer ma maison, une paillasse pour le lit de mon enfant, deux chaises pour nous asseoir, les chemises et les robes que vous voyez sur nous, puis deux livres de bonne viande par semaine, un peu de vin et du sucre pour sucrer ma tisane, car, à présent, ce n'est plus de l'eau crue que je bois, c'est de la fleur de violettes, j'en ai acheté pour quatre sous depuis un mois... »

Il fallait voir la joie qui brillait dans les yeux de la pauvresse, à l'énumération qu'elle faisait des objets qu'on lui avait donnés; plus la mendiante semblait satisfaite, plus la comtesse Anne se sentait attristée.

Et quoi, disait-elle, une porte pour fermer sa maison, une paillasse pour coucher son enfant, un peu de viande et quelques fleurs, voilà ce qu'il faut pour verser la joie dans le cœur d'un pauvre! Que sommes-nous donc, nous, riches, pour regarder avec indifférence nos portières de précieux tissus, nos fauteuils de duvet, nos lits d'édredon!... Et, par un retour sur elle-même, elle se crut la véritable pauvresse, car elle ne sentait pas pour tout le luxe qui l'entourait une parcelle du bonheur de cette pauvre femme pour sa porte de bois brut, sa dure paillasse et sa robe de bure.

Voulant réchauffer son cœur par une émotion nouvelle, elle tira de sa poche sa jolie bourse de perles d'acier brillant. Aussitôt vingt pauvres l'entourèrent, elle donna une pièce d'or au plus âgé, pour être partagée entre tous, et une autre pièce à sa malade; après quoi, elle remonta en voiture, jusqu'à la démolition.

« C'est ici, » dit-elle à l'architecte.

Celui-ci cherchait du regard le domaine de la jeune com-

tesse, sans songer qu'il l'avait à ses pieds. En homme de l'art pourtant, il ne fit attention qu'à l'emplacement.

« La vue est superbe ici, dit-il; c'est bien, il y a là au moins *trente perches de terrain*, qu'est-ce que mademoiselle désire qu'on bâtisse sur cette terre?

— Ah! il faut donc vous dire mon secret?

— Il le faut bien, si mademoiselle veut que l'on finisse promptement.

— Cher monsieur, dit Anne, trouvez-vous l'air bon ici?

— Parfait, répond l'architecte; des plaines à perte de vue, point de marécages, point d'eaux dormantes, une terre excellente, le village bâti sur la hauteur, et ce terrain plus élevé que le village; on voudrait faire ici une maison de santé, qu'on réussirait parfaitement, j'en suis sûr.

— Vous me charmez, dit Anne, car c'est positivement ce que je veux faire ici. »

L'achitecte accoutumé à construire des boudoirs, des salons, des cabinets antiques et gothiques, des colifichets en pierre de tout genre, ne comprit pas bien tout de suite ce que disait cette jeune personne, qui devait avoir les goûts de son âge et de sa fortune, il la fit répéter.

« Oui, dit-elle, c'est bien une maison de santé, un hôpital, en un mot, que je veux élever ici: oui, mon cher monsieur, je veux là, à la place de cette chaumière démolie, construire un asile contre la misère des habitants de ce hameau; là, sur ce terrain où le pauvre a eu froid et faim, une maison pour réchauffer le pauvre et lui donner du pain; là, où peut-être des malheureux sont morts parce qu'ils n'avaient que de l'eau froide à boire, je veux que le pauvre trouve des aliments pour le sauver; élevez-moi donc ici une maison carrée, ayant des fenêtres au midi et au levant, évitez le nord, c'est le froid

qui fait mourir! Au rez-de-chaussée, nous y recevrons les enfants, en salle d'asile, pour donner à leurs parents le temps de travailler. Nous leur apprendrons à lire, à travailler aussi et à aimer Dieu; puis, au premier, des lits, 6 ou 12, selon l'emplacement, pour les malades; le médecin du château de ma tante voudra bien me seconder dans mon œuvre; bâtissez-moi cette maison, solidement et vivement. Pendant que vous allez lever vos plans, je me rends chez le curé. »

Elle quitta l'architecte, qui, cette fois, se sentait un grand zèle pour bien faire.

Le curé était de retour dans sa modeste maison, devant un bon feu de sarment qui pétillait avec gaieté, lorsque la comtesse Anne ouvrit la porte de son petit salon.

« Je viens, dit-elle, monsieur le curé, vous remercier de la bénédiction que vous m'avez donnée ce matin, et vous offrir pour récompense (car c'est la seule digne de vous), vous offrir de m'aider à faire un peu de bien à votre commune ».

Le curé lui répondit de la manière la plus satisfaisante.

Le curé était un jeune ecclésiastique qui savait unir à ses devoirs religieux la bonne humeur qui naît d'un caractère doux et d'une conscience pure.

Heureux de sa position, il ne rêvait aucune dignité épiscopale; il ne récitait pas seulement l'Évangile à ses paroissiens, il pratiquait les sentiments d'humilité et de charité exprimés dans ces sublimes pages; il ne considérait point notre passage sur cette terre comme un supplice. Il se résignait à y supporter les chagrins que Dieu lui envoyait et à y jouir du bonheur qu'il lui accordait; il demandait à Dieu du courage pour le mal, et le bénissait pour le bien; heureux de contempler le soleil levant à l'horizon, il se reposait tran-

quillement à son coucher; l'espérance de le revoir lui fermait les yeux, et la reconnaissance le trouvait à son réveil heureux du beau jour qui renaissait pour lui.

La comtesse Anne lui fit part de ses projets; elle trouva le curé très-désireux de la seconder dans ses bonnes œuvres et très-digne de les diriger; elle trouva en lui de la reconnaissance pour tous les ingrats qu'elle pourrait faire à l'avenir!

L'architecte ayant fini son travail préparatoire, on partit. Il ne fut question durant le voyage que de la distribution de la maison d'asile, car Anne était trop modeste pour donner le titre somptueux d'hôpital à quelques lits disposés pour recevoir quelques malades. On devait donc inscrire en relief sur la simple corniche de la porte d'entrée :

MAISON D'ASILE POUR LES PAUVRES ET LES ENFANTS DE LA COMMUNE DE B...,
FONDÉE PAR UNE VOYAGEUSE.

Tout cela bien arrêté, Anne demanda le secret à son architecte, même envers madame la marquise de Malval qu'elle voulait surprendre lorsque tout serait terminé.

UN AN APRÈS.

Le soleil descendait sur la plaine et commençait à se cacher derrière la montagne. Une jeune fille, vêtue de blanc et voilée à la manière des sœurs novices, était assise à la porte d'une maison neuve et terminée depuis quelques mois seulement; une vingtaine de petits enfants l'entouraient; la jeune fille leur disait :

« Allons, répétez votre cantique en l'honneur de votre bienfaitrice; c'est demain qu'elle vient vous visiter, il faut la surprendre par vos jolies voix; allons, chantez. »

Et la jeune fille entonna avec une voix charmante les pre-

mières phrases musicales du cantique que l'on devait chanter le lendemain ; les enfants répondirent, et les oiseaux mêlèrent leur doux ramage au son de ces voix enfantines et vibrantes.

Tout à coup, trois jeunes gens se présentent, tous trois avaient une mise distinguée ; l'un d'eux était blessé ; il s'appuyait sur les deux autres. Ce jeune homme était d'une pâleur effrayante ; son mouchoir qu'il tenait était ensanglanté ; le sang qu'il perdait l'affaiblissait au point qu'il n'avait plus la force d'avancer. A la vue de la maison où on lisait : *Maison d'asile*, le groupe s'arrêta ; la jeune fille, qui avait interrompu les chants des enfants, offrit du secours aux inconnus, et, avant qu'ils eussent répondu, une sœur de charité était descendue et aidait à monter le blessé dans la salle des lits. En attendant le médecin qui faisait toujours sa visite le soir, la sœur pansa la blessure et fit respirer quelques spiritueux ; ces premiers soins donnés avec intelligence rappelèrent en peu d'instants le jeune homme à la vie.

On sait que la comtesse Anne avait un frère ; mais, hélas ! ce frère était bien loin d'imiter sa sœur dans sa conduite sage et active à la fois. Tandis que la comtesse Anne se faisait honneur de sa fortune, par une sage administration de ses biens, le comte Georges, son frère, la dissipait dans les plaisirs futiles et dangereux. Une passion cruelle dominait Georges, la terrible passion du jeu. Mais il avait toujours caché à sa sœur les tourments que cette passion lui causait, jamais il n'avait eu le courage de lui avouer le désordre de sa fortune causé par ses pertes continuelles : de sorte que mademoiselle de Latour croyait Georges plus riche qu'elle ; car, en héritant de leur père, Georges, comme aîné, avait eu un quart de plus en partage, ce qui élevait sa fortune à cent mille livres de rente.

Et d'ailleurs, comment sa sœur aurait-elle deviné la position de Georges, il menait un si grand train; sa maison, ses équipages, sa toilette étaient d'un luxe princier.

Georges était présent à tous les paris où il s'agissait de faire lutter ses chevaux. Toutes les parties de plaisir le voyaient en tête.

Hélas! Georges passait sa vie avec de faux amis qui le ruinaient, tandis qu'il négligeait la société de sa charmante sœur. La comtesse se contentait d'avoir une bonne maison bien ordonnée, bien confortable, où l'on faisait de la bonne musique, où l'on disait de jolis vers, où jamais l'on ne voyait une carte, excepté le jour où madame la marquise de Malval faisait à sa nièce l'honneur de venir dîner chez elle. Ce jour-là, on dressait une table de whist où s'asseyaient la marquise, la comtesse Anne, un vieil ami de la famille et mademoiselle Leblanc, femme de compagnie de la marquise. Alors on s'amusait en silence à perdre ou à gagner deux ou trois francs, de six heures à neuf du soir.

Lorsque l'on obtenait de Georges qu'il vînt dîner, ce jour-là, chez sa sœur, il avait toujours de grandes obligations à remplir le soir. Mais, lorsqu'il voulait se retirer, la marquise ne manquait pas de placer dans ses adieux un mot qui prouvait son mécontentement.

Mais son aimable nièce la dédommageait bien de l'indifférence de son neveu : aussi disait-on que la comtesse Anne serait l'unique héritière de madame la marquise de Malval.

Georges, à l'occasion de la fête de la marquise, avait passé trois jours au château avec sa sœur et deux amis, jeunes gens de haute naissance, très-riches et possédant tous les défauts de Georges, mais sachant comme lui les cacher sous les dehors de la meilleure compagnie.

Pour passer les trois jours *éternels* que Georges avait été forcé de consacrer à la marquise; le matin, ses deux amis et lui allaient dévaster les fermes de leur lait, et les bois de leurs lièvres; mais, pour les soirées, elles leur semblaient interminables. Ils imaginèrent d'enseigner à la marquise et à la comtesse divers jeux, entre autres ils proposèrent les dés.

« Volontiers, dit la marquise, c'est le jeu des anciennes cours; mais, je vous avertis, messieurs, que nous ne jouons pas cher...

— Ce que vous voudrez, ma tante », dit Georges, charmé de trouver un moyen de jouer avec ses amis ce qu'ils voudraient, sans que la comtesse et la marquise pussent y trouver à redire.

On distribua des jetons de diverses couleurs. A chaque coup chacun devait mettre son enjeu, et chacun aussi devait savoir ce qu'il gagnait ou perdait.

La comtesse avait les jetons bleus, la marquise les roses, les deux amis étaient noirs et blancs, et Georges s'était emparé des jetons verts, en disant :

« Je prends ceux-ci, c'est couleur d'espérance!

— Vous voulez donc nous ruiner, mon frère? dit la comtesse...

— Certainement, dit Georges; mais, surtout, je veux ruiner ces messieurs. »

Tandis qu'Anne cherchait les dés d'ivoire qui devaient servir, son frère appela ses deux amis dans une embrasure de croisée, et ceux-ci, après un instant de causerie, lui dirent à voix basse :

« C'est convenu... »

Tous trois revinrent avec gaieté prendre leur place autour

du tapis de velours vert qui recouvrait la table ronde placée au milieu du salon.

« Attendez, Georges, dit la marquise, il faut ôter mes soies et les livres de votre sœur. »

On enleva une corbeille remplie d'objets de travail et de petits ouvrages de broderie; les Méditations de Lamartine, l'Existence de Dieu de Fénelon.

« Voici, dit la comtesse, des livres bien sérieux, qui vont être remplacés par quelque chose de bien futile!

— Eh bien! ma sœur, la table ne s'en plaindra pas, soyez tranquille, elle ne dira à personne ce qui va se passer...

— Il ne se passera rien de répréhensible, je pense, mon neveu, dit la marquise, en s'asseyant sur le fauteuil que sa nièce lui avait avancé.

— Rien que de très-naturel, ma respectable tante, » dit Georges, et le jeu commença.

La marquise fut priée de jeter le premier coup, puis après la comtesse et les trois jeunes gens tirèrent au sort. Ce fut à Georges à commencer.

La marquise avait fixé le jeu à cinq centimes par jeton.

« Vous entendez, messieurs, dit Georges, en appuyant sur le mot *cinq centimes*...

— Nous doublons l'enjeu, dirent les jeunes gens au second coup.

— Très-bien, répond Georges, en jetant ses dés; j'ai gagné... dit-il avec joie.

— Notre revanche et nous mettons le double...

— Très-bien... » répond Georges.

Il jette encore ses dés et gagne; la même chose arriva quatre fois. Alors les deux jeunes gens devinrent sérieux.

« Vous avez du bonheur, mon neveu, dit la marquise. Si

j'ai bien compté, ces messieurs ont perdu chacun 1 fr. 55 c. Je trouve que nous jouons cher!... Pour ma nièce et moi nous avons perdu cinq sous: ainsi nous pouvons jouer longtemps sans nous ruiner...

— J'ai eu l'envie de doubler mon enjeu, ma tante; mais j'ai craint de vous contrarier, dit la comtesse.

— Oh! vous pouvez faire cette folie, ma chère Anne; je suis votre caution.

— Allons, messieurs, dit Georges, que proposez-vous?

— Toujours de même, dit l'un des jeunes gens, je pense que vous ne nous refuserez pas...

— Cette fois encore, dit Georges, je le veux bien, je me sens en veine... »

Georges gagne!... Ses amis froncent le sourcil...

« Encore... encore... dirent-ils.

— Tant qu'il vous plaira, » dit le jeune comte, dont les yeux commençaient à être éblouis.

Les coups se succèdent, et dix fois de suite Georges triomphe. Il a gagné une somme que la marquise, après l'avoir calculée avec une scrupuleuse attention, évalue à 823 sous.

« Ce qui fait, dit la marquise avec un ton sérieux et presque peiné, ce qui fait une perte de près de *cent francs* pour ces deux messieurs! c'est fort désagréable!...

— Madame la marquise est bien bonne, dit l'un des jeunes gens avec légèreté, notre ami Georges nous rendra cela bientôt, il n'a pas toujours du bonheur au jeu...

— Au jeu! dit la marquise avec mépris, j'espère que Georges ne joue jamais. Mon neveu ne voudrait pas déshonorer son nom par cette vile passion!... »

Georges devint pâle et jeta au jeune indiscret un regard que celui-ci comprit. Ils sortirent tous trois.

« Vous me devez chacun 800 louis, messieurs, dit Georges. Mais vous, monsieur, vous avez tenu un propos qui peut faire croire à la marquise que je suis joueur. Vous avez attenté à ma réputation, et je veux une réparation...

— Soit... dit le jeune homme avec calme. Si vous vous croyez offensé, je suis prêt.

— Demain donc, à six heures du matin; nous partirons tous trois, dit Georges.

— C'est bien, monsieur Georges. Rentrons, et que ces dames ne s'aperçoivent de rien. »

Les trois jeunes gens rentrèrent, et la soirée finit assez tristement. A dix heures Georges dit adieu à sa tante et à sa sœur, les deux jeunes gens prirent congé de la marquise et de sa nièce ; et le lendemain Georges et ses amis étaient partis avant leur réveil.

On a deviné que le jeune homme blessé et recueilli dans la maison d'asile n'est autre que Georges de Latour, le frère de la comtesse Anne.

« Et quoi ! monsieur le comte, dit le docteur arrivé un instant après, c'est vous que je trouve dans ce lit destiné à recevoir un indigent. »

Georges fut d'abord assez contrarié de rencontrer dans cette maison le médecin de sa famille. Il lui raconta à peu près l'histoire du duel dont il était victime, et lui demanda de garder le plus profond secret sur cette affaire. La promesse lui fut faite, à la condition qu'il resterait huit jours au lit sans remuer, la blessure de Georges était assez grave, elle demandait de grands soins et un calme parfait.

« Où vous croient madame la marquise et mademoiselle votre sœur? dit le docteur.

— Je suis parti pour me rendre soi-disant à Paris, dit Georges, pour assister à une course de chevaux.

— Eh quoi ! monsieur le comte, vous êtes parti dans l'intention de vous battre, avec cette légèreté!... malheureux jeune homme ! C'est ainsi que vous jouez une existence si chère à votre famille ! Vous, fils des de Latour ! si honoré, si chéri, dans leur pays... vous pouviez être tué, pour un coup de dé.

— Ah ! bon docteur, si je n'avais pas trouvé cette maison, je ne sais pas ce que je serais devenu ! Mais dites-moi donc ce que c'est que cette maison, au milieu d'un triste village?

— Eh quoi ! vous ignorez, monsieur le comte, que la comtesse votre sœur est fondatrice de cette maison d'asile !... Ah ! mademoiselle Anne ne se contente pas d'être riche et belle, elle est vertueuse et bienfaisante.

— Oui, dit Georges sérieusement, on dit que ma sœur fait beaucoup de bien......

— Vous pouvez l'affirmer, monsieur le comte, car si vous avez trouvé des soins sur votre passage, c'est à elle que vous les devez.

Oui, monsieur le comte, votre sœur a donné aux pauvres et aux enfants cet asile qui vous reçoit aujourd'hui.

— Ah ! docteur, ma sœur a des vertus que je ne comprends pas. Eh quoi !... le hasard m'a conduit dans une maison fondée par ma sœur, pour me sauver !

Oh! que je vais l'étonner un jour, quand je lui dirai que j'ai été admis au bonheur de partager ses bienfaits.

— Vous n'attendrez pas votre retour chez la marquise pour lui témoigner votre reconnaissance, monsieur le comte; car elle vient demain visiter sa maison ; vous aurez droit comme malade à ses générosités, dit-il en souriant; en attendant de-

main, restez tranquille, tâchez de dormir; je viendrai de bonne heure lever votre appareil.

— Oui, à demain, mon cher docteur. »

Le docteur se leva, et dit en passant devant un lit occupé par un vieillard : « Demain, mon ami, vous pourrez vous lever.

— Tant mieux, dit le vieillard, j'aurai la force de remercier ma bienfaitrice. »

Il donna un coup d'œil à la salle d'asile, et en partant on l'entendit demander à une jeune fille des nouvelles de sa mère.

« Oh! dit-elle, ma mère est plus forte que jamais ; mais aussi elle prend de bon bouillon et ne boit plus d'eau froide.

— Je le crois bien, dit le docteur en souriant, puisque c'est elle qui fait le bouillon et la tisane ; et toi, ma fille, que fais-tu?

— Je soigne la chèvre de mademoiselle, pour lui donner de bon lait.

— Allons, tout va bien, à demain.

— Oui, à demain, dit la jeune fille, c'est un bien beau jour pour nous ; mademoiselle vient nous visiter!...

— Surtout, dit le docteur à la jeune religieuse, veillez attentivement le blessé.... »

La jeune sœur se plaça près du lit de Georges, étudia l'ordonnance, et se mit en devoir de l'exécuter ; une lampe brûlait près d'elle, et tandis que Georges sommeillait, la jeune fille lisait la Bible.

Vers le milieu de la nuit, Georges se réveilla ; il fit à la novice quelques questions sur la fondation de la maison où on l'avait si bien reçu, et on lui raconta l'histoire de la démolition.

Ce récit plongea Georges dans le ravissement. « Ah! disait-

il, ma sœur est bien plus raisonnable que moi. Elle fait servir sa fortune à de bonnes actions, tandis que moi je dissipe la mienne. Elle fonde des maisons où l'on guérit ; moi, je me bats, et, en risquant ma vie pour un faux point d'honneur, je puis devenir homicide.... Oh! oui, ma sœur vaut mieux que moi !...»

Le lendemain le docteur trouva Georges dans l'état le plus satisfaisant, et put lui promettre une prompte guérison.

« Vous avez donc bien reposé, monsieur le comte? dit le docteur d'un air satisfait, en tâtant le pouls de son malade.

— Oui, docteur, parfaitement ; j'ai été mieux soigné ici que chez moi, où j'aurais vu dix laquais courir et faire du tapage, sous le prétexte de montrer du zèle, en me laissant manquer de tout. »

Mais on entendit des chevaux lancés au galop : c'était la comtesse Anne. Sa voiture s'arrêta à la porte de la maison d'asile, et au même instant une douce symphonie s'éleva dans les airs. Le docteur était descendu pour donner la main à la comtesse Anne, et le curé l'attendait aussi.

« Me voici, docteur, dit-elle avec gaieté ; mais, avant de vous suivre, permettez-moi d'aller rendre visite à ma ferme pour y déjeuner. Ma tasse de lait doit m'attendre. »

Anne appelait sa ferme une petite cabane qu'elle avait fait élever sur le terrain où la petite pauvresse cherchait des clous le jour où elle y vint ; c'était alors l'habitation d'une jolie chèvre blanche. Elle prit son lait et revint.

« Ah! docteur, je suis pressée, dit-elle ; j'ai laissé ma tante seule et fort affligée du départ précipité de ce fou de Georges, qui devait passer huit jours avec nous, et qui, tout à coup, s'est décidé à nous laisser là ; aussi ne puis-je demeurer longtemps

ici ; mais j'avais promis de venir visiter ma maison d'asile, et je n'ai pas voulu manquer à ma promesse : ces bonnes gens tenaient à me voir, et moi à savoir s'ils sont heureux...... Avez-vous beaucoup de malades, docteur ?

— Un seul, répondit-il.

— Et vous, curé, avez-vous des malheureux ?

— Pas un, dit le curé, depuis que la maison est ouverte. »

La comtesse Anne allait monter au premier, mais le docteur la retint.

« Mademoiselle, dit-il, j'ai eu l'honneur de vous dire que j'avais un malade, et peut-être sa vue vous ferait-elle une impression trop grande ; permettez que je vous prie de ne pas monter......

— Comment cela ! Serait-ce une maladie grave ?

— Oh ! non.

— Une blessure ?

— Oui.

— Dangereuse ?

— Oh ! non.

— Affreuse à voir peut-être !

— Point du tout.

— C'est un ouvrier qui se sera blessé en travaillant sans doute ?

— Oh ! non ; ce n'est pas un ouvrier, dit le docteur en souriant.

— Un de nos fermiers peut-être ?

— Pas davantage.

— Un de nos gens alors ?

— Non, mademoiselle.

— Mais, docteur, qui ce peut-il être donc ; vous m'inquiétez ?

— Ne soyez pas en peine ; ce malade ira bien dans peu,

et, dès qu'il sera à peu près guéri, je vous demanderai de venir le voir; car, pour le guérir tout à fait, il aura besoin de vous......

— Et vous ne voulez pas me dire son nom, ni même ce qu'il est?...

— Je vous demande de ne pas m'interroger, et surtout de ne pas vous tourmenter; car ce malade aura tous mes soins. Il est parfaitement soigné. La tranquillité dont il jouit ici pourra lui être salutaire; mais, pour opérer sur lui une guérison complète, j'ai besoin que vous ne le voyiez pas aujourd'hui. Le calme parfait, l'exemple du bien que vous faites dans cette maison, feront sur son âme une vive impression, qui rafraîchira son sang et calmera son esprit......

— Oh! mon Dieu, dit la jeune personne, auriez-vous affaire à un fou, docteur?...

— Pas tout à fait, répondit le docteur; je ne me permettrais pas d'accepter chez vous un aliéné, mais......

— Mais je ne veux pas en savoir plus que vous ne voulez m'en dire aujourd'hui, docteur; vous avez ici tous les droits, et je ne verrai votre malade que lorsque vous me le permettrez.

— Lorsque je vous en prierai, dit le docteur. »

La jeune comtesse remonta en calèche, et partit aux cris de *vive la comtesse Anne! vive notre bienfaitrice!...* Ces cris, proférés par tous les enfants et les habitants de la maison d'asile, arrivèrent jusqu'au lit de Georges, et retentirent dans son cœur.

Ces cris d'allégresse qui venaient d'accueillir sa sœur jetèrent dans son âme des sentiments nouveaux, éveillèrent en lui des pensées d'avenir qui lui firent juger son passé, apprécier sa conduite, et comparer son existence toujours agitée à la vie calme et douce de la comtesse.

Le docteur vint prendre congé du comte, et, lorsqu'il toucha sa main, il la trouva tenant un mouchoir humecté de larmes.

De retour au château, la comtesse Anne raconta à sa tante sa visite à sa maison d'asile; et lui dit qu'on y soignait à ce moment un malade mystérieux. Pendant huit jours elles ne s'entretinrent que de cet événement.

« Comment, ma chère comtesse, disait la marquise, vous ne soupçonnez pas qui le docteur a pu recevoir, à votre insu, dans votre hôpital? Certes, si c'était quelqu'un de *comme il faut*... le docteur lui aurait trouvé une maison plus digne de lui !...

— Mais, ma tante, disait la comtesse, en souriant, vous oubliez que c'est *chez moi* que cette personne se trouve à ce moment.

— Chez vous, ma chère! c'est-à-dire chez vos pauvres!

— Ma foi, ma tante, mes pauvres ont des lits aussi bons que le mien; du lait bien préférable à celui qu'on me donne à Paris; du beurre, des œufs aussi frais que ceux que l'on vous sert, et lorsque madame la marquise de Malval et mademoiselle de Latour sont malades, le même docteur qui soigne la maison d'asile vient leur faire sa visite, et je ne pense pas que la tisane qu'il leur ordonne soit plus agréable à avaler que celle de mes pauvres. Ainsi la personne, quelque *comme il faut* qu'elle soit, n'est nullement malheureuse de se trouver à ma maison d'asile. Peut-être même est-elle fort satisfaite de l'avoir rencontrée sur son chemin.

— Oh! je ne veux pas, ma chère nièce, nier l'utilité de cette maison que vous avez fondée. C'est une pensée charitable, et d'ailleurs l'on ne peut que vous louer de l'emploi que vous faites de votre fortune, il y a peu de jeunes personnes qui répandent autant de bien chez les pauvres que la jeune

comtesse de Latour. Tout le monde le dit, et le monde est loin de savoir tout encore!... dit la marquise avec attendrissement.

— N'ai-je pas reçu de vous l'exemple de la bienfaisance, ma chère tante? n'ai-je pas été quelquefois la confidente de vos bienfaits et des bénédictions que de pauvres familles vous donnaient?

— Oh! vous le savez, ma nièce, c'est un grand bonheur de porter le calme dans une pauvre maison.

— Oui, dit Anne, le jour où l'on a sauvé des malheureux de la misère, où l'on a porté des secours à une femme ou à un enfant, on éprouve en soi-même un bien-être indicible; on se sent mieux, et l'on apporte ensuite dans ses distractions, dans ses occupations même plus de gaieté, plus de joie plus de zèle!...

En vérité, ma tante, j'ai pensé souvent qu'il y a de l'égoïsme à faire le bien...

— C'est du moins, dit la marquise, l'occasion où un sentiment personnel cesse d'être dangereux.

Mais le docteur ne vous a pas fait pressentir ce que pouvait être ce malade?

— A toutes mes questions il répondait d'une manière évasive. Il m'a dit seulement que je pourrais l'aider dans sa cure.

— Ah! il ne vous manque plus que de vous faire sœur de charité, ma nièce! dit la marquise en riant...

— Eh! ma tante, n'avons-nous pas vu des reines de France soigner des blessés, panser leurs plaies et déchirer leurs vêtements pour en faire des appareils? je n'en suis pas là, moi, dit-elle en riant, car pour ce malade inconnu je n'ai pas même songé à offrir au docteur mon mouchoir de batiste pour faire une compresse à sa blessure.

— Le pauvre homme aurait été bien étonné sans doute,

dit la marquise, de sentir sur lui un mouchoir de comtesse.

— On ne sait pas, ma tante; si par hasard ce blessé était un grand seigneur!...

— Oh! vous voulez rêver un roman, ma nièce!

— Oh! ma tante, rien ne serait plus naturel que de voir un grand seigneur s'être blessé à la chasse, par exemple.

— Ou en duel, dit la marquise, il faut si peu de chose à un homme pour qu'il se croie offensé... »

A ce moment on annonça le docteur.

« Ah! dit mademoiselle de Latour, nous causions de votre malade, mon cher docteur, et je suis ravie de vous voir. Comment va-t-il? qui est-il? comment se nomme-t-il? Madame la marquise veut qu'il soit du peuple, moi, qu'il soit du monde; qui a raison de nous deux?

— Toutes deux, mesdames.

— Ah!... firent la marquise et la comtesse.

— Pardon, reprit le docteur. Mais c'est que depuis près d'un demi-siècle les gens du monde sont du peuple.

— Oui, dit la marquise, en relevant la tête avec dignité, mais les gens du peuple ne sont pas du monde. »

Le docteur sentit qu'il avait blessé la marquise, et il garda le silence; mais la jeune comtesse le rompit bientôt.

« Eh bien, docteur, quel que soit le nom de votre malade, je vous assure notre intérêt pour lui.

— C'est justement cet intérêt que je viens réclamer, madame, dit le docteur, et même quelque chose de plus de la part de madame la marquise.

— Ah! dit la marquise, avec un air satisfait, je serai charmée de rendre service à votre malade, mon cher docteur. Car, si je sépare le peuple de moi, c'est lorsqu'il ne souffre pas. Voyons, que puis-je faire pour votre protégé?

— Le recevoir dans votre château, madame la marquise.

— C'est donc un homme comme il faut? dit la marquise.

— Tout ce qu'il y a de plus comme il faut, madame, dit le docteur.

— Vous voyez, ma tante, un grand seigneur!... j'en avais le pressentiment, dit mademoiselle de Latour.

— Et de plus, très-coupable, dit le docteur.

— Qu'a-t-il fait? dit la marquise...

— Il s'est battu en duel...

— Oh!... c'était une faute bien légère de mon temps, dit la marquise.

— Cela prouve, ma tante, dit la comtesse, que de votre temps, on était moins raisonnable qu'aujourd'hui. Moi, je trouve cette faute très-grave!...

— C'est selon le motif, dit la marquise.

— On a toujours tort de se battre, d'autant plus qu'on se bat presque toujours pour des sottises.

— De mon temps, reprend la marquise, on se battait pour soutenir les droits de la noblesse.

— Aujourd'hui, reprend le docteur, on se bat pour soutenir son opinion en politique ou en littérature.

— Quelquefois pour moins que cela, dit la jeune comtesse; le frère de mon amie, Joséphine de Berta, s'est battu pour une carte retournée.

— Le frère de Joséphine est un fou, dit la marquise.

— Eh bien! dit le docteur, le jeune gentilhomme qui réclame l'honneur d'être reçu chez madame la marquise s'est battu pour un coup de dés.

— Eh bien! mon cher docteur, votre jeune gentilhomme est aussi un fou à lier, voilà tout.

— C'est ce qu'il dit aujourd'hui, madame la marquise. Car

il est bien changé depuis le jour où il a reçu la balle de son adversaire si près du cœur, qu'il eût suffi d'un rien pour avoir à pleurer sa perte. Mais le ciel l'a sauvé, et le ciel l'a conduit dans la maison d'asile où il a vu l'exemple d'une jeune personne qui fait son bonheur de la bienfaisance. Il a vu les bénédictions l'accueillir à son passage; et, pénétré lui-même d'admiration pour elle, il s'est promis de l'imiter et de renoncer aux plaisirs mondains qui l'avaient égaré jusqu'à ce jour. C'est pour faire sa conversion qu'il vous demande de lui permettre de s'établir chez vous, pour ne retourner à Paris qu'avec vous et même, à Paris, de n'avoir d'autre société que la vôtre et d'autres plaisirs que ceux que vous goûterez ensemble.

— Ah çà! mon cher docteur, dit la marquise, voici un jeune homme qui se rend familier bien vite avec la marquise de Marval et la comtesse de Latour. »

La marquise s'était levée pour se promener un instant et réfléchir avant de donner sa réponse, selon son habitude. Pendant cet instant, le docteur dit tout bas à la comtesse :

« Ce jeune homme, c'est votre frère.

— Grand Dieu! dit la comtesse.

— Il est sauvé et il est là, dit le docteur en montrant le premier salon.

— Eh bien! ma tante, dit mademoiselle de Latour à la marquise qui venait de se rasseoir, ce pauvre malade qu'en fera-t-on?...

— Vous m'assurez que c'est un gentilhomme? dit la marquise au docteur.

— Sur ma parole, madame la marquise.

— Et qu'il se corrigera, dit la comtesse, en souriant et en faisant signe au docteur de faire entrer son frère.

— Allons, dit la marquise, faites venir ce jeune fou. Nous le recevrons dans notre château...

— Le voici à vos pieds, ma tante, dit Georges, en baisant la main de la marquise et en regardant sa sœur avec tendresse.

— Georges! dit la marquise étonnée, Georges, qui s'est battu... pour un coup de dés!...

— Pour mon honneur qu'on avait voulu ternir à vos yeux, ma tante, dit le jeune comte, et je bénis ma blessure, car c'est à elle que je dois ma guérison morale.

Oui, les vertus de ma sœur ont passé dans mon âme, et je veux être digne un jour d'être estimé d'elle autant que je l'admire. »

L'expression de Georges était douce et noble, en prononçant ces mots. La marquise regardait son neveu avec orgueil. Anne comtemplait son frère avec attendrissement.

« Eh bien, ma tante, dit la comtesse, doutez-vous à présent des belles cures qui s'opèrent dans ma maison d'asile?

— Oh! ma chère comtesse, dit la marquise, celle-ci vaut toutes les autres; car, aujourd'hui, vous avez sauvé une âme. »

En effet, Georges de Latour, si dissipé, si léger, devint, sous l'exemple de sa sœur, le jeune gentilhomme le plus honorable et le plus honoré.

LES ENFANTS DU CHATEAU.

Vers la fin du siècle dernier, un comte de Frossay vivait paisible et heureux dans sa terre de Frossay, entouré des paysans dont il était le seigneur, et de deux enfants chéris : Ferdinand, son fils, héritier des biens et des titres de son père, et Louise, charmante jeune fille de quinze ans. Louise et Ferdinand étaient orphelins de leur mère depuis quatre ans ; mais ils avaient retrouvé dans leur noble père les soins les plus tendres et les plus attentifs. Le comte avait promis à son épouse, le jour où Dieu la rappela à lui, de veiller sur leurs chers enfants comme elle aurait veillé elle-même.

« Oh! lui avait dit la comtesse en mourant, évitez surtout que la vanité de leur naissance n'éteigne dans leurs jeunes cœurs les sentiments généreux qui ont toujours distingué nos familles ; entretenez aussi l'amour fraternel que Louise et Ferdinand ont l'un pour l'autre ; empêchez que le sort de ma Louise soit soumis à une autre volonté que la vôtre. Faites, je vous en supplie, qu'elle possède une fortune indépendante. Je veux qu'elle soit modeste dans ses désirs, mais je veux qu'elle puisse satisfaire l'amour de la bienfaisance, que j'ai cherché à graver dans son âme. »

Le comte avait promis de doter Louise et de respecter en tout les intentions de la comtesse. En effet, après la mort de leur mère, le comte, contrairement aux lois de cette époque, partagea la fortune de la comtesse en part égale ; de façon que Louise, à dix-sept ans, possédait une terre sur les bords de

la Loire, à quelque distance de Nantes, en vue de l'embouchure du fleuve. Cette terre superbe rapportait, dans le temps dont nous parlons, quinze mille livres de rente ; ce qui portait le capital à près de sept cent mille francs ; car alors les terres rapportaient très-peu. Depuis deux cents ans de père en fils, la même famille exploitait cette ferme.

Lors de la mort de la comtesse, la ferme était tenue par le père Jacob Lagneau, qui s'était mis en prière lui et sa famille, depuis le premier jour où la comtesse tomba malade jusqu'au jour où il suivit son cortége à sa dernière demeure.

Il y avait un an que le père Jacob aussi avait perdu sa bonne femme, et il possédait, ainsi que le comte de Frossay, un fils et une fille. Ces deux enfants étaient nés le même jour que les enfants du comte ; le fils du fermier avait l'âge de Ferdinand, et sa fille l'âge de Louise; tous quatre étaient beaux comme des anges ; tous quatre étaient bons et soumis à leurs pères, et, excepté la naissance, le costume et la destinée, on aurait pu croire que Paulin ressemblait à Ferdinand, et que Colette ressemblait à Louise. Et puis ces quatre enfants s'aimaient et se trouvaient si bien ensemble !... Le comte, pour la santé de sa fille, crut devoir tous les ans la conduire, ainsi que Ferdinand, à la ferme du père Jacob.

Oh ! qu'ils menaient une douce vie dans cette habitation champêtre. Là, le comte et ses enfants habitaient un petit pavillon carré qu'avait fait bâtir la comtesse pour aller prendre le lait tous les ans. Ce pavillon se composait de trois pièces au rez-de-chaussée, et quatre au premier étage.

Ce pavillon, exposé au levant et au midi, entouré d'un jardin couvert de fruits et de fleurs, était ravissant. Les basses-cours riches de volailles et d'animaux de toute espèce, offraient une charmante distraction aux enfants du comte. Louise s'in-

struisait, ainsi que son frère, dans la science du cultivateur. Paulin était l'instituteur du comte Ferdinand, et Colette l'institutrice de Louise, devenue sa jeune maîtresse depuis la mort de la comtesse.

Chaque matin les deux jeunes seigneurs allaient prendre le lait dans le même bosquet où la comtesse, leur mère, y avait été servie toute sa vie; devant la même table où le matin la comtesse s'était assise, les deux enfants prenaient place à leur tour, ils trouvaient deux jattes remplies du lait le plus pur, et une corbeille de petits pains de seigle au beurre; mais ils n'étaient pas tous seuls heureux de leur déjeuner champêtre. Fox, le chien de la ferme, suivait son jeune maître, et se permettait de partager son repas ; il mettait sans cérémonie ses deux pattes de devant sur la culotte de velours gros-bleu du comte Ferdinand, qui, avec une patience charmante, tenait la jatte de lait sous le museau du chien, tandis que celui-ci passait alternativement sa langue sur le lait et sur la main blanche de son maître, lequel lui faisait, tout le temps que durait le déjeuner, les discours les plus expressifs et les mieux compris par le chien le plus intelligent qu'on pût imaginer.

Rien n'était plus charmant à contempler que ces deux enfants dans leur toilette élégante du matin; Louise était coiffée sans poudre et posait sur sa tête un chapeau de bergère orné de nœuds roses ; elle portait habituellement une robe de taffetas fond blanc, à raies vertes et roses : dessous, elle mettait à la campagne une jupe de basin écru, et retroussait sa robe en draperie devant et derrière : un long tablier de taffetas noir garantissait sa toilette; et, pour ne pas avoir froid aux pieds, elle mettait ses jolis souliers de maroquin vert dans de petits sabots de bois léger.

Pour le jeune comte, il était habillé dès le matin pour toute la journée : son valet de chambre l'avait poudré à blanc ; il passait son justaucorps de soie, son gillet de piqué blanc, sous lequel passaient un jabot et des manchettes de batiste.

Les enfants, après le premier repas pris dans le bosquet du pavillon, allaient rejoindre leur père, qui les attendait pour leur donner leur leçon d'histoire et de géographie, dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Ils se plaçaient tous deux devant une table ronde, sur laquelle étaient posés des livres, une carte de géographie, une mappemonde, de l'encre, des plumes et du papier, et, après avoir préparé leurs cahiers pour prendre des notes, Louise et Ferdinand attendaient respectueusement les premières paroles qu'il plaisait à leur père de leur adresser.

Un jour le postillon de la ville avait déposé à la ferme un imprimé ; mais le fermier, ne pouvant pas le lire, l'avait envoyé à son seigneur par le vieux Jame Denis, valet de chambre du comte.

Au grand étonnement de Ferdinand et de sa sœur, lorsqu'ils arrivèrent près de leur père, ils trouvèrent le père Jacob, Paulin et Colette, introduits dans le salon, écoutant la lecture que leur faisait leur seigneur de la feuille qu'il venait de recevoir. Le fermier et ses enfants se tenaient à une distance respectueuse, et, les yeux fixés sur le comte, ils écoutaient avec attention et surtout étonnement ce que contenait le papier. Jame Denis, debout derrière le fauteuil de son maître, attendait respectueusement la fin de cette lecture, qui était un événement imprévu.

Ferdinand et Louise arrivèrent assez à temps pour entendre ces mots :

« Le roi vient de faire disparaître les restes de servitude de

ses domaines, il supprime la corvée, et abolit la question.... Allez, mes enfants, vous réjouir, dit le comte, et faites des vœux pour le bonheur du roi....»

— Vive le roi! dit le père Jacob; et ses enfants ajoutèrent: Vivent nos seigneurs!... Puis, en rentrant à la ferme, Paulin et Colette demandèrent à leur père ce que c'était que la *servitude*, la *corvée* et la *question*....

— En effet, mes enfants, dit le fermier, vous n'avez jamais entendu parler de cela, vous; dans les domaines du comte et de la comtesse de Frossay, il n'a jamais été en usage d'appliquer ces cruautés-là; ici, jamais nos bons seigneurs n'ont exercé leurs droits sur nous. Ainsi, mes enfants, demandons à Dieu de conserver le roi et nos seigneurs!... »

Et le père Jacob se mit en prières, ayant à ses côtés Paulin et Colette.

Tandis que les enfants du meunier s'étonnaient qu'il eût existé des servitudes, des corvées, des tortures pour le peuple, les enfants du comte priaient leur père de leur apprendre en quoi consistait ces punitions, à qui elles étaient infligées, et pour quelles fautes un seigneur les prononçait contre ses vassaux. Alors le comte de Frossay dit à ses enfants :

« J'ai toujours tardé à vous apprendre ce que vous me demandez aujourd'hui, mes enfants, parce que je ne voulais pas vous donner une mauvaise idée de vos semblables, et quand je dis vos semblables, je ne veux pas parler de la société tout entière, mais des forts qui oppriment les faibles. Je me bornais à vous donner l'exemple des sentiments d'humanité que l'on doit porter à ceux qui sont au-dessous de nous par le sort, à vous montrer la conduite que l'on doit tenir envers ses subordonnés, à vous prouver que le moyen

d'être heureux, c'est de se faire aimer; et, comme, pour se faire aimer, il faut être bon, je vous inspirais par mes conseils le désir de l'être.

» Aussi vous avez réussi à vous faire chérir de ceux qui relèveront de vous, si Dieu le permet.

— Et quoi, mon père, est-ce qu'il y a des seigneurs qui rendent malheureux leurs fermiers?

— Hélas! il y a de grands seigneurs qui ont le grand tort, mes enfants, de ne pas obéir à la loi de Dieu, qui a dit: Tous les hommes sont frères. Il y en a qui, loin de faire servir leur fortune à améliorer le sort des pauvres, profitent des pauvres pour s'enrichir.

» Mais heureusement que notre bon roi vient de jeter un regard de clémence sur la classe opprimée, et bientôt les malheureux n'auront plus à redouter l'injustice de ceux qui les accablent.

— Mais, mon père, dit Ferdinand, quel pouvoir se croient donc les grands pour tourmenter les petits?

— Un pouvoir qui relevait du régime féodal, mon fils: la féodalité est un état de choses né au moyen âge, résultat de la conquête de l'empire romain par les barbares.

» Cet état consistait dans une espèce d'union entre les seigneurs, investis chacun d'un pouvoir souverain dans leur propre domaine.

— Mais, dit Louise, je ne vois pas, mon père, que l'on doive faire du mal parce qu'on est souverain...

— On doit au contraire, ma fille, faire autant de bien qu'on peut. Mais je vais, mes enfants, vous donner une idée de ce qu'a été la féodalité depuis dix siècles, c'est-à-dire depuis Charlemagne, afin que vous jugiez le bienfait du roi qui vient de la détruire.

» Lorsque Charlemagne se dépouilla de plusieurs priviléges, et plaça les comtes, les juges et le peuple sous une autre autorité que la sienne, il ne se doutait pas qu'il jetait les fondements d'un pouvoir où la superstition et l'ignorance devaient régner à sa place, et que ce pouvoir se consoliderait assez pour ébranler un jour les rois sur leur trône.

» Bientôt les seigneurs sous Charles-le-Chauve n'eurent plus que des relations éloignées avec le roi. L'autorité royale, affaiblie par les invasions et les troubles, ne fut plus respectée, tandis que l'autorité seigneuriale s'était accrue des pouvoirs que Charles leur avait donnés.

— Et le roi permettait cela, mon père? il avait tort... dit Ferdinand.

— Jusqu'à cette époque, le roi avait droit de faire marcher pour sa défense les provinces qu'il lui convenait de choisir, et la petite armée que le seigneur disait sienne dans ses états; car les hommes alors de cette province ne reconnaissaient qu'un maître auquel ils devaient obéir, le roi.

— C'était juste, dit Louise.

— Oui, répond le comte, mais il n'en fut plus de même après une bataille célèbre; les seigneurs se révoltèrent contre cette coutume; le roi, craignant de cette lutte une guerre sanglante avec ses sujets rebelles, renonça par faiblesse à ses droits sur les troupes des seigneurs. »

Le jeune comte fit un mouvement négatif.

« Le roi consentit à ne réclamer leur secours qu'en cas d'invasion de l'ennemi sur le territoire français; les provinces se trouvèrent ainsi dégagées de l'obéissance envers le chef de l'État, et devinrent les sujettes d'un sujet du roi.

— C'était humiliant cela, mon père.

— Et dangereux, mon fils, car alors plus de respect pour

l'autorité royale, plus de devoirs à remplir envers le souverain, plus d'amour pour sa personne!

» Ce respect, cette affection, ce dévouement du peuple s'adressèrent aux chefs des provinces qui devinrent chacun un petit tyran dans ses états.

— Grand Dieu!... dirent Ferdinand et Louise.

— Mais Charles-le-Chauve devait marcher de faute en faute.

» Après avoir concédé ces premiers droits aux seigneurs des provinces, il renonça aux droits des bénéfices, permit l'aliénation des biens et décréta que les comtes, les ducs et les propriétaires les plus riches du royaume pourraient, au préjudice de leurs familles, donner à l'un de leurs enfants ou à tout autre possesseur d'une grande fortune toute leur fortune à eux, afin que par le temps les grandes richesses et le pouvoir qui y était attaché ne diminuassent pas d'importance.

» L'aliénation des biens, mesure injuste, produisit la vassalité, car alors chacun cherchait à trouver un protecteur dans un riche plus puissant que lui: le vassal, à qui le seigneur promettait sa protection, jurait à son tour de le défendre, de le suivre à la guerre, de prendre les armes pour sa cause, à sa volonté, contre tous ses ennemis, contre les attaques du *roi lui-même*.

— Ainsi, mon père, dit Ferdinand, ces hommes étaient des rebelles aux rois!...

— Oui, mon fils; pourtant quelques hommes de courage déclarèrent qu'ils renonçaient à toute protection du seigneur, disant leur *terre ne relever que de Dieu et de leur épée*.

— C'est bien, cela! dit Louise, en levant ses beaux yeux au ciel.

— Le roi Charles-le-Chauve mourut. Les seigneurs alors ne mirent plus de frein à leur ambition; ils voulurent être

maîtres absolus dans leurs petits états, et l'amour du despotisme descendit jusqu'aux classes moyennes.

» Les possesseurs de fiefs changèrent leur roture en noblesse; ils se firent nommer barons, comtes et ducs. Chacun voulait être un petit souverain chez lui, et le petit peuple qu'il s'était fait obéissait sans résistance à ces roitelets qui lui donnaient des ordres.

— Ces gens-là, dit Louise en riant, jouaient au roi et à la reine comme nous deux Ferdinand et moi, quand nous étions petits.

— A peu près, dit le comte en souriant, mais ce n'est pas tout: les grands seigneurs possesseurs de fiefs considérables, dits fiefs de la couronne, bravèrent longtemps l'autorité des rois. Ils se voulaient indépendants aussi, et c'était très à regret qu'ils rendaient hommage au souverain du royaume.

» Enfin d'autres illégalités pesèrent sur le peuple, et des horreurs furent commises.

» Les familles où le chef ne possédait pas assez de terre pour former un fief, furent ruinées par les seigneurs qui s'emparèrent de leur héritage.

— Mais, mon père, dit Ferdinand, ces seigneurs-là étaient des infâmes !

— Oui, mon fils, ces malheureux ruinés devenaient des serfs, c'est-à-dire des esclaves...

— Est-il possible? dit Louise.

— Pour mieux avilir ceux qu'ils dépouillaient, ces soi-disant nobles les flétrissaient du nom de manants et de vilains.

— Oh! dit Louise, ce sont eux plutôt qui étaient des vilains d'appauvrir leurs semblables!...

— Aussi la classe du peuple, cette classe si nécessaire, si laborieuse, si courageuse, était dégradée.

» Ainsi que des animaux, elle appartenait corps et biens à ses seigneurs; ces malheureux étaient mis au rang de la brute par l'homme qui s'était fait leur maître, sans songer que l'homme ne doit avoir pour maître que Dieu, la justice et sa conscience. »

Louise regarda son père avec attendrissement.

« Oh! oui, dit-elle, la conscience, c'est ainsi que me parlait ma mère adorée. Songez, ma fille, me disait-elle, que vous devez consulter votre conscience avant de rien entreprendre.

— Et elle ajoutait, reprit Ferdinand, de renoncer à tout ce qu'elle désapprouverait. »

Le comte leva les yeux au ciel, et reprit, après un instant de silence donné au souvenir de la comtesse.

« Oui, mes enfants, tout cela était bien injuste, et ce qui comblait la mesure, c'était encore le privilége absolu qui donnait à chaque seigneur le droit de rendre la justice sans appel dans ses domaines; ainsi les condamnés n'avaient pas le droit de recourir à la justice du roi, et souvent ils périssaient dans les tortures qu'un seigneur inhumain leur faisait subir.

» Ces malheureux n'avaient de ressources que les larmes...

» De cet exercice d'un pouvoir sans bornes, dans ces temps d'ignorance et de barbarie, naquirent des droits épouvantables.

» L'esclavage pesait sur les villes aussi bien que sur les campagnes. Tout était soumis à l'ambition effrénée des seigneurs féodaux, dont plusieurs ne respectaient aucune loi d'humanité.

» Plusieurs siècles n'apportèrent aucun changement à cet état de choses, mais Henri Ier, douloureusement affecté de voir la dignité de l'homme détruite par le gouvernement féodal, pensa à porter remède à tant de maux, et pour cela il fit assembler un concile composé d'évêques et de laïques.

— Ah ! firent les enfants comme soulagés.

— Hélas ! mes enfants, on s'attendait en effet à voir les seigneurs dépouillés et punis à leur tour...

— Bien, dirent-ils.

— Il fut décrété avec beaucoup de crainte que les seigneurs n'auraient, pour s'abandonner à leurs penchants cruels, que trois jours et trois nuits par semaine ! ! !

— Ainsi, dit Louise, on leur donnait trois jours pour faire le mal... mais Dieu ne leur pardonnait pas le quatrième !...

— Dieu ne pardonne qu'au vrai repentir ; et, pendant ces trois jours consacrés au crime, mes enfants, dit le comte, ces barbares avaient le droit d'exiger des corvées ; ils pouvaient faire lever des impôts sur toutes les denrées qu'on amenait en ville pour les vendre ; ils avaient la taille, le droit de prise ; ils pouvaient ordonner à des hommes d'aller voler sur la grand'route à main armée au nom du *maître* : alors ils étaient voleurs eux-mêmes !

» Hélas ! telles furent les horreurs qui se sont commises depuis Charles-le-Chauve jusqu'à Louis XI, c'est-à-dire durant six siècles. Cependant, avant Louis XI, plusieurs souverains voulurent les combattre. Ainsi Louis-le-Gros, Philippe-Auguste, la reine Blanche, cherchèrent à maîtriser les seigneurs ; mais, à cette époque, leur autorité, malgré la résistance royale, était devenue une puissance très-dangereuse.

» Enfin Louis XI sur le trône fit mieux encore que Philippe-Auguste et la reine Blanche : il s'empara de la puissance législative de tout le royaume, et, par cette décision, anéantit presque entièrement le pouvoir seigneurial en ce qui concernait la justice.

» Le roi défendit les guerres de seigneur à seigneur, ainsi que les duels, et ceux qui s'étaient jusqu'alors arrogés le droit

de battre monnaie, furent forcés de renoncer à ce privilége, que leur bon plaisir leur avait donné.

» Enfin Paris eut le parlement dans son sein, et l'on enrichit plusieurs villes du royaume d'une Cour suprême. On doit concevoir combien ces changements devaient rendre le peuple heureux.

— Oh, je crois bien! dit Louise comme dégagée d'un poids.

— Sans doute : ces lois, faites en l'honneur du peuple, affranchirent les Français d'un joug honteux qui pesait sur eux.

» Mais ces malheureux, courbés sous le poids de l'avilissement et de l'ignorance, depuis des siècles, enchaînés par des liens ignobles, ne savaient plus se redresser, ni marcher : méprisés dès leur enfance, les hommes étaient accoutumés au mépris; ils avaient oublié, dans l'état de serf, qu'ils étaient des hommes; et, rangés au niveau de la brute, ils avaient perdu leur dignité, et l'autorité des seigneurs était immense encore, malgré tous les efforts de Louis XI pour l'anéantir.

— Mais, mon père, dit Ferdinand, je croyais Louis XI un méchant roi?

— Il fut cruel, en effet, et l'histoire garde des souvenirs sanglants de son règne; mais c'est à lui que le peuple a dû d'être protégé contre le despotisme de ses maîtres, et que la souveraineté devint exclusivement un apanage de la couronne; c'est sous son règne que la noblesse et les grands se rangèrent au pied du trône.

» Les rois, depuis cette époque, furent affranchis de cette odieuse féodalité, et le pouvoir rentra dans leurs mains.

» Cependant, malgré tous les efforts réunis des rois depuis Louis XI, le peuple aujourd'hui encore gémissait des priviléges que les seigneurs avaient conservés jusqu'à ce jour.

Ces priviléges sont : *la taille*, impôt arbitraire qui ne frappe que le peuple; *la corvée féodale*, qui s'exploite sur le temps et la peine de chacun, sans rétribution ni salaire ; *le droit de marché*, impôt prélevé par le seigneur sur toute marchandise vendue par ses vassaux ; *le bauvin*, qui défendait aux particuliers de vendre leur vin avant que le seigneur eût vendu le sien ; enfin d'autres impôts encore fixés sur chaque maison, dans chaque famille, qui tendaient à les ruiner; d'autres droits encore, d'autres charges honteuses, humiliantes, inhumaines, que notre roi vient de détruire. Dieu veuille qu'il puisse réussir à abolir tous les abus, et que le peuple et les grands s'unissent pour le bien de tous!

— Vive le roi!... s'écrient les enfants attendris.

— Ainsi, mon père, dit Louise, tous les vassaux seront heureux, à présent?

— Ils seront tous comme le père Jacob et nos autres fermiers, dit le comte; car je n'ai jamais voulu exercer d'autre droit que la justice sur le petit peuple qui veut bien me reconnaître comme son maître.

— Oh! mon père, dit Ferdinand, je resterai fidèle à vos leçons, et si d'autres seigneurs, un jour, s'élevaient contre la volonté que le roi vient de manifester par son édit, je défendrais les droits du peuple les armes à la main!...

— Bien, mon fils, dit le comte : c'est le devoir de tout gentilhomme qui comprend sa véritable noblesse, de soutenir les droits du peuple...

— Et la volonté du roi!... dit Louise.

— Quand elle est juste! dit Ferdinand.

— Eh quoi! Ferdinand, est-ce que le roi peut avoir tort?

— N'avez-vous pas vu, ma sœur, dans ce que notre père vient de nous raconter, que souvent les rois sont trompés?...

— Mais, mon frère, l'on ne doit pas moins les défendre.

— Défendre sa personne jusqu'à la mort, dit Ferdinand en s'animant, mais mourir aussi pour le bonheur du peuple!... N'est-ce pas, mon père, dit le jeune homme, en regardant son père avec noblesse, qu'il faut défendre le peuple?

— Oui, mon fils, dit le comte : un noble doit son sang à sa patrie, et sa vie à son souverain.

» Mais la cloche nous appelle à l'église... allons rendre grâce à Dieu de la pensée du roi. »

Le comte et ses enfants se dirigèrent vers la chapelle, où le peuple du village était assemblé; le prêtre les attendait, et, lorsqu'ils eurent pris place dans le chœur, il vint les saluer et les bénir.

Après l'office, le comte de Frossay et ses enfants rentrèrent au pavillon. Louise se plaça devant son métier à broder, où elle terminait une branche de lis. Ferdinand prit un livre d'histoire, et le comte, après avoir relu le décret du roi, fit un soupir, et dit : « C'est la première pierre d'un grand édifice! » Les enfants levèrent la tête, regardèrent leur père avec étonnement, et Ferdinand à son tour médita le mot de son père.

LES ENFANTS DU MEUNIER.

Colette et Paulin grandissaient en bénissant Dieu, leur seigneur et le roi; et le père Jacob, n'ayant jamais eu d'autres sentiments que ceux qu'il avait inspirés à ses enfants, ne croyait pas mériter une grande estime pour cela : « Ainsi, disait-il, j'agis comme mon père, et toi, Paulin, tu feras comme moi, et puis tes enfants comme toi; notre fille Colette épousera son cousin Clairo, qui respecte aussi son seigneur, et tout ira comme ça a toujours été.

— Mais, disait Colette, le seigneur de Clairo n'est pas aussi bon que le nôtre, mon père!

— Bah! Colette : les seigneurs sont des seigneurs; on doit toujours les respecter...

— Oui, mon père; mais quand ils sont méchants?

— On ne les aime pas tant, voilà tout; mais on doit toujours les servir et leur rendre hommage.

— Sans doute, mon père; mais quand ils sont bons, bons comme M. le comte, M. son fils et mademoiselle?...

— Oh ça, on meurt pour eux... Dame, c'est qu'on ferait bien deux cents lieues à la ronde, qu'on ne trouverait pas des seigneurs comme nos seigneurs à nous!... Allez, mes enfants, ce sont des vrais dieux sur terre, ceux-là!!...

— Ah, père, comment qu'ils se portent tous? dit Paulin, vous les avez vus?

— Oui, je les ai vus, dit Jacob avec un air heureux.

— M. Ferdinand est-il toujours blanc? dit Paulin; et mademoiselle est-elle toujours rose? et M. le comte est-il toujours...

— Est-il toujours!... t'es drôle, Paulin, dit Colette, est-ce que nos seigneurs peuvent changer?

— Dame! s'ils étaient malades!

— Malades!... quelle vilaine idée tu as là, toi... Malades! Malade, M. le comte? allons donc! est-ce que Dieu peut l'abandonner?...

— Dame, M. Ferdinand a eu mal à la tête un jour, ici, il y a deux ans; je me rappelle ça, moi!

— Tiens, est-ce que je l'ai oublié, moi! c'était pas sa faute...

— Oh! je ne l'accuse pas, Colette... Dites, père, a-t-il encore mal à la tête, notre jeune seigneur?

— Non... c'est-à-dire oui... oui... c'est-à-dire...

— Comment ça?... dirent les enfants.

— Ah! voyez-vous, mes enfants, quand je suis arrivé, M. James Denis est venu à moi, et il m'a dit :

« — Mon pauvre Jacob, il va y avoir du nouveau.

» — Du nouveau? que je dis.

» — Oui.

» Je l'ai regardé, et il a soupiré.

— Ah! mon Dieu, fit Colette, pourquoi qu'il soupirait?

— Y soupirait parce que... je ne sais pas; mais alors... mamzelle est arrivée...

— Elle se porte bien, mon père, elle est toujours belle?

— Oh! oui, qu'elle est belle! bien plus belle qu'il y a deux ans : elle est grande!... plus grande que toi, Colette.

— Dame, c'est ma maîtresse, elle doit être plus grande que moi.

— Sans doute, dit le père Jacob.

— Et M. Ferdinand, est-il grandi aussi, lui, notre père? » dit Paulin.

Alors le père Jacob regarda avec une sorte de satisfaction son fils, et lui dit :

« Je ne sais pas si j'ai la berlue, mais il me semble, notre gars, que tu es plus grand et plus fort que M. le comte Ferdinand.

— Dame, c'est peut-être que Dieu l'a voulu ainsi, notre père, » dit le jeune homme, du reste assez flatté de sa taille.

Alors Colette regarda son frère :

« Ah! un homme a besoin d'être fort, dit-elle : mais moi ça m'est bien égal, d'être petite; ça me donne plus de facilité pour soigner mes poules et traire ma vache.

— Sans doute, notre fille, dit le père Jacob.

— Et vous ne savez pas, mon père, ce que voulait dire M. James Denis, avec son *nouveau*... dit Pauline.

— Je le sais à présent, mais c'est pas lui qui me l'a dit.

— Ah! et qui donc vous l'a dit, mon père? demandèrent les enfants.

— C'est M. le comte lui-même, mes enfants!

— Monseigneur vous a parlé du *nouveau*, mon père!

— Oui, oui, il m'a parlé, et vous allez être joliment ébahis de ce que je vais vous dire.

— C'est donc bien étonnant! dit Colette.

— Oh!... dame... oui et non...

— Oui et non!... dit Paulin, oh! que je voudrais deviner!

— Moi, je voudrais le savoir! dit Colette.

— Et moi, et moi! dit Paulin en faisant mille contorsions.

— Mais laisse donc notre père nous parler, dit Colette : es-tu impatientant, frère.

— Eh bien, dit le père Jacob, voyons : je vous donne une minute à chacun pour chercher dans votre tête ce qui va arriver de nouveau au château !

— Je ne pourrai jamais, dit Colette en réfléchissant ; j'aime mieux que vous le disiez tout de suite, notre père.

— Ah ! dit Paulin, on va chasser la grosse bête !

— Es-tu fou, Paulin, de trouver ça du nouveau ; est-ce que l'on ne chasse pas toute l'année au château ? dit Colette.

— Oh ! c'est pas ça ; t'as raison. Et ben... et ben !... c'est... »

Et Colette haussait les épaules, et donnait des signes d'impatience.

« Allons, dit le père Jacob, je vois que vous ne devinerez jamais. »

Et, levant les yeux sur la grande pendule de bois peint à lourd balancier, il vit que les deux minutes étaient passées depuis un quart d'heure ; alors, prenant un air sérieux et solennel :

« Mes enfants, dit-il en ôtant son bonnet de coton bleu, le nouveau qui va arriver au château, c'est que notre jeune maîtresse, mademoiselle Louise, fille unique de notre noble seigneur et maître, va devenir madame la marquise de... de... Oh ! voilà que j'ai oublié le nom, dit le père Jacob : mais, le nom, ça m'est égal ; bien sûr qu'il sera noble et beau comme celui de son père et de sa mère. Ainsi mademoiselle va être madame !...

— Mademoiselle Louise épousera un beau monsieur, j'en suis sûre, dit Colette : oh ! notre père, que je voudrais voir la noce !

— Eh ben, Colette, tu la verras, mon enfant ; car monseigneur m'a dit de vous amener tous les deux au château avec

tous les fermiers du pays et tout le monde qui voudra venir.

— Nous serons au moins cent! dit Paulin.

— Eh ben, mes enfants, tant mieux, puisque monseigneur le permet.

— Oh, quel bonheur! dit Colette, je mettrai ma belle robe des dimanches!

— Et moi, mon bel habit! dit son frère.

— Et toutes les filles, et tous les garçons du village se feront beaux aussi!

— Et nous irons tous, dès le matin, nous réunir sur la place de l'église; mais avant de partir nous prierons Dieu.

— Nous partirons dès le lever du soleil! dit Paulin.

— Et pour quand tout cela, notre père? dit Colette.

— Pour d'aujourd'hui en huit, mes enfants!

— Oh! quel bonheur, rien que huit jours à attendre! dirent les enfants ensemble dans la joie la plus grande : huit jours... va, va, mon frère, avertir tous les garçons du village; moi je vais avertir les filles.

— Et moi, dit le père Jacob, je vas choisir dans mes farines la plus belle, et, après l'avoir passée trois fois à la fine meule, je la placerai dans un beau sac de toile de lin blanc pour en faire cadeau à notre jeune maîtresse.

— Et moi, dit Colette, je vais choisir la plus belle paire de mes pigeons aux plumes blanches et au bec rose; je la placerai dans une jolie corbeille garnie de fleurs tout autour, et ce sera mon cadeau.

— Et la corbeille, dit Paulin, où la prendras-tu?

— Tiens, c'est vrai, je n'en ai pas d'assez jolie.

— Eh bien, ma petite Colette, c'est moi qui te ferai la corbeille; dès ce soir, je vais aller cueillir du jonc.

— Et moi soigner à part mes pigeons, dit Colette.

— Et moi, dit le père Jacob, je vas faire tourner la meule. »

Le père et les enfants se séparèrent, pour penser chacun à leur travail... et à leur seigneur.

A huit jours de là, la ferme de Jacob Lagneau était bien animée : on plaçait la belle farine dans le sac de fine toile, que l'on nouait avec un beau ruban bleu; on mettait deux jolis pigeons, blancs comme la neige, au bec rose et vermeil, dans un panier de jonc tressé finement et garni de fleurs. Puis une jeune fille sortait de sa grande armoire sa jupe de laine bleu de ciel, son corset de velours ponceau brodé, sa guimpe de batiste, son petit bonnet à barbes; elle arrangeait en bandeaux ses beaux cheveux blonds, et faisait le plus joli chignon qu'elle eût jamais formé; puis, lorsqu'elle fut parée, son père l'appela, et, prenant une boîte dans le bahut de famille, il en tira avec respect une croix d'or, et, les larmes aux yeux, il dit à sa fille en lui attachant la croix :

« Tu ne peux pas porter cela dans un plus beau jour, mon enfant! »

La petite s'inclina, et reçut cet ornement comme une bénédiction : c'était la croix de sa mère!

Depuis six heures du matin, les jeunes garçons et les jeunes filles du village étaient rassemblés dans la grande cour de la ferme du père Jacob, tous en habits de fête; les jeunes filles avec leurs jupes de différentes couleurs, leurs corsages brodés, leurs bonnets à barbes.

Tous ces costumes uniformes et variés, portés par des paysannes fraîches et fortes, et les beaux garçons en grandes culottes bouffantes, vestes en laine brodées en couleur, grands chapeaux et cheveux tombants, formaient un ensemble des plus pittoresques. Pour compléter le tableau de ce groupe

charmant, on voyait au milieu de la cour un jeune veau orné de guirlandes, chargé d'un beau sac de lin blanc qui contenait la fleur de froment préparée à grand soin par le bon fermier ; puis sur ce sac précieux était fixée la corbeille tressée par Paulin et les deux pigeons soignés par Colette.

Quatre valets de ferme tenaient quatre rubans attachés à l'animal, aux couleurs de la maison des comte et comtesse de Frossay, et tout cela attendait pour se mettre en route le signal du maître.

Il fallait arriver au château à neuf heures du matin, afin d'assister à la messe des épousailles.

On avait à faire une grande lieue, et l'on voulait marcher lentement, de façon qu'à sept heures on se mit en route.

Le veau était à la tête du cortége, conduit, comme nous l'avons dit, par quatre valets vêtus à neuf; puis le père Jacob et ses enfants à ses côtés suivaient; venaient ensuite les jeunes filles à la droite de Colette, et les jeunes garçons à la gauche de Paulin.

En passant devant l'église, le cortége s'arrêta; le père Jacob se détacha du groupe, alla prendre de l'eau bénite, en donna à tous les assistants; tous firent en commun le signe de la croix, et l'on partit en chantant des cantiques.

Jamais ni Colette ni Paulin n'avaient été au château de Frossay, et, lorsqu'ils aperçurent de loin les grandes tourelles, les larges murs, les fossés profonds, les doubles portes, enfin tout cet attirail des châteaux féodaux qui transformait en forteresses les plus délicieuses habitations, Paulin s'écria :

« Oh ! mon père, que toutes ces maisons les unes sur les autres sont effrayantes !... on dirait une prison !

— Oh, mon enfant, dit le père Jacob, en effet, il y en a,

des prisons, dans ces châteaux-là ; mais notre seigneur a fait murer et combler celles de son château.

— Mais pourquoi donc qu'il a laissé autour ces vilains trous-là, mon père? dit Colette en désignant les fossés.

— Parce que ces trous-là, mon enfant, sont pour la défense du château.

— La défense? dit Paulin : et qui donc viendrait attaquer le château de mon seigneur!

— Ah dame!... je ne sais pas; mais ça peut arriver.

— Ah! notre seigneur n'a qu'à m'appeler quand il sera question de ça; je viendrai joliment me battre pour chasser les ennemis! dit Paulin vivement.

— Te battre, Paulin! mais si l'on te tuait!...

— Eh bien, Colette, est-ce que l'on ne doit pas mourir?...

— Oui, dit le père Jacob, et mourir pour son seigneur, c'est faire son devoir?

— Je crois bien!... dit Paulin avec l'allure d'un homme qui ne craint rien.

— Par ici, mes amis! » dit le père Jacob en prenant une avenue nouvellement plantée.

A peine avait-on fait quelques pas, qu'alors le château se découvrit sous un autre aspect. Le comte avait condamné les portes et les ponts-levis qui entouraient le château du côté du nord, et il avait ouvert une belle et large grille du côté du midi, c'est-à-dire devant la façade du château qui avait elle-même subi des améliorations.

« Oh! mon père, dit Colette après avoir marché quelques instants sous l'allée de tilleuls qui conduisait à la grille, ah! que c'est joli là-bas... que c'est beau!...

— Eh bien, c'est le château!... dit Jacob, c'est notre seigneur qui a fait cette belle petite entrée à la place d'un grand

vilain fossé et d'une grosse lourde porte de fer qui y était : il n'a pas peur des voleurs, lui!

— Je crois bien, dirent les enfants, il donne à tout le monde, on ne pense pas à le voler!

— Et puis, ajouta Colette, c'est bien vilain de voler!

— Voulez-vous ne pas parler de ça, Colette! c'est déjà vilain de prononcer ce mot-là! dit le père Jacob sévèrement.

— Oh! il n'y a pas de danger, notre père, » dit Colette en rougissant jusqu'aux oreilles.

Enfin on approcha... on approcha... et l'on atteignit la grille du parc, qui était grande ouverte.

Quel spectacle pour les bons paysans! on avait sorti les fleurs de toutes les serres, on avait jonché les allées de feuilles de roses, et des guirlandes formaient un dôme sur chacune d'elles; on voyait de loin la chapelle du château resplendissante de lumières; les grands seigneurs invités se promenaient dans les salons, ainsi que les dames des châteaux environnants, et tous étaient parés comme pour aller à la cour.

Les valets de pied, bardés d'or, circulaient portant des plateaux couverts de rafraîchissements de toute espèce. Toutes ces richesses, toutes ces beautés rendaient bien mesquins aux yeux des bons fermiers le veau, le sac et la corbeille venus de la ferme; et ils ne savaient plus s'ils devaient faire leurs offrandes : cependant la cloche commença à sonner; les portes de la chapelle s'ouvrirent, ainsi que les deux battants de la porte du château.

Alors le comte, donnant la main à sa fille, sortit le premier du salon; puis les dames et les seigneurs suivirent, et Jacob, qui était entré sans façon par la grille principale, se trouvait avec ses enfants, son veau et ses paysans sur le passage du cortége.

A l'approche du comte, le vieux fermier, donnant l'exemple à tous les assistants, découvrit sa tête blanche, et se mit à genoux ; le comte jeta les yeux sur Jacob, et le releva vivement. Le fiancé de Louise ne put s'empêcher de sourire.

« Marquis, lui dit le comte, tout à l'heure Dieu recevra la prière de cet homme, et sa prière sera pour vous!... »

Louise sourit à Colette, Ferdinand à Paulin, et tous, grands et petits, confondus devant Dieu, élevèrent leurs prières au ciel pour le bonheur des époux.

A la sortie de la messe, la marquise et son époux parcoururent les rangs du monde assemblé sur leur passage pour saluer chacun selon sa dignité ; les grands seigneurs s'étaient rangés en haie.

Rien ne peut donner une idée de ce cordon formé de personnes couvertes d'or et de pierreries, dont les riches parures brillaient à l'ardeur des rayons du soleil, que protégeaient seulement quelques guirlandes de verdure et de fleurs ; rien ne peut aussi rendre la grâce, la beauté des deux jeunes époux, et l'élégance de la toilette de la mariée : Louise avait été poudrée à blanc par le coiffeur de la cour, venu à grands frais de Paris pour cette solennité ; sur sa coiffure élevée, étaient posées, dans le meilleur goût de l'époque, une guirlande de roses blanches, deux barbes de point d'Alençon, et des épingles de diamants. Sous ce brillant échafaudage, l'on admirait le front le plus pur, les plus beaux yeux noirs ombragés par des sourcils et des cils d'ébène, un profil romain, des lèvres roses, et l'expression la plus noble que puisse avoir une jeune fille de qualité qui touche à peine à sa vingtième année.

Louise portait deux robes d'étoffe blanche bouillonnées de gaze, de rubans et de fleurs ; tous ces ornements étaient retenus par des diamants qui semblaient des perles de rosée ou de

petites étoiles tombées du ciel sur la belle fiancée. Puis de longues boucles d'oreilles et un lourd collier de diamants complétaient la richesse de la toilette; car, tandis que le père Jacob attachait au cou de sa fille la simple croix d'or de sa mère, le comte de Frossay attachait de même les riches diamants de la comtesse sur sa belle fiancée, et les deux jeunes filles recevaient avec la même émotion l'ornement que leur père leur prêtait, car Louise devait un jour donner ses diamants à sa fille aussi, comme Colette devait un jour donner à la sienne sa simple croix.

Le père Jacob avait choisi sa place pour bien voir; et sa place n'était pas la plus mauvaise, car le cortége ne pouvait manquer de passer devant lui, sa bête, ses enfants et ses paysans; et, enhardi par l'accueil que le comte lui avait fait avant la cérémonie, il s'était dit qu'il présenterait son veau :

« N'est-ce pas, Colette, que je peux bien dire à mon seigneur : — Voilà mon veau, mon seigneur !

— Et moi, mon père, comment que je donnerai mes pigeons?

— Dame, tu diras : — Voilà mes pigeons, madame la marquise.

— Je n'oserai jamais, mon père, dit Colette.

— Dame, je conçois que c'est difficile à dire... ça.

— Paulin, dit le père Jacob, tu devrais, toi qui es plus hardi que moi et Colette, faire nos cadeaux à nos seigneurs.

— Je veux bien, notre père! dit tout de suite le jeune homme en faisant signe au valet de le suivre.

— Vois donc comme il est hardi, ton frère! dit le père Jacob avec satisfaction.

— Et comme il est gentil avec ses beaux cheveux noirs bouclés! » dit Colette.

Et là-dessus Colette se haussa sur la pointe des pieds pour mieux admirer son frère; et le père Jacob, le col tendu, les yeux rouges, la bouche demi-close, respirant à peine, suivait les mouvements de Paulin avec anxiété, et pourtant, il faut l'avouer, avec une sorte d'orgueil.

En effet, le jeune paysan était charmant à voir : un grand chapeau à la main, le col nu, la tête ornée des plus beaux cheveux, un front haut et fier, des traits réguliers et nobles, la modestie dans le maintien unie à une sorte d'aisance, distinguaient Paulin de tous les autres paysans. Lorsqu'il vit la société rentrée au salon, il s'arrêta, et dit à un valet :

« Je suis Paulin, le fils du père Jacob, gros fermier de mon seigneur. Je voulons donner tout ça à madame la marquise, dit-il en montrant le veau : voulez-vous, monsieur le valet, dire à mon seigneur que Paulin est là, sous votre respect. »

Le valet sortit, et, un instant après, le comte, sa fille, Ferdinand et le marquis de Saint-Maurice parurent sous le vestibule, devant lequel attendait le jeune fermier. A la vue de ses seigneurs, Paulin mit un genou en terre, et dit avec respect et douceur :

« Monseigneur... voici le jeune veau le plus bien venu de la ferme, un sac de la plus belle farine, et deux pigeons que notre père, ma sœur et moi, je venons vous offrir à l'occasion du mariage de notre noble maîtresse; j'espérons que mes seigneurs voudront bien accepter notre petit cadeau...

— Oui, mon ami, dit le comte en s'approchant du jeune Paulin.

— Oui, oui, dit la belle mariée, nous acceptons ces jolis pigeons.

— Et la bonne farine, dit le comte Ferdinand.

— Et le veau, dit le marquis : mais c'est qu'il est superbe, ce petit veau !...

— Mais, Paulin, dit le comte, où est ton père, que je le remercie.

— Et ta sœur, dit Louise, appelle-la, qu'elle me montre ces jolis pigeons elle-même. »

Paulin fit signe à son père d'approcher; il vint bien vite, ainsi que Colette, recevoir les remerçîments du comte et de sa fille. Oh! qu'ils étaient tremblants, ces pauvres gens! mais qu'ils étaient heureux aussi!...

Le bon père Jacob écoutait, le chapeau bas, les yeux baissés, les paroles que son seigneur daignait lui adresser, et Colette, à qui Paulin donna sa corbeille, se dépêcha de la déposer aux pieds de la marquise, car ses mains tremblantes de bonheur ne pouvaient la soutenir.

Mais le marquis se hâta de sortir les pigeons de leur prison légère, et, les ayant mis à terre, les jolis bêtes vinrent tourner autour de leur nouvelle maîtresse, ce qui charma la belle mariée et combla Colette de joie.

« Oh! ma petite Colette, dit la marquise d'un ton enfantin délicieux, comme je te remercie!... Va, mon enfant, je les conserverai, ces jolis pigeons; n'est-ce pas, monsieur le marquis? dit-elle en regardant son époux avec une tendre modestie.

— Tant qu'ils vivront! dit le marquis.

— Ils sont si blancs, si beaux!... dit Louise : tu les as donc élevés pour moi, Colette?

— Oui, mam'selle, » dit Colette vivement.

Tout le monde se mit à rire; le père Jacob devint pâle.

« Pardon, madame la marquise, dit Paulin, ma sœur s'est trompée. »

Et Colette devint pourpre.

« C'est bien, c'est bien, » dit la jeune marquise.

Et, détachant de son doigt une bague d'or ornée d'un petit rubis :

« Tiens, Colette, prends ceci en souvenir du joli cadeau que tu viens de me faire ; donne-moi ta main. »

Et la belle dame passa au doigt de la fille du fermier la bague qui avait touché son doigt.

Colette reçut ce présent en tombant aux genoux de sa maîtresse.

« Oh ! dit-elle en lui baisant la main, ce présent-là ne me quittera jamais ! »

Un grand seigneur, témoin de cette scène, dit en rentrant au salon :

« La marquise de Saint-Maurice vient de faire alliance avec le peuple !

— Avec le peuple ! dirent les grandes dames présentes à ce propos, et elles se firent raconter ce qui venait de se passer.

— C'est une enfant ! dirent les unes.

— Une petite fille ! dirent les autres.

— Une bonne personne élevée simplement ! dit un duc.

— C'est une véritable noble ! dit le prélat qui avait béni le mariage de Louise.

— Comment cela, monseigneur ? dit une jeune comtesse avec respect.

— Oui, madame, poursuivit-il : la véritable noblesse consiste à voir des frères dans tous les hommes ; et faire alliance avec le peuple, c'est voir des frères dans le peuple !...

— Ceci est très-moral, monseigneur ; mais nous n'en sommes pas là ! dit un grand seigneur.

— Ça viendra, » dit le comte de Frossay, qui avait entendu les derniers mots.

Le lendemain, dans le grand monde, on parla beaucoup de la bague de rubis donnée par la marquise à une fille du peuple.

Louise ne savait pas avoir fait une chose si extraordinaire, en reconnaissant par un présent de peu de prix à ses yeux l'attention de la bonne Colette; et, tandis que chacun attachait à ce présent beaucoup d'importance, Louise l'avait oublié. Mais, le lendemain, à la ferme, il était aussi question de fête.

Le père Lagneau avait voulu régaler les paysans du village, à l'occasion de la noce des seigneurs : et pour ça il avait invité les jeunes garçons et les jeunes filles ainsi que le curé à faire le lendemain à la ferme.

On tua un mouton, on chauffa le four, on fit des fromages, on acheta du vin, et l'on se mit à table à midi, très-disposé à rire, à chanter et à manger surtout, lorsqu'un courrier, arrivant à bride abattue, interrompit le repas, et dit au père Jacob :

« Un ordre du roi appelle les nobles seigneurs et leurs vassaux à Paris pour aller à la guerre, et le marquis vous ordonne de lui choisir sur les terres de la marquise, sa noble épouse, vingt gars bien venus pour être équipés, suivant l'usage, et servir d'escorte au seigneur. »

Le père Jacob, debout, sans dire mot, promène ses yeux sur la jeunesse qui l'entoure, et nomme ceux qui lui semblent les plus dignes d'accompagner les seigneurs; puis, pour conduire les vingt gars, il regarde son fils; son fils le comprend, et s'écrie :

« Merci, mon père !... »

Alors le curé prit un verre rempli jusqu'au bord d'un vin pur, et dit en bénissant le vin :

« Buvez, mes amis, de ce vin béni en signe de bonne intelligence, et faites serment de défendre au péril de vos jours les nobles maîtres que vous avez l'honneur d'accompagner : faites serment de ne les point quitter tant que ce sera leur bon plaisir de vous garder. »

Tous les jeunes gens, d'un commun élan, firent sur la coupe le serment, et, l'ayant épuisée, ils s'embrassèrent et se mirent en devoir de partir.

Oh! alors, Colette sentit froid au cœur en voyant s'éloigner son frère, qui jamais ne l'avait quittée. Le père Jacob retenait les larmes qui voulaient s'échapper de ses yeux; et, lorsque les assistants se furent retirés, tous tristes et chagrins, le père et la fille tombèrent dans les bras l'un de l'autre et donnèrent un large cours à leur douleur.

« Mon pauvre frère!... mon pauvre frère!... reviendra-t-il? dit Colette.

— Mon cher enfant, te reverrai-je!... dit Jacob.

Et tous deux sanglotaient; mais, après la première émotion de cette séparation, le père Jacob rappela son courage, et se dit à lui-même :

« Eh quoi, Jacob, tu pleures, parce que ton fils remplit son devoir! tu pleures, quand tu devrais être heureux et fier! tu pleures, quand tu devrais rougir, si un autre gars avait pris la place de Paulin!... Oh! père Jacob, tu n'es pas raisonnable, et, si la mère de cet enfant était là, elle te dirait... Tu n'es pas raisonnable!... Alors, fort de cette pensée, il appela Colette, et lui dit alors :

« Colette, tu n'es pas raisonnable de pleurer parce que Paulin est parti : je te défends de pleurer, ma fille! »

Et Colette alors fit un soupir qui renfermait bien des larmes !

« Il faut qu'un homme soit un homme! continua son père : le marquis va défendre le roi; pourquoi mon pauvre enfant ne défendrait-il pas le marquis!...

— Mais le marquis va à la guerre!...

— Eh bien?

— Il peut être tué, mon père! » dit Colette en pleurant.

Jacob cacha sa tête dans ses mains, et le père et la fille gardèrent le silence.

La nuit descendit sur la ferme, et le sommeil ferma les yeux de la jeune fille; mais le père Jacob passa la nuit à pleurer et à prier.

Depuis deux ans Paulin était à la guerre avec le marquis de Saint-Maurice et le comte de Frossay. Tous s'étaient couverts de gloire. A chaque nouvelle qui arrivait au château, la jeune marquise envoyait à la ferme. Un jour le courrier manqua. Puis deux jours et deux nuits s'écoulent dans l'attente, et ces deux jours et ces deux nuits sont pour la marquise des siècles de supplice; car tout ce qui lui est cher est loin d'elle, son père, son frère et son époux!...

« Oh! disait-elle aux femmes qui la servaient, Dieu me garderait-il un aussi grand malheur que de m'enlever ces trois êtres, qui sont ma félicité!

— Si telle est la volonté de Dieu, noble dame, disait la plus âgée, il faut appeler le courage en aide. »

Les prières furent commandées de toutes parts, et la noble dame priait avec plus de ferveur que tous! Mais il était une maison où l'on adressait à Dieu aussi des vœux bien ardents; c'était la maison du meunier! Le pauvre Jacob, Colette, puis Clairo, le fiancé de Colette, qui depuis le départ de Paulin,

était venu prendre sa place, se joignaient aux douleurs du père et de la fille. Lorsqu'il vit que le courrier ne venait pas du château, il y alla, puis il y retourna : en deux jours il fit dix fois la route, et la pauvre Colette, qui l'attendait de loin, devinait dans son maintien ce qu'il avait à dire, et, lorsqu'il approchait, ils secouaient la tête tous deux, et tous deux soupiraient et pleuraient.

Enfin arriva un vendredi; il était six heures du soir; Clairo allait faire son dernier voyage au château; Colette l'accompagnait, comme à l'ordinaire, jusqu'à la pièce d'eau qui séparait du côté du nord la ferme de la forêt.

« Tiens, Colette, lui dit son fiancé, je veux, s'il n'y a rien aujourd'hui, poursuivre ma route du côté du chemin de Paris pour chercher ton frère et nos seigneurs : j'ai rêvé que je les voyais dans le bois!

— Tiens, dit Colette, et moi aussi j'ai rêvé que je les voyais; mais c'était pas dans le bois, c'était dans la ferme!

— Tu vois bien alors que je ferai bien de les chercher... Qui sait!... ils sont peut-être... dame, il y a des brigands!...

— Oh! fit Colette, tu me fais peur, Clairo!

— Oh! il n'y en a pas ici, dit Clairo : d'ailleurs il fait grand jour... mais, tu sais bien, les chauffeux!...

— Oui, dit Colette en tremblant, mon pauvre Clairo, je ne veux pas que tu ailles loin; si tu en trouvais!...

— Bah! Colette, qu'est-ce qu'ils me prendraient à moi? mon chapeau... ma gourde de boisson... ça ne vaut pas la peine... dame, si j'avais le beau joyau que tu as à ton doigt!...

— Ah! dit Colette en jetant les yeux sur la pièce d'eau, vois donc, si l'on ne dirait pas que c'est... »

Et elle regardait en ouvrant de grands yeux.

« Quoi!... dit Clairo.

— Mais... mais... oui, c'est lui!... oui, c'est Fox!...

— Quoi?... Fox!...

— Oui, Fox, le chien de M. le comte Ferdinand, le chien de la ferme qu'il aimait tant, qu'il a emmené au château; il l'a emmené avec lui à Paris... à la guerre... Oui, oui, c'est Fox! Oh! notre seigneur est arrivé!...

» Ah! le pauvre animal, il ne pourra jamais traverser la pièce d'eau, elle est trop grande!...

— Oh! mon Dieu, oh! mon Dieu, disait Colette en joignant les mains : viens... Fox!... viens... viens... »

Elle l'appelait de toutes ses forces, et le pauvre animal retrouvait du courage à la voix de Colette, et il nageait si fort, que bientôt on ne douta plus de son abordage. Enfin il arrive au bord!... mais il ne peut sauter à terre; le courant va l'entraîner, si une main forte et sûre ne l'arrache de l'eau.

Clairo alors se cramponne à une branche d'arbre, et saisit l'animal au col; il le soulève, et enfin la pauvre bête épuisée se roule aux pieds de son libérateur. Remis bientôt de ses fatigues, il secoue ses longues soies et se couche sur le dos en secouant la tête.

« Qu'est ceci? dit Clairo.

— Tiens, une boîte de plomb! dit Colette.

— Il y a quelque chose là-dedans! dit Clairo.

— Clairo, dit Colette, faut donner cela à la marquise.

— Oui, mais on ne voudra pas me laisser entrer peut-être chez elle, et je ne veux donner ça à personne, moi!...

— T'as raison... eh bien, allons tous les deux, peut-être bien que j'entrerai, moi!...

— Et bien, Colette, c'est dit! »

Les deux jeunes gens, suivis de Fox, prirent le chemin du château.

Colette avait mis la précieuse boîte de plomb dans sa poche, et faisait en chemin sa leçon pour approcher de la marquise.

« Je dirai ceci... je dirai cela... et puis... et puis...

— Non, il faudra dire ceci et ça, » disait Clairo.

Enfin on était devant la porte, que l'on n'était pas encore d'accord sur ce qu'on dirait.

« Qui va là? dit un gardien.

— Clairo et Colette, dirent les jeunes gens ensemble.

— Au large! dit le gardien.

— Je voulons parler à la marquise, dit Colette.

— Au large! répond la voix.

— Mais, dit Clairo, il faut absolument que nous lui parlions.

— Absolument! » reprit Colette.

A ce moment, ils virent une lanterne s'approcher, car la nuit était venue. Colette jeta les yeux sur sa main, et vit briller son rubis... une idée lui vint.

— Monsieur le gardien, dit-elle, c'est que je voudrais... remettre à madame la marquise un joyau qu'elle a perdu.

— Ah! c'est autre chose, dit le gardien, donnez-le-moi, je vais lui porter. »

Colette détacha la bague de son doigt, et la remit en ajoutant : « Vous direz, monsieur, s'il vous plaît, que c'est Colette qui est là... »

Le gardien se retira sans répondre, ouvrit une petite porte de fer et disparut.

Les deux enfants se placèrent sur un banc de pierre, et Fox se coucha à leurs pieds.

« Comme il est longtemps, dit Colette.

— C'est vrai, dit Clairo.

— Est-ce que madame la marquise ne veut pas nous recevoir?

— Dame! c'est possible, dit Clairo.

— Oh! non, ce n'est pas possible, dit Colette, elle est si bonne...

— Oh! c'est vrai, dit Clairo.

— Comment que nous ferions pour lui donner la boîte, dit Colette, si elle ne nous reçoit pas.

— Oui, dit Clairo, comment que nous ferions?

— Je ne sais pas, dit Colette après un instant de réflexion.

— Ni moi non plus, dit Clairo... »

Et les deux enfants se regardèrent... Enfin, la petite porte s'ouvrit, et Fox, au même instant, se précipita en aboyant de toutes ses forces...

Le gardien appela vivement Colette.

Colette ne fit qu'un saut, ainsi que Clairo, et ils suivirent le gardien, qui les conduisit, par mille détours, chez la première femme de madame la marquise, laquelle devait les introduire chez sa maîtresse.

Dame Félicité, après avoir toisé de son grand fauteuil les jeunes paysans, se décida à se lever.

« C'est vous, dit-elle avec dédain, que madame la marquise daigne recevoir.

— Oui... dirent Colette et Clairo, en même temps.

— Plus bas, dit dame Félicité. On n'élève pas la voix ici, comme dans vos écuries... »

Clairo fit la moue, et Colette devint rouge. Ils suivirent tous deux en baissant la tête.

Enfin, une porte s'ouvrit et la marquise parut.

« Où est-elle! où est-elle! dit la marquise avec anxiété. Où est Colette... que vous êtes longtemps à m'amener cette chère fille, dit-elle avec impatience à dame Félicité. »

Colette s'approcha et dit à la marquise, en lui présentant la boîte de plomb et en pleurant de joie :

« Voilà une boîte que Fox vient d'apporter et j'ons voulu la remettre nous-même à madame la marquise.

— Bonne Colette! dit la marquise... une boîte... de qui?...

— Mais, c'est de nos seigneurs sans doute, puisque Fox était avec eux.

— Oh! oui, oui, dit la marquise avec joie; mais comment l'ouvrir!...

— Oh! dit Clairo, je la couperons bien, si madame la marquise me le permet...

— Tiens, dit la marquise; casse, mon ami... »

A ce nom d'ami, dame Félicité se pinça les lèvres.

Clairo prit la boîte, et la fit plier entre ses mains et la brisa bientôt.

Une lettre y était pliée; la marquise l'ouvrit.

« C'est du marquis! Lisons! lisons! dit-elle, émue jusqu'aux larmes.

« Chère épouse,

» Il y a huit jours que des brigands, après nous avoir dépouillés de tout l'or que nous portions, nous ont conduit dans la vieille tourelle du Sanglier.

» Là nous attendons la mort.

» Nous nous décidons à lancer Fox dans la pièce d'eau qui baigne la tour. Puisse-t-il vous porter ce papier que j'enferme dans une boîte de plomb. Si nous devons mourir... Adieu! adieu! ma chère amie!... Priez pour notre âme! »

Cette lettre fut lue par la marquise, au milieu des sanglots... mais à peine avait-elle fini de lire, que Clairo leva

la tête avec une expression de noblesse que donne à l'homme du peuple le sentiment de sa force physique.

« Madame la marquise, dit-il, je vais rassembler tous mes jeunes amis; nous allons nous armer et délivrer nos seigneurs. Mais, ne perdons pas de temps, dit-il en tournant les talons, partons. Avant la réponse de la marquise, Clairo était au bas du grand escalier, en criant : « Allons délivrer nos seigneurs!... »

La marquise, tout en larmes, criait à tous ses gens : « Suivez, suivez ce jeune homme, et allez avec lui délivrer mon époux, mon père, mon frère...

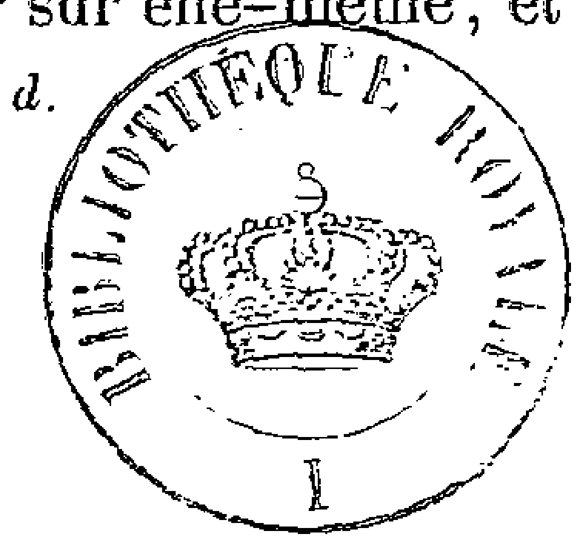
— Et le mien, » disait Colette.

En un instant l'arsenal du château fut dépouillé de toutes les armes, et Clairo à la tête criait à tous : « Allons! allons à la tour du Sanglier délivrer nos seigneurs!.» Et sur la route, il enrôlait les paysans, les armait et les excitait au courage. Lorsqu'ils abordèrent le pied de la tour, ils formaient une armée de cinquante hommes.

Mais, pour les diriger, ils avaient à leur tête un éclaireur de beaucoup d'intelligence; c'était Fox, à qui Clairo avait dit le nom de Ferdinand... avec un accent que le bon chien avait compris. Si bien que Fox, une fois arrivé au bord de la pièce d'eau, du côté de la tour, se planta sous la fenêtre et se mit à aboyer et à regarder alternativement Clairo et la fenêtre.

Il était encore nuit et l'on décida d'attendre le petit jour pour attaquer.

Au bout d'une heure, ils entendirent des coups de marteau, bientôt ils distinguent des voix confuses... Puis, après quelques instants, ces voix s'approchèrent... Enfin, ils furent certains que l'on montait vers le sol, ils se levèrent et se mirent à l'écart; mais, au clair de la lune, ils virent une trappe tourner sur elle-même, et une tête d'homme paraître!...



Aussitôt, l'un des plus audacieux leva sa hache pour en frapper cet homme ; mais Clairo l'arrêta.

« Ne nous pressons pas », dit-il tout bas.

L'homme regarda, et n'ayant rien aperçu, il dit :

« Vous pouvez sortir. Je vais faire le guet, » et il resta seul alors.

Clairo se jeta sur lui, on le bâillonna, on le livra à deux jeunes gens pour l'empêcher de remuer, et Clairo prit ses habits et sa place.

Clairo se posta à côté de la trappe et attendit, tandis que ses amis, bien cachés derrière le buisson, se tenaient prêts à le suivre au moindre signal.

Après quelques minutes d'attente, la trappe s'ouvrit. Vingt brigands sortirent l'un après l'autre, puis on hissa une caisse lourde, et enfin parut le chef, homme de grande taille, portant un masque sur sa figure. Il s'adressa à Clairo, qui ne put s'empêcher de trembler un peu à son aspect.

« Te voilà seul, lui dit-il, descends et garde les prisonniers jusqu'à mon retour ; je ne veux pas les faire mourir encore. Surtout garde-les bien, ta vie m'en répond... »

Et là-dessus il fit descendre Clairo, avec un coup de poing qu'il lui lança dans le dos, et Clairo entendit un verrou se fermer sur lui...

« Oh ! dit-il, que vais-je devenir dans cette obscurité... »

Il descendit vingt marches et se trouva dans une chambre basse, et arrivé à une porte de fer, il l'ébranla avec une si grande force, qu'elle céda.

« Monsieur le marquis, dit-il en entrant, êtes-vous là... Monsieur le comte, monsieur Ferdinand, je suis Clairo, répondez-moi ?...

— Clairo, dit Paulin, le fiancé de Colette !

— Oui! oui! c'est moi, dit Clairo, c'est moi, monsieur. Mais ne perdons pas de temps!... Je viens avec mes amis pour vous délivrer. »

Les seigneurs se lèvent.

Ils descendent l'escalier de la tour et arrivent à la trappe.

Mais la trappe est fermée. Alors Clairo y donne de vigoureux coups; ses amis l'entendent et viennent à son aide. Bientôt la trappe tombe en éclats. Le marquis, le comte et son fils revoient le ciel, ils sont sauvés!...

« Partons, partons tous, dit Clairo, dirigeons-nous vers la barque qui doit être attachée à l'angle de la pièce d'eau. » Il prend le chemin qui y conduit, et les trois seigneurs, Paulin et Clairo s'y placent, tandis que les autres paysans se dirigent vers le hameau. A l'autre bord du lac s'étaient rassemblées leurs familles, tous étaient dans l'inquiétude, et tous attendaient le jour avec anxiété.

Bientôt l'on voit arriver au pas une voiture, où la jeune marquise était assise avec Colette et dame Félicité. La marquise ne pouvait plus attendre davantage.

Le père Jacob, qui était accouru au château à la nouvelle du départ de Clairo, suivait à pied avec les valets du château.

La marquise descend de sa voiture et s'assied sur le bord du lac, avec Colette et dame Félicité; elle tenait la main de Colette, qui, les yeux baissés, laissait échapper des soupirs, tandis que dame Félicité récitait son chapelet à voix basse.

Mais le jour parut enfin, et la nacelle aussi. Colette lève les yeux, l'aperçoit et tombe aux genoux de sa maîtresse...

« Les voici, dit-elle!... Les voici!... »

La marquise regarde et s'évanouit... Mais bientôt son époux, son père, son frère l'entourèrent; elle revint à la vie et au bonheur!...

Le père Jacob serra son fils dans ses bras; Colette embrassa Paulin et son fiancé.

Tous, grands et petits, confondent leurs larmes, mais le comte qui s'aperçoit de la tristesse des autres assistants :

« Soyez en paix, dit-il vivement, mes amis, vos fils et vos frères vont vous être rendus. » Des cris de joie se font entendre.

Le marquis, en peu de mots, raconte aux paysans assemblés comment ils avaient été sauvés. Et tous crièrent : « Vive Clairo! vivent nos seigneurs!... »

On partit, mais on ne se sépara plus. Le château devint le centre d'un village où les libérateurs des comtes et du marquis eurent leur habitation. Les maîtres leur donnèrent à chacun, selon ses besoins et sa famille, de la terre à cultiver et des secours de tous genres. Plus tard, le comte transforma en une vaste usine les immenses communs de son domaine. Il fit de l'or avec les objets de luxe qui y étaient répandus de toutes parts depuis des siècles, et cette brillante habitation devint l'asile des malheureux. Tous y trouvèrent du travail, tous y puisèrent de l'instruction et des vertus.

Aujourd'hui encore, en souvenir du seigneur qui a régénéré ses vassaux, les descendants du comte sont l'objet du respect de tous.